

L'APPRENTI D'ARALUEN

LES ROIS DE CLONMEL



JOHN FLANAGAN



JOHN FLANAGAN

L'APPRENTI D'ARALUEN

LES ROIS DE CLONMEL

TOME 8

Traduit de l'anglais (Australie)
par Blandine Longre

hachette

Traduit de l'anglais (Australie) par Blandine Longre
L'édition originale de cet ouvrage a paru chez
Random House Australia, sous le titre :
RANGER'S APPRENTICE – BOOK 8 – THE KINGS OF CLONMEL
Copyright © 2009 by John Flanagan.
First published by Random House Australia in 2009.
Traduit de l'anglais (Australie)
par Blandine Longre.
Couverture : Jacket art © 2010 by John Blackford.
Metal shield art © 2008 by Cliff Nielsen.
© Hachette Livre, 2012 pour la traduction française.
Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.
978-2-01-202853-1

ARALUEN, PICTA ET CELTICA

AN 643 DE NOTRE ÈRE



À Catherine et Tyler : merci pour tout.



1

Ce fut Folâtre, évidemment, qui perçut le premier la présence de l'autre cavalier et de sa monture.

Ses oreilles se dressèrent et Will devina plus qu'il ne sentit le frémissement qui parcourut le corps trapu du petit cheval. Ce n'était pas un signal d'alerte : le jeune Rôdeur comprit qu'il devait s'agir de quelqu'un qu'il connaissait.

— C'est bien, chuchota-t-il en flattant l'encolure de Folâtre. Maintenant, indique-moi où ils sont.

Will avait déjà une idée de l'identité du cavalier. Cela lui fut confirmé au même instant : un homme de haute taille, monté sur un cheval bai lancé au trot, émergea des arbres à une centaine de mètres devant lui avant de s'arrêter au croisement de deux routes. Folâtre s'ébroua.

— Oui, je les vois, dit Will.

Il donna un léger coup de talon dans les flancs de son poney. Celui-ci allongea aussitôt le pas pour rejoindre l'autre cavalier. La monture de ce dernier les accueillit d'un hennissement, auquel Folâtre répondit.

— Gilan ! lança joyeusement Will lorsqu'il fut à portée de voix.

Le grand Rôdeur le salua d'un signe, un franc sourire aux lèvres. Puis les deux amis se penchèrent sur leur selle pour se donner une bonne poignée de main.

— Je suis content de te voir, dit Gilan.

— Moi aussi. Je me doutais que c'était toi. Folâtre m'a informé de ta présence.

— Peu de choses lui échappent, pas vrai ? répliqua Gilan d'un ton badin. Sans ce petit animal hirsute, on se demande comment tu aurais survécu ces dernières années.

— Petit ? Il me semble pourtant que Flamme n'a rien d'un destrier.

À dire vrai, Flamme, la jument baie de Gilan, un peu plus longue en jambes que les autres chevaux de Rôdeur, était aussi plus fine. Mais comme tous ceux de sa race, elle n'atteignait pas la taille des destriers dont se servaient les chevaliers du royaume.

Tandis que les deux amis se taquinaient de la sorte, leurs deux montures paraissaient converser de la même manière, s'ébrouant et secouant la tête pour ponctuer les insultes chevalines et sans malice qu'elles ne devaient pas manquer d'échanger. Les chevaux de Rôdeurs donnaient toujours l'impression d'être capables de communiquer entre eux et Gilan les observa avec curiosité.

— Que diable peuvent-ils donc se raconter ?

— Je crois que Folâtre vient de plaindre ta jument, contrainte de transporter un grand sac d'os comme toi, répondit Will.

Son compagnon s'apprêtait à répliquer sur le même ton quand Folâtre secoua plusieurs fois la tête d'un air déterminé. Les deux chevaux se tournèrent vers Gilan pour le fixer. Ce dernier se dit qu'il s'agissait d'une coïncidence – étrange cependant qu'ils aient choisi ce moment précis pour le faire.

— Tu sais, Will, je crois que tu as peut-être raison.

Will jeta un coup d'œil derrière lui, puis devant lui, au-delà du croisement.

— Aucun signe de Halt ? demanda-t-il.

— Non. Cela fait près de deux heures que je suis dans les parages et je ne l'ai pas encore vu passer. C'est bizarre, car il a moins de route à parcourir que nous.

C'était l'époque du Grand Rassemblement annuel des Rôdeurs et les trois amis avaient pris l'habitude de se retrouver à ce croisement, à quelques kilomètres du campement, pour finir le chemin ensemble. Will se souvenait du jour où il avait débusqué Gilan à cet endroit – celui-ci avait essayé de tendre une embuscade à son ancien maître. Depuis, Will avait été posté dans le fief de Seacliff et Gilan dans celui de Norgate.

— Tu crois qu'on devrait l'attendre ?

Gilan haussa les épaules.

— Il a dû avoir un contretemps. On ferait mieux de poursuivre notre route et d'aller nous installer.

D'un léger coup de talon, il fit avancer sa monture et Will l'imita.

Une heure plus tard, ils pénétrèrent dans la large clairière où se déroulait le Rassemblement. Quelques grands arbres la parsemaient, procurant des zones abritées où les participants pouvaient planter leurs petites tentes.

Ils se dirigèrent vers leur coin habituel en saluant au passage d'autres Rôdeurs. La plupart des membres de l'Ordre, une confrérie très unie, se connaissaient de nom. Une fois sur place, ils mirent pied à terre et dessellèrent leurs montures avant de les étriller. Will, muni de deux seaux de cuir, alla chercher de l'eau dans la rivière qui traversait la clairière pendant que Gilan donnait de l'avoine à Flamme et à Folâtre. Dans les prochains jours, ils pourraient brouter l'herbe épaisse dont l'endroit regorgeait, mais pour l'instant, ils méritaient une récompense après leur longue chevauchée. Et les Rôdeurs ne rechignaient jamais à faire plaisir à leurs chevaux.

Ils dressèrent leurs tentes, déblayèrent les feuilles et les branchages qui couvraient le sol. Les pierres qui servaient de foyer avaient été dérangées, sans doute par quelque animal errant, et Will s'empressa de les remettre en place.

— Je commence à me demander où Halt a bien pu passer, dit Gilan en jetant un coup d'œil vers l'ouest, où la lumière déclinante du soleil filtrait entre les troncs. Il devrait déjà être là.

— Peut-être n'a-t-il pas l'intention de venir ? suggéra Will.

— Halt, manquer un Rassemblement ? répondit son compagnon sur un ton incrédule. Il adore venir ici chaque année. Et puis, jamais il ne raterait l'occasion de te revoir.

À l'instar de Will, Gilan avait été apprenti de Halt. Il savait cependant que le vieux Rôdeur grisonnant avait, avec son jeune ami, une relation particulière – relation qui allait au-delà de ce qui le liait, lui, Gilan, à Halt. Pour Halt, Will était davantage un fils.

— Non, poursuivit-il. Je ne vois vraiment pas ce qui aurait pu l'empêcher de venir.

— Cela semble pourtant être le cas, intervint une voix familière derrière eux.

Will et Gilan se tournèrent et se retrouvèrent nez à nez avec Crowley. Le commandant de l'Ordre maîtrisait à merveille l'art de se déplacer en silence.

— Crowley ! s'exclama Gilan. D'où sortez-vous ? Et comment se fait-il que je ne vous ai pas entendu arriver ?

Le commandant lui adressa un grand sourire. Il était fier de son talent.

— Oh, il est parfois utile de savoir s'approcher à pas feutrés lorsque, comme moi, on vit au château d'Araluen, entouré de gens qui parlent de politique. Ils passent leur temps à échanger des secrets et vous seriez surpris des nombreuses bribes d'informations que je parviens à récolter avant qu'ils se rendent compte de ma présence.

Les deux jeunes Rôdeurs serrèrent la main de leur commandant. Tandis que Gilan préparait de la tisane, Will posa la question qui lui trottait dans la tête depuis l'arrivée inopinée de Crowley.

— Halt ne sera donc pas parmi nous cette année ? En êtes-vous sûr ?

— J'ai reçu un message de sa part avant-hier. Il est parti pour la côte occidentale, en quête de renseignements. Un nouveau culte religieux s'y serait développé, paraît-il.

— Un culte religieux ? De quel genre ?

Crowley eut une légère grimace de dégoût.

— Du genre habituel, j'en ai bien peur. Tu vois ce que je veux dire, Gilan ?

— Je crois. Du genre : « Rejoignez notre nouvelle secte. Notre dieu est le seul vrai dieu et il vous protégera des malheurs sur le point de déferler sur le monde. Avec nous, vous serez en sécurité. Mais... en échange, pourriez-vous nous faire don de toutes vos richesses ? » récita Gilan d'un ton moqueur. Car c'est bien de cela dont il s'agit.

Crowley soupira.

— Tu as parfaitement résumé la situation. Ils prédisent à la population des désastres imminents, alors que ce sont eux qui ont prévu de les provoquer.

Gilan versa de la tisane fumante dans trois tasses. Crowley observa les deux jeunes gens qui ajoutaient une bonne cuillère de miel à leur breuvage.

— Jamais je n'ai pu m'habituer au goût du miel dans ma tisane, déclara-t-il en secouant la tête. Dans notre jeunesse, Halt et moi nous querellions régulièrement à ce sujet.

Will lui fit un large sourire.

— Quand on est l'apprenti de Halt, on n'a pas le choix. On apprend à tirer à l'arc, à lancer des couteaux, à se déplacer sans bruit et à mettre du miel dans sa tisane !

— Un excellent professeur, commenta Gilan en sirotant sa boisson. Halt vous a-t-il dit comment s'appelait cette secte ? reprit-il. Ces organisations adoptent généralement des noms sinistres.

— Non, répondit Crowley. Halt est inquiet, poursuivit-il après un instant d'hésitation. Selon lui, ce pourrait être une résurgence des Bannis.

— Les Bannis ? J'ai déjà entendu parler d'eux. Ce devait être lors de ma deuxième année d'apprentissage. Je crois me souvenir que Halt et vous étiez partis en mission pour les chasser d'Araluen.

Crowley acquiesça.

— Oui, avec Berrigan et plusieurs autres Rôdeurs.

— Ce devaient être des ennemis redoutables, fit remarquer Will non sans étonnement. Sinon, vous n'auriez pas eu besoin de tant de Rôdeurs.

Un vieux dicton disait : « À chaque problème, son Rôdeur » ; ce qui signifiait qu'à l'ordinaire, un seul suffisait pour régler une situation.

— En effet, répondit Crowley. Une bande fort déplaisante, dont le venin avait profondément pénétré les campagnes. Il nous a fallu du temps pour nous en débarrasser. Voilà pourquoi Halt est déterminé à en apprendre davantage sur cette nouvelle secte. S'il s'agit des Bannis, nous devons agir vite.

Il jeta le fond de sa tasse dans le feu.

— Attendons toutefois d'en savoir plus avant de nous en soucier. Pour l'heure, nous avons un Rassemblement à organiser. Gilan, acceptes-tu de donner quelques leçons supplémentaires à nos deux apprentis de dernière année ? Ils ont besoin de s'exercer à se déplacer sans se faire voir.

C'était la spécialité de Gilan. Cette compétence était en grande partie instinctive, mais on pouvait toujours partager avec d'autres certaines astuces.

— Bien sûr, dit le jeune Rôdeur.

— Quant à toi, Will, poursuivit Crowley, nous avons trois apprentis de première année dont tu pourrais te charger. Il te suffira d'évaluer leurs progrès.

Will, plongé dans ses pensées, n'avait apparemment pas écouté le commandant. Celui-ci songea que le jeune homme devait être déçu par l'absence de Halt. Autant qu'il se concentre sur autre chose.

— Oh, désolé, Crowley ! Qu'avez-vous dit ? s'enquit Will, penaud.

— Pourrais-tu évaluer les progrès de nos trois apprentis de première année ? répéta le commandant.

— Oui, bien entendu ! s'empressa d'acquiescer Will. J'étais en train de penser à Halt. Je me faisais une telle joie de le revoir !

— Comme nous tous. Son visage grincheux illumine tout ce qui l'entoure. Mais chaque chose en son temps. Justement... non, cela attendra.

— Quoi donc ? insista Will, dont la curiosité était piquée.

Crowley sourit discrètement. Chez un Rôdeur, la curiosité était une qualité. L'obéissance ne l'était pourtant pas moins.

— Rien, répliqua le commandant. Je t'en parlerai le moment venu. Pour l'instant, je te demande simplement d'entraîner ces jeunes apprentis au tir à l'arc et de superviser quelques exercices tactiques.

— C'est comme si c'était fait, répondit Will.

Il réfléchit un instant avant de demander :

— Faut-il que je prépare ces exercices moi-même ?

— Non, ils sont déjà prêts. Contente-toi de guider ces garçons. Cela devrait t'amuser, ajouta-t-il d'un ton énigmatique.

Sur ce, Crowley se redressa et épousseta son pantalon.

— Merci pour la tisane. À ce soir, pour le festin.



2

— Très bien, dit Will aux trois apprentis, voyons comment vous tirez. Dix flèches chacun.

Il leur indiqua trois cibles de facture classique disposées à soixante-quinze mètres de là. Les garçons s'avancèrent sur la ligne de tir. Un peu plus loin, deux Rôdeurs aînés s'entraînaient, décochant leurs traits dans des cibles qui n'étaient pas plus larges que des assiettes, placées à cent cinquante mètres. L'espace d'un instant, les trois apprentis, remplis d'un respect admiratif, les regardèrent faire mouche à chaque fois dans les cibles presque invisibles.

— Essayons de nous y mettre avant le coucher du soleil, déclara Will.

Sans s'en rendre compte, il avait adopté le ton sec, légèrement railleur, que Halt employait avec lui lorsqu'il était encore novice.

— Oui, messire, désolé, messire, répondit l'un des trois garçons.

Tous le dévisagèrent, les yeux écarquillés.

Will soupira.

— Stuart ? demanda-t-il à celui qui venait de parler.

— Oui, messire ?

— Cesse de m'appeler « messire ». Nous sommes tous des Rôdeurs, ici.

— Mais... commença un autre apprenti.

Très costaud, il avait une chevelure rousse, abondante et ébouriffée, qui lui tombait sur le front. Quel était son nom, déjà ? Will fouilla sa mémoire. Liam.

— Oui, Liam ?

Le garçon se dandina d'un air gauche.

— Eh bien, nous sommes des apprentis et vous...

Il s'interrompit, craignant sans doute de paraître ridicule.

Will ignorait qu'il intimidait ces trois garçons. Pour eux, il était le légendaire Will Treaty, le Rôdeur qui avait secouru la fille du roi d'Araluen lorsque les Wargals de Morgarath avaient envahi Celtica, puis qui l'avait protégée quand les Skandiens les avaient tous deux enlevés. Ensuite, il avait entraîné une troupe d'archers pour combattre les Temujai. Sans oublier que l'année précédente, il avait aidé à repousser une invasion scotti à la frontière septentrionale du royaume.

N'importe quel Rôdeur aurait suscité l'admiration des trois apprentis. Or, Will Treaty n'avait que quelques années de plus qu'eux : par conséquent, ils l'adulaient. Aussi avaient-ils été surpris en le rencontrant pour la première fois. Ils s'étaient attendus à découvrir un personnage sortant de l'ordinaire, non pas un jeune homme fluet au visage aimable, au sourire facile, et un peu plus petit que la moyenne. Si Will s'était aperçu de leur étonnement, il aurait trouvé cela non seulement amusant mais aussi plutôt embarrassant, car c'était exactement le genre de

réaction qu'avaient les gens lorsqu'ils rencontraient Halt pour la première fois. À son insu, la réputation de Will commençait à rivaliser avec celle de son ancien maître.

Will n'aurait peut-être pas compris pourquoi ces garçons l'adulaient lui, en particulier. En revanche, il comprenait que pour eux, un gouffre les séparait de lui. Il avait éprouvé un sentiment semblable quand il était lui-même apprenti ; il ne l'avait pas oublié.

— Vous êtes des apprentis Rôdeurs, dit-il. Ce qui compte avant tout, c'est le terme « Rôdeur ». Et la feuille de chêne en argent que je porte, ajouta-t-il en la désignant, suppose que vous me devez respect et obéissance. Cependant, je n'attends pas de vous que vous m'appeliez « messire ». Mon nom est Will, voilà tout. Si mon ancien maître était parmi nous aujourd'hui, vous l'appelleriez Halt, tout comme vous appelleriez mon ami Gilan. Entre Rôdeurs, cela se passe ainsi.

C'était un point de détail, il le savait, qui avait pourtant son importance. Les Rôdeurs appartenaient à un ordre unique en son genre et, parfois, il leur fallait faire preuve d'autorité auprès d'individus de rang supérieur. Un jour, ces garçons devraient certainement avoir recours au pouvoir et à la confiance que le roi accordait aux Rôdeurs, qu'ils soient apprentis ou diplômés. Afin d'acquérir l'assurance nécessaire, il leur fallait être conscient qu'ils étaient sur un pied d'égalité avec leurs pairs au sein de l'Ordre.

Les trois apprentis échangèrent quelques regards. Will les vit redresser un peu les épaules et le menton.

— D'accord... Will, répondit Liam.

Il hocha la tête d'un air approbateur. Ses camarades l'imitèrent. Will les laissa savourer ce sentiment d'assurance un bref instant, puis jeta un coup d'œil qui en disait long vers le soleil.

— Le jour baisse bien vite, fit-il observer comme pour lui-même.

Il réprima un sourire en constatant que trois flèches glissaient hors des carquois. Quelques secondes plus tard, trois cordes d'arc vibrèrent à l'unisson et les traits s'envolèrent en direction des cibles.

— Dix coups, précisa-t-il. Nous examinerons ensuite vos tirs.

Il alla s'asseoir sous un arbre et cala confortablement son dos contre le tronc. Grâce à sa capuche, son visage était plongé dans l'ombre ; on aurait même pu le croire assoupi.

Cependant, ses yeux passaient sans relâche d'un apprenti et d'une flèche à l'autre, tandis qu'il étudiait dans le détail les techniques de chacun des garçons.

Les deux jours qui suivirent, Will évalua leurs compétences d'archers tout en corrigeant de petites erreurs. Lorsqu'il bandait son arc, Liam avait pris l'habitude de placer son pouce droit à la commissure de ses lèvres pour jauger la portée de son tir.

— Pas le pouce, lui rappela Will, mais le majeur. Si tu utilises le pouce, ta main aura tendance à se tourner vers la droite et quand tu décocheras, ta flèche déviara de sa trajectoire.

Liam suivit les conseils de Will. Aussitôt, ses tirs se firent plus précis, surtout sur de longues distances, quand la moindre petite modification de l'angle a l'impact le plus grand.

Nick, le plus discret des trois, serrait toujours son arc trop fort. C'était un jeune homme sérieux, désireux de réussir. Will devina que cet excès de détermination l'empêchait de relâcher légèrement la tension sur son arme, comme il l'aurait fallu. Si l'on serrait trop l'arc, celui-ci se décalait souvent sur la gauche au moment où l'on décochait, ce qui affectait forcément le tir. Will rectifia cette erreur et obligea l'apprenti à répéter sans répit les mêmes gestes.

La technique de Stuart était convenable, mais comme ses camarades, il n'atteindrait le niveau requis qu'avec des heures d'entraînement.

— L'entraînement, il n'y a que ça de vrai, leur disait Will. Souvenez-vous de ce vieux dicton : « Un archer ordinaire s'entraîne jusqu'à ce que son tir soit juste. Un Rôdeur s'entraîne... »

— Jusqu'à ce qu'il ne commette plus une seule erreur ». terminaient les garçons à l'unisson.

— Ne l’oubliez pas, leur rappelait Will avec approbation.

Le troisième jour, cependant, ils purent se consacrer à autre chose. La veille au soir, on avait donné aux apprentis un document résumant l’exercice tactique prévu pour eux. Ils avaient passé la soirée à étudier le problème soumis et à réfléchir à la meilleure façon de le résoudre.

Will avait reçu les détails de cette mission en même temps que les apprentis. Après avoir lu le parchemin, il secoua la tête.

— Crowley a décidément le sens de l’humour, dit-il, quelque peu exaspéré.

Gilan, qui reprisait sa cape, leva les yeux de son ouvrage – dans l’après-midi, il avait voulu montrer à ses élèves comment se déplacer dans des buissons d’épines et ses vêtements n’en étaient pas sortis indemnes.

— Qu’a-t-il fait ?

— Il a laissé entendre que cet exercice tactique m’amuserait. Écoute un peu : les garçons doivent trouver le moyen d’assiéger un château situé dans un fief au nord du royaume, lequel a été envahi par l’ennemi. Il leur faut recruter une force armée et prendre la forteresse. Cela ne te rappelle pas quelque chose ?

— En effet, répondit Gilan, un sourire jusqu’aux oreilles.

L’hiver précédent, Will avait dû faire face à une situation semblable dans le fief de Norgate, où se trouvait le château de MacIndaw.

— À croire que ma vie est devenue un exercice tactique, marmonna Will.

Il était plus près de la vérité qu’il n’en avait conscience. Crowley avait fait circuler un récit détaillé du siège parmi les membres de l’Ordre. Les autres Rôdeurs avaient été vivement impressionnés par les stratégies que Will avait mises en œuvre. Ceux qui avaient des apprentis se servaient de cet exemple pour illustrer comment faire preuve d’initiative et d’imagination lorsqu’on disposait d’une force armée apparemment insuffisante selon les règles tactiques en vigueur.

Gilan le savait, mais il jugeait préférable ne pas en parler à Will. Il devinait que cette notoriété l’aurait embarrassé.

— De quels moyens concrets disposent tes élèves pour imaginer une solution ? demanda Gilan.

Will, sourcils froncés, consulta de nouveau le parchemin.

— Un saltimbanque – très drôle, ça me rappelle quelque chose. Il ne leur sera pas d’un grand secours. Un chevalier – tiens donc, Horace. L’ancienne garnison du château – quarante hommes éparpillés dans la campagne, évidemment. Une troupe d’acrobates et de comédiens. Et les villageois des environs.

— Pas d’équipage skandien échoué non loin ni de sorcier réformé ? le taquina gentiment Gilan.

— Non... au moins, il m’aura épargné cela, répondit Will, ironique.

Il se mit à réfléchir en se rongant les ongles. Des acrobates... Ils pourraient être utiles pour escalader les murailles. Sur un autre document, il découvrit le plan du château. Les murs avaient entre trois et quatre mètres de haut : un véritable obstacle pour un homme normalement constitué, mais pas pour un acrobate...

Il revint soudain à la réalité. Ce n’était pas son problème. C’était aux trois apprentis de trouver une solution tactique. Will n’était là que pour les évaluer.

— Ça a l’air amusant, murmura Gilan.

— Je suis impatient de voir comment ils vont s’en sortir, répondit son compagnon.



Immobile, dissimulé sous sa cape, Halt était couché sur le ventre parmi les ajoncs, au sommet d'une colline qui surplombait le village de Selsey. Ses yeux fouillaient inlassablement le paysage. Cela faisait plusieurs jours qu'il épiait le village, sans avoir été aperçu par ses habitants, ni par les nouveaux arrivants installés sur le rivage.

Selsey était un petit village de pêcheurs très quelconque en apparence : une douzaine de chaumières nichées à l'extrémité nord de la plage, au pied d'une colline escarpée. La plage elle-même était une bande d'à peine cent mètres de large, située au bout d'une crique aux eaux peu profondes, laquelle formait un triangle qui mordait sur la côte rocheuse.

Sur trois flancs, les collines, assez hautes pour protéger le village et la baie des vents et des tempêtes qui soufflaient dans cette région, descendaient abruptement vers la mer et le rivage. Les maisons donnaient sur la pleine mer, mais les yeux perçants de Halt détectaient le tourbillon qui indiquait la présence d'une barrière de roches sous-marines à l'embouchure de la crique – les plus grosses vagues s'y brisaient, poussées par un vent d'ouest.

Au sud, l'on distinguait une bande étroite d'eau profonde, plus paisible, qui marquait l'endroit où les bateaux pouvaient se faufiler pour partir vers le large.

Les maisons, bien que petites, étaient loin d'être des masures : solidement bâties et fraîchement repeintes, elles paraissaient confortables. Les embarcations étaient également en bon état. Les mâts et les bômes avaient été vernis pour protéger le bois de l'air marin et du sel, les voiles étaient correctement enroulées, les gréements tendus, bien entretenus, et les coques en parfaite condition.

Un village bien ordinaire... Cependant, à l'observer de plus près, on s'apercevait qu'il abritait une communauté très organisée. Dans une région côtière qui comportait peu d'endroits aussi bien abrités que celui-ci, les pêcheurs pouvaient vendre leurs prises dans les bourgs avoisinants. Cela signifiait que Selsey était prospère – et cela, depuis nombre d'années.

D'où la présence des Bannis. Halt venait de le comprendre. Il avait eu raison de manquer le Grand Rassemblement pour suivre la piste des rumeurs qui circulaient dans l'ouest du royaume. Des rumeurs certes vagues, car cette étendue côtière était l'une des rares zones d'Araluen à ne pas se trouver sous la juridiction d'un fief. Un bout de terre qui avait été mis à l'écart lorsque les frontières des cinquante fiefs avaient été tracées, il y avait longtemps de cela. Après quelques disputes, un groupe d'Hiberniens exilés l'avait réclamé et le roi d'Araluen, que cette région inhospitalière n'intéressait guère à l'époque, le leur avait volontiers cédé – il avait d'autres affaires à l'esprit, autrement importantes, puisqu'il essayait de réunir cinquante barons récalcitrants, querelleurs, en une structure gouvernementale cohérente : l'unité du royaume en dépendait.

Cette côte de vingt-cinq kilomètres de long avait donc été livrée à elle-même. Évidemment, si le roi s'était douté qu'il abandonnait ainsi l'un des ports naturels les mieux situés à une centaine de kilomètres à la ronde, il aurait agi différemment. Mais l'existence de cette crique était un secret bien gardé. Par conséquent, la petite communauté de pêcheurs avait vite prospéré au fil du temps, sans être redevable à quiconque et n'ayant de comptes à rendre à aucun souverain.

Cependant, comme ce territoire était situé non loin de la frontière ouest du fief de Montrouge, Halt avait commencé à s'y intéresser depuis quelques années et à le surveiller à l'occasion, à l'insu des habitants.

Ces derniers mois, il avait entendu parler d'un culte religieux dont les agissements lui paraissaient, chose perturbante, assez familiers. On parlait d'étrangers qui arrivaient dans les villages et les hameaux pour faire passer un simple message d'amitié. Ils apportaient des jouets aux enfants et de petits cadeaux aux chefs de ces communautés.

En retour, ils demandaient seulement qu'on mette à leur disposition des lieux où vénérer Alseiass, leur bienveillante divinité, qu'ils surnommaient le Dieu Doré. Ils ne cherchaient pas à convertir les habitants à leur religion. Alseiass était un dieu tolérant qui respectait le droit qu'avaient les autres dieux de garder leurs propres fidèles.

Ainsi, pendant quelques semaines, les Bannis – le nom choisi par les adeptes d'Alseiass – vivaient en harmonie avec les villageois. Puis les choses tournaient mal. Le bétail mourait sans raison. Les moutons et d'autres animaux domestiques étaient retrouvés mutilés. Des récoltes et des maisons étaient incendiées, des puits et des rivières contaminés. Des brigands surgissaient dans les parages, s'en prenant aux voyageurs et aux fermes isolées. Au fil des jours, leurs assauts devenaient plus téméraires et plus brutaux. La terreur régnait et les habitants commençaient à craindre pour leurs vies, tout en ignorant quand la prochaine attaque surviendrait.

Sur ces entrefaites, les Bannis proposaient une solution. Ils expliquaient que les hors-la-loi qui cernaient le village étaient les disciples d'un dieu maléfique, Balsennis – une divinité des ténèbres qui haïssait Alseiass et tout ce qu'il incarnait. Les Bannis déclaraient que ce n'était pas la première fois que cela arrivait. Balsennis, jaloux, s'efforçait de détruire les communautés où les adeptes d'Alseiass vivaient en paix. Mais ce dernier était le plus fort des deux, disaient-ils ; il pouvait leur venir en aide en les débarrassant des partisans de Balsennis et en protégeant le village.

Seulement, il y avait un prix à payer. Pour chasser le dieu maléfique, des prières et des invocations particulières étaient nécessaires ; il fallait pour cela bâtir un lieu saint et un autel dans les matériaux les plus purs qui soient : du marbre blanc, du cèdre lisse et sans nœuds et... de l'or. Alseiass étant le Dieu Doré, il tirerait de ce métal précieux la force nécessaire pour chasser son ennemi.

Tôt ou tard, les villageois acceptaient. Face aux attaques et aux désastres de plus en plus effroyables, ils puisaient dans leurs économies pour fournir l'or demandé. S'ils hésitaient, les assauts s'intensifiaient. Ce n'était plus seulement les animaux qui étaient massacrés, mais aussi les hommes. Les chefs de la communauté étaient assassinés dans leur lit. Ces crimes persuadaient les habitants d'offrir leurs richesses aux Bannis, qui construisaient alors leur autel et se mettaient à prier, à chanter et à jeûner.

Peu à peu, les attaques se raréfiaient. Les troubles cessaient. Les brigands ne se montraient plus et la vie reprenait son cours normal. Jusqu'au moment où, après avoir dépouillé les villageois, les Bannis disparaissaient un beau matin, emportant avec eux l'or et les trésors accumulés pour aller s'établir dans un autre bourg – où les mêmes phénomènes ne tardaient pas à se reproduire.

Halt était arrivé à Selsey alors que les Bannis priaient désespérément pour protéger le village des assauts de Balsennis. Il avait assisté de loin aux chants et aux soi-disant jeûnes, tout aussi factices que leur « religion » ; il avait vu où les Bannis dissimulaient leurs réserves de nourriture.

Le Rôdeur avait également exploré la campagne environnante et découvert le camp des complices des Bannis, ceux qui effectuaient leur sale besogne – incendier les granges, mutiler les animaux, enlever et assassiner les hommes. Le culte n'aurait pu fonctionner sans eux, mais ils devaient rester dissimulés aux yeux des habitants.

C'était une organisation élaborée. Halt avait été témoin de leurs méfaits des années auparavant. À présent, ils étaient de retour.

Il fronça les sourcils. Un individu venait de sortir de la vaste tente qui servait de lieu de culte ; elle était plantée sur la plage, non loin de l'endroit où les bateaux de pêche étaient amarrés. L'homme était grand et bien bâti. De longs cheveux gris retombaient de chaque côté de son visage. À cette distance, Halt ne pouvait distinguer ses traits, mais il savait, pour l'avoir déjà observé de plus près, que son visage était grêlé. Apparemment, son dieu n'avait pas eu le protéger de la variole, songea le Rôdeur.

L'individu tenait un bâton indiquant qu'il était le meneur de son groupe. Une branche grossière sur laquelle était incrustée une plaque de pierre qui portait le symbole des Bannis – un cercle de runes avec, en son centre, un orbe en relief, lequel était lié par un mince éclat de pierre à un autre globe, plus petit, à l'extérieur du cercle. L'homme se dirigeait d'un pas déterminé vers l'une des plus grandes habitations du village.

— Tu vas réclamer encore un peu d'or, pas vrai ? marmonna Halt.

Devant la maison, le meneur des Bannis rencontra quelques habitants – les chefs de la communauté, visiblement – et une discussion animée s'engagea.

Le Rôdeur devinait déjà quel sujet les occupait. Le meneur des Bannis devait les informer, apparemment à contrecœur, qu'il leur fallait plus d'or encore, afin qu'Alseiass puisse y puiser davantage de forces pour combattre son vieil ennemi. C'était un habile stratagème, Halt en avait conscience. En évitant d'insister lorsque les villageois refusaient de se séparer de leurs richesses, les Bannis évitaient d'être accusés de vouloir garder cet or pour leur propre usage.

Le Rôdeur vit le meneur hausser les épaules de manière exagérée, comme pour indiquer qu'il croyait les habitants quand ils prétendaient n'avoir plus rien à offrir ; il écarta les mains en signe d'amitié et de compréhension et s'éloigna tristement. S'il avait appliqué la méthode habituelle des Bannis, il avait dû leur promettre que ses disciples et lui continueraient de faire de leur mieux pour les protéger en priant et en jeûnant.

— Et ce soir, murmura Halt, une de ces chaumières partira en fumée.



4

Assis dans une clairière, un parchemin posé sur leurs genoux, les trois apprentis dévisageaient Will avec impatience.

Ce dernier était quelque peu déconcerté par les trois paires d'yeux qui le fixaient. Les garçons devaient penser qu'il avait déjà trouvé la solution idéale au problème qui leur avait été soumis, songea le Rôdeur. Cependant, tel n'était pas son rôle.

— Très bien, commença-t-il. Vous avez pris connaissance de votre mission ?

Les trois apprentis acquiescèrent.

— Et vous l'avez parfaitement comprise ?

Même chose.

— Dans ce cas, qui veut se lancer ?

Après un bref instant d'hésitation, Nick leva la main. Will avait deviné que Nick serait le premier volontaire.

— Fais-nous donc part de ta réflexion.

Le garçon s'éclaircit la gorge à plusieurs reprises, vérifia les notes qu'il avait prises et, tête baissée, se mit à lire à folle allure :

— Le problème majeur auquel nous devons faire face...

— Doucement ! dit Will, interrompant ce flot de paroles incompréhensibles.

Nick, saisissant qu'il avait commis une erreur, le regarda d'un air angoissé.

— Ralentis un peu, ajouta le Rôdeur. Au petit galop, cela suffira, d'accord ?

Puis, remarquant l'air abattu de l'apprenti, il lui conseilla, d'un ton plus encourageant :

— Détends-toi, Nick. Imaginons qu'il te faille soumettre ton projet au roi Duncan...

À cette idée impensable, le garçon écarquilla les yeux.

— C'est parfaitement envisageable, tu sais, reprit Will. C'est ce que les Rôdeurs sont appelés à faire de temps à autre. Si le cas se présente, tu ne pourras pas te précipiter dans la salle du trône et t'adresser au roi de cette façon :

« Salut roi Duncan voici quelques idées dites-moi ce que vous en pensez d'accord ? »

Will réussit à imiter assez bien le débit essoufflé du garçon et ses deux compagnons se mirent à rire. Après une brève hésitation, Nick se joignit à eux.

— Tu vois ? C'est impossible, poursuivit le jeune Rôdeur. Lorsque tu proposes un projet, tu dois t'exprimer avec clarté et précision, afin de t'assurer que tes interlocuteurs vont te comprendre. Organise tes idées et présente-les de façon logique. Maintenant, prends une profonde inspiration et recommence.

Nick obtempéra.

— Le problème auquel nous sommes confrontés est le suivant : nous ne disposons pas d'un effectif suffisant

pour mener un siège classique. Il nous faut donc trouver un moyen de recruter des troupes, puis de compenser notre infériorité en nombre.

Il regarda Will d'un air interrogateur.

— Jusqu'ici, c'est bien. Et ta solution ?

— Je propose de recruter un équipage de trente-cinq Skandiens, sous le commandement d'un chevalier déjà présent sur les lieux. L'habileté des Skandiens au combat compensera aisément...

Mais Will agita les mains pour le couper de nouveau.

— On se calme ! Retiens un peu ton char à bœufs, s'il te plaît. D'où sortent ces Skandiens ?

Nick le dévisagea, la mine perplexe.

— Euh... de Skandie, je suppose.

Will s'aperçut que les deux autres approuvaient d'un signe de tête. Il s'apprêtait à répondre quand une idée lui traversa l'esprit.

— Avez-vous décidé vous aussi d'employer une troupe skandienne ? demanda-t-il en s'adressant à Liam et Stuart.

Sans un mot, les deux intéressés opinèrent du chef.

— Et pour quelle raison ?

Les garçons échangèrent un regard.

— C'est ce que vous avez fait, expliqua Liam sur un ton qui laissait entendre que c'était l'évidence même.

— Mais je connaissais les Skandiens ! s'exclama Will. Nous étions amis.

Liam haussa les épaules.

— Moi aussi, je pourrais apprendre à les connaître. On dit que je suis quelqu'un d'assez engageant et je suis certain que je m'en ferais des amis.

D'un vif hochement de tête, Stuart et Nick soutinrent leur camarade. Will leur montra le parchemin décrivant leur mission tactique.

— Je ne vois pas de Skandiens sur cette liste ! Ils n'existent pas ! Qu'est-ce qui a pu vous faire croire que vous pouviez les sortir de nulle part ?

Cette fois, ce fut Stuart qui prit la parole.

— D'après l'exercice, nous devons faire preuve d'initiative et d'imagination... nous avons donc imaginé qu'il y avait des Skandiens dans la région.

— Et que nous étions en bons termes avec eux, ajouta Liam.

Le Rôdeur réfléchit un instant. Pour la première fois, il comprenait ce que Halt avait sans doute dû supporter alors que lui, Will, était un apprenti de première année. Ces garçons trouvaient leurs explications tellement logiques...

— Vous n'avez pas le droit de procéder ainsi ! s'exclama Will.

À la vue de leurs visages inquiets, il tâcha de se calmer.

— La liste vous indique les effectifs dont vous disposez. Vous ne pouvez pas en inventer d'autres à votre guise. Dans ce cas, autant imaginer une douzaine de trolls géants capables de fracasser les murailles du château pour vous faciliter la tâche !

Nick, Liam et Stuart opinèrent du chef. L'espace d'une affreuse seconde, Will crut qu'ils le prenaient au sérieux.

— Je plaisantais, ajouta-t-il.

Nouveaux hochements de tête. Ils avaient compris qu'il leur faudrait reprendre l'exercice et le Rôdeur devinait leur déception. Sans avoir l'intention de faire leur travail à leur place, il décida qu'il n'y aurait rien de mal à les

guider un peu.

— Bon, revoyons cette liste, reprit-il. Qui avez-vous à votre disposition ?

— Des acrobates, répondit Liam.

— À quoi pourraient-ils vous être utiles ?

— À soutenir le moral des troupes, proposa Nick.

— Mais nous n'avons pas de troupes ! intervint Stuart.

— Quand nous en aurons, alors ! rétorqua Nick, à qui le ton pédant de son camarade ne plaisait pas.

Will jugea préférable de s'en mêler avant que les apprentis ne se querellent.

— Qu'est-ce qui vous empêche d'entrer dans le château ? demanda-t-il.

Les garçons étudièrent la question, puis Stuart répliqua de manière à sous-entendre que la réponse lui paraissait couler de source :

— Les murailles, bien sûr.

— En effet. Quatre mètres de haut, précisa le Rôdeur.

Il marqua une pause et regarda les apprentis.

— Ne voyez-vous pas un lien entre les acrobates et les murailles ? suggéra-t-il.

Soudain, les trois visages s'illuminèrent.

— Ils pourraient escalader les remparts ? dit Nick.

— Exactement, répondit Will en pointant le doigt sur lui. Mais il vous manque toujours des troupes. Où sont partis les soldats de la garnison ?

— Ils sont rentrés dans leurs fermes et leurs hameaux, dit Liam. Il faudrait que quelqu'un aille les recruter...

— Sans que l'ennemi s'en aperçoive, ajouta Will, espérant que l'un des apprentis saurait exploiter cet indice.

— Le saltimbanque ! s'exclama Stuart d'un air triomphant. Personne ne le remarquera s'il se déplace dans la campagne !

— Vous avancez bien, les encouragea le Rôdeur en souriant. Continuez à en discuter ensemble et revenez cet après-midi pour me présenter vos idées.

Les trois garçons paraissaient ravis. Ils étaient maintenant désireux de poursuivre sur leur lancée. Ils se levèrent, prêts à s'éloigner.

— Attendez, les rappela Will. Une dernière chose : combien le village compte-t-il d'habitants ?

— Deux cents, répondit aussitôt Nick, sans vérifier sur le parchemin. Mais peu d'entre eux savent combattre. La plupart sont des fermiers.

— Je le sais, dit le Rôdeur. Cependant, souvenez-vous de la loi qui s'applique dans tout bourg de plus d'une centaine d'habitants.

Bien entendu, Will connaissait la réponse : chaque village avait la responsabilité d'entraîner ses jeunes gens au tir à l'arc. Ainsi, Araluen disposait d'une force importante d'archers, pouvant être enrôlés si besoin était. Les garçons semblaient perplexes. De son côté, le Rôdeur songea qu'il les avait suffisamment aidés pour aujourd'hui.

— Réfléchissez-y, ajouta-t-il en leur faisant signe de partir.

Il écouta leurs voix excitées s'évanouir, puis s'adossa au tronc d'un arbre. Il s'aperçut qu'il était épuisé.

— Joli travail, déclara Crowley, à quelques pas de lui.

Will sursauta.

— Vous m'avez filé une de ces frousses ! s'exclama-t-il. Ne me faites plus jamais ça !

Le commandant eut un petit rire. Il vint s'asseoir sur une souche, près du jeune Rôdeur.

— Tu t'en es très bien sorti. Enseigner n'a rien de facile. Il faut savoir guider ses élèves, mais aussi les laisser

La vie est un jeu. Enseigner n'a rien de facile. Il faut savoir garder ses élèves, mais aussi les laisser suivre leur propre voie. Tu seras un bon maître quand tu auras un apprenti.

Will le dévisagea, dubitatif. C'était une telle responsabilité... sans parler d'avoir constamment un garçon sur ses talons, occupé à vous poser d'innombrables questions, à vous interrompre, à prendre des raccourcis au lieu de réfléchir à un problème...

Tout à coup, il se souvint qu'il n'avait pas agi autrement lorsqu'il était encore apprenti. Une fois de plus, il éprouva de la sympathie pour Halt.

— Il y a encore le temps, répondit-il.

— En effet, dit le commandant. J'ai d'autres projets pour toi.

Mais lorsque Will insista pour en savoir davantage, Crowley se contenta de sourire et de déclarer :

— Je reviendrai plus tard sur le sujet.

Le jeune Rôdeur ne put rien tirer d'autre de lui.



Minuit était passé. Les habitants dormaient et Selsey était plongé dans l'obscurité et le silence. Il n'y avait aucun veilleur. Jusqu'à présent, ce petit village isolé n'en avait jamais eu besoin.

Pourtant, un veilleur n'aurait pas été de trop cette nuit-là.

Halt était accroupi derrière l'un des bateaux de pêche échoués sur le sable. Il avait d'abord cru que les Bannis s'en prendraient à l'une des maisons avant de deviner qu'ils choisiraient une meilleure cible : les embarcations. La source de la prospérité des villageois. Si une chaumière était incendiée, ses habitants pouvaient s'abriter sous une tente pendant la rénovation de leur demeure. En revanche, si les bateaux étaient détruits, personne ne pourrait aller pêcher tant que d'autres barques n'étaient pas construites.

Cette hypothèse se révéla juste. Une demi-douzaine de silhouettes émergèrent soudain des arbres qui bordaient la plage et se dirigèrent furtivement vers les embarcations. Tout en les observant, Halt se demanda pourquoi ces hommes se sentaient obligés de se plier en deux pour avancer : ils n'en étaient que plus visibles et suspects. Pourtant, la plupart des gens auraient agi de même dans ces circonstances.

Quatre d'entre eux s'arrêtèrent près d'un tas de filets, à dix mètres du Rôdeur. Les deux autres continuèrent de progresser, puis s'agenouillèrent derrière un bateau, si près de Halt que celui-ci put entendre leurs murmures.

— Combien faut-il en détruire ? s'enquit le premier.

— D'après Farrell, deux suffiront à leur servir de leçon, répondit le second.

Farrell était l'homme aux cheveux gris que Halt avait surveillé plus tôt dans la journée.

— Je m'occupe de celui-ci. Toi de l'autre.

Son compagnon acquiesça et, à quatre pattes, avança lentement vers l'embarcation derrière laquelle Halt était caché.

Le Rôdeur recula promptement et s'éloigna de la poupe afin de prendre position derrière le saboteur. La plage était jonchée de larges bandes d'algues et de bois flottant, rejetés sur le rivage par la mer et le vent. Dès qu'il entendit l'homme s'approcher de la proue, Halt s'étendit sur le sable, couvert par sa cape : ainsi pouvait-il facilement passer pour une autre bande sombre. « Si quelqu'un ne s'attend pas à te voir, il y a peu de chances pour qu'il t'aperçoive », disait un vieux dicton de Rôdeur.

Halt perçut le raclement du silex sur l'acier et, l'espace d'une seconde, leva les yeux. L'individu, blotti contre le bateau, lui tournait le dos. Pareil à un long serpent silencieux, le Rôdeur rampa dans sa direction et se dressa au-dessus de lui.

L'individu comprit qu'il n'était plus seul quand il sentit un bras lui serrer la gorge comme un étau et une main appuyer sur son crâne. Il eut un petit hoquet de surprise et manqua aussitôt d'air.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchota son complice, depuis l'autre embarcation.

Halt, sans cesser d'étrangler son captif qui perdait rapidement des forces, répondit en un murmure :

— Rien. Le silex est tombé.

— Tais-toi un peu et recommence, rétorqua l'autre.

Le Rôdeur, sentant que l'homme avait perdu connaissance, le déposa doucement sur le sable. Il n'avait pas un instant à perdre : son compagnon allait mettre le feu à l'autre bateau d'une seconde à l'autre. Le bois sec, recouvert de peinture et de vernis, et le grément goudronné brûleraient vite. Halt n'avait plus le temps de le surprendre par l'arrière. Il grimpa lestement sur le plat-bord de l'embarcation, la traversa de bout en bout et retomba sur le sable en effectuant une roulade. Il entrevit la lueur d'une petite flamme entre les mains de l'homme. Ce dernier, entendant un léger bruit, leva les yeux. Ébloui par le feu, il ne vit qu'une silhouette sombre, à deux pas de lui, et crut qu'il s'agissait de son compagnon.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu as terminé ?

Il n'était plus nécessaire de se dissimuler, pensa Halt. D'une voix normale, il répondit :

— Pas tout à fait.

L'individu comprit trop tard qu'il était face à un inconnu. Tandis qu'il se relevait, Halt donna un petit coup dans sa main, envoyant le morceau de bois enflammé sur le sable, avant d'abattre de toutes ses forces sa paume sur le menton de son adversaire. Celui-ci rejeta la tête vers l'arrière, alla s'affaler contre la coque du bateau avec un cri de douleur et perdit connaissance.

— Au feu ! Les bateaux sont en feu ! hurla le Rôdeur à pleins poumons.

Il entendit les quatre autres brigands pousser des exclamations de surprise : il n'était évidemment pas prévu que leurs complices donnent l'alarme.

— Au feu ! répéta Halt. Vite ! Aux bateaux !

Dans la nuit paisible, sa voix résonna jusqu'aux maisons, où des lumières apparurent derrière les volets. Les quatre hommes, comprenant alors que les choses ne se déroulaient pas selon leur plan, se précipitèrent vers les embarcations. Le Rôdeur se redressa et partit en courant sur la plage. D'instinct, les brigands se mirent à le pourchasser, ainsi que Halt le voulait – il ne fallait pas qu'ils essaient à leur tour d'incendier les bateaux.

— Attrapez-le ! cria l'un d'eux, sur ses talons.

Cependant, d'autres voix commençaient à s'élever dans le lointain : les villageois se réveillaient. Le Rôdeur perçut que ses poursuivants ralentissaient l'allure, comme hésitants.

— Laissez-le s'enfuir ! lança l'un des brigands. Allez plutôt chercher Morris et Scarr et filons le camp d'ici !

Morris et Scarr devaient être les deux individus qui avaient tenté de brûler les embarcations. Leurs complices ne voulaient pas les abandonner sur place ; mieux valait ne pas éveiller les soupçons des habitants de Selsey.

Halt jeta un bref coup d'œil derrière lui et vit les quatre hommes rebrousser chemin. À l'autre bout de la plage, des lanternes indiquaient que les villageois se dirigeaient vers les bateaux.

Les Bannis sortaient à leur tour de la grande tente dressée un peu plus loin. Ils étaient sans nul doute restés éveillés, attendant que leurs complices mettent leur plan à exécution.

En atteignant l'orée des arbres, Halt ralentit l'allure. Là, il s'arrêta et reprit son souffle. Comme tous les Rôdeurs, il était en excellente condition physique, mais il fallait toujours se ménager quand on en avait l'occasion.

« Calme-toi », ordonna-t-il à son cœur qui battait à tout rompre.

Tout compte fait, cet épisode avait été une réussite. Il aurait préféré qu'un ou deux brigands soient faits prisonniers par les villageois, qui les auraient alors interrogés ; mais au moins, les bateaux étaient intacts.

Par ailleurs, il avait instillé le doute dans l'esprit des Bannis, qui allaient se demander ce qui avait bien pu contrecarrer leur plan.

Il eut un sourire sardonique. L'idée que les Bannis puissent être inquiets lui plaisait. Ce fut ce léger sentiment de satisfaction qui eut peut-être raison de sa prudence habituelle. Alors qu'il tournait la tête vers l'endroit où il avait laissé Abelard, son cheval, il percuta un homme qui venait de sortir de derrière un arbre.

— Qui diable es-tu ? grommela l'individu.

Il avait à la main un gourdin hérissé de pointes, qu'il se mit à faire tourner au-dessus de lui, prêt à l'assener sur

Il avait à la main un gourdin mené de pointes, qu'il se mit à faire tourner au-dessus de lui, prêt à l'assener sur le crâne du Rôdeur.

À la vue de cette réaction agressive, Halt devina qu'il s'agissait d'un complice des Bannis. Du plat du pied, il s'empressa de décocher un violent coup dans le genou gauche de l'homme. Celui-ci s'effondra avec un cri de douleur.

— Au secours ! hurla-t-il. Par ici !

Halt entendit des gens crier à leur tour et courir dans les fourrés. Il partit à toute allure, se faufilant entre les arbres : il fallait qu'il rejoigne Abelard avant que ses poursuivants ne le rattrapent.



Le Rassemblement touchait à sa fin.

À présent, on recevait dans l'Ordre les deux apprentis de dernière année, comme le voulait la tradition. Sentant Gilan lui donner un petit coup de coude dans les côtes, Will eut un sourire nostalgique – il s'était retrouvé dans une situation semblable il y avait quelque temps de cela, muet de stupeur tandis que Crowley expédiait maladroitement cette formalité.

Will observait les deux nouveaux Rôdeurs, qui affichaient la même perplexité que la sienne à l'époque. Après cinq années d'un entraînement appliqué et constant, un apprenti s'attendait à une cérémonie quelque peu solennelle – pour marquer l'un des événements les plus importants, sans doute, de sa jeune existence. Cependant, l'Ordre des Rôdeurs n'organisait rien de tel : ce diplôme n'était pas un achèvement, mais le début d'une phase plus longue et plus essentielle encore.

Officiellement, seuls Crowley, les deux apprentis et leurs mentors étaient présents. En réalité, ils étaient entourés d'un groupe silencieux et invisible de Rôdeurs, lesquels, cachés derrière les arbres, étaient prêts à surgir pour les acclamer et les féliciter, comme lors de chaque initiation.

Les parents et les familles des garçons avaient été autorisés à assister à cette remise de diplôme, après avoir parcouru les derniers kilomètres les yeux bandés, car le lieu du Grand Rassemblement était soigneusement tenu secret. Eux aussi étaient dissimulés sous les arbres, impatients de pouvoir congratuler les nouveaux Rôdeurs.

En revanche, les apprentis plus jeunes étaient absents. La règle était stricte : personne n'avait le droit de leur expliquer ce qui les attendait ce jour-là. Ainsi, l'un des Rôdeurs aînés les avait emmenés dans un endroit éloigné de la clairière, pour une dernière leçon. Ils reviendraient à temps pour participer au festin qui suivrait la cérémonie.

Crowley parvenait à la fin de son petit numéro habituel, qu'il exécutait toujours avec brio – lisant son document à toute allure comme s'il voulait se débarrasser de cette corvée au plus vite.

— Bien, dit-il. Clarke du fief de Caraway, ici présent, et Skinner, d'où que tu viennes... attends... oui, c'est ça... du fief de Martinsyde, évidemment... bon, tous les deux, vous avez su montrer que vous aviez le niveau requis pour devenir des Rôdeurs à part entière. Par l'autorité qui m'est conférée en tant que commandant de l'Ordre, etc., etc., je décrète que vous êtes désormais des Rôdeurs et bla bla bla et ainsi de suite, serrons-vous la main, cela suffira.

Il s'empressa de se relever, rassembla ses documents et échangea machinalement une poignée de main avec les deux garçons éberlués.

— C'est un peu comme un mariage, pas vrai ?

Les deux jeunes Rôdeurs se regardèrent, puis se tournèrent de nouveau vers Crowley. Celui-ci parut remarquer leur étonnement et les fixa d'un air intrigué.

— Que vous arrive-t-il ? leur demanda-t-il en se grattant la tête. J'ai oublié quelque chose ?

Will, en voyant le visage du commandant s'illuminer, ne put retenir un sourire.

— Oh, je vois ! Vous voulez vos petites médailles d'argent ! Autant vous les donner tout de suite

— Oh, je vois ! vous voulez vos petits médallions d'argent ! Autant vous les donner tout de suite.

Crowley fit signe aux mentors de Skinner et de Clarke d'approcher ; ceux-ci s'avancèrent et passèrent autour du cou de chacun de leurs anciens apprentis la feuille de chêne en argent. Au même instant, les spectateurs sortirent de leurs cachettes et vinrent entourer le petit groupe.

— Félicitations !

Le cri lancé à l'unisson résonna au-dessus de la clairière, réveilla les oiseaux nichés dans les arbres, qui se mirent à chanter comme pour approuver les acclamations des Rôdeurs. Alors que ceux-ci congratulaient leurs nouveaux compagnons en leur octroyant de grandes claques dans le dos, Will lut de la surprise sur le visage des deux jeunes gens : ils venaient de comprendre qu'ils avaient été victimes d'une belle farce. Il aperçut aussi quelques larmes de joie et de fierté qui jaillissaient de leurs yeux. Lui-même se sentait tout ému au souvenir de l'instant où il avait saisi qu'il était un membre à part entière de cet ordre d'élite.

— Félicitations, dit Will en s'approchant de Skinner. Ces cinq années ont dû te paraître longues, pas vrai ?

La mère du garçon, une femme plutôt corpulente auprès de laquelle son fils mince, aux cheveux noirs, paraissait frêle, le serrait dans ses bras.

— Je suis si fière de toi ! Si fière ! disait-elle, larmoyante. Quel dommage que ton père ne puisse être là !

Skinner parvint tant bien que mal à se dégager de cette étreinte et, après avoir calmé sa mère, serra la main de son aîné.

— Parfois, j'ai cru que jamais je n'arriverais au bout de cet apprentissage, avoua-t-il à Will.

— Surtout ces derniers mois ? demanda le Rôdeur.

Skinner, surpris, écarquilla les yeux.

— Comment le sais-tu ?

— C'est ce que nous éprouvons tous en comprenant l'ampleur de la tâche à venir.

— Tu veux dire que... tu as ressenti la même chose ? insista Skinner, qui devait s'imaginer qu'un Rôdeur aussi légendaire que Will Treaty n'était jamais en proie au doute.

— J'étais terrifié, confessa Will en souriant. Mais fie-toi à ce que tu as appris. Quand tu seras en poste dans un fief, tu découvriras que tu en sais davantage que tu ne le penses.

Il abandonna Skinner à sa mère pour aller voir Clarke ; celui-ci était avec ses parents, son frère et son ancien maître, Andross.

— As-tu déjà une idée du fief où tu seras posté ? s'enquit Will, après l'avoir félicité.

Clarke fit non de la tête. Will lut de l'incertitude dans les yeux du garçon, lequel prenait soudain conscience qu'il ne serait bientôt plus sous l'aile protectrice de son mentor.

— Ce sera un endroit agréable et paisible, j'en suis sûr, le rassura Andross. Il est rare que les nouveaux Rôdeurs soient envoyés dans des régions troublées.

— Tout ira bien, renchérit Will.

— N'importe quel lieu me semblera paisible sans les ronflements d'Andross, répondit Clarke, taquin.

L'intéressé leva les sourcils et jeta un regard de biais à son ancien apprenti.

— Dans ce cas, prie pour ne pas te retrouver dans le fief voisin du mien, sinon, tu risquerais encore de m'entendre.

Will rit avec les autres. Puis le jeune frère de Clarke, qui fixait ce dernier d'un air admiratif, demanda :

— Avant de partir, auras-tu le temps de passer quelques jours à la maison ?

Andross acquiesça.

— Oui, les jeunes Rôdeurs ont une permission d'une semaine avant de rejoindre leur lieu d'affectation, expliqua Andross.

A la vue des visages radieux qui l'entouraient, Will eut un petit pincement au cœur. Le jour où on lui avait remis son diplôme, aucune famille heureuse n'avait été présente pour le féliciter, pensa-t-il avant de chasser sa mélancolie. Halt était là. Et ce dernier valait bien toute une famille.

Crowley se fraya un passage dans la foule et vint passer un bras autour des épaules de chaque nouveau Rôdeur.

— Pourquoi restons-nous tous là à bavarder ? s'écria-t-il. Il est temps d'aller manger !

Le dîner, simple, fut malgré tout délicieux. Un quartier de chevreuil en broche avait tourné au-dessus des charbons ardents pendant plusieurs heures ; le jus et les graisses gouttant dans le feu faisaient brusquement monter les flammes, emplissant la clairière d'agréables effluves de viande rôtie. À présent, deux Rôdeurs le découpaient avec habileté et plaçaient des tranches gorgées de jus sur des assiettes qui contenaient déjà de la laitue. Pour le dessert, des piles de fruits attendaient les convives sur la longue table.

Après s'être restaurés, les Rôdeurs servirent de la tisane fumante. Voyant Gilan tendre la main vers le pot de miel le plus proche, Will sourit.

— Laisse-en pour les autres, dit-il à son ami.

Deux Rôdeurs aînés, assis près d'eux, secouèrent la tête en feignant la désapprobation.

— Je m'aperçois que les anciens apprentis de Halt ont hérité de ses mauvaises habitudes, fit observer l'un d'eux.

Crowley annonça que le spectacle était sur le point de commencer et Berrigan, un ancien Rôdeur qui, après avoir perdu une jambe à la bataille, parcourait désormais le royaume comme saltimbanque (et comme agent secret de l'Ordre), s'avança, sa mandoline à la main. Il chanta trois airs pour lesquels il fut applaudi bruyamment, puis il appela Will.

— Viens me rejoindre, Will Treaty ! Voyons si tu te souviens de ce que je t'ai enseigné !

L'ancien Rôdeur avait entraîné Will à se faire passer pour un saltimbanque à l'époque où le jeune homme était parti en mission dans le fief de Norgate.

Rouge de plaisir, Will se leva tandis que l'assistance le sifflait gentiment. Il se dirigea vers le bout de la table, où se trouvait déjà Berrigan. On avait envoyé l'un des apprentis chercher la mandole de Will dans sa tente – il était rare qu'il voyage sans emporter son instrument. Le jeune homme gratta les cordes.

— Je l'ai déjà accordée, lui dit Berrigan d'un ton taquin.

— Je vois, répondit Will sans se départir de son sérieux.

— Par quoi allons-nous commencer ? demanda le saltimbanque.

Will s'était préparé. C'était l'une des ficelles du métier : le musicien professionnel, contrairement à l'amateur, sait toujours à l'avance ce qu'il a l'intention de jouer. Jamais il n'hésite.

— *Jenny sur la montagne*, répliqua promptement le jeune Rôdeur.

Berrigan lui sourit.

— Je constate que tu n'as pas tout oublié.

Ils jouèrent trois chansons. Will avait une voix agréable et le saltimbanque l'accompagnait de façon harmonieuse. Il fallait admettre qu'ils formaient un joli duo. Pourtant, après le troisième air, Will reposa sa mandole.

— Tu m'as aussi appris à ne pas abuser d'une invitation, déclara-t-il, avant d'aller se rasseoir sous les applaudissements des autres Rôdeurs.

Il se joignit de nouveau à Berrigan pour la dernière chanson de la soirée : l'hymne officiel des Rôdeurs, une ballade lancinante intitulée *La Chaumière des bois*. Tous reprirent le refrain en chœur :

Je m'en retourne à la chaumière des bois

Près de la rivière sous la colline

La ballade qui suit

M'y aura-t-elle attendu ?

Ce qu'évoquait l'air, simple et doux, qui racontait un amour perdu, était loin de l'existence généralement difficile et dangereuse des Rôdeurs. Peut-être était-ce pour cette raison qu'ils aimaient autant ce chant, songea Will. Lorsque Berrigan et lui l'achevèrent, un soupir mélancolique parcourut l'assistance, puis le silence retomba. Le jeune Rôdeur s'aperçut que les visages de ses compagnons, d'ordinaire sévères, s'étaient adoucis.

Au bout d'un instant, Crowley ramena tout le monde au présent :

— Un peu d'attention, s'il vous plaît ! Il y a une dernière chose à régler avant que ce rassemblement s'achève : les affectations pour l'année à venir.

Will s'en fut rejoindre sa place près de Gilan, la gorge un peu serrée à l'idée des décisions qui allaient être annoncées. Cela faisait trop longtemps qu'il était posté à Seacliff. Un fief moins paisible ne serait pas de refus.

— Comme certains d'entre vous le savez déjà, Alun a choisi de prendre sa retraite.

Alun était le Rôdeur du fief de Whitby. Il allait désormais vivre au château d'Araluen, comme le voulait la tradition, où il assisterait Crowley – qui croulait toujours sous la paperasse – dans ses tâches administratives. C'était quelqu'un d'apprécié et lorsqu'il s'avança pour recevoir sa feuille de chêne en or – le symbole des Rôdeurs à la retraite – ses compagnons l'applaudirent chaleureusement. Le commandant lui remit aussi un parchemin de la part du roi Duncan, qui remerciait Alun des bons et loyaux services rendus à la couronne.

— Je penserai bien à vous, dit le vieux Rôdeur en souriant, quand je serai couché dans un bon lit douillet au château d'Araluen et que vous dormirez dans des fossés boueux ou des granges glaciales.

Ses compagnons l'invectivèrent amicalement et son sourire s'accentua. Cependant, Will y détecta une pointe de nostalgie : Alun regretterait certainement la liberté avec laquelle il avait pu battre la campagne, ainsi que les frissons d'excitation éprouvés face au danger, chaque jour apportant sa part d'inconnu.

Son départ signifiait que son poste se libérait pour l'un des nouveaux Rôdeurs – mais pas à Whitby, évidemment, qui était l'un des fiefs les plus importants du royaume, situé au centre du pays, où toutes les routes principales se croisaient.

L'espace d'un instant, Will nourrit l'espoir d'être affecté à Whitby. Ces deux dernières années, il avait suffisamment fait ses preuves, pensa-t-il, et il savait que Crowley tenait ses compétences en estime.

— Le nouveau Rôdeur de Whitby sera donc... commença le commandant.

Il ne put s'empêcher de marquer une pause pour être certain d'avoir l'attention de tous.

— ... Gilan.

La déception de Will ne dura pas plus d'un instant : il était heureux et fier pour son ami. Celui-ci, rouge de plaisir, alla chercher le document officiel que lui tendait Crowley et serra la main de ce dernier. Gilan méritait cette promotion, songea Will, qui se sentit coupable d'avoir éprouvé un peu de jalousie.

— Bravo, Gilan, c'est mérité, disait Crowley.

Un murmure d'assentiment s'éleva de l'assistance. Gilan était un Rôdeur très expérimenté, responsable et intelligent. Par ailleurs, son père était le commandant suprême de l'armée royale, ce qui conforterait sa position à Whitby.

Quand il revint près de Will, celui-ci l'étreignit.

— Félicitations. Crowley n'aurait pu faire meilleur choix.

— En tout cas, répondit Gilan, nous serons plus près l'un de l'autre. C'est une bonne nouvelle.

Ses paroles instillèrent le doute dans l'esprit de Will. Whitby et Seacliff n'étaient séparés que par un autre fief. Pourtant, maintenant que Gilan quittait Norgate, quelqu'un allait devoir l'y remplacer, une perspective qui remplissait le jeune homme d'appréhension. Après tout, il connaissait bien ce territoire et ses habitants, et si Crowley l'envoyait là-bas, ce serait un choix logique. En outre, depuis Seacliff, il n'était qu'à quelques jours de chevauchée de Montrouge – et d'Alyss. Ces derniers mois, il avait pu rendre régulièrement visite à la jeune fille ;

de son côté, elle avait souvent eu l'occasion de porter des messages à Seacliff – certainement grâce à sa bienveillante maîtresse, Dame Pauline, qui approuvait l'amitié grandissante unissant sa protégée et le jeune Rôdeur.

En revanche, Norgate se trouvait à des semaines de voyage de Montrouge, sur des routes mauvaises, souvent dangereuses. Pour aller voir Alyss, il lui faudrait s'absenter de son fief un bon mois, alors que ce n'était pas le genre de territoire qu'un Rôdeur pouvait abandonner aussi longtemps. S'il était affecté là-bas, il ne pourrait pas le quitter plus d'une fois par an.

Voyant Crowley prendre un autre document sur la table, Will sentit son anxiété monter.

— Le fief de Norgate va être confié à l'un des Rôdeurs les plus respectés qui soient, dit le commandant avant de marquer la même pause que précédemment.

Will se serait volontiers jeté sur lui pour l'étrangler. Il avait envie de lui hurler de se dépêcher et dut s'obliger à respirer profondément pour se calmer.

— Harrison, annonça Crowley.

Un immense soulagement inonda Will.

Harrison, qui approchait la quarantaine, était fiable et sérieux, bien que peu inventif. Des années plus tôt, lors d'une bataille contre des pirates ibériens, il avait été grièvement blessé ; il avait alors été posté dans le petit fief de Coledale, en attendant qu'il recouvre ses forces.

— Il est temps de te remettre au travail, Harrison, ajouta Crowley.

— Je suis content que tu m'en donnes l'occasion, répondit le Rôdeur, qui, malgré sa petite taille, était solidement bâti.

Will approuvait cette décision. Norgate aurait bien besoin d'un Rôdeur comme Harrison, qui saurait s'y prendre avec le baron et son Maître des guerriers, deux personnages qui avaient tendance à se montrer pompeux.

Pour finir, le fief de Coledale fut attribué à l'un des nouveaux diplômés, Skinner. Celui-ci, non sans fierté, reçut son ordre d'affectation des mains de Crowley. Puis ce dernier se tourna vers Clarke.

— Je crains qu'il n'y ait pas de postes disponibles en ce moment. Il m'a été difficile de choisir entre Skinner et toi, mais les notes brillantes qu'il a obtenues t'ont fait un peu d'ombre, il est vrai. Cependant, je suis persuadé que l'un de ces vieux schnocks prendra sa retraite dans les mois à venir, ajouta-t-il en désignant l'assemblée des Rôdeurs, une fois qu'Alun leur aura expliqué les avantages que présente un lit douillet.

Une vague de rires secoua l'assistance.

— En attendant, reprit le commandant, tu seras mon assistant particulier au château d'Araluen. Cela te convient-il ?

Clarke le remercia. Crowley cumulait les fonctions de commandant de l'Ordre et de Rôdeur du fief royal ; par conséquent, la présence d'un autre Rôdeur à ses côtés lui permettrait de s'absenter plus facilement si nécessaire, tandis que le garçon pourrait acquérir de l'expérience sur le terrain quand il serait amené à remplacer Crowley.

— Ce sera le mot de la fin, déclara celui-ci en s'adressant à tous. Ce Grand Rassemblement s'est bien déroulé et je vous remercie pour les efforts fournis. À présent, buvons un verre de vin et allons nous coucher.

Les Rôdeurs se dispersaient peu à peu. Will resta assis à table quelques instants de plus. Il était soulagé de ne pas avoir été affecté à Norgate. Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque déception à l'idée de devoir rester à Seacliff. Il savait que Crowley ne déplaçait pas les membres de l'ordre d'un fief à l'autre pour le plaisir – un Rôdeur tissait des liens particuliers avec le territoire qui lui était assigné. Cependant, il ne se passait jamais grand-chose à Seacliff. Irrité, il se ressaisit. « D'abord, tu t'inquiètes à l'idée d'être envoyé à Norgate, et ensuite, tu te lamentes de devoir rester à Seacliff », songea-t-il. Il était suffisamment honnête avec lui-même pour sourire de cette contradiction.

Tout à coup, il sentit une main se poser sur son épaule. C'était Crowley.

— Tu as une minute à m'accorder, Will ? Il y a une chose dont je souhaiterais te parler.



Halt était pris au piège. Il s'en voulait de ne pas s'être davantage méfié de ses adversaires.

Après avoir rejoint Abelard, il avait aisément distancé ses poursuivants. Peu à peu, leurs cris s'étaient évanouis et, convaincu d'en être débarrassé, il avait fait ralentir sa monture. Il ne se doutait pas qu'un autre groupe ennemi, à cheval, avait l'intention de lui barrer le chemin et de l'empêcher ainsi de rejoindre la route principale qui menait au fief de Montrouge.

Pire encore, cette bande disposait de chiens. Abelard perçut leur présence bien avant son maître. Celui-ci vit le petit cheval dresser les oreilles, pousser un hennissement nerveux, comme pour l'avertir, et sentit un frisson parcourir son corps. Halt l'encouragea à allonger sa foulée, tandis que le soleil se levait lentement au-dessus des arbres.

Puis il entendit les aboiements ; il comprit que les brigands avaient réussi à se placer entre lui et la route. Il coupa dans la campagne en espérant les contourner.

Ce fut alors que le premier chien surgit devant lui.

Ce n'était pas un simple limier. Il courait en silence, sans aboyer, pour ménager ses forces. Ce chien était un tueur. Un chien guerrier, entraîné à suivre discrètement une piste avant d'attaquer sans pitié. Il était énorme, avec un pelage dru tacheté de gris et de noir et des yeux pleins de hargne. À la vue du cavalier, il bondit aussitôt, ses crocs dirigés vers la gorge d'Abelard.

N'importe quelle autre monture se serait figée de terreur ou aurait bronché. Mais Abelard était un cheval de Rôdeur, bien entraîné, futé et courageux. Il pivota sur ses membres postérieurs et dérapa sur le côté afin d'éviter l'attaque du monstre, sans paniquer, ou à peine, et sans mouvement brusque : d'instinct et par expérience, il savait que son cavalier serait sa meilleure défense et que mieux valait ne pas le désarçonner.

Les mâchoires de la bête se refermèrent sur le vide, à quelques centimètres de la gorge du cheval.

Le chien atterrit sur le sol, se retourna et, muscles tendus, se prépara à bondir de nouveau. Cette fois, il laissa échapper un grondement sourd, profond... qui fut interrompu presque instantanément par le trait que venait de décocher Halt.

Le Rôdeur avait attendu que la bête relève la tête. Abelard était resté immobile afin que son maître ne soit pas destabilisé. Puis celui-ci avait visé la gorge ; l'impact de la lourde flèche avait projeté le chien vers l'arrière.

Son deuxième trait, quelques secondes plus tard, se ficha dans le cœur du tueur, qui tomba raide mort.

Halt flatta l'encolure d'Abelard. Il savait ce que cela lui avait coûté de ne pas bouger. Conscient du degré de confiance que sa monture avait placée en lui, il était content de l'avoir méritée.

— C'est bien, lui murmura-t-il. À présent, filons.

Ils firent demi-tour. Le Rôdeur connaissait mal les environs et, pendant un moment, se contenta de s'éloigner des limiers qu'il entendait aboyer – sans compter les chiens tueurs qui devaient les poursuivre en silence.

Les jennements étaient encore audibles quand Halt et Abelard sortirent des bois pour grimper une pente couverte

Les jappements étaient encore audibles quand Halt et Abelard sortirent des bois pour grimper une pente couverte d'ajoncs et de broussailles qui leur arrivaient à la taille. Quelques bosquets s'élevaient entre des plaques rocheuses. Mais en atteignant le sommet, le Rôdeur s'aperçut qu'il avait commis une erreur fatale : ce qu'il avait pris pour une colline était en réalité une côte de plus en plus escarpée qui menait à une véritable falaise, laquelle surplombait une rivière large et profonde.

Il rebroussa chemin à vive allure. Cependant, il repéra bientôt des cavaliers qui se plaçaient à l'orée des bois, au pied de la colline. Impossible de continuer de ce côté. Pris au piège, il immobilisa sa monture. Au même instant, il vit la silhouette d'un chien se détacher du groupe en contrebas ; l'animal partit comme une flèche dans leur direction, babines retroussées, ses énormes crocs bien visibles.

Abelard l'avertit par un léger hennissement.

— J'ai vu, lui dit son maître d'un ton posé.

Il sentit le cheval se détendre.

D'ordinaire, Halt adorait les chiens. Il était malgré tout capable de tuer ces bêtes-là sans le moindre scrupule : ce n'étaient plus des chiens, mais des créatures impitoyables, entraînées à tuer.

Le molosse était à cinquante mètres quand Halt glissa de sa selle en encochant une flèche. Il laissa l'animal s'approcher. Trente mètres. Vingt-cinq...

Abelard poussa un hennissement, comme pour lui dire : « Qu'attends-tu ? »

— Ne t'inquiète pas, je sais ce que je fais, répondit le Rôdeur en décochant.

Le coup tua le chien net. Il s'effondra, perdit l'équilibre et roula sur quelques mètres avant de s'immobiliser.

Abelard hennit de nouveau. Halt crut détecter une note de satisfaction dans la voix de son cheval – à moins qu'il ne l'ait purement imaginée.

— Je te l'avais bien dit, je sais ce que je fais.

Il fronça pourtant les sourcils ; il ignorait comment il allait se sortir de ce guêpier. Il vit des hommes émerger du bois et tendre le doigt vers lui, à mi-pente. La plupart avaient des arcs et l'un d'eux brandit le sien.

Mais à peine ce dernier avait-il bandé son arme que, dans un sifflement, une flèche à l'empenne noire arriva droit sur lui. L'individu bascula. Ses compagnons contemplèrent son corps sans vie, regardèrent la silhouette indistincte campée à flanc de colline et s'aperçurent qu'elle encochait derechef.

Comme un seul homme, ils s'empressèrent de se réfugier dans les bois, trébuchant sur leurs chiens excités pour les écarter de leur chemin. Le second trait ennemi se ficha dans le tronc d'un arbre, à hauteur de poitrine. Le message était clair : demeurez à couvert si vous souhaitez rester en vie.

Dans leur confusion, ils ne virent pas leur adversaire conduire son cheval dans un fouillis de roches. Lorsqu'ils levèrent de nouveau les yeux vers la colline, il avait disparu.

Les heures passèrent. Le soleil, au zénith, commença à descendre vers l'horizon. Cependant, l'adversaire des Bannis ne se montra pas. Ceux-ci savaient qu'il était encore là, quelque part, mais ignoraient où exactement – il y avait au moins une dizaine d'amas rocheux derrière lesquels l'étranger et sa monture avaient pu se réfugier. Et s'ils tentaient de gravir la colline, ils le paieraient de leur vie.

En milieu d'après-midi, ils lâchèrent un autre chien. L'animal trotta de-ci de-là, flairant l'air pour retrouver la piste de l'homme et de son cheval, puis se mit à courir ventre à terre. Tous les regards étaient braqués sur lui : une erreur, car personne ne vit d'où vint la flèche qui frappa l'animal et l'envoya rouler dans la pente.

Non loin du sommet de la colline, dissimulé derrière un éboulis de grosses roches, Halt jeta un coup d'œil à Abelard qu'il avait fait agenouiller pour le dissimuler aux regards.

— Nous sommes dans une impasse, n'est-ce pas ? dit-il à l'animal, sans espérer de réponse.

Le cheval pencha néanmoins la tête sur le côté, comme pour mieux écouter son maître.

Qu'allons-nous faire ? Telle est la question.

— Qu'allons-nous faire ? Celle est la question...

Halt savait qu'une fois la nuit tombée, il pourrait descendre et se faufiler entre ses adversaires pour leur fausser compagnie. Même les chiens ne lui poseraient pas de problème : le vent, qui avait tourné, soufflait à présent dans son dos, et quand les animaux détecteraient son odeur, le Rôdeur serait déjà loin.

En revanche, que faire d'Abelard ? Si Halt voulait éviter d'être repéré, il ne pouvait l'emmener avec lui. Les hommes ne le verraient peut-être pas, mais les chiens, eux, percevraient certainement un bruit de sabots. Les chevaux de Rôdeurs étaient certes entraînés à se déplacer en silence ; cependant, jamais ils n'étaient aussi silencieux que leurs cavaliers.

Halt n'avait pas l'intention d'abandonner Abelard. C'était impensable. Il ne savait pas si ses poursuivants disposaient d'autres chiens ; si c'était le cas, le cheval n'aurait aucune chance de s'en sortir.

Pourquoi ne pas gravir la pente et rejoindre le sommet de la falaise ? Il y avait la rivière, qui coulait à dix ou douze mètres en contrebas. Si l'eau était assez profonde, il pourrait sauter. Mais Abelard, trop lourd, tomberait à plat sur le ventre et ne survivrait pas à l'impact.

— Résumons la situation : nous ne pouvons ni monter, ni descendre.

Abelard s'ébroua, comme pour dire : « Tu vas trouver une solution ! »

— N'en sois pas si sûr, répliqua Halt. En tout cas, si tu as une idée, n'hésite pas à me la communiquer.

À l'ouest, le soleil glissait sous la cime des arbres. La lumière baissait. Le Rôdeur coula un regard entre deux roches : aucun signe à l'orée du bois.

— Il est trop tôt, murmura-t-il. Voyons ce qui se passera quand l'obscurité sera totale.

Parfois, pensa-t-il, il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre.

Afin qu'Abelard puisse se désaltérer, Halt décrocha de sa selle un seau de toile qu'il remplit à moitié d'eau prise dans l'une de ses gourdes. Lui-même avait soif, mais il décida de patienter encore un peu.

Il écouta attentivement les bruits nocturnes qui commençaient à résonner autour de lui. Les coassements des grenouilles. Le chant incessant d'un criquet. L'ululement occasionnel d'un hibou en chasse. De temps à autre, de petits animaux passaient en courant entre les hautes herbes et les ajoncs. Chaque fois qu'il percevait de tels sons, le Rôdeur regardait Abelard d'un air interrogateur ; comme le cheval ne montrait aucun signe d'intérêt, Halt savait qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Il préférait rester attentif, se doutant que les Bannis profiteraient de la nuit pour venir inspecter les environs. Il s'imprégnait donc des bruits environnants les plus courants, pour être capable de distinguer un son inhabituel. Par ailleurs, il cherchait un cri qui sortirait de l'ordinaire dans cet endroit, afin de s'en servir comme signal pour communiquer avec Abelard. Il tendit l'oreille quelques minutes de plus, puis se décida :

— Un martin-pêcheur, chuchota-t-il.

Ce n'était pas un oiseau nocturne à proprement parler, mais il profitait parfois de la nuit pour chasser de petits animaux. Les adversaires de Halt se méfieraient peut-être de ce bruit, sans pourtant exclure qu'il puisse s'agir d'un vrai martin-pêcheur.

Halt s'agenouilla devant son cheval et lui fit un signe de la main, paume vers le haut. Abelard se redressa, apparemment soulagé de changer de position. Dans le noir, il y avait peu de chance pour que les Bannis l'aperçoivent.

Le Rôdeur lui caressa le nez à trois reprises avant de placer les deux mains de chaque côté de sa tête, sans le lâcher du regard. Puis il serra les mains deux fois ; les oreilles d'Abelard se dressèrent. C'était l'une des routines établies de longue date entre les Rôdeurs et leurs chevaux. Abelard avait compris que son maître s'apprêtait à lui enseigner un signal sonore. Ainsi, l'animal saurait comment réagir la prochaine fois qu'il l'entendrait.

Tout doucement, Halt émit le sifflement métallique et aigu du martin-pêcheur. Son imitation se rapprochait assez bien du véritable cri, sans pour autant être parfaite. Si un vrai martin-pêcheur se trouvait dans les environs, Halt ne voulait pas que le cheval le confonde avec son signal. Grâce à son ouïe très fine, Abelard distinguerait la voix de son maître et celle de l'oiseau.

Le cheval rabattit brièvement les oreilles vers l'arrière avant de les tourner de nouveau vers l'avant pour indiquer à Halt qu'il avait retenu le cri. Le Rôdeur lui tapota le nez.

— C'est bien, mon grand. Maintenant, détends-toi.

Halt reprit son poste d'observation entre les roches. Entre deux des plus grosses, il y avait une fissure assez large pour qu'il s'y tienne assis, le visage dissimulé sous le capuchon de sa cape ; de là, il pouvait surveiller la pente plongée dans la pénombre. D'après lui, l'ennemi n'attendrait pas que la colline soit baignée par le clair de lune pour tenter une approche.

Par intermittence, il entendait des jappements étouffés et des grondements canins, puis les voix lointaines des hommes qui devaient essayer de les faire taire. Il s'agissait certainement des limiers ; les chiens tueurs, eux, étaient accoutumés à demeurer silencieux.

Les Bannis tenteraient-ils de lâcher une autre de ces bêtes sous le couvert de la nuit ? Halt en doutait. Ils en avaient déjà perdu trois sous ses flèches et ces chiens étaient précieux. Il fallait des années pour les entraîner. Non, pensa le Rôdeur. Seuls les hommes étaient susceptibles d'attaquer. Mais d'abord, il leur faudrait venir en reconnaissance pour repérer sa position.

Du moins, c'était ce qu'il espérait. Avec précaution, il plaça son arc et son carquois sur la roche. Il n'en aurait pas besoin. Tout contact nocturne aurait lieu en combat rapproché. De son sac de selle, il sortit ses deux percuteurs, des armes dont seuls les Rôdeurs se servaient : des cylindres de cuivre de la largeur d'une paume, avec un manche lesté de plomb à chaque extrémité. Une fois le percuteur bien en main, le poing devenait une arme solide, stable, et le poids de l'objet permettait de démultiplier les coups. On pouvait également fixer les deux cylindres ensemble : ils formaient alors un projectile aussi équilibré qu'un couteau de lancer.

Il les glissa dans la poche de son gilet.

— Reste ici, murmura-t-il à Abelard.

Puis il quitta son abri rocheux en rampant et commença à descendre la pente. Trente mètre plus bas, il s'immobilisa et s'accroupit dans les broussailles. Grâce à sa cape, il était presque invisible.

À présent, il n'y avait plus qu'à attendre. Il se dit, non sans amertume, qu'il avait passé une bonne partie de son existence à se retrouver dans ce genre de situation.

« Tu devrais pourtant y être habitué, maintenant. »



8

Will et Crowley s'éloignèrent discrètement des autres Rôdeurs. Le commandant conduisit le jeune homme jusqu'à une petite clairière tranquille. Après s'être assuré que personne ne pourrait les entendre, il s'assit sur une souche d'arbre et leva des yeux interrogateurs vers Will.

— Déçu de devoir rester à Seacliff ?

— Nullement ! s'empressa de répondre le jeune Rôdeur.

Voyant que Crowley continuait de le fixer, il eut un sourire de regret.

— Peut-être un peu, je l'admets. Il ne se passe jamais grand-chose dans ce fief.

— Certains ne s'en plaindraient pas. Après tout, nous sommes censés maintenir la paix dans le royaume...

Will se dandina gauchement d'un pied sur l'autre.

— Je le sais, seulement...

Le commandant hocha la tête. Il comprenait le jeune homme : en quelques années, celui-ci avait vécu nombre de situations plus palpitantes – il avait combattu le Kalkara, détruit le pont de Morgarath, été enlevé par les Skandiens ; il s'était ensuite échappé, avait joué un rôle important dans la bataille contre les Temujai avant de rentrer, triomphant, à Araluen. Depuis, il avait participé au sauvetage de l'Oberjarl en Arrida et avait empêché une invasion scotti dans le fief de Norgate.

Vu son parcours, rien d'étonnant à ce qu'il ait développé un goût pour l'aventure et puisse trouver la vie à Seacliff trop paisible.

— C'est normal, reprit Crowley. Tu n'as pas besoin de t'expliquer. Mais je dois avouer que je ne me suis pas montré très loquace ces derniers jours.

Will le dévisagea avec curiosité.

— Loquace ?

Le commandant parut embarrassé.

— Il y a une chose importante dont je veux discuter avec toi. Je crois que c'est une belle opportunité à saisir. Tu ne seras peut-être pas d'accord. À dire vrai, c'est en partie pour cette raison que Halt n'est pas venu à ce rassemblement.

— Je croyais pourtant que... commença Will, sourcils froncés.

— Oh, bien sûr, il est parti se renseigner sur les rumeurs qui circulent à propos des Bannis. Mais cela aurait pu attendre. Il s'est servi de ce prétexte parce qu'il ne voulait pas influencer ta décision.

— Quelle décision ? Crowley, cessez donc d'être énigmatique. De quoi souhaitez-vous me parler, au juste ?

Le commandant fit signe au jeune homme de s'asseoir près de lui avant de reprendre :

— Cela fait un certain temps que cette idée me travaille. En réalité, depuis l'expédition en Arrida qui a permis de délivrer Erak. Notre monde, ou plutôt notre sphère d'influence dans le monde grandit de jour en jour, Will ; elle

s'étend à présent au-delà de nos fiefs et parfois de nos frontières. L'opération en Skandie en est un exemple. De même que ta mission à Norgate. Nous avons eu de la chance de pouvoir disposer de quelqu'un d'aussi doué et fiable que toi, justement parce que tu étais en poste dans un fief paisible.

Le jeune homme, rougissant, reçut ces compliments en silence.

— En temps habituel, il m'est difficile d'ordonner à un Rôdeur de s'absenter plusieurs semaines du fief dont il a la charge, poursuivit Crowley. Pourtant, nous sommes confrontés de plus en plus souvent à ce genre d'obligation. Un jour prochain, il nous faudra envoyer l'un des nôtres en Skandie pour voir comment se déroule l'application du traité de paix et pour prendre des nouvelles des archers que nous avons laissés là-bas. Qui envoyer ? Toi ? Halt ? Ce serait logique, car les Skandiens vous connaissent et vous font confiance. Mais entretemps, qui s'occupera de vos fiefs respectifs ?

Will se rembrunit. Il comprenait les interrogations de Crowley, sans pourtant deviner où ce dernier voulait en venir.

— Voilà pourquoi je souhaite créer un groupe d'intervention spéciale. Et je veux que Halt et toi en soyez responsables.

L'idée plut d'emblée au jeune Rôdeur et éveilla sa curiosité.

— Un groupe d'intervention spéciale... répéta-t-il. Et quelle serait notre mission ?

— Il s'agirait de régler toute situation sortant de l'ordinaire, que ce soit à Araluen ou en terre étrangère. Depuis que la menace que Morgarath faisait peser sur nous a disparu et que notre frontière septentrionale est sûre, l'influence et la puissance d'Araluen ne cessent de grandir. Nous avons mis en place des traités avec une demi-douzaine d'autres pays, dont la Skandie et Arrida, grâce à tes efforts, Will. Le roi est d'accord : il serait utile de disposer d'une petite équipe prête à intervenir en cas d'urgence. Du reste, Horace pourrait lui aussi en faire partie. Par le passé, votre trio a accompli des choses étonnantes. Il resterait au château d'Araluen et vous rejoindrait quand cela serait nécessaire. Vous auriez également la possibilité de recruter d'autres membres en fonction de vos besoins.

— Et moi, où serais-je posté... exactement ? demanda Will.

Une expression soucieuse traversa brièvement le visage de Crowley. Il hésita avant de répondre :

— Là est le problème. Il nous est relativement facile de détacher un chevalier appartenant à la garde royale. En revanche, nous ne pouvons priver deux fiefs – le tien et celui de Halt – de leur Rôdeur sur une trop longue période. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, il te faudra quitter Seacliff.

— Oh.

Seacliff avait beau être un fief sans intérêt, il était le sien. Will représentait le roi sur cette petite île endormie et, même s'il aurait préféré être affecté ailleurs, l'idée de devoir l'abandonner lui était soudain douloureuse.

— Oui, je sais, reprit le commandant, devinant ce que le jeune homme éprouvait. Voilà pourquoi Halt ne voulait pas être là quand tu prendrais ta décision, afin de ne pas t'influencer. Il sait qu'avoir son propre fief compte beaucoup pour un Rôdeur : cela est synonyme d'indépendance et d'autorité. Il me charge toutefois de te dire qu'il serait ravi de te voir de retour à Montrouge, mais que ce choix t'appartient, à toi seul...

— Je serais posté à Montrouge ? s'exclama le jeune homme, enthousiaste. Tu ne me l'avais pas expliqué !

— Non, c'est vrai. En tout cas, voilà ce qui se passerait concrètement : tu occuperais la chaumière de Halt – lui et son épouse ont maintenant de confortables appartements au château – et tu superviserais une moitié du fief, qui est vaste, tandis que ton ancien maître se chargerait de l'autre.

Will affichait un large sourire. Rentrer à Montrouge, où il avait grandi. Vivre auprès de Halt, du baron Arald et de messire Rodney...

Et d'Alyss, songea-t-il. Son sourire s'élargit encore. Crowley ne pouvait manquer de s'en apercevoir.

— À en juger par ton expression réjouie mais ridicule, je suppose que ma proposition trouve quelque grâce à tes yeux... ?

— Eh bien... pour être franc... oui. Cependant...

— Un souci ? l'interrogea Crowley.

— Montrouge est un fief important. Si Halt et moi sommes appelés ailleurs, qui s'en occupera ?

Crowley le regarda d'un air ravi.

— J'attendais cette question, qui me donne l'occasion de prouver à quel point je suis ingénieux. Le nouveau fief de Gilan est tout près de Montrouge et le château de Whitby est situé à moins de dix kilomètres de la frontière. Ainsi, Alun sera posté à Whitby plutôt qu'au château d'Araluen. Tout en m'aidant avec la paperasse, il sera disponible si Halt et toi devez vous absenter. Auquel cas Gilan s'installera temporairement à Montrouge...

— Une région qu'il connaît bien, intervint Will.

— Parfaitement. Il y a été apprenti. Pendant ce temps, Alun se chargera de Whitby. Et bien entendu, le jeune Clarke te remplacera à Seacliff. N'est-ce pas habile ? dit-il en levant les mains, comme s'il attendait des louanges.

— En effet, acquiesça Will.

Le commandant reprit son sérieux pour ajouter :

— Évidemment, nous avons la chance d'avoir sous la main quantité de Rôdeurs talentueux en ce moment. Tout pourra donc se passer sans heurts. Enfin, lorsque tu m'auras dit ce que tu penses de cet arrangement...

— J'accepte, bien entendu ! répliqua Will. Je n'aurais pu rêver mieux.

Ils échangèrent une poignée de main.

— Il ne nous reste plus qu'à l'apprendre à Halt quand il sera de retour de ses vacances au bord de la mer ! lança Crowley d'un air enjoué.



Cela faisait plus d'une heure qu'Halt attendait dans l'obscurité quand il entendit quelqu'un se mouvoir dans les broussailles, non loin de sa cachette.

N'importe qui d'autre aurait tourné la tête pour essayer d'apercevoir le nouveau venu. Mais le Rôdeur savait que le moindre mouvement était susceptible de trahir sa présence, aussi resta-t-il immobile. Ses oreilles, accoutumées par des années de pratique à analyser la provenance et la nature du plus petit son, lui indiquèrent que l'homme – car il était seul – gravissait la colline, légèrement sur sa droite.

L'inconnu était doué : il avançait en faisant le moins de bruit possible. Ce qui suffisait pourtant à alerter un Rôdeur. Halt sut alors que l'homme l'avait dépassé.

Puis qu'il s'était arrêté. Il devait être occupé à évaluer la situation. Il y avait quatre amas de roches devant lui et n'importe lequel pouvait dissimuler Halt et Abelard.

Au bout de quelques minutes, l'individu reprit sa progression, se dirigeant vers les roches situées le plus à sa droite. Un choix logique, songea le Rôdeur. S'il avait l'intention de vérifier chaque refuge éventuel, autant le faire dans l'ordre.

Halt releva lentement la tête, un millimètre à la fois.

Il laissa échapper le sifflement du martin-pêcheur qu'il avait enseigné à Abelard. Aussitôt, l'inconnu s'immobilisa, cherchant à deviner si ce son émanait ou non d'un animal. Puis, après une trentaine de secondes – un laps de temps assez long, afin que l'inconnu n'ait pas l'impression que c'était une réponse au cri de l'oiseau – Abelard s'ébroua.

« Brave cheval », pensa Halt. Il vit une silhouette sombre se glisser à flanc de colline, en direction de l'éboulis derrière lequel Abelard était caché. Apparemment, l'homme avait l'intention de contourner les roches et de s'approcher par le haut. Il était temps de contrecarrer ses plans. Le Rôdeur se mit à ramper furtivement derrière l'individu.

Il avançait en silence, avec une rapidité remarquable, pareil à un serpent. Il distinguait son adversaire – une forme accroupie dans la pénombre – et percevait le moindre de ses gestes. Halt gagnait du terrain.

À un moment, l'inconnu s'immobilisa et jeta quelques brefs coups d'œil autour de lui. À l'évidence, ce n'était pas un débutant. Mais les Rôdeurs étaient maîtres dans cet art consistant à se déplacer à l'insu de tous. Lorsque l'homme s'arrêta, Halt se figea instantanément. Il savait son visage dissimulé dans l'ombre de son capuchon. Il savait également que s'il baissait la tête pour dissimuler ses traits, le mouvement attirerait l'attention de l'inconnu.

« Fais confiance à ta cape. » Une leçon que Halt avait dispensée à Will des centaines de fois. À présent, il se la répétait pour lui-même. L'homme balaya du regard la silhouette du Rôdeur ; ne voyant rien qui puisse l'inquiéter, il reprit son ascension. Halt attendit un instant avant de le suivre – au cas où il s'agissait d'une feinte de la part de l'inconnu.

Halt n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Si près qu'il entendait même son souffle court. « Il paraît tendu », pensa le Rôdeur. Si l'homme se retournait maintenant, il apercevrait Halt, avec ou sans cape, c'était évident. Il était

pensa le Rôdeur. Si l'homme se retournait maintenant, il apercevrait Halt, avec ou sans cape, c'était évident. Il était donc temps d'agir. Il se redressa lentement et continua d'avancer à genoux, serrant dans son poing l'un de ses percuteurs.

Peut-être Halt fit-il un léger bruit, ou bien le Banni perçut-il sa présence : l'individu se mit à courir. Quelques secondes trop tard, cependant. Car le Rôdeur, à l'aide du manche de son arme, lui assena un violent coup sur le crâne, juste derrière l'oreille gauche. Il sentit l'impact vibrer dans son bras tandis que l'homme émettait un grognement étranglé et s'effondrait comme une poupée de chiffon.

Toujours accroupi, Halt l'attrapa par les aisselles et se hâta de le tirer derrière les roches. Abelard le dévisagea avec curiosité.

— C'est bien, mon grand, lui dit son maître.

Le cheval se contenta de hocher la tête.

— Voyons qui nous avons capturé, déclara Halt en faisant rouler l'homme, toujours inconscient, sur le dos.

Son adversaire avait sur lui un véritable arsenal : une courte épée en bandoulière, une longue dague dans un fourreau accroché à sa ceinture, un couteau plus petit dans une gaine sanglée à son avant-bras et un autre dans le revers de sa botte. Halt les examina rapidement. Des armes de piètre qualité, mais bien aiguisées. Il les jeta un peu plus loin. Autour de l'épaule, l'homme portait une longueur de corde d'environ un mètre, lestée de pierres rondes à chacune de ses extrémités. C'était des bolas, sortes de lassos dont les chasseurs se servaient pour capturer une proie. Lorsque la corde s'enroulait autour des jambes, les extrémités lui permettaient de tourner plus vite et de faire trébucher la victime. Halt dégaina son grand couteau, trancha la corde à hauteur des pierres, qu'il lança dans les ajoncs.

L'inconnu portait un chapeau de feutre au bord étroit ainsi qu'un gilet de laine grasse qui lui arrivait à mi-cuisse, fermé à la taille par une ceinture. Le Rôdeur glissa une lanière de cuir autour de chacun des pouces de son prisonnier et les serra ensemble à l'aide d'un petit bloc de bois. Après quoi il ôta ses bottes rafistolées afin de répéter l'opération avec les gros orteils du captif, le nez froncé en percevant l'odeur infecte de ses pieds. Une fois l'homme ligoté, il le traîna jusqu'à un rocher contre lequel il l'appuya. Puis Halt s'assit et attendit que son prisonnier reprenne conscience.

Au bout de quelques minutes, il changea de position pour ne plus être sous le vent, car son nez le chatouillait de nouveau.

— Pourquoi tes pieds sentent-ils aussi mauvais ? chuchota Halt. À croire qu'une bestiole a rampé dans tes bottes pour venir y mourir !

Un quart d'heure plus tard, le prisonnier laissa échapper un soupir frissonnant, cligna des paupières et secoua la tête. En essayant de porter la main à ses yeux, il découvrit qu'il avait les mains attachées dans le dos. Il lutta brièvement pour se libérer, puis poussa un cri de douleur lorsque les fines lanières de cuir s'enfoncèrent dans sa peau, à la base de ses pouces.

— Reste tranquille et tu ne te blesseras pas, déclara tranquillement Halt.

L'homme leva vers lui un regard plein d'inquiétude : il venait enfin de s'apercevoir de la présence du Rôdeur à quelques mètres de lui. Une expression éberluée passa sur le visage de l'inconnu, qui s'efforçait de fouiller sa mémoire. Que lui était-il arrivé ? À l'évidence, il n'en avait pas la moindre idée. Son étonnement céda alors la place à la colère.

— Qui es-tu ? demanda-t-il sur un ton agressif laissant supposer qu'il était accoutumé à rabaisser ses interlocuteurs.

Halt afficha un sourire pincé. Si le prisonnier avait su quoi que ce soit de l'homme à la barbe grise assis face à lui, cela aurait suffi à l'alarmer. Car Halt souriait peu. D'ailleurs, c'était rarement chez lui un signe de bonne humeur.

— Je te renvoie la question : qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ?

— Pourquoi je te le dirais ? fanfaronna le Banni.

Le Rôdeur se gratta l'oreille d'un air pensif.

— Examinons la situation, veux-tu ? Tu es ligoté comme un lapin. Incapable de bouger. Tu as certainement mal au crâne. Mais pour l'instant, il te reste tes deux oreilles.

Pour la première fois, une peur fugace s'afficha sur le visage du captif.

— Mes oreilles ? Qu'ont-elles à voir avec ta question ?

— C'est simple : si tu continues de prétendre que tu contrôles la situation, je t'en tranche une.

Lorsque Halt dégaina son grand couteau, l'acier crissa sur le cuir de son fourreau. Il montra la lame qui luisait à la lueur des étoiles.

— Bien, reprit-il. Comment t'appelles-tu ?

Son sourire s'était évanoui. Il y avait à présent une menace sourde dans sa voix. Il était inutile de tergiverser, comprit le captif.

— Colly Deekers. Je suis un honnête meunier de Horsdale.

Horsdale était un gros bourg situé à une quinzaine de kilomètres de là. Le Rôdeur secoua lentement la tête. Il rengaina son couteau, ce qui ne sembla pas remonter le moral du prisonnier.

— Ah, Colly... nous nous entendrons sacrément mieux, toi et moi, quand tu auras cessé de mentir. Tu viens peut-être de Horsdale, mais je doute que tu sois meunier. Et je sais que tu es loin d'être honnête. Aussi, laissons ces détails en dehors de cette conversation, d'accord ?

Colly commençait à se sentir très mal à l'aise. Après tout, il était face à l'homme qu'on l'avait chargé de retrouver – et de tuer si l'occasion se présentait. Et celui-ci devait en être conscient. La bouche sèche, il déglutit à plusieurs reprises avant de répondre :

— Mes amis te dédommageront si tu me libères.

Halt pencha la tête sur le côté, l'air intrigué.

— Je suis certain que non. Ils feront de leur mieux pour se débarrasser de moi. Allons, ne sois pas ridicule. Et ne me prends pas pour un imbécile. Cela m'agace et te dessert. Il se pourrait que je change d'idée à ton sujet.

— Qu'as-tu l'intention de faire de moi ? s'enquit Colly d'une voix rauque.

— Dès les premières lueurs de l'aube, je te relâcherai, répliqua Halt.

Il avait parlé avec sérieux, sans la moindre trace de sarcasme dans la voix. Le captif eut un regain d'espoir.

— Tu vas me laisser partir ?

— Oui. À une condition.

— À une condition ? répéta Colly, méfiant.

— Oui. Tu ne t'imaginais quand même pas que j'allais te libérer en te disant : « Sans rancune » ? Si tu avais pu, tu m'aurais tué. J'ai cependant envie de te laisser une chance de t'enfuir. Par le haut.

— Il n'y a rien, au sommet de cette colline, fit remarquer le captif, qui ne comprenait pas où son interlocuteur voulait en venir.

— Si. Une falaise d'une douzaine de mètres de haut et une rivière en contrebas. L'eau est profonde, tu ne risques donc rien. Tu sais nager, je suppose ?

— Oui, répondit Colly. Mais je n'ai pas l'intention de sauter de cette falaise de mon plein gré !

— Bien sûr que non. Ce serait beaucoup trop te demander. Tu sauteras parce que si tu refuses, je t'abattrais d'une flèche. Cela aura le même effet, il est vrai : tu tomberas dans l'eau. J'ai néanmoins pensé que je pouvais te laisser une chance de survivre. Sache également que si tu cherches à t'enfuir par le bas, je t'abattrais aussi.

— Tu plaisantes ou quoi ? s'exclama Colly. Tu crois vraiment...

Il n'alla pas plus loin. Halt se pencha vers lui, leva une main pour lui intimer le silence et s'adressa à lui d'une

Il n'ana pas plus loin. Il ait se pencha vers lui, leva une main pour lui indiquer le silence et s'adressa à lui d'une voix ferme.

— Regarde-moi dans les yeux, Colly. Sans flancher. Et dis-moi si tu y vois la moindre envie de plaisanter.

Les yeux du Rôdeur était marron foncé, presque noirs. Ne s'y reflétait que de la détermination. Au bout de quelques secondes, Colly baissa la tête.

— C'est bien, conclut Halt en acquiesçant. Maintenant que cette question est réglée, tu devrais essayer de dormir un peu. Une longue journée t'attend.



10

Alors qu'il atteignait la crête de la dernière colline, Will retint son cheval.

Il avait toujours apprécié l'instant où il voyait Montrouge apparaître devant lui. En contrebas s'étendait la plaine, traversée par la rivière Tarbus ; sur ses rives se nichait le village et, un peu plus loin, le terrain s'élevait de nouveau pour former le promontoire sur lequel se dressait le château – massif, solide, il commençait à rougeoier dans le soleil de la fin d'après-midi.

Le jeune homme se rappelait toutes les fois où il avait marqué une halte au même endroit : lorsqu'il avait achevé une folle chevauchée afin de prévenir le baron Arald et messire Rodney de la présence des Kalkaras ; et, plus récemment, lorsqu'il avait voyagé de nuit pour rendre visite à Alyss. À ce souvenir, il esquissa un sourire. Elle était là, quelque part. Il plissa les yeux et scruta les remparts, puis le village pour voir s'il pouvait repérer sa haute silhouette vêtue de blanc. Évidemment, il ne l'aperçut point. Il haussa les épaules et rit de cette idée fantasque.

Un peu à l'écart, parmi les arbres, là où la forêt empiétait sur les prairies qui entouraient le château, il entrevit la petite chaumière où il avait vécu avec Halt, quand il était encore son apprenti. Son sourire s'accrut.

— Nous voilà de retour chez nous ! dit-il à Folâtre.

Le cheval, impatient, s'ébroua.

— J'ai compris, répondit Will en relâchant les rênes. Allons-y !

Soudain, monture et cavalier furent saisis du même désir d'arriver au plus vite et Folâtre partit comme une flèche. Les chevaux de Rôdeurs étaient connus pour leur capacité à accélérer brusquement l'allure, mais aucun ne pouvait rivaliser avec Folâtre.

En entendant les sabots marteler le sol, les fermiers encore occupés à semer et à labourer leurs champs levèrent la tête. Plusieurs agitèrent la main : ils avaient reconnu la mince silhouette penchée sur l'encolure du petit cheval trapu lancé au galop et la cape mouchetée qui flottait derrière lui comme un étendard.

Un court instant, ils se demandèrent quelles nouvelles apportait le Rôdeur. Puis ils reprirent leur travail. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, il y avait des personnes plus qualifiées qu'eux pour les accueillir.

Les sabots de Folâtre résonnèrent brièvement sur le pont amovible qui enjambait la Tarbus, puis Will et sa monture entamèrent la pente qui menait au château. Alertées par le bruit du cheval au galop, les sentinelles postées à l'entrée principale se tenaient déjà prêtes à intervenir. Voyant qu'il s'agissait d'un Rôdeur, les hommes abaissèrent leurs armes, sans pourtant cesser d'observer le nouveau venu avec curiosité.

Sur les vingt derniers mètres, Will fit ralentir Folâtre et, après avoir rendu leur salut aux sentinelles, traversa les douves au trot et passa sous la herse.

— Bienvenu, Rôdeur Will ! lança l'un des soldats, au mépris du règlement en vigueur.

— Merci, Jonathan ! répondit le jeune homme, un grand sourire aux lèvres. Je suis content d'être de retour !

Will et Folâtre s'avancèrent dans la cour, qui grouillait de gens ; ceux-ci levèrent les yeux, curieux de savoir ce qui pouvait bien amener Will Treatv à Montrouge. Mais le Rôdeur ne leur prêta pas attention car une jeune

Message gracieuse, vêtue d'une élégante robe blanche, avait fait son apparition sur le seuil de la tour principale ; un sourire de bonheur s'afficha sur le visage de Will.

Alyss.

Il bondit à terre tandis que la jeune fille, abandonnant la dignité et la réserve qui lui étaient coutumières, se précipitait vers lui pour se jeter dans ses bras. Ils s'étreignirent, heureux de se retrouver. Quelques personnes interrompirent leurs travaux pour contempler le jeune couple.

— Tu es revenu, chuchota Alyss, le visage pressé contre le capuchon de son ami.

— Oui, je suis revenu, répéta-t-il, humant son parfum discret et appréciant la douceur de ses longs cheveux blonds contre sa joue.

Après un long moment, ils durent se séparer pour ne pas perdre l'équilibre, car ils venaient d'être soudain bousculés... par Folâtre, qui avait donné un coup de nez à son maître et qui le dévisageait à présent d'un air un peu gêné, comme pour lui dire : « Arrête un peu. Tout le monde vous regarde ! »

Puis le cheval donna un autre petit coup sur l'épaule d'Alyss, la pressant de s'occuper de lui : « Moi aussi, je suis là ! »

La jeune fille éclata de rire et le caressa.

— Bonjour, Folâtre, je suis contente de te revoir !

Will glissa sa main dans celle de son amie. Tout à coup, il remarqua la petite foule qui s'était rassemblée autour d'eux. Il s'empourpra légèrement.

— Cela faisait longtemps, dit-il en guise d'explication.

Les visages souriants qui les entouraient restèrent muets. Le jeune homme désigna Alyss.

— Cela faisait longtemps que nous nous n'étions pas vus, ajouta-t-il.

Plusieurs personnes acquiescèrent. Mais comme l'assistance ne paraissait pas vouloir se disperser, Will se dit qu'il était temps de mettre fin à ce charmant tableau. Comme la plupart des Rôleurs, il n'aimait pas être le centre de l'attention.

— Filons d'ici, dit-il discrètement à Alyss.

La jeune fille savait bien que pour le Rôleur, sa monture comptait avant toute chose.

— Oui. Occupons-nous de Folâtre. Ensuite, tu ferais mieux d'aller saluer le baron.

Main dans la main, ils partirent en direction des écuries, suivis du cheval. Derrière eux, la petite foule s'éparpilla, chacun retournant à ses tâches. Quelques-uns regardèrent les deux jeunes gens s'éloigner, avec approbation. Au château de Montrouge, Alyss était populaire ; quant à Will, tous étaient très fiers de ses prouesses.

— Des nouvelles de Halt ? s'enquit Will.

Le sourire d'Alyss disparut.

— Pas encore. Je crois que Dame Pauline commence à s'inquiéter. Elle s'efforce de ne pas le montrer, mais je vois bien qu'elle se fait du souci.

Will réfléchit un instant.

— C'est normal, je suppose. Cependant, il n'y a rien à craindre pour Halt.

Halt était Halt, après tout ; pour le jeune homme, il n'y avait aucune situation que son ancien maître ne pouvait affronter. Alyss hocha la tête. Les inquiétudes de Dame Pauline, sa maîtresse, la préoccupaient. Mais Will, mieux que quiconque, savait de quoi Halt était capable.

— Tu dois avoir raison, reprit-elle. Tu as donc accepté de rejoindre ce groupe d'intervention spéciale ? ajouta-t-elle.

— Oui, répondit-il. J'imagine que tu approuves ce choix ?

Elle lui lança un regard appuyé.

— Que les choses soient bien claires : si tu avais refusé cette proposition, je serais venue te chercher en personne à Seacliff, je t’aurais ramené ici de force et t’aurais obligé à te montrer raisonnable.

— Cela aurait sûrement été amusant, murmura Will.

Feignant la colère, elle lui donna un petit coup sur le bras. Will remarqua qu’elle ne lui avait pas lâché la main. Alors qu’ils s’approchaient de l’écurie, l’un des plus jeunes valets vint à leur rencontre avec empressement.

— Bonjour, Rôdeur Will, dit-il en ouvrant grand les bras pour les accueillir. Puis-je m’occuper du célèbre Folâtre ?

Will hésita un court instant. Il avait l’habitude de prendre soin de son cheval lui-même. Tout à coup, il sentit l’intéressé le pousser à l’épaule.

« Tu entends ça ? Le célèbre Folâtre ! » semblait-il lui dire.

Alyss exerça une légère pression sur la main de Will. Le valet serait amèrement déçu si son offre était rejetée, elle l’avait compris. Aux yeux d’un tel garçon, Will Treaty était un personnage qui méritait respect et admiration : ses prouesses et ses hauts faits étaient si nombreux qu’il aurait été difficile d’en dresser la liste. Prendre soin de son cheval serait un privilège. Seul Will n’en avait pas conscience – et la jeune fille ne l’en aimait que plus encore.

— J’en serais honoré, Rôdeur, ajouta le valet.

— Laisse-le faire, chuchota Alyss.

Will tendit les rênes au garçon.

— Parfait...

Il hésita, ignorant le nom du valet.

— Ben, précisa ce dernier. Ben Dooley.

— Parfait, Ben Dooley. Je suis convaincu que tu t’occuperas très bien du *célèbre* Folâtre.

Il se tourna vers le cheval, lui jeta un coup d’œil qui en disait long et le prévint :

— Et toi, sois sage, d’accord ?

Folâtre observa Will et Alyss. S’il avait été humain, il aurait sûrement haussé un sourcil. Le jeune homme comprit, encore une fois, qu’il n’aurait jamais le dernier mot avec son cheval. Il secoua la tête d’un air désabusé.

— Allons voir le baron, déclara-t-il.

Alors que Will gravissait l’escalier menant au bureau du baron Arald, nombre de souvenirs, dans ce décor familial, lui revenaient en mémoire. Il sentit Alyss le tirer doucement par le bras.

— Tu te rappelles ce jour-là...

Il était inutile de préciser lequel : elle parlait du jour où Will, Horace, Jenny, George et elle avaient gravi ces marches pour être choisis par leurs maîtres respectifs, quelques années plus tôt ; il lui semblait pourtant que des décennies avaient passé depuis.

— Qui pourrait l’oublier ? Au fait, que devient George ?

— Il est devenu l’un des hommes de loi les plus importants du fief, répondit la jeune fille. Une multitude de gens viennent le consulter.

— Il a toujours été plus intelligent que la moyenne, pas vrai ? Et Jenny ? Elle travaille toujours avec Maître Chubb ?

Alyss sourit.

— Oh non ! Au grand désarroi de celui-ci. Elle est pour lui sa plus grande réussite et il aurait aimé qu'elle reste auprès de lui. Mais il y a quelque temps, elle a déclaré : « Maître Chubb, deux artistes tels que nous sont trop à l'étroit dans ces cuisines. J'ai besoin de prendre mon indépendance. »

— C'est ce qu'elle a fait ?

— Oui. Elle a acheté une partie de l'auberge au village de Montrouge et tient à présent l'une des meilleures tables à des kilomètres à la ronde. Chubb lui-même est devenu l'un de ses habitués.

— Vraiment ?

— Oui, je t'assure. D'après ce que l'on raconte, il aurait fait un soir une suggestion très polie, à propos d'un des plats de Jenny qui, selon lui, manquait un peu d'épices. Elle lui a répondu : « Point trop n'en faut, Maître Chubb ! » avant de lui asséner un coup de louche sur le crâne !

Will n'en croyait pas ses oreilles. Personne n'avait jamais osé se comporter ainsi avec le cuisinier du château.

— J'imagine qu'il a cherché à répliquer de la même manière ?

— Au contraire, répondit Alyss. Il lui a présenté ses plus plates excuses. Il refuse de l'avouer, mais je crois que cela ne l'a pas gêné du tout : il est extrêmement fier de son ancienne apprentie.

Ils arrivèrent devant l'antichambre du Baron. À contrecœur, la jeune fille lâcha la main de Will.

— Je te laisse. On se retrouve plus tard, d'accord ?

Elle se pencha vers lui, déposa un rapide baiser sur les lèvres de son ami et s'éloigna d'un pas léger en lui adressant un petit signe de la main. C'était une excellente journée, songea-t-elle.

Will la regarda s'éloigner. Puis il se ressaisit et frappa à la porte de l'antichambre.



11

Les premières lueurs de l'aube apparurent au sommet de la falaise. Cela convenait parfaitement à Halt : lorsque le soleil se lèverait, il éblouirait les hommes postés au pied de la colline, et cela ajouterait à leur incertitude.

Colly dormait à moitié quand Halt défit ses liens, fronçant une nouvelle fois le nez lorsqu'il dut s'approcher de ses pieds. Puis le Rôdeur recula, la main posée sur le pommeau de son grand couteau, et, du bout de sa botte, donna un petit coup dans la jambe de son captif.

En se réveillant, Colly prit tout à coup conscience qu'il n'était plus attaché. Il essaya alors de se relever très vite, mais ses membres engourdis l'en empêchèrent. Il poussa un cri de douleur et roula sur le côté en tâchant vainement de se redresser.

— Tes muscles se détendront d'ici quelques minutes, précisa Halt. Ne tente rien d'insensé. En attendant, ôte ton gilet.

Colly, toujours étendu, le dévisagea, étonné.

— Mon gilet ?

Le Rôdeur fronça les sourcils d'un air impatient.

— Tes oreilles ne sont pas engourdies, il me semble. Tu as très bien entendu : ôte ton gilet.

Lentement, Colly parvint à s'asseoir ; il déboutonna son vêtement, l'ôta et le tendit à Halt, en levant des yeux interrogateurs vers lui.

— Jusqu'à présent, c'est bien. Maintenant, passe cette cape.

Pour la première fois, le prisonnier remarqua la cape posée près de lui. Avec des gestes gauches, il la plaça sur ses épaules et l'agrafa. Il avait apparemment décidé qu'il était inutile de poser d'autres questions au Rôdeur. Du reste, il commençait à comprendre ce que ce dernier avait en tête.

— Debout, ordonna Halt en l'attrapant par le bras.

L'espace d'un bref instant, le captif resta immobile pour s'assurer qu'il garderait l'équilibre. Puis, comme il fallait s'y attendre, il essaya de décocher un coup de poing au Rôdeur. Celui-ci l'évita sans mal, s'avança et, de la paume, frappa Colly à la mâchoire ; ce dernier roula à terre.

— Ne t'amuse plus à ça, l'avertit Halt.

Il n'y avait aucune colère dans sa voix. Seulement une assurance sereine : il savait qu'il pourrait maîtriser son adversaire, quoi qu'il tente. Tandis que le Banni, tremblant, se relevait de nouveau, le Rôdeur enfila le gilet de laine épaisse qui sentait la graisse, la sueur et la saleté.

— Il pue presque autant que tes chaussettes, marmonna Halt en grimaçant.

Il se pencha pour ramasser le chapeau de feutre de Colly et s'en coiffa.

— Dégourdis-toi un peu, ordonna-t-il à son prisonnier. Je veux que tu sois en forme pour gravir cette falaise.

Colly, mâchoire crispée, afficha une expression de défi.

— Hors de question de grimper là-haut !

— Dans ce cas, tu mourras ici, répliqua Halt en haussant les épaules.

L'homme fixa le visage du Rôdeur, sans y détecter la moindre pitié. Encore une fois, il baissa le regard. Il se mit à remuer bras et jambes, grimaçant de douleur en sentant le sang circuler dans ses veines.

Au bout de quelques minutes, jugeant que l'homme s'était un peu assoupli, Halt lui fit signe de s'arrêter.

— Voilà ce que tu vas faire : à mon signal, tu partiras en courant vers la crête de la falaise.

Un bref instant, il entrevit une lueur malicieuse dans les yeux de Colly, que celui-ci chercha vainement à dissimuler.

— Si tu tentes quoi que ce soit, une flèche se fichera dans ton mollet. Cela ne t'empêchera pas de courir, certes, mais tu souffriras atrocement. Est-ce compris ?

Le prisonnier hocha la tête, l'air penaud.

— Parfait. À présent, je vais me camper sur ces roches. Dès que tu m'entendras crier, tu accéléreras l'allure.

— Ils me prendront pour toi, dit Colly en indiquant l'orée du bois, où ses compagnons se tenaient aux aguets.

— Et vice-versa. Tu as saisi.

— Ils vont partir à ma poursuite...

— Non, répondit Halt. Pas si tu sautes dans la rivière. Ils contourneront la colline par le bas pour te rattraper. Ce qui me laissera la voie libre.

— Et si je refuse de plonger ?

— Tu plongeras. Il n'y a aucune cachette au sommet de la falaise.

Colly vérifia l'affirmation du Rôdeur : ce dernier avait raison. Il n'y avait ni arbres ni rochers, seulement des herbes, pas assez hautes pour s'y dissimuler. Il déglutit avec nervosité.

— Si tu t'arrêtes sur la crête, reprit Halt, je décocherai une flèche à dix centimètres au-dessus de ta tête. Histoire de t'encourager.

Perplexe, Colly se renfrogna.

— Et quelques secondes plus tard, j'en tirerai une autre, à vingt centimètres *au-dessous* de ta tête, ajouta le Rôdeur. Pigé ?

Vingt centimètres au-dessous de sa tête ? Le trait se planterait dans son dos. L'homme acquiesça.

— J'ai pigé, répéta-t-il d'une voix rauque.

Halt prit une flèche dans son carquois et l'encocha.

— Allons-y. Il paraît qu'une course au petit matin est excellente pour la santé. Et qu'une baignade est encore plus bénéfique.

Cependant, Colly paraissait encore hésiter. Il jeta un coup d'œil à Halt, puis au sommet de la colline et enfin vers l'endroit où ses compagnons étaient cachés.

— Je suis sérieux, précisa le Rôdeur. Et pour te le prouver, regarde cet arbre qui pourrit, à une quarantaine de mètres d'ici. Tu le vois ?

Le prisonnier avisa une vieille souche noircie d'un mètre de haut environ – les vestiges d'un arbre que la foudre avait dû frapper quelques années plus tôt. Ses branchages gisaient à flanc de colline.

— Oui. Et alors ?

— Quand tu arriveras à sa hauteur, je ficherais l'un de mes traits dans l'extrémité de cette branche, celle qui dépasse sur la droite. Tu l'aperçois ?

Colly hocha la tête.

— Si je rate ma cible, poursuivit Halt, tu pourras alors estimer que tu as une chance de t'en sortir en t'enfuyant

vers le bas. Mais je ne la manquerai pas, s'empressa-t-il d'ajouter. Et n'oublie pas : tu es beaucoup plus gros que cette branche.

Colly déglutit de nouveau.

— Je peux avoir un peu d'eau ? demanda-t-il, avec l'espoir de retarder le moment où il lui faudrait se mettre en route.

Il savait que Halt tiendrait parole. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser que le Rôdeur allait peut-être tout simplement l'abattre une fois qu'il serait au sommet.

— Bien sûr, ironisa Halt en lui adressant un sourire glacial. Dès que tu auras plongé dans la rivière, tu auras toute l'eau que tu voudras. Allez, vas-y.

Voyant que Colly hésitait encore, le Rôdeur tendit la corde de son arc, dans le seul but d'attirer l'attention de l'homme sur la flèche à large tête. Le soleil se levait déjà au-dessus de la crête de la falaise. C'était le moment ou jamais.

— Va ! proféra soudain Halt, feignant de se précipiter sur Colly.

Ce cri, accompagné de ce geste menaçant, encouragea le prisonnier à agir : il quitta le refuge qu'offraient les rochers et partit en courant vers le haut de la pente, la cape du Rôdeur flottant derrière lui. Halt attendit qu'il ait parcouru vingt mètres, puis sortit à son tour de l'amas de rochers : agitant les bras, il se mit à hurler en direction des Bannis.

— Il s'enfuit ! Rattrapez-le ! Vite !

Il entendit des cris et les jappements surpris des chiens, que leurs maîtres devaient réveiller. Quelques silhouettes émergèrent des arbres et avisèrent le fuyard vêtu d'une cape.

— Il s'est échappé ! hurlait toujours Halt.

Il jeta un coup d'œil derrière lui. Voyant que Colly était presque arrivé à la souche noircie, il recula pour se cacher, banda son arc et tira en un mouvement fluide.

Sur sa gauche, Colly entendit la flèche fendre l'air, puis la vit se ficher dans la branche pourrie, qui vola en éclats. Et même si le Rôdeur l'avait prévenu, le Banni eut du mal à en croire ses yeux. Qui était capable de viser avec tant de précision ? se demanda-t-il. Il bondit sur le côté et, en redoublant d'efforts, continua son ascension.

À présent, plusieurs de ses compagnons sortaient du bois – Halt en dénombra une douzaine. Ils ne paraissaient pourtant pas s'alarmer : ils savaient que le fuyard n'avait nulle part où aller. Les chiens, tenus en laisse, poussaient des jappements furieux.

Le Rôdeur vérifia encore une fois la progression de Colly : il ne lui restait plus que quelques mètres à parcourir avant d'atteindre le sommet. Devinant que l'homme hésiterait à sauter – ce qui était parfaitement compréhensible –, il encocha une autre flèche, jaugea la vitesse de son trait et la distance. Colly n'était plus qu'à quelques pas du bord de la falaise lorsque Halt banda son arc, visa et décocha.

La flèche décrivit une légère courbe.

Titubant, Colly arriva au sommet de la falaise. Sous lui, encore dans l'ombre, la rivière était une étendue noire. Il n'aurait su dire si elle était assez profonde pour envisager un saut et, comme Halt l'avait prédit, il s'immobilisa avant de se tourner d'un air incertain vers le Rôdeur.

Une seconde plus tard, il entendit un sifflement ; le trait passa au-dessus de sa tête, ainsi que le Rôdeur le lui avait promis.

Sa course folle l'avait épuisé. Sa respiration était saccadée et il se plia en deux pour reprendre son souffle. Il vit son adversaire prendre une autre flèche dans son carquois et, lentement, l'encoher.

Colly perçut une sensation de brûlure dans sa poitrine – là où Halt lui avait dit que la flèche suivante s'enfoncerait. Il se souvint de l'impact causé par le premier trait du Rôdeur sur la branche et de la crainte qu'il avait éprouvée lorsque le second était passé au-dessus de lui. Il comprit alors qu'il n'avait qu'une seule chance de s'en sortir.

Il sauta dans le vide en poussant un hurlement de terreur et s'écrasa dans l'eau. Il s'enfonça sans toucher le fond : à cet endroit, la rivière faisait au moins quinze mètres de profondeur. Puis, soulagé d'avoir survécu à ce plongeon, il tâcha de remonter à la surface. L'un de ses genoux s'était froissé et une douleur fulgurante le traversa. Il laissa échapper un cri, avala de l'eau, se souvenant, mais trop tard, qu'il fallait garder la bouche fermée. Ce fut en toussant et en crachant qu'il sentit sa tête jaillir hors de l'eau. Il inspira de grandes goulées d'air et nagea vers la rive.

Ses camarades, qui s'étaient lancés à sa poursuite dans la pente, s'arrêtèrent en le voyant sauter. Ils connaissaient bien la région et savaient qu'un cours d'eau coulait en contrebas. Soudain, une voix s'éleva au-dessus d'eux.

— Il est dans la rivière ! Allez lui barrer la route !

À flanc de colline, les Bannis aperçurent une silhouette qui gesticulait : ils la prirent pour l'éclaireur qu'ils avaient envoyé à la recherche du Rôdeur pendant la nuit. Ils comprirent qu'il était inutile de passer par la falaise, à moins de plonger à leur tour derrière le fuyard.

— Venez ! cria l'un de ceux qui tenaient les chiens. Allons le repêcher sur la rive !

Il se mit à courir et ses compagnons partirent sur ses talons. Il avait suffi d'un homme pour lancer le mouvement et pour que tous le suivent. Halt les observa s'éloigner avec satisfaction. Dès que le dernier fut hors de vue, il claqua deux fois des doigts. Aussitôt, Abelard sortit de derrière l'éboulis de rochers et le Rôdeur l'enfourcha. Le cheval se tourna légèrement pour le regarder d'un air accusateur.

— Je sais, soupira Halt, résigné. Ce gilet pue. Mais ses chaussettes étaient encore bien pires.

Ils descendirent la colline au trot. Lorsqu'ils atteignirent l'orée du bois, Halt fit quelque chose d'étrange : au lieu de partir vers l'est, où se trouvait Montrouge, il dirigea sa monture vers le nord-est, où se trouvait Selsey. Abelard le dévisagea de nouveau, intrigué, et le Rôdeur lui flatta l'encolure d'un geste rassurant.

— Il me reste encore une affaire à régler, déclara-t-il.

Le cheval hocha la tête : tant que son maître savait ce qu'il faisait, il n'y avait aucune inquiétude à avoir.

Farrell, le meneur du groupe de Bannis, avait du mal à apaiser les villageois ; à présent, ces derniers les soupçonnaient ouvertement, ses disciples et lui, d'être mêlés à la tentative infructueuse d'incendie de leurs bateaux. Il avait beau les rassurer en leur expliquant qu'il ne connaissait pas ces bandits, il sentait leur incrédulité grandir.

Peut-être était-il temps d'aller tenter leur chance ailleurs, songeait-il. Il réussirait à calmer temporairement les pêcheurs, mais à long terme, il serait plus avisé de quitter cet endroit en emportant ce que lui et ses compagnons avaient déjà amassé.

— Wilfred, dit-il au chef du village, venu le trouver dans le pavillon qui leur servait de lieu de culte. Je t'assure que nous sommes innocents des méfaits dont tu nous accuses. Tu nous connais. Nous sommes de simples disciples d'Alseiass.

— Il est pourtant bizarre que tous ces problèmes surviennent depuis que vous autres, « simples disciples », êtes arrivés ici, n'est-ce pas ? répliqua Wilfred.

Farrell écarta les mains dans un geste d'impuissance.

— C'est une coïncidence, mon ami. Nous allons prier pour que votre village soit protégé de tout malheur, je te le promets...

Au même instant, un bruit de bagarre éclata sur le seuil de la tente et, soudain, un inconnu surgit à l'intérieur. Du moins, Farrell crut d'abord qu'il s'agissait d'un inconnu avant de se rendre compte qu'il l'avait déjà vu quelque part.

L'homme, barbu, plus petit que la moyenne, était vêtu de simples chausses marron, de bottes et d'un gilet d'un

vert passe. Il portait un arc immense et un carquois en bandoulière.

— Vous ! s'écria Farrell. Que faites-vous ici ?

Halt l'ignora.

— Vous avez été trompés, dit-il à Wilfred. Cet homme et sa bande sont sur le point de vous fausser compagnie en emportant l'or et les richesses que vous leur avez confiés.

Wilfred se tourna vers Farrell et le dévisagea d'un air méfiant. Le meneur des Bannis laissa échapper un rire forcé, puis désigna l'autel en or qui dominait l'un des côtés de la grande tente.

— Je te l'ai déjà expliqué : nous avons fait fondre votre or pour ériger cet autel et nous aider dans nos prières ! Nous crois-tu capables de partir de cette façon ? Du reste, c'est de l'or massif ! Il doit peser des tonnes.

— Pas tout à fait, déclara Halt.

Il se dirigea d'un pas déterminé vers l'autel. Les villageois le suivirent. Le Rôdeur dégaina son couteau et fit glisser la lame acérée le long d'un des côtés de la structure. Une mince couche de feuille d'or s'en détacha, révélant le bois au-dessous.

— Il doit être plus léger qu'il paraît, commenta Halt.

Les pêcheurs poussèrent des exclamations de colère et encerclèrent Farrell. Les yeux du Banni passèrent de Halt aux visages hostiles de ceux qu'il avait volés. D'instinct, il ouvrit la bouche pour proposer une explication plausible ; puis, comprenant qu'il n'en avait aucune, il se ravisa.

— Ils se sont servis d'une petite quantité de l'or pour recouvrir ce coffre en bois, précisa Halt. Le reste est certainement caché dessous, prêt à être emporté.

Wilfred, d'un geste, ordonna à un jeune homme d'aller vérifier : celui-ci arracha la tenture qui recouvrait les côtés de l'autel et découvrit une pile de sacs. Le villageois en tâta un du bout du pied : un cliquetis métallique se fit entendre. Le chef de Selsey fixait Farrell, qui avait pâli de terreur. Le Banni se plaça derrière Halt – comme s'il espérait que ce dernier le protégerait.

— Tu es un homme mort, Farrell, déclara Wilfred d'une voix calme, menaçante.

Halt secoua la tête.

— Vous avez récupéré votre or. Cela devrait vous suffire. Cet individu est mon prisonnier : j'ai besoin de l'interroger.

— Qui es-tu pour nous donner des ordres ? protesta le jeune pêcheur qui avait arraché la tenture.

Le Rôdeur posa sur lui son regard impassible.

— Celui grâce auquel vous venez d'échapper à la misère. Par ailleurs, l'autre nuit, c'est moi qui ai sauvé vos bateaux du feu. Soyez heureux d'avoir encore votre argent et votre source de revenu. Je vous laisse les complices de Farrell. Faites-en ce que bon vous semble. Mais lui, je l'emmène.

Le jeune pêcheur s'apprêtait à répondre ; d'un geste, Wilfred l'en empêcha.

— Je suppose que vous avez quelque pouvoir qui vous autorise à agir ainsi ?

Halt acquiesça.

— Je suis un Rôdeur d'Araluen.

À ces mots, les villageois laissèrent échapper des murmures surpris. Leur région ne dépendait d'aucun fief, mais ils connaissaient l'Ordre des Rôdeurs de réputation. Profitant de l'étonnement de l'assistance, Halt prit Farrell par le coude et le conduisit vers la sortie. Après un bref instant d'hésitation, les pêcheurs s'écartèrent pour les laisser passer.

Tandis qu'il quittait la tente en compagnie de son captif pour se retrouver à la lumière du chaud soleil matinal, Halt était légèrement préoccupé. Il se souvenait de ce que Farrell lui avait dit quand il était entré sous la tente : *Vous ! Que faites-vous ici ?* Visiblement, le Banni l'avait reconnu.

C'était pourtant la première fois que le Rôdeur le rencontrait.



12

La salle de l'auberge était bondée. Toutes les tables ou presque étaient occupées par des convives bruyants, joyeux, venus du village et du château. Will et Alyss étaient installés au centre de la pièce, à la table d'honneur, sous un lustre en forme de roue orné de deux douzaines de bougies.

Lorsqu'on les avait menés à cette place, le jeune Rôdeur n'avait pu réprimer une grimace. Comme à son habitude, il aurait préféré un coin, hors de vue. Remarquant sa mine renfrognée, Alyss lui avait adressé un sourire éclatant.

— Il faut t'accoutumer à la célébrité. Il y a des gens qui en seraient contents, tu sais.

— Comment peut-on apprécier le fait d'avoir les regards constamment braqués sur soi ? demanda-t-il, sourcils froncés, en continuant de chercher des yeux une table plus discrète.

— C'est ainsi, répondit Alyss. Je suis même surprise de ne pas avoir croisé une foule d'artistes prêts à dessiner ton portrait à l'entrée de l'auberge.

— Ces choses-là se font ? s'étonna-t-il.

— Il paraît, répliqua la jeune fille avec un haussement d'épaules, en le poussant gentiment vers la table. Allez, assieds-toi. Jenny sera déçue si tu ne fais pas honneur à son auberge.

Justement, la jeune cuisinière se frayait un passage dans la salle pour venir les trouver, un sourire ravi illuminant son joli visage. Elle tenait dans la main droite une grande louche de bois, symbole de sa profession.

— Will ! l'appela-t-elle d'une voix perçante. Tu es enfin arrivé ! Sois le bienvenu dans mon humble établissement !

Elle se jeta à son cou ; d'instinct, le Rôdeur se pencha, craignant que la louche de la jeune fille ne s'abatte sur son crâne. Jenny éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas ! Je n'ai frappé personne depuis ma deuxième année d'apprentissage. Du moins, personne qui ne le méritait pas. Allez, asseyez-vous ! Asseyez-vous donc !

Will se hâta de tirer la chaise d'Alyss tandis que Jenny le regardait faire d'un air approbateur. Il avait toujours eu de bonnes manières, songea-t-elle. Puis il s'installa à son tour et, après avoir parcouru la salle du regard, indiqua la foule des convives.

— Pas si humble que ça, fit-il remarquer. Tu dois avoir au moins soixante clients !

— Tous ne sont pas là pour manger. Certains n'ont commandé qu'à boire, tu sais.

— En tout cas, l'endroit est généralement plein, intervint Alyss.

— Pas toujours, répondit Jenny. Mais aujourd'hui, le bruit a couru que le célèbre Will Treaty et sa belle compagne dîneraient ici, et les gens sont venus en masse.

Will rougit légèrement.

— Je me demande comment ils l'ont su... dit Alyss en levant un sourcil.

Jenny lui décocha un sourire innocent.

— Aucune idée. En tout cas, c'est bon pour les affaires. Je suis tellement heureuse de te voir ici, reprit-elle en s'adressant à Will. Cela faisait si longtemps ! D'après ce que j'ai compris, tu vas désormais rester parmi nous ?

Will écarquilla les yeux. Lui qui avait cru que personne n'était au courant du nouveau projet de Crowley !

— Comment l'as-tu appris ?

— Oh, j'en ai entendu parler il y a quelques semaines, répondit Jenny d'un ton désinvolte. Je ne sais plus qui me l'a dit.

Le jeune Rôdeur n'en revenait pas : cela faisait seulement cinq jours qu'il en avait été informé. La rapidité avec laquelle des informations soi-disant secrètes se transmettaient par le bouche à oreille l'étonnerait toujours.

— Vous attendez quelqu'un d'autre ? voulut savoir Jenny.

— Oui, Dame Pauline va se joindre à nous.

Le sourire de Jenny se fit plus radieux encore.

— Grâce à vous, ma modeste auberge va acquérir une excellente réputation !

— Tu n'as pas besoin de nous pour cela, lui dit Alyss.

— Bon, voulez-vous commander ? demanda Jenny en se frottant les mains. Ou bien préférez-vous que je le fasse à votre place ?

Will, percevant qu'elle se réjouissait d'avance à l'idée de leur montrer toute l'étendue de ses talents, plaqua ses deux mains sur la table.

— Je crois que nous serions fous de ne pas accepter ton offre.

Jenny claqua des doigts pour appeler l'un des serveurs qui passait tout près, un garçon bien charpenté d'environ seize ans. On avait l'impression qu'il aurait été plus à son aise dans une forge ou derrière une charrue.

— Dresse un troisième couvert ici, Rafe.

— Oui, maîtresse, répondit-il avec empressement.

Maladroitement, il disposa assiette et couverts à l'endroit qu'elle lui avait indiqué. Il tirait légèrement la langue, signe des efforts qu'il fournissait pour se souvenir de l'emplacement de chaque objet.

— Je vous propose une entrée plutôt sophistiquée, reprit Jenny. J'ai désossé des cailles, les ai farcies d'un mélange de canneberges et de pommes légèrement épicées avant de les pocher dans une sauce au vin rouge.

Sans s'interrompre ni même lui jeter un regard, elle venait de faire pivoter son poignet pour asséner un coup de louche sur le crâne du jeune Rafe.

Will cilla, mais ne put s'empêcher d'admirer la dextérité de Jenny.

— Le couteau à droite et la fourchette à gauche, Rafe ! Combien de fois vais-je devoir te le répéter ?

L'air confus, le garçon se concentra sur les couverts. Il marmonna la consigne, « le couteau à droite et la fourchette à gauche », tandis que Jenny soupirait patiemment.

— Montre-moi ta main droite, dit-elle.

Rafe hésita, les yeux rivés sur la louche, pareille à un serpent prêt à attaquer, que sa maîtresse faisait lentement tourner.

— La main avec laquelle tu écris, ajouta-t-elle.

— Je ne sais pas écrire, répondit le garçon d'une voix découragée.

Jenny fut prise de court. Avait-elle offensé Rafe ? Après tout, elle essayait de l'éduquer pour lui éviter de devoir travailler dans les champs.

— Dans ce cas, la main avec laquelle tu tiens une épée, intervint Will pour lui venir en aide.

Le visage de Rafe s'illumina d'un large sourire. Il leva son bras droit, bien musclé.

— Merci, Will, dit Jenny. Très bien, Rafe, ceci est ta main droite. En fin de compte, une épée est comme un gros couteau : c'est donc de ce côté que l'on place le couteau sur la table, d'accord ?

— J'ai compris, répondit le garçon, tout content. Pourquoi vous ne me l'avez pas expliqué de cette manière dès le début ?

Sa maîtresse soupira.

— Je n'y ai pas pensé parce que je ne suis pas un célèbre Rôdeur, expliqua-t-elle non sans ironie.

— C'est sûr, affirma Rafe, mais vous êtes une excellente cuisinière.

Avec assurance, il disposa les couverts comme il le fallait ; puis, comme s'il tenait une épée à la main, il vérifia si tout était bien en place. Satisfait, il se retourna vers sa maîtresse.

— Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Non, merci, Rafe. Ce sera tout pour le moment.

Il s'inclina légèrement pour les saluer et s'éloigna d'un pas tranquille en direction de la cuisine.

— C'est un gentil garçon, constata Jenny. J'espère que j'arriverai à faire de lui un serveur un peu plus habile un de ces jours... ou du moins, d'ici quelques années.

Will l'observait avec intérêt. En entrant dans l'auberge, il avait vu qu'elle avait quelque chose de changé, mais jusqu'ici, il n'avait pas su quoi au juste. À présent, il comprenait.

— Tu as perdu du poids, Jenny.

Complimenter la gent féminine n'était pas le fort du Rôdeur ; il savait néanmoins que toutes les jeunes filles aimaient entendre ce genre de remarque. Du reste, il disait vrai. Jenny était encore rondelette, mais s'était affinée.

— Tu crois ? demanda-t-elle d'une voix ravie en regardant par-dessus son épaule pour vérifier les dires de son ami. C'est possible. Quand on dirige une auberge, on n'a plus vraiment le temps de manger. On goûte simplement aux plats !

— Cela te va bien, ajouta Will.

Il songea que Gilan serait heureux de la revoir. Elle avait fait une excellente impression au grand Rôdeur lorsqu'il avait fait sa connaissance à l'occasion du mariage de Halt et de Dame Pauline. Plus tard, alors qu'ils voyageaient vers Arrida, Gilan lui avait souvent posé des questions sur Jenny.

— Bon, revenons à notre menu, reprit la jeune aubergiste en se frottant les mains d'un air affairé. Le plat principal est un carré d'agneau assaisonné de jus de citron et de romarin, servi avec des pommes de terre nouvelles et des légumes verts. Sinon, j'ai également un beau turbot tout frais que je peux faire cuire à la vapeur avec du gingembre et un peu de piment. Que préférez-vous ?

Alyss et Will échangèrent un coup d'œil.

— Nous prendrons l'agneau, répondit Alyss, qui avait deviné ce que son ami voulait.

— Parfait, acquiesça Jenny. Ensuite... tiens, voilà Dame Pauline.

La haute silhouette de Dame Pauline était apparue sur le seuil de l'auberge. Quelques pas derrière elle, à peine visible, se tenait un Rôdeur, le capuchon de sa cape rabattu sur sa tête.

— Halt ! s'exclama Will en se levant, un sourire de bienvenue aux lèvres.

Le Rôdeur rejeta son capuchon vers l'arrière ; le sourire de Will s'effaça à la vue des cheveux et de la barbe blond cendré de l'homme.

— Crowley ! dit-il, surpris. Que fait-il ici ?

Jenny se rembrunit en se demandant si les plats prévus suffiraient pour un quatrième convive. Elle connaissait l'appétit des Rôdeurs...

— Nous parlerons du dessert plus tard, décida-t-elle. Pour l'instant, je ferais mieux d'aller enfourner un deuxième carré d'agneau.

Tandis qu'elle s'éloignait précipitamment vers la cuisine, ils l'entendirent s'écrier :

— Rafe ! Ajoute un quatrième couvert à la table du Rôdeur !

Alyss fit signe à sa maîtresse, qui se dirigea vers elle. Elle donnait l'impression de flotter au-dessus du sol, songea Will. Il s'aperçut aussi que la plupart des conversations s'étaient tues dans la salle : tous les yeux étaient braqués sur les Rôdeurs et les Messagères. Cette petite réunion paraissait sortir de l'ordinaire.

Dame Pauline se pencha vers Will et déposa un baiser sur sa joue. À l'instar de Halt, elle considérait le jeune homme un peu comme un fils.

— Je suis ravie que tu aies décidé de t'établir à Montrouge, Will, déclara-t-elle, souriante.

— Il faut bien que quelqu'un veille sur Halt, Ma Dame.

Elle acquiesça d'un air grave.

— C'est exactement ce que je me disais. Il n'est plus tout jeune, après tout. Au fait, Will, cesse de m'appeler « Ma Dame », si cela ne te dérange pas. Pauline suffit, d'accord ?

— Très bien... Pauline, répondit-il, hésitant, avant de s'apercevoir que cela n'était finalement pas si difficile.

Crowley se racla bruyamment la gorge.

— Je suppose que tu as l'intention de saluer le commandant de ton Ordre, Will ? Je sais que je ne suis qu'un vieux radoteur, mais tu pourrais au moins me dire bonjour. Alyss, vous embellissez de minute en minute, ajouta-t-il avant que le jeune Rôdeur puisse reprendre la parole.

— Et vous, Crowley, vous êtes un habile flatteur. Bienvenue à Montrouge.

Will eut enfin l'occasion de placer deux mots :

— Bien entendu, Crowley, bonjour. Au fait, quel bon vent vous amène ici ?

Le commandant de l'Ordre était sur le point de répondre quand Rafe apparut près de lui, les bras chargés d'assiettes et de couverts. Il hésita un court instant, passa tous les objets sur son bras gauche et, de la main droite, fit mine d'agiter une épée. Crowley l'observa avec quelque inquiétude.

— Tu cherches à me décapiter, peut-être ?

Rafe lui sourit.

— Mais non, messire Rôdeur. Je vérifie ma droite et ma gauche. Vous voulez bien vous écarter un peu que je pose tout ça sur la table ? Sinon, je risque d'oublier de quel côté placer votre couteau.

Crowley regarda Will d'un air interrogateur. Le jeune homme haussa les épaules.

— Jenny lui apprend à devenir serveur, précisa-t-il.

Le commandant jeta un coup d'œil à Rafe, occupé à marmonner « le couteau à droite et la fourchette à gauche ».

— Elle a encore du pain sur la planche, commenta Crowley.

Une fois que le garçon eut terminé et se fut éloigné, il répondit enfin à la question de Will.

— C'est Halt qui m'amène ici. Il y a deux jours, il m'a envoyé un message par pigeon voyageur depuis l'une de nos bases de la côte occidentale. Il m'a demandé de le retrouver à Montrouge. Et de dire à Horace de venir aussi – ce dernier arrivera dans un jour ou deux, car il lui restait quelques affaires à régler.

Sachant à quel point il était important de pouvoir communiquer rapidement, Crowley avait récemment mis en place un réseau de bases à travers tout le royaume. Dans chacune d'elles, un homme s'occupait de pigeons entraînés à retourner au château d'Araluen, où le commandant avait son quartier général.

— A-t-il précisé de quoi il s'agissait ? s'enquit Will avec empressement.

— Non, répondit Crowley. Il nous expliquera tout une fois qu'il sera ici. À dire vrai, je pensais qu'il m'aurait devancé.

— J'ai été retardé. lanca soudain une voix familière. J'avais un prisonnier sur les bras.

Will bondit sur ses pieds.

— Halt !

Personne n'avait remarqué l'arrivée du Rôdeur, qui était discrètement entré dans l'auberge. Will se hâta de contourner la table, renversant sa chaise sur son passage, pour aller serrer son ancien maître dans ses bras.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demanda-t-il aussitôt, sans donner le temps à Halt de placer un seul mot. Qui est ce prisonnier ? Et où étais-tu passé ? Pourquoi demander à Horace de nous rejoindre ici ? C'est notre première mission ? Où partons-nous ?

Halt s'écarta de Will et leva les yeux au ciel.

— Des questions ! Encore des questions ! s'exclama-t-il, feignant d'être exaspéré. Tu n'as jamais pu t'empêcher d'en poser. Je me demande si je ne me suis pas trompé en te prenant comme apprenti. Avant d'aller plus loin, me permets-tu d'aller embrasser mon épouse ?

Mais alors qu'il se dirigeait vers Dame Pauline, un sourire se dessina sur ses lèvres malgré ses efforts pour le dissimuler – preuve qu'il n'en voulait pas au jeune homme.

À cet instant, Jenny sortit de la cuisine ; à la vue d'un cinquième convive, elle pivota sur ses talons.

— Frances ! appela-t-elle. Enfourne un troisième carré d'agneau ! Et Rafe...

— Je sais, maîtresse ! Un autre couvert pour la table des Rôdeurs ! répondit le garçon.



13

Le repas était excellent et Halt insista pour qu'ils le savourent avant d'aborder l'affaire qui l'amenait.

— Nous aurons bien le temps d'en discuter plus tard, déclara-t-il.

Il parvint à éviter le sujet en interrogeant ses compagnons sur le Grand Rassemblement – le premier qu'il manquait depuis fort longtemps. Il esquissa un sourire en écoutant Will raconter comment il avait entraîné les apprentis de première année ; puis il hocha la tête d'un air satisfait en apprenant que Gilan avait été posté dans le fief de Whitby et qu'il serait disponible pour s'occuper de celui de Montrouge si Will et lui étaient appelés ailleurs.

— Je me demande comment tu as pu arranger tout ceci, dit-il à Crowley.

Celui-ci sourit avec fierté.

— Comme je l'ai expliqué à Will, je suis un génie en matière d'organisation.

Perplexe, Halt haussa un sourcil, sans pourtant relever cette remarque.

Dame Pauline lui apprit les dernières nouvelles du château de Montrouge. Les yeux de Halt s'écarquillèrent lorsqu'elle lui confia que messire Rodney, responsable de l'École des Guerriers, fréquentait depuis peu dame Margaret, une charmante veuve.

— Rodney ? s'exclama-t-il, incrédule. Ce vieux grincheux ? C'est un célibataire endurci !

— C'est exactement la manière dont les gens parlaient de toi, tu sais, répondit calmement son épouse.

Halt acquiesça.

— Rodney a donc l'intention de se ranger... eh bien, qui l'aurait cru ? J'imagine que ce sera bientôt ton tour, Crowley ?

Le commandant secoua la tête.

— Je suis marié à mon travail, Halt. Et puis, je n'ai pas trouvé chaussure à mon pied.

En vérité, le commandant de l'Ordre avait longtemps nourri une profonde admiration pour Dame Pauline. Cependant, étant donné qu'il était l'un des rares à savoir qu'elle et Halt étaient attachés l'un à l'autre, jamais il ne l'avait avoué à qui que ce soit.

Une fois le repas terminé, Rafe vint leur servir de la tisane. Patiemment, Pauline regarda son époux prendre une longue gorgée de ce breuvage avant de claquer des lèvres avec plaisir. Puis il reposa sa tasse et se pencha, coudes sur la table.

— Bien ! Passons aux choses sérieuses. Les Bannis sont de retour et ils prévoient de s'en prendre à Araluen. Dès qu'ils auront mainmise sur les royaumes d'Hibernia.

— Hibernia ? s'étonna Dame Pauline. Que font-ils donc là-bas ?

— En gros, ils prennent le contrôle du pays. Certains d'entre eux s'y sont réfugiés quand nous les avons chassés d'Araluen. Leur mouvement s'est raffermi, leurs effectifs ont grossi et ils ont peu à peu fragilisé cinq des six royaumes. Seul celui de Clonmel est encore indépendant... mais plus pour longtemps.

— Clonmel ? C'est la région dont tu es originaire, Halt, n'est-ce pas ? demanda Crowley.

Will, non sans curiosité, fixa son ancien maître qui hochait la tête. Il avait toujours vaguement su que Halt venait d'Hibernia ; pourtant, c'était la première fois que le sujet était abordé directement devant lui.

— En effet. Ferris, le roi de Clonmel, est néanmoins affaibli. Et comme tous les souverains hiberniens, il est tellement occupé à se soucier des autres rois, au cas où l'un d'eux le trahisse ou tente d'usurper son trône, qu'il n'a pas pris conscience de la véritable menace.

— Ces Bannis deviennent ambitieux, semble-t-il, fit observer Dame Pauline. Autrefois, ils se contentaient d'être de simples brigands. Selon toi, ils cherchent maintenant à prendre le pouvoir en Hibernia ?

— Oui, répondit Halt. Ils sèment le chaos et la terreur à travers le pays. Et lorsqu'un roi est trop fragilisé ou égocentrique pour protéger ses sujets, ils interviennent en proposant de secourir les populations.

— Ce qui leur est facile, ajouta Crowley, puisque ce sont eux qui créent les problèmes.

— En effet, acquiesça Halt. Très vite, on les considère comme les seuls capables de préserver la paix. Ils acquièrent ainsi de l'influence et un nombre croissant de gens rejoignent leur mouvement.

— Pourquoi les rois hiberniens acceptent-ils la situation ? s'enquit Will, intrigué. Ils doivent quand même s'apercevoir qu'ils perdent le contrôle de leur territoire, non ?

— Le meneur des Bannis est un individu du nom de Tennyson, précisa Halt. Et il est assez futé pour ne pas s'opposer directement aux souverains. Il les laisse régner, alors que dans les faits, il s'arroge le véritable pouvoir.

— Tandis que le roi a l'impression de le détenir encore ? intervint Dame Pauline.

— Exactement. Et la plupart de ces rois s'en contentent.

— Ils ne doivent pas servir à grand-chose, dans ce cas, fit Will, désabusé.

Halt opina du chef, une expression de tristesse dans les yeux.

— Ils n'agissent que par intérêt personnel. Cette attitude a favorisé l'émergence d'un meneur charismatique comme ce Tennyson, qui apporte aux populations un sentiment de stabilité. Son influence s'étend déjà sur cinq royaumes. Et j'ai l'impression que Clonmel sera le prochain.

— Halt, dit alors Crowley en posant le regard sur son vieil ami, tout ceci est tragique pour Hibernia, bien entendu. Toutefois, en quoi ces événements concernent-ils Araluen ? Désolé si je te parais un peu abrupt, mais je suis certain que tu comprends mes réticences.

Will s'était en effet posé la même question : la situation affectait certainement Halt, puisque Hibernia était sa terre natale ; pourtant, en quoi regardait-elle son pays d'adoption ?

— Bien sûr, répliqua Halt. Inutile de t'excuser. Cela nous concerne pour la simple et bonne raison que Tennyson n'a pas l'intention de s'arrêter en si bon chemin : dès que son emprise sur Hibernia sera totale, il prévoit de s'en servir comme base pour revenir à Araluen.

— En es-tu certain ? s'enquit Crowley.

— J'ai un prisonnier qui est prêt à le jurer. Il s'appelle Farrell et il a été envoyé à Araluen pour préparer le terrain ; plus précisément, dans le village de Selsey, un petit port bien abrité et un peu à l'écart. J'en reviens. C'est le genre d'endroit que Tennyson choisit d'ordinaire pour établir sa fichue secte.

— Tu suggères donc que nous devrions l'arrêter avant qu'il n'aille plus loin ? dit Dame Pauline.

— On n'attend pas qu'un serpent morde pour le tuer, rétorqua le Rôdeur. Mieux vaudrait agir avant que leur mouvement s'étende.

— Penses-tu être capable de t'en charger ? demanda Crowley. Seulement avec Will ?

— Et Horace, ajouta Halt.

— En effet. Selon toi, cela suffira ? Tu ne veux pas une troupe armée ?

— Nous ne pouvons pas envahir Hibernia. Et le roi Ferris ne nous a pas appelés à l'aide. Il est peu probable qu'il le fasse du reste. Par conséquent, je crois qu'il sera plus aisé de combattre la ruse et la superstition en

qu'il le fasse, du reste. Par conséquent, je crois qu'il sera plus aise de combattre la ruse et la supercherie en employant les mêmes armes. Il existe une vieille légende hibernienne qui parle d'un chevalier venu de l'est... cela pourrait nous être utile.

— Voilà pourquoi tu as besoin d'Horace, comprit Will.

Son ancien maître lui sourit.

— Oui. Nous pourrions entrer en contact avec le roi Ferris et le persuader de résister aux Bannis. Si nous parvenons à les expulser de Clonmel, peut-être sera-t-il possible de les chasser des autres royaumes.

— Et ainsi les empêcher de venir à Araluen, conclut Alyss.

— Tout est question d'influence. Si nous réussissons à briser la leur, les populations comprendront alors qu'elles ont été trompées. Un mouvement comme celui-ci peut soit gagner en ampleur, soit s'effondrer.

— Qu'est-ce qui te fait penser que le roi Ferris acceptera de t'écouter ? demanda Crowley. Il te connaît ?

— Oui, et même très bien. Nous sommes frères.



14

— Je n'arrive toujours pas à croire que le roi Ferris soit votre frère, dit Horace.

Ce n'était pas la première fois qu'il émettait cette remarque. Depuis que les deux Rôdeurs et lui avaient quitté Montrouge pour se diriger vers la côte, le guerrier n'avait cessé de répéter ces mots en secouant la tête avec perplexité dès qu'il y avait une pause dans la conversation.

— Il va falloir t'y faire, répondit le vieux Rôdeur.

À l'évidence, et contrairement à Will, Horace n'avait pas encore détecté la menace qui perçait dans la voix de Halt.

— C'est une vraie surprise, vous savez, reprit le chevalier. Jamais je n'aurais cru que vous étiez de... sang royal.

Halt lança un regard méfiant au jeune homme qui chevauchait à ses côtés.

— Vraiment ? Entends-tu par là que mon maintien serait loin d'être royal ? Que j'aurais peut-être l'air trop rustre et ordinaire ?

Will se tourna pour dissimuler un sourire. Horace, en toute innocence, avait vraiment le don d'agacer le Rôdeur grisonnant.

— Oh non, pas du tout, dit le chevalier, devinant enfin l'irritation de son interlocuteur, sans toutefois la comprendre. Seulement, vous n'avez pas la...

Il hésita, incapable d'exprimer le fond de sa pensée.

— La coupe de cheveux qu'il faudrait ? suggéra Will.

Halt lui décocha un coup d'œil noir.

— La coupe de cheveux, répéta-t-il froidement. Je vois.

— Mais oui. Les aristocrates ont une élégance naturelle. Tout est question de port de tête, d'attitude et... de coupe de cheveux.

— La mienne te déplaît ?

— Enfin, Halt ! protesta le jeune Rôdeur. Je l'adore ! Cependant, pour le frère d'un roi, elle manque un peu de...

Il s'interrompit pour examiner la chevelure poivre et sel de son compagnon, sans prêter attention à ses sourcils froncés ni à son regard courroucé.

— ...sophistication, dirais-je.

Horace avait suivi cet échange avec intérêt, fort heureux que la mauvaise humeur de Halt se soit temporairement reportée sur un autre. Pourtant, il ne put s'empêcher de renchérir :

— Sophistication ! Voilà le mot que je cherchais. Avant toute chose, les aristocrates sont des gens sophistiqués.

— Duncan l'est-il, selon toi ? demanda Halt.

— Oui, affirma Horace. Quand il le veut bien. Lors des cérémonies officielles, par exemple. N'est-ce pas, Will ?

— Absolument.

Le regard de Halt passait de l'un à l'autre des deux jeunes gens. Il eut soudain l'impression d'être un taureau entre deux chiens qui lui mordaient les mollets à tour de rôle. Il décida qu'il était temps de se défendre.

— Horace, te rappelles-tu le jour où nous avons défié Deparnieux, alors que nous nous trouvions à Gallica ?

Le chevalier acquiesça. Son visage s'assombrit au souvenir de ce seigneur malfaisant.

— Dans ce cas, tu n'as pas oublié que je lui avais affirmé appartenir à la maison royale d'Hibernia ?

— En effet, cela me dit quelque chose.

— As-tu donc cru que je lui avais menti ? s'étonna Halt, perplexe.

Horace, embarrassé, ne sut que dire. Un long silence pesant s'installa entre eux, que seul rompait le bruit des sabots de leurs chevaux.

— Est-ce un faucon rouge ? demanda tout à coup Will, le doigt pointé vers le ciel, espérant ainsi changer de sujet.

— Non, rétorqua Halt, sans même lever les yeux. Et si c'en est un, qu'il aille au diable. Eh bien, Horace ? Tu ne m'as toujours pas répondu. Croyais-tu que je mentais ?

Le guerrier, nerveux, s'éclaircit la gorge.

— Pour être franc, oui, avoua-t-il d'une toute petite voix.

Halt tira sur les rênes d'Abelard, qui s'arrêta net. Ses deux compagnons l'imitèrent et se placèrent face à lui. Le vieux Rôdeur fixait Horace d'un air peiné.

— Tu as pensé que je mentais ? Tu as osé mettre en doute ma parole ? Je suis offensé, profondément offensé ! Dis-moi, m'est-il déjà arrivé de te mentir, ne serait-ce qu'une seule fois ?

Halt exagérait, songea Will. Son indignation sonnait faux, cela sautait aux yeux. Il avait l'impression que son ancien maître cherchait à profiter du bon naturel d'Horace afin de faire naître en lui un sentiment de culpabilité.

— Eh bien... commença le chevalier, un peu hésitant. Vous vous rappelez, ces filles ?

— Des filles ? Quelles filles ?

— Quand nous avons débarqué à Gallica, vous et moi. Sur le port, il y avait des filles vêtues de robes plutôt courtes.

— Oh... oui, je crois m'en souvenir, répondit Halt, soudain méfiant.

— De quelles filles parlez-vous ? s'enquit Will.

— Peu importe, rétorqua sèchement le Rôdeur.

— Vous m'aviez expliqué qu'elles étaient coursières, poursuivit Horace. Et que leurs robes courtes leur permettaient de courir plus vite lorsqu'on les chargeait de messages urgents.

Will laissa échapper un rire.

— Vraiment ? demanda-t-il à Halt. C'est ce que tu lui avais raconté ?

Ce dernier ignora sa question et s'adressa au chevalier :

— C'est possible. C'était il y a longtemps.

— C'est ce que vous m'aviez dit, répliqua Horace, accusateur. Et je vous ai cru !

— Non ? s'exclama Will. Tu l'as cru ?

Il avait l'impression d'assister à un véritable duel.

— Oui, répondit Horace. Parce que Halt est un Rôdeur. Et que les Rôdeurs sont des hommes d'honneur. Jamais ils ne mentent.

À présent, c'était au tour d'Horace d'en faire un peu trop, songea Will. Le chevalier tourna vers Halt un regard plein de reproche.

— Et pourtant, vous m'avez menti, Halt, n'est-ce pas ?

Le Rôdeur hésita.

— C'était pour ton bien, finit-il par répondre d'un ton bourru.

Sur ces entrefaites, il donna un léger coup de talon dans les flancs d'Abelard, qui repartit au trot, laissant Horace et Will face à face.

Dès que Halt fut hors de portée de voix, un large sourire illumina le visage d'Horace.

— J'ai attendu des années pour mettre cette vengeance à exécution ! avoua-t-il avant de poursuivre son chemin.

Will resta là un instant, perdu dans ses pensées. Horace était si franc et candide qu'il avait toujours été une cible facile pour les plaisanteries. Il semblait à présent avoir appris à se montrer plus rusé.

— Certainement à force de nous fréquenter, murmura le jeune homme avant de partir derrière ses compagnons.

Plus tard dans la soirée, emmitouflé dans sa couverture, la tête posée sur sa selle qui lui servait d'oreiller, Will leva les yeux vers les étoiles et sourit tranquillement. L'air froid de la nuit mordait son visage, mais cela ne faisait qu'amplifier la sensation de chaleur qu'éprouvait le reste de son corps.

Il était bon d'être de nouveau en route vers une autre aventure. Et c'était d'autant mieux que deux de ses amis les plus proches l'accompagnaient.

Après la petite altercation survenue en chemin, Halt avait gardé ses distances pendant une ou deux heures, feignant la fierté blessée. Au bout d'un moment, il dut y renoncer et, faisant montre d'une grande dignité, déclara qu'il pardonnait sa faute à Horace. Le jeune chevalier, quant à lui, fit mine de lui en être reconnaissant, ce qui ne l'empêcha pas de décocher un clin d'œil discret à Will. Une fois encore, celui-ci s'aperçut qu'Horace n'était plus aussi ingénu que par le passé ; il allait falloir rester sur ses gardes, songea le jeune Rôdeur. Horace avait souvent été le dindon de la farce et peut-être chercherait-il à prendre d'autres revanches.

Tandis que les étoiles se déplaçaient lentement au-dessus de lui, Will avait bien du mal à dormir. Il songeait au matin où ils avaient quitté Montrouge. Crowley, messire Rodney, le baron Arald et tous leurs amis étaient venus faire leurs adieux aux voyageurs. Mais Will pensait surtout à Alyss et à Dame Pauline. La première l'avait embrassé avant de murmurer à son oreille quelques mots dont le souvenir continuait de le réjouir. La jeune fille était ensuite allée dire au revoir à Horace, qui était arrivé la veille au château, et Will s'était retrouvé face à Dame Pauline. Celle-ci avait déposé un baiser sur sa joue, puis l'avait brièvement serré dans ses bras.

— Prends soin de lui, Will, avait-elle dit. Il n'est plus aussi jeune qu'il le croit.

Non sans étonnement, il avait compris qu'elle voulait parler de Halt. Will ne connaissait personne qui soit plus autonome que son ancien maître ; il avait cependant acquiescé.

— Vous pouvez compter sur moi, Pauline.

— Oui, je le sais, avait-elle répondu.

Après quoi elle était allée voir son époux pour l'embrasser et réajuster la broche de sa cape.

C'était étrange, se disait à présent le jeune homme. Il avait eu beaucoup de peine en quittant Alyss et ses amis et, au moment du départ, sa gorge s'était serrée. Pourtant, maintenant qu'ils étaient de nouveau sur la route, à dormir à la belle étoile, à apprécier les étroits liens d'amitié qui existaient entre Halt, Horace et lui, il se sentait étonnamment heureux. La vie est belle, songea-t-il. À dire vrai, elle était proche de la perfection. Sur cette pensée, il s'endormit.

Deux heures plus tard, Horace le secoua pour le réveiller afin qu'il monte la garde à son tour. Will, l'esprit

confus, dut sortir de sa couverture et affronter la nuit glaciale.

Peut-être avait-il été un peu trop optimiste, se dit-il alors, car à cet instant, la vie était loin d'être parfaite.



15

Il fallut cinq jours aux trois compagnons pour atteindre le royaume de Clonmel. Ils voyagèrent d'abord jusqu'au village de Selsey, où Halt fit en sorte que le chef leur procure un bateau afin de traverser l'étroit bras de mer qui séparait Araluen d'Hibernia.

Au début, l'idée déplut à Wilfred. Au fil du temps, les villageois s'étaient habitués à leur autonomie et ils ne s'intéressaient pas aux événements qui pouvaient toucher le reste du pays. La demande de Halt, pour eux une atteinte à cette indépendance, bouleversait leur routine bien rodée. Le Rôdeur dut rappeler à Wilfred que Selsey, sans être rattaché à un fief, faisait néanmoins partie d'Araluen et, donc, était sous l'autorité du roi Duncan – dont Halt était le représentant.

De même, il fit remarquer qu'il avait sauvé leurs embarcations du feu, avait empêché les Bannis de s'enfuir en emportant quantité d'or, d'argent et de bijoux appartenant aux villageois. Sans oublier qu'il avait pu faire venir de Montrouge une troupe armée chargée de traquer et d'arrêter les brigands complices de Farrell et de ses disciples. Ainsi, le village était protégé.

À contrecœur, Wilfred reconnut que le Rôdeur était dans son bon droit ; il mit à sa disposition un bateau et un équipage qui emmèneraient les voyageurs et leurs chevaux à Hibernia.

Ils débarquèrent sur une plage déserte, à l'extrême sud-est de Clonmel, juste avant le lever du jour. Les trois compagnons se hâtèrent d'enfourcher leurs montures et de s'enfoncer dans les bois qui bordaient le rivage, afin d'être rapidement hors de vue de tout espion éventuel. De grands arbres se dressaient au-dessus d'eux, les enveloppant d'ombre. Will et Halt jetèrent un regard derrière eux. La voile du bateau, qui s'était déjà éloigné vers le large, dans des eaux plus poissonneuses, n'était plus qu'un petit point blanc au milieu des vagues sombres.

— Ces pêcheurs, soupira Halt. Ils n'ont qu'une seule chose en tête : leur prochaine prise.

— Un équipage fort amical, ajouta Horace non sans ironie – car, en réalité, les marins avaient à peine adressé la parole à leurs passagers. Je ne suis pas mécontent d'être descendu de ce rafiot.

Halt était du même avis, quoique pour une raison différente. Comme d'habitude, dès que le bateau avait quitté les eaux calmes du port pour se retrouver ballotté par les vagues, le Rôdeur avait eu le mal de mer. L'odeur de poisson, tenace, infecte, n'avait pas arrangé les choses. Il avait passé la majeure partie de la traversée campé à la proue, le visage blême, les mains agrippées au bastingage. Les deux jeunes gens, accoutumés à cette situation, avaient décidé de le laisser tranquille. Par expérience, ils savaient que la plus petite remarque de sympathie aurait été accueillie par une répartie hargneuse. Quant au moindre signe d'amusement, il aurait provoqué une explosion de rage.

Ils avancèrent entre les arbres. Bientôt, ils débouchèrent sur un sentier sinueux, trop étroit pour qu'ils puissent y chevaucher de front. Ce fut donc en file qu'ils s'y engagèrent, suivant Halt qui se dirigeait vers le nord-ouest.

— Où allons-nous, Halt ? s'enquit Will, placé derrière son ancien maître.

— Au château de Ferris, Dun Kilty. À environ une semaine d'ici. Ce voyage nous donnera l'occasion de jauger la situation à Clonmel.

Ils comprirent bien vite qu'elle était loin d'être brillante. La piste, qui serpentait un peu au hasard, les conduisit à un chemin plus large. Le long de la route, les bois cédaient parfois la place à des champs mal entretenus, envahis par les mauvaises herbes ; les fermes étaient fermées et silencieuses, leurs entrées barricadées avec des charrettes et des balles de foin, de sorte qu'elles ressemblaient à des camps militaires improvisés.

— On dirait qu'ils s'attendent à avoir des ennuis, fit observer Will alors qu'ils passaient devant l'une de ces propriétés.

— Ou plutôt que ceux-ci sont déjà survenus, répondit Halt en indiquant les vestiges noircis d'un bâtiment, où un tas de cendres et de bois fumait encore.

Ils distinguèrent aussi plusieurs cadavres d'animaux dans les champs. Des corbeaux, perchés sur les carcasses boursoufflées, déchiraient des lambeaux de chair nauséabonde à l'aide de leurs grands becs acérés.

— Ils auraient pu enterrer ou brûler ces corps, déclara Horace en fronçant le nez, tandis que la brise leur apportait une odeur de charogne.

— Si les paysans ont trop peur de quitter leurs maisons pour aller labourer et semer, ils ne risquent pas de sortir pour quelques moutons morts, répondit Halt.

— Oui, je vois. Mais de quoi ont-ils donc peur ?

Le vieux Rôdeur se dressa sur ses étriers pour se dégourdir un instant avant de s'asseoir de nouveau.

— Peut-être de ce Tennyson, ou du moins des brigands qui sont de mèche avec lui. Le pays a l'air d'être assiégé.

Dans les hameaux et les fermes qu'ils aperçurent ensuite, ils distinguèrent les mêmes signes de crainte et de méfiance. À chaque fois, les trois voyageurs essayaient de les contourner afin de ne pas être vus.

— Inutile de révéler notre présence, expliqua Halt.

Le deuxième jour, en milieu de matinée, sa curiosité prit toutefois le dessus. Et lorsqu'ils arrivèrent en vue d'un petit groupe de cinq chaumières délabrées, il les désigna aux deux jeunes gens.

— Allons visiter les lieux et leur demander le prix des œufs, dit-il avant de sortir du bois et de s'engager sur le chemin menant au hameau.

À ces mots, Horace parut perplexe.

— Nous avons besoin d'œufs ? s'étonna-t-il.

Will lui adressa un sourire narquois.

— C'est une façon de parler, Horace.

Le chevalier acquiesça, adoptant, mais trop tard, une mine laissant entendre qu'il avait compris.

— Oh... oui, bien sûr ; je connaissais vaguement cette expression.

Ils pressèrent leurs chevaux pour rattraper Abelard, à une cinquantaine de mètres des maisons. C'était la première fois qu'ils s'approchaient si près d'habitations ; ils virent d'abord la palissade rudimentaire qui avait été dressée autour du hameau, composée de carrioles et de charrues disposées en cercle ; s'y ajoutaient de vieux meubles empilés, tout interstice ayant été bouché à la hâte avec du torchis et des bouts de bois. À la vue d'une table ancienne, qui avait dû être cirée et lustrée avec soin au fil des ans, à présent posée sur le côté pour servir de fortification de fortune, Halt leva un sourcil désapprobateur.

— À croire qu'ils aiment dîner à la fraîche...

De plus près, ils remarquèrent également que l'endroit était loin d'être désert. Derrière la barricade, ils discernèrent plusieurs personnes qui se dirigeaient vers eux. L'une d'elles au moins semblait porter un casque, qui étincelait au soleil matinal. Alors que l'homme grimpait sur une charrette qui servait à l'évidence de porte, ils le virent plus distinctement : il était vêtu d'un manteau de cuir garni de clous – une armure primitive. Dans sa main droite, il tenait une lourde lance qui, elle, n'avait rien de rudimentaire.

— On dirait qu'il a fourbi son arme, fit Horace.

Avant que ses amis pussent répondre, l'homme hurla :

— Passez votre chemin ! Vous n'êtes pas les bienvenus !

Comme pour renforcer ses mots, il brandit la lance. Plusieurs de ses compagnons acquiescèrent bruyamment et les trois voyageurs virent d'autres armes se dresser derrière la palissade : des épées, une hache ainsi que des outils agricoles tels que des faux et des faucilles.

— Nous ne vous voulons aucun mal ! répondit Halt en s'accoudant au pommeau de sa selle, un sourire rassurant aux lèvres.

Ils étaient trop loin pour que le fermier puisse distinguer leurs visages, mais il était évident que l'attitude du Rôdeur n'avait rien de menaçant.

— Nous risquons de vous en faire si vous approchez davantage ! rétorqua l'homme.

Pendant ce temps, Will examinait la barricade avec attention, tout particulièrement les armes qui apparaissaient çà et là, par intermittence. Le jeune Rôdeur aperçut tout à coup une petite silhouette qui passait devant un interstice dans les fortifications, suivie d'une deuxième ; elles avancèrent vers la gauche. Au bout de quelques secondes, des armes s'élevèrent de cet endroit, tandis que sur la droite, plus une seule ne se dressait.

— Halt, chuchota-t-il, ils ne sont pas aussi nombreux qu'ils veulent nous le faire croire. Et certains d'entre eux sont des femmes ou des enfants.

— Je m'en doutais, répondit le Rôdeur. Ce qui explique pourquoi ils refusent que nous nous approchions.

Puis, reprenant à haute voix, il s'adressa de nouveau au fermier :

— Nous sommes de simples voyageurs ! Nous avons de quoi nous payer un repas chaud et une chope de bière.

— Nous ne voulons pas de votre argent ! cria l'homme. Passez votre chemin !

Halt entendit le désespoir qui perçait dans sa voix, comme si le fermier devinait que les trois cavaliers avaient compris qu'il bluffait. Le Rôdeur sut que Will avait vu juste : les gens qui agitaient des armes derrière la palissade étaient, pour la plupart, des femmes et des enfants. Il n'y avait aucune raison d'ajouter à leur détresse, en conclut le Rôdeur.

— Très bien, déclara-t-il. Puisque vous insistez. Cependant, pourriez-vous nous indiquer l'auberge la plus proche ? Cela fait un certain temps que nous chevauchons.

— Essayez le *Musicien Vert*, à Craikennis, répondit le fermier. À moins d'une lieue vers l'ouest. Prenez cette route jusqu'au croisement, puis suivez le panneau.

Il était visiblement soulagé de pouvoir les diriger ailleurs.

— Merci de ce conseil, l'ami ! lui lança le Rôdeur. Nous ne vous dérangerons pas davantage.

Aucune réponse. L'homme demeura pourtant campé sur la carriole, lance à la main, tandis que les trois compagnons rebroussaient chemin. Au bout d'une centaine de mètres, Will se tourna sur sa selle.

— Il continue de nous épier.

— Je suis certain qu'il restera là jusqu'à ce que nous soyons hors de vue, grommela tristement Halt. Ensuite, il passera la moitié de la nuit à se demander si nous n'allons pas profiter de l'obscurité pour revenir les attaquer par surprise.

— Il était très effrayé, fit remarquer Horace.

— Oui. Et la peur est un puissant allié pour les Bannis. Je commence à me faire une idée de ce que nous allons devoir affronter.

Ils arrivèrent bientôt à un panneau qui les mit sur la route de Craikennis, signe que l'endroit devait être un gros bourg, susceptible d'être plus accueillant. Malgré tout, Halt se méfiait.

— Mieux vaudrait nous séparer. Étant donné les circonstances, l'arrivée simultanée de trois cavaliers armés pourrait alarmer les habitants. Will, tu as ton luth avec toi, n'est-ce pas ?

Cela faisait longtemps que le jeune Rôdeur avait vainement cessé d'expliquer à Halt que son instrument était une

mandole.

— Oui. Tu veux que je devienne un ménestrel ? demanda-t-il.

— En effet, acquiesça son ancien maître. Pour une raison que j'ignore, les gens ont tendance à se fier aux musiciens ambulants.

— Surtout quand ils ont un visage aussi honnête que celui-ci, ajouta Horace avec un grand sourire, en désignant Will.

Sans un mot, Halt le fixa.

— Certes, finit-il par dire. Nous allons chercher un endroit où camper. Ensuite, Will, tu iras seul à Craikennis pour y chanter. Horace et moi, nous entrerons dans le bourg quand l'attention se reportera sur toi. Prends une chambre à l'auberge. C'est ce que tu ferais en temps habituel, n'est-ce pas ?

— Oui, un saltimbanque demanderait une chambre, ou bien une paille dans l'écurie si l'auberge est pleine.

— Parfait. De notre côté, nous y dînerons et tâcherons de récolter des informations. Essaie d'interroger l'aubergiste, mais ne lui donne pas l'impression d'être trop curieux. Nous nous retrouverons demain matin.

— Rien de plus facile, dit Will. Quelles chansons aimerais-tu entendre ce soir ? ajouta-t-il en esquissant un sourire.

Il savait que le vieux Rôdeur se désintéressait de la musique. Celui-ci dévisagea Will pendant un bon moment.

— Tout ce que tu voudras, sauf *Halt à la barbe grise*.

Horace, déçu, claqua la langue.

— C'est l'une de mes préférées !

Halt regarda tour à tour les deux jeunes gens, hilares.

— Pourquoi ai-je accepté de rejoindre ce groupe d'intervention spéciale ? maugréa-t-il. Je sens que je vais le regretter.



16

Halt et Horace s'arrêtèrent à l'extérieur de Craikennis. Ici aussi, une barricade de fortune, à l'évidence récente, entourait le bourg. Devant l'entrée, au bord de la route, ils aperçurent un auvent de toile sous lequel trois hommes armés s'étaient réfugiés, car la soirée était froide. Tout près, un large triangle de fer et un marteau suspendus à un pieu devaient certainement servir à donner l'alarme en cas d'attaque.

L'une des sentinelles sortit de l'abri, s'empara d'une torche et s'approcha des deux voyageurs. Halt rejeta son capuchon vers l'arrière afin que son visage soit visible.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? demanda l'homme d'un ton brusque.

Horace fit la grimace. Il avait connu des contrées plus accueillantes que Clonmel, pensa-t-il. Cependant, au vu de ce qu'ils avaient déjà remarqué en traversant la région, rien d'étonnant à ce que les habitants se méfient.

— Nous sommes en route pour le marché de Dun Kilty, où nous comptons acheter des moutons, expliqua Halt.

— Les bergers voyagent-ils armés ? demanda l'homme, avisant l'arc du Rôdeur et l'épée accrochée à la ceinture d'Horace.

Halt lui adressa un sourire discret.

— Oui, s'ils ont l'intention de ramener leur bétail vivant. À croire que vous n'êtes pas au courant des troubles que connaît le pays...

— Si, acquiesça l'homme d'un air morose, conscient que l'étranger avait raison.

Le désordre régnait à Clonmel depuis quelques semaines et il était probable que ces voyageurs soient réellement des bergers. Le plus petit paraissait très quelconque, pensa la sentinelle, tandis que le plus grand était sans doute un garde, embauché pour servir d'escorte au berger et à son troupeau sur le chemin du retour.

— Nous voulons simplement nous restaurer et nous réchauffer un moment avant de repartir, reprit Halt. On nous a informés qu'il y avait une auberge à Craikennis ?

L'homme hocha la tête, devinant que ces deux voyageurs ne seraient pas une menace dans le village. Il scruta les ténèbres afin de s'assurer qu'ils n'avaient aucun complice caché dans l'ombre. Puis, ne distinguant nul signe sur la route, il recula d'un pas.

— Très bien. Mais ne causez aucun problème. Sinon, vous aurez affaire à mes camarades et à moi, ainsi qu'à une douzaine d'autres gardes.

— N'ayez crainte, répliqua Halt. Où est cette auberge ?

— Dans la grand-rue, à cinquante mètres d'ici. Le *Musicien Vert*.

Il s'écarta pour les laisser passer.

L'auberge se trouvait au centre du bourg, qui se composait d'une soixantaine de maisons groupées autour de la rue principale et le long des ruelles qui en partaient. Ces habitations aux toits de chaume, en brique et torchis, étaient plus petites que celles auxquelles Halt et Horace étaient habitués – et le chevalier comprit qu'il lui faudrait

se baisser en y entrant pour éviter de se cogner le crâne. L'auberge était la bâtisse la plus grande, comme il fallait s'y attendre. De même, les mansardes indiquaient que l'endroit disposait peut-être de trois ou quatre chambres réservées aux clients.

Agitée par les bourrasques de vent qui s'engouffraient dans la grand-rue, l'enseigne suspendue au-dessus de la porte grinçait bruyamment. C'était une planche de bois abîmée sur laquelle on devinait une minuscule silhouette vêtue de vert, qui grattait les cordes d'une petite harpe. Horace remarqua que le personnage affichait un rictus assez déplaisant.

— Sympathique bonhomme, n'est-ce pas ?

— C'est un *laechonnachie*, précisa Halt. Ou, si tu préfères, disons qu'il appartient au Petit Peuple.

— Je m'en étais aperçu.

— Dans ce pays, le Petit Peuple fait l'objet de nombre de croyances. Ces sont des créatures enchantées, comme des fées, qu'il vaut mieux éviter. Ils ont un sens de l'humour assez cruel et ont tendance à se montrer malveillants.

À l'intérieur de l'auberge, des éclats de voix se firent entendre, la plupart reprenant en chœur l'une des chansons de Will. Ce dernier était arrivé une heure plus tôt. À en juger par le vacarme et les applaudissements, il avait été bien accueilli par les gens du coin.

— Visiblement, il a un franc succès, fit observer le chevalier.

Ils s'approchèrent de la rambarde placée le long de l'auberge pour y attacher leurs montures. Il n'y avait là qu'un seul animal, un poney attelé à une petite charrette, dont la disposition des sièges – un pour le conducteur et deux autres placés de chaque côté, face à la route – attira l'attention d'Horace.

— Bizarre, dit-il en nouant les rênes de Caracole.

Halt, évidemment, se contenta de passer la bride d'Abelard par-dessus la rambarde – un cheval de Rôdeur n'avait jamais besoin d'être attaché. Son compagnon jeta un coup d'œil autour de lui.

— Où est Folâtre, d'après vous ?

— Sans doute au chaud dans l'écurie qui doit se trouver à l'arrière. Si Will a pris une chambre pour la nuit, il n'a pas pu le laisser dehors.

— Vous avez sûrement raison, Halt. Allons-y, je suis affamé.

— Cela t'arrive-t-il d'être rassasié ? ironisa le Rôdeur.

Le jeune guerrier se dirigeait déjà vers la porte. Avant qu'il ne l'ouvre, cependant, Halt posa la main sur son bras.

— Attendons que Will entame une autre chanson. Ainsi, nous nous glisserons à l'intérieur sans nous faire remarquer. N'oublie pas d'ouvrir les oreilles et de rester muet. Je me charge du reste.

Horace acquiesça. Durant la journée, il s'était aperçu que l'accent de Halt, qui d'ordinaire trahissait à peine ses origines hiberniennes, s'était fait plus audible. À l'évidence, le Rôdeur s'efforçait de l'adopter de nouveau.

— Il est préférable que les gens ignorent d'où nous venons, avait-il expliqué au jeune homme quand celui-ci avait abordé le sujet.

Au même instant, ils entendirent Will entonner un chant, accompagné de sa mandole ; d'autres voix se joignirent à la sienne.

— Allons-y, ordonna le Rôdeur.

Ils entrèrent discrètement dans la salle, hésitant brièvement sur le seuil, surpris par la vague de chaleur qui émanait du feu et de la quarantaine de personnes présentes. Will se tenait près de la cheminée, incitant les clients à chanter avec lui – non que cela soit vraiment nécessaire, songea Halt, désabusé. Les Hiberniens adoraient la musique et Will avait un bon répertoire de giges et de quadrilles. Au bout d'un instant, un homme et une femme assis devant le jeune musicien se levèrent pour se mettre à danser sur la pointe des pieds, au rythme entraînant de la mélodie. Les spectateurs les acclamèrent en tapant dans leurs mains pour les encourager. Halt et Horace échangèrent un regard puis le Rôdeur d'un signe de tête indiqua une table au fond de la salle vers laquelle ils se

changèrent un regard, puis le Rôdeur, à un signe de tête, indiqua une table au fond de la salle, vers laquelle ils se frayèrent un passage. Will, évidemment, fit mine d'ignorer leur arrivée. Seules une ou deux personnes parurent la remarquer, mais les autres étaient trop absorbés par la musique.

L'aubergiste, cependant, avait aperçu les nouveaux venus et, très vite, une serveuse s'approcha de leur table. Halt commanda de la tisane et du ragoût d'agneau.

Will acheva son morceau et les deux danseurs, épuisés, s'effondrèrent sur leurs bancs. Sur le conseil de son mentor, il avait ôté sa cape mouchetée avant de quitter leur campement pour revêtir un long manteau de grosse laine. Il n'avait pas non plus emporté ses armes, à l'exception de son grand poignard, accroché à sa ceinture, et de son couteau de lancer, dissimulé dans son gilet, sous son bras gauche.

Halt, qui portait son uniforme de Rôdeur, avait gardé son arc, mais cela n'avait rien d'anormal dans un pays où tout le monde craignait d'être attaqué. À première vue, le tissu moucheté de sa cape aurait pu paraître inhabituel ; toutefois, Halt ressemblait avant tout à un fermier ou à un bûcheron. Horace, quant à lui, avait enfilé une longue veste de cuir qui dissimulait son épée et sa dague, attachées à sa ceinture. Il portait également une cape pour se protéger du vent mordant. Contrairement à celle du Rôdeur, elle n'avait pas de capuchon ; il était coiffé d'un bonnet de laine qui lui couvrait les oreilles. Sans armure ni insignes, il avait l'air d'un simple homme d'armes.

Ainsi, personne n'aurait pu établir de lien entre le jeune ménestrel et les deux voyageurs qui venaient d'entrer. Par ailleurs, ces derniers ne pouvaient pas passer pour des étrangers, grâce à l'accent hibernien de Halt.

Dès que leur repas fut servi, ils se mirent à manger de bon cœur – surtout Horace ; au fil des années, le Rôdeur s'était plus ou moins accoutumé à l'appétit prodigieux du jeune chevalier. Celui-ci enfournait de grandes cuillerées d'agneau et de pommes de terre dans sa bouche, tout en saçant son assiette avec l'épaisse tranche de pain qui accompagnait le plat. Une fois qu'il l'eut terminée, il tendit la main vers le pain du Rôdeur.

— Vous allez le manger ?

— Oui. Bas les pattes ! répliqua Halt.

Horace s'apprêtait à protester ; d'un geste, son compagnon lui intima le silence. Le guerrier comprit que le Rôdeur écoutait discrètement les conversations des autres convives depuis que la musique s'était interrompue.

Trois villageois étaient assis à la table voisine. Sans doute des commerçants, pensa Horace, qui les voyait mieux que Halt. En revanche, ce dernier, qui leur tournait le dos, entendait plus distinctement ce qu'ils se racontaient.

— On m'a parlé d'une sale affaire, disait l'un d'eux, un individu chauve.

À en juger par sa chemise couverte de farine, il devait être meunier ou boulanger. Voyant Halt secouer de nouveau la tête d'un air réprobateur, Horace se rendit compte qu'il avait les yeux rivés sur les trois hommes. Il baissa vivement le regard vers son assiette, au moment même où le Rôdeur faisait glisser dans sa direction le morceau de pain qu'il n'avait finalement pas mangé. Horace le prit en souriant et se remit à saucer son assiette avec soin.

— Quatre morts, d'après ce qu'on m'a dit, poursuivait le villageois. Une tragédie. Mon beau-frère était là-bas il y a trois jours à peine. Imaginez qu'il s'y soit trouvé hier, il aurait pu être tué lui aussi.

Halt, tout en sirotant sa tisane, fut tenté de se retourner pour demander davantage de précisions aux trois individus, mais il préféra ne pas intervenir, par peur d'éveiller leur méfiance. Jusqu'à présent, Horace et lui étaient passés presque inaperçus dans la salle. Or ces hommes n'auraient peut-être pas très envie de bavarder avec des inconnus.

— Que pensez-vous de ces gens qui se sont installés à Mountshannon ? Il paraît qu'ils prêchent une nouvelle religion ? demanda un deuxième villageois.

Horace lui jeta un bref coup d'œil. Il était un peu plus jeune que son compagnon chauve ; probablement un marchand. En tout cas, il n'avait rien d'un guerrier.

— Des charlatans, voilà ce que j'en pense ! répondit le troisième, qui prenait la parole pour la première fois.

— Je suis bien d'accord, renchérit le premier. Ils prétendent que leur dieu est capable de protéger Mountshannon.

— Pourtant, reprit le plus jeune, peu convaincu par ces remarques méprisantes, il reste que Mountshannon n'a pas encore été attaqué. Alors qu'il y a eu quatre morts à Duffy's Ford. Les autres, terrorisés, se sont enfuis on ne sait où.

— Il y a plus d'une centaine d'habitants à Mountshannon, répliqua le meunier. Tandis que Duffy's Ford est un hameau de trois ou quatre maisons. Les plus gros bourgs comme Mountshannon ont moins à craindre.

— Comme Craikennis, ajouta le troisième homme.

— Exactement. Je suis certain que nous sommes en sécurité. Dennis et ses gardes contrôlent tous les étrangers qui veulent entrer dans le village.

À ces mots, il leva les yeux et prit soudain conscience de la présence de Halt et d'Horace à la table voisine. Il marmonna un avertissement à ses amis, qui se tournèrent pour observer les deux inconnus. Puis ils se penchèrent de nouveau vers le meunier et reprirent leur conversation à voix basse, de sorte que Halt et Horace ne pouvaient plus distinguer leurs paroles dans le brouhaha ambiant. Le Rôdeur leva les sourcils et le jeune guerrier haussa légèrement les épaules. Nul doute qu'ils n'entendraient plus rien de ce côté-ci.

Quelques minutes plus tard, Will entonna une nouvelle chanson ; les clients interrompirent leurs discussions pour l'écouter. Lorsque la serveuse vint débarrasser la table de Halt et d'Horace et leur demander s'ils voulaient une autre tisane, le Rôdeur secoua la tête et paya le repas.

— Il est temps d'y aller, déclara-t-il.

Quand ils se levèrent pour se diriger vers la porte, l'homme chauve les observa un bref instant. Puis, décidant sans doute que ces deux étrangers n'avaient rien de menaçant, il prêta derechef attention à la musique.

Dehors, dans le vent cinglant, ils enfourchèrent leurs montures. Horace frissonna et s'emmitoufla dans sa cape.

— Il fait sacrément froid. Nous aurions dû passer la nuit ici, nous aussi.

— Non, mieux vaut repartir. De cette façon, tout le monde nous aura vite oubliés. Si nous étions restés, certaines personnes nous auraient forcément remarqués. Tu seras bientôt de retour au campement, devant un bon feu de bois.

Le jeune homme adressa un grand sourire à son compagnon au visage renfrogné.

— Est-ce une si mauvaise chose que de se faire remarquer, Halt ?

— Pour moi, ça l'est, répliqua le Rôdeur.

En sortant du village, ils passèrent devant les gardes et leur adressèrent un petit signe de tête. Cette fois, aucun d'eux ne jugea bon de quitter l'abri de toile, où brûlait un petit feu. Ainsi que Halt l'avait prédit, en moins d'une heure, plus personne à Craikennis ne se souvenait de leur visite.



17

Le lendemain matin, Halt et Horace étaient assis autour de leur feu de camp quand Abelard lança un petit hennissement. Quelques secondes plus tard, Will et Folâtre pénétrèrent dans la clairière. Le jeune homme jeta un coup d'œil aux deux petites tentes, d'un mètre de hauteur à peine et de deux mètres de long. Il avait plu pendant la nuit et la toile était couverte d'humidité.

— Vous avez dormi bien au chaud, à ce que je vois ? dit-il, un sourire narquois aux lèvres.

— Au moins, nous n'avons pas été harcelés par les punaises, grommela Halt.

Le sourire de Will s'effaça quelque peu.

— C'est vrai, je dois admettre que le *Musicien Vert* aurait besoin d'un grand nettoyage de printemps, répondit-il en se grattant machinalement le côté. J'ai eu quelques visiteurs dans mon lit...

Halt baissa les yeux vers les flammes pour dissimuler sa satisfaction.

Will mit pied à terre, dessella Folâtre et le laissa libre d'aller brouter. Après quoi il rejoignit ses compagnons près du feu, où l'attendait une tasse de tisane.

— En revanche, j'ai eu droit à un excellent petit déjeuner. Du lard, des saucisses, des champignons et du pain frais. Rien de mieux avant d'affronter une matinée aussi froide.

Horace, distraitement occupé à remuer les braises avec un bâton, laissa échapper un gémissement – ou bien son estomac s'en était chargé pour lui. À dire vrai, le petit déjeuner du chevalier avait été frugal : du pain un peu rassis, grillé au-dessus des flammes, accompagné d'une ration de viande séchée.

— Une nourriture simple fortifie le caractère, déclara Halt avec philosophie.

Le chevalier le dévisagea d'un air lugubre. L'énorme assiette de ragoût d'agneau qu'il avait mangé la veille au soir n'était déjà plus qu'un lointain souvenir.

— Elle fortifie également la faim, rétorqua-t-il.

Will attendit un court instant avant de se laisser fléchir et de jeter devant Horace un paquet de bonne taille.

— Par chance, la cuisinière a jugé bon de m'offrir quelques victuailles pour la route. Il semblerait qu'elle apprécie beaucoup la musique.

Horace s'empressa de débarrasser les provisions, un repas encore chaud. Il en déposa une certaine quantité sur son assiette, posée près du feu, et s'empara de sa fourchette. En voyant Halt se servir à son tour de lard et de saucisses, le chevalier s'interrompit.

— Je croyais qu'une nourriture simple fortifiait le caractère ? demanda Will en parvenant à garder son sérieux.

Halt le regarda d'un air très digne.

— Mon caractère est déjà formé. J'en ai même à revendre, du caractère. Ce qui n'est pas le cas de jeunes gens tels que vous.

— Je fortifierai le mien demain, répliqua Horace, la bouche pleine. C'est délicieux, Will ! Quand j'aurai un fils, je lui donnerai ton nom !

Will sourit et se versa de la tisane. Après y avoir ajouté du miel, il la savoura avec plaisir.

— Ah, ils savent peut-être préparer du lard et des saucisses, dans cette auberge, mais leur tisane n'arrive pas à la cheville de la tienne, Halt.

L'intéressé émit un grognement, trop occupé à déguster le contenu de son assiette pour pouvoir répondre. Une fois qu'il eut terminé, il se tapota l'estomac avant de se pencher de nouveau vers le baluchon pour saisir une autre tranche de lard grillé.

— Alors, tu as récolté des informations ? finit-il par demander à Will.

— Oui. Les gens ont surtout discuté d'une attaque qui a eu lieu dans un endroit appelé Duffy's Ford – un hameau en bordure de rivière, à quelques kilomètres d'ici.

— Nous en avons entendu parler nous aussi. Ont-ils mentionné un village du nom de Mountshannon ?

Will termina sa tisane avant de reprendre.

— Oui, plusieurs personnes. Il semblerait que nos amis les Bannis s'y soient établis.

— Ces derniers prétendent pouvoir protéger Mountshannon, ajouta Horace.

— En effet, mais les opinions sont divisées à ce sujet.

— Et que pensent la majorité des villageois ? s'enquit Halt, curieux. As-tu pu te faire une idée ?

— D'après la plupart des gens avec qui j'ai bavardé, Mountshannon n'a pas besoin d'être protégé davantage : c'est un gros bourg, apparemment. En tout cas, nombre de conversations portaient sur cette question chaque fois que j'arrêtais de chanter.

Halt laissa échapper un petit rire.

— Voilà pourquoi un ménestrel est utile : tu peux te mêler à la population, laquelle n'hésite pas à aborder certains sujets devant toi. Autre chose ?

Will réfléchit un instant. Comment Halt réagirait-il à ce qu'il avait appris à l'auberge ? Il décida cependant de parler franchement, sans y aller par quatre chemins.

— Dans l'ensemble, tous s'accordent à dire qu'on ne peut pas compter sur le roi Ferris. Ils n'éprouvent aucun respect pour lui et estiment qu'il est incapable de sortir Clonmel de la situation actuelle. Ceux qui pensent que les Bannis pourraient arranger les choses se montrent particulièrement virulents à son égard. Et le fait que Ferris soit faible et incompetent pourrait bien faire pencher la balance de leur côté.

Le jeune Rôdeur marqua une pause avant d'ajouter :

— Désolé, Halt. Je me contente de répéter ce que j'ai entendu.

— J'avoue que cela ne me surprend guère, répondit son mentor en haussant les épaules. Depuis des années, Ferris se préoccupe tellement de ses intérêts personnels qu'il a oublié d'agir comme un roi. Il a toujours été ainsi.

Halt s'était exprimé avec une pointe d'amertume et Will regretta d'avoir dû lui transmettre ces renseignements.

Horace vérifia le paquet de nourriture pour s'assurer qu'il n'y restait aucune miette, puis il se tourna vers le vieux Rôdeur et s'adressa à lui avec le plus grand sérieux.

— Je crois qu'il est temps d'en apprendre un peu plus sur votre frère et vous.

Il se montrait ouvertement indiscret, il en était conscient, mais Will et lui avaient besoin d'en savoir davantage sur le passé du Rôdeur et sur les relations qu'il entretenait avec sa famille : il leur fallait comprendre au mieux la situation, potentiellement dangereuse.

Après réflexion, le chevalier s'aperçut que c'était à force de fréquenter les deux Rôdeurs qu'il avait appris cette leçon.

— Oui, tu as raison, répondit Halt. Pour commencer, il y a un détail important que vous ignorez encore. Ferris et moi sommes plus que des frères. Nous sommes jumeaux. Voilà pourquoi le chef des Bannis à Selsey a cru me

moi sommes plus que des frères. Nous sommes jumeaux. Voilà pourquoi le chef des Danms, à Seisey, a pu me reconnaître : il a vécu quelque temps à Clonmel et a vu Ferris à plusieurs reprises.

— Des jumeaux ? s'exclama Will.

Durant toutes les années passées auprès de Halt, jamais il ne s'était douté que son mentor avait un frère – encore moins un jumeau.

— De *vrais* jumeaux, précisa le Rôdeur. Nous sommes nés à sept minutes d'écart.

— Et vous êtes le plus jeune ? dit Horace. C'est drôle : sans ces sept minutes de plus, vous seriez roi de Clonmel et Ferris...

Il s'interrompit, hésitant. Il avait été sur le point d'ajouter : « Et Ferris aurait été Rôdeur. » Mais, à présent informé de l'incompétence du souverain, le chevalier comprit que Ferris n'aurait jamais pu devenir Rôdeur.

— Exactement, répondit Halt d'un ton tranquille. Que serait devenu mon frère ? Seulement, tu n'as pas tout à fait raison, Horace, car en réalité, c'est moi qui suis né le premier.

— Dans ce cas, qu'est-il arrivé ? demanda Will. Vous auriez dû être roi de Clonmel, n'est-ce pas ? Ou bien les choses se déroulent-elles différemment en Hibernia ?

— Non, la succession au trône fonctionne comme partout ailleurs. Cependant, j'ai eu quelques problèmes. Mon frère m'en voulait amèrement de ces sept petites minutes. Il avait l'impression d'avoir été trompé. Que moi, je l'avais floué de ce qui lui revenait de droit.

Horace secoua la tête, incrédule.

— C'est idiot. Vous n'aviez pas choisi d'être son aîné.

Halt eut un sourire empreint de mélancolie. Le jeune chevalier était si honnête, si franc. Pas la moindre once de jalousie et de duplicité en lui. « S'il y avait plus d'hommes comme Horace et moins d'individus comme Ferris, le monde s'en porterait mieux », songea-t-il. Cela le peinait, mais c'était la triste vérité.

— Il a préféré me faire porter la faute. Ainsi, lorsqu'il a essayé de me tuer, il n'a pas eu trop de remords.

— Il a essayé de tuer son propre frère ? s'écria Will, qui n'en croyait pas ses oreilles. Son *jumeau* ?

— Oui, et son aîné, ajouta Halt, les yeux rivés sur les braises fumantes, l'esprit absorbé par ces souvenirs lointains. Vous savez, cela ne m'amuse pas vraiment de vous raconter tout cela.

Will et Horace réagirent aussitôt.

— Dans ce cas, n'en dis pas plus ! lança le premier.

— Cela ne nous regarde pas, de toute façon, renchérit le second.

Le vieux Rôdeur regarda tour à tour ses compagnons. « Je leur confierais ma vie, à ces deux-là, pensa-t-il. Ce qui ne risquerait pas d'arriver s'il s'agissait de mon frère. » À cette idée, il laissa échapper un rire désabusé.

— Je crois que vous avez besoin de savoir. Et de mon côté, il me faut affronter mon passé. Cela fait trop longtemps que je tente de le fuir.

Remarquant leur réticence à en apprendre davantage, il voulut les rassurer :

— J'insiste, vous avez besoin de ces informations. Elles pourraient se révéler importantes. Aussi, permettez-moi de tout vous expliquer en quelques mots, que cela se fasse le moins douloureusement possible. Ferris était convaincu que la couronne lui revenait de droit. J'ignore pourquoi, mais c'était ainsi. Peut-être parce que nos parents le préféraient, estimant qu'il avait besoin de plus d'attention que moi. Après tout, j'étais destiné à être roi et sans doute cherchaient-ils à compenser en le gâtant un peu trop. De plus, mon frère était d'un tempérament enjoué tandis que moi... eh bien, j'étais moi, tout simplement. Alors que nous étions âgés de seize ans, il a essayé de m'empoisonner. Fort heureusement, la quantité de poison était insuffisante et il n'a réussi qu'à me rendre très malade. Je ne peux toujours pas supporter la vue d'un plat de crevettes, ajouta-t-il, un sourire ironique aux lèvres.

— Vos parents ne sont pas intervenus ? s'enquit Will.

— Ils n'en ont rien su. Moi non plus. Je ne l'ai découvert que bien après. À l'époque, j'avais simplement cru que j'avais mangé quelque chose d'avarié et que j'avais eu la chance s'en réchapper. Il a recommencé six mois

plus tard. Je me trouvais dans la cour du château quand plusieurs tuiles de la toiture sont tombées à un mètre derrière moi. Elles ont volé en éclats et m'ont blessé la jambe. J'ai aperçu Ferris sur les remparts, au-dessus de moi. Il s'est aussitôt caché, mais j'ai eu le temps d'entrevoir son visage. Plutôt que de paraître inquiet pour son frère, qui avait manqué mourir, il avait l'air furieux. N'oubliez pas : je ne disposais d'aucune preuve. Par ailleurs, mon père et ma mère ne cessaient de se quereller – ils n'avaient jamais formé un couple heureux. Et seul Ferris apportait un peu de gaieté à leur existence. Je ne pouvais me résoudre à leur créer davantage de soucis en accusant mon frère. Malgré tout, ma jeune sœur m'a cru quand je lui en ai parlé. Elle avait remarqué ce qui se passait.

Horace et Will échangèrent un regard surpris. Depuis quelques minutes, ils en apprenaient plus sur Halt qu'en l'espace de cinq ou six ans.

— Tu as une sœur ? demanda Will.

— *J'avais* une sœur. Elle est morte il y a plusieurs années. Je crois qu'elle a eu un fils.

Il s'interrompit un instant, perdu dans ses pensées, avant de se ressaisir et de reprendre son récit.

— La dernière tentative de Ferris a eu lieu un an après l'incident des tuiles, alors que mon père était mourant. Mon frère savait qu'il devait agir avant mon accession au trône. Un jour que nous pêchions le saumon, je me suis penché par-dessus le parapet du bateau pour démêler ma ligne. Aussitôt, j'ai senti qu'on me poussait et j'ai basculé dans l'eau. Lorsque je suis remonté à la surface, j'ai vu mon frère, une rame à la main. J'ai d'abord cru qu'il cherchait à m'aider ; puis quand il m'a frappé avec la rame, j'ai compris qu'il voulait me tuer.

Sans s'en rendre compte, Halt se frotta l'épaule gauche, comme s'il ressentait encore la douleur infligée par ce coup. Will et Horace avaient conscience que le vieux Rôdeur devait finir son histoire, afin de purifier son âme de la noirceur qu'il y avait dissimulée toutes ces années.

— J'ai plongé sous l'eau et rejoint la rive à la nage, non sans mal. Ferris m'a suivi dans le bateau, en insistant sur le fait que c'était un accident, en me demandant si j'allais bien, feignant d'oublier qu'il avait tenté de m'assassiner. Je sus alors que jamais il ne renoncerait à ce projet. Si je voulais rester en vie, il me fallait soit le tuer, soit quitter le pays. Même si je me contentais d'abdiquer et de garder mes distances, jamais il ne me ferait confiance, j'en étais convaincu. Il s'attendrait sans cesse à ce que je m'empare du trône. Je suppose que ce dernier était plus important pour lui que pour moi, puisqu'il était prêt à lui sacrifier la vie de son frère. C'est ce que je lui ai dit. Après quoi, je suis parti.

Il sourit aux deux jeunes gens qui le dévisageaient d'un air préoccupé.

— Et vu la tournure qu'ont prise les événements, je n'en suis pas mécontent, précisa-t-il.

Will et Horace se sentaient démunis : comment exprimer la sympathie qu'ils éprouvaient pour le vieux Rôdeur, qui comptait tant pour eux ? Cependant, Halt n'avait pas besoin de paroles réconfortantes : il savait déjà à quel point tous deux l'appréciaient.

— Peut-être avez-vous remarqué, reprit-il, que j'ai une aversion particulière pour tout ce qui touche à la transmission héréditaire d'une charge royale. Ce n'est pas parce qu'on est fils de roi qu'on fera nécessairement un bon souverain. Je préfère la méthode skandienne, qui permet à quelqu'un comme Erak d'être élu.

— Duncan est toutefois un bon roi, répondit posément Horace.

— Bien sûr. Il y a toujours des exceptions. De même, sa fille fera une excellente reine. Voilà pourquoi nous acceptons de les servir. Quant à mon frère, j'avoue que si ce Tennyson parvenait à renverser le trône de Clonmel, je n'en aurais pas le cœur brisé. Mais alors, Araluen serait en danger ; il nous faut donc soutenir Ferris.

— Aussi désagréable que cela puisse être, ajouta Will.

— Parfois, nous agissons pour le bien de tous, déclara le Rôdeur.

Il se redressa et épousseta sa cape, comme pour disperser le voile de mélancolie qui planait autour de lui.

— Il est temps de repartir, déclara-t-il avec plus d'entrain. Will, j'aimerais que tu ailles à Duffy's Ford pour remonter la piste de ces Bannis, ou de leurs complices, jusqu'à leur camp. Collecte tous les renseignements que tu pourras : leurs effectifs, leurs armes, ce genre de choses. Si tu peux te faire une idée de leurs projets, ce sera encore mieux. Malgré tout sois prudent. Je n'ai aucune envie de devoir te porter secours. Ne sous-estime pas ces gens. Ils

— Mais malgré tout, soit prudent. Ce n' est aucune envie de se voir le porter secours. Ils sont comme pas ces gens. Ils ont parfois l'air de brigands inexpérimentés, mais cela fait maintenant plusieurs années qu'ils sévissent : ils savent exactement ce qu'ils font.

Will acquiesça avant de rassembler ses affaires et de siffler Folâtre, qui arriva aussitôt pour être sellé.

— Je vous rejoins ici ? s'enquit-il.

— Non, à Mountshannon. Horace et moi allons voir à quoi ressemble ce fameux Tennyson.



18

Duffy's Ford était un gué, à l'endroit où la rivière formait un long coude. Au fil des siècles, ce tournant s'était érodé, la rivière peu à peu élargie, son cours avait ralenti et ses eaux peu profondes permettaient désormais aux voyageurs de la traverser aisément. Par ailleurs, Duffy's Ford, avec ses étendues de berges plates et herbeuses, abritées par des saules, leur procuraient un emplacement idéal pour faire halte.

Comme c'est souvent le cas, un lieu fréquenté par les voyageurs ne manque pas d'inciter d'autres gens à s'y installer. Il y avait donc un petit groupe d'habitations sur l'une des rives du gué.

Ou du moins, il y en avait eu un. Will mit pied à terre et s'en fut examiner les vestiges noircis des maisons – ça et là s'élevaient encore des volutes de fumées. La plus grande, qui avait dû être une taverne, était une bâtisse à un étage, pleine de recoins, qui avait été agrandie au fil des années. Le jeune homme devina que l'endroit avait dû aussi servir d'auberge. À présent, seule subsistait une moitié de bâtiment. L'autre avait été réduite en cendres. Le toit de chaume avait brûlé et les murs de torchis s'étaient effondrés ; mais une partie de la charpente était encore en place, pareille à un squelette – poutres et portants en équilibre précaire se dressaient au-dessus des lits, des tables et des chaises calcinés. Will aperçut plusieurs tonneaux à demi brûlés dans ce qui avait dû être la salle principale. Le feu, de nature capricieuse, avait cependant laissé intact un pan de mur ; plusieurs bouteilles étaient encore sur une étagère derrière un banc qui avait dû faire office de bar. D'un pas prudent, le jeune Rôdeur se fraya un chemin entre les débris et prit l'une de ces bouteilles. Il l'ouvrit, renifla le bouchon de liège et fronça le nez. Du cognac. Il s'apprêtait à la reposer quand il se dit que cela pourrait lui être utile ; il la glissa donc dans sa poche.

Il sortit de la taverne et la contourna pour reporter son attention sur les autres bâtiments, dont une écurie dont il ne restait quasiment rien. Elle avait certainement été remplie de foin, songea-t-il. Le foin sec, un combustible idéal, avait dû s'embraser très vite. À l'arrière, il découvrit deux édifices plus petits. À l'avant du premier, il vit un foyer autour duquel étaient éparpillés divers outils – marteaux, poinçons et pinces. Il était logique, pensa-t-il, qu'un maréchal-ferrant se soit établi dans cet endroit. Avec tous les voyageurs qui passaient par là, il n'avait pas dû manquer de travail, entre les carrioles à réparer et les chevaux à ferrer. La maison voisine avait sans doute été réservée à l'artisan et à sa famille. Il régnait une atmosphère de désolation dans le hameau, maintenant désert.

Au même instant, Will prit conscience d'une odeur écœurante et douceâtre qui lui était à présent familière. Un peu à l'écart de la forge, dans un petit champ, il distingua plusieurs carcasses ; des moutons, pour la plupart, ainsi qu'un chien de berger.

Les personnes qui avaient survécu à l'attaque avaient certainement enterré ou emporté avec eux les cadavres des quatre victimes ; en revanche, ils n'avaient peut-être pas eu le temps ni l'envie de s'occuper de ceux de leurs animaux.

— Je les comprends, murmura le jeune homme avant de retourner vers le bâtiment principal, où la forte odeur de bois brûlé masquait celle des corps en décomposition.

Les yeux penchés vers le sol, il se mit en quête d'indices. À la vue d'une large tache d'un brun rougeâtre sur la légère pente herbeuse qui descendait à la rivière, il s'immobilisa.

Du sang.

Tout près, il trouva aussi des traces de pas et de sabots ; ces dernières étaient profondes et bien visibles dans la terre meuble. Des chevaux au galop, dont un qui était passé tout près de la tache de sang.

Will parcourut les lieux du regard pour essayer de reconstituer le déroulement des événements.

Des cavaliers avaient traversé le cours d'eau, puis remonté la berge. Venu du hameau, un homme avait couru à leur rencontre pour les arrêter ou bien pour les retarder pendant que les autres habitants s'enfuyaient ; il avait probablement été blessé ou tué à cet endroit.

Will fouilla les environs immédiats et dénicha bientôt une faucille qui gisait non loin, cachée dans les hautes herbes. Il la retourna du bout du pied. De la rouille rongeaient déjà la lame. Le jeune Rôdeur secoua la tête. Le propriétaire de cette arme de fortune, malgré sa bravoure certaine, n'avait eu aucune chance de s'en sortir face aux brigands déterminés. Il avait dû être tué sans même avoir le temps de se défendre.

Il suivit les empreintes de sabot sur quelques mètres. L'une des montures s'était dirigée vers la droite. Un peu plus loin, le long de ces empreintes de sabots, il tomba sur une autre tache de sang. Will s'agenouilla pour étudier le sol de plus près et distingua des marques presque effacées dans l'herbe boueuse. Des traces de pas plus petites. Celles d'un enfant.

Il ferma brièvement les yeux pour imaginer la scène. Un garçon ou une fillette, terrifié par les chevaux lancés au galop, avait voulu aller se réfugier sous les arbres. L'un des brigands, parti à sa poursuite, l'avait abattu. Sans aucune pitié. Il aurait pu laisser l'enfant s'enfuir. Quelle menace aurait-il représentée ? Will, le visage grave, prit conscience que cette atrocité avait été commise au nom d'une religion – du moins à ce qu'il semblait.

— J'espère que votre dieu a l'intention de vous protéger, déclara-t-il à haute voix.

Il se redressa. Il était temps de pister ces assassins jusqu'à leur repaire, où qu'il soit. Il remonta en selle et se dirigea vers la rivière. Les brigands, qui étaient venus de ce côté, étaient probablement aussi repartis par là. Will et Folâtre traversèrent à gué, l'eau n'arrivant pas plus haut que le ventre du cheval. Une fois sur l'autre rive, Will se pencha pour examiner le sol, en quête des empreintes de sabots. Il les trouva vite : une troupe d'une vingtaine ou une trentaine d'hommes. Leur piste serait facile à suivre, car c'était le groupe le plus important qui ait emprunté le gué ces derniers jours. En outre, ils ne cherchaient visiblement pas à dissimuler les traces de leur passage. Peut-être s'imaginaient-ils que personne n'oserait les poursuivre.

C'était sans doute le cas, songea Will. Depuis des mois, ils tuaient et pillaient sans rencontrer la moindre opposition. Par conséquent, ils ne s'attendaient pas à ce que quiconque s'en prenne à eux. Le jeune homme sourit d'un air sombre, puis se mit en route en suivant les empreintes, qui menaient vers le sud-ouest.

— Qu'ils continuent de se croire invincibles, murmura-t-il.

En entendant la voix de son maître, Folâtre se tourna vers lui. Le jeune Rôdeur flatta gentiment l'encolure du cheval.

— Ce n'est rien, le rassura-t-il.

Folâtre secoua légèrement sa crinière. « Très bien, semblait-il dire. Mais si tu as envie de bavarder, fais-le-moi savoir. »

La troupe avait emprunté un chemin étroit ; il était pourtant inutile de relever toutes les empreintes de sabots sur le sol détrempé : pour le moment, Will pouvait se contenter de suivre la piste en prêtant seulement attention à quelques signes indiquant que des cavaliers étaient passés par là – des branches cassées, des fils arrachés à des vêtements et restés accrochés à des brindilles ou encore du crottin de cheval. Le Rôdeur aurait pu le faire les yeux fermés.

Bientôt, il parvint à un croisement. La troupe s'était engagée sur le sentier le moins large, qui partait sur la gauche. Le sol montait en pente douce et les arbres se clairsemaient à mesure que Will et sa monture grimpaient. En scrutant le lointain, il s'aperçut que le terrain se faisait plus escarpé. Il avait le sentiment qu'il arriverait bientôt au bout de sa quête. Les brigands – trop certains de ne pas être pourchassés pour établir un repaire difficile d'accès – n'avaient pas dû se diriger vers les falaises de granite noir.

Will tira sur les rênes et huma l'air. Il détecta une odeur inattendue, portée par la brise. Il tourna la tête d'un côté.

puis de l'autre et comprit de quoi il s'agissait.

De la fumée. Ou plutôt, des cendres. Les cendres humides d'un feu de camp éteint.

Le Rôdeur poursuivit sa route, tandis que l'odeur devenait plus forte et plus âcre. Une centaine de mètres plus loin, il trouva sa source, dans une grande clairière sur laquelle le sentier débouchait. À l'évidence, les brigands avaient passé la nuit en ce lieu : il y avait quatre feux de camps éteints et l'herbe était aplatie. Du crottin jonchait le sol, là où les hommes avaient attaché leurs montures, apparemment au nombre d'une demi-douzaine.

Will s'assit sur une souche d'arbre et contempla la scène. Folâtre le fixait de ses yeux intelligents.

— Ils ont fait halte ici il y a peut-être deux jours. Nous devons être encore loin de leur destination.

Il se rappela l'escarpement qu'il avait aperçu plus tôt, à une demi-journée de chevauchée de là environ.

— Au moins, nous savons que nous sommes sur la bonne piste, ajouta-t-il.

Le petit cheval inclina la tête sur le côté. « Je n'en ai jamais douté », parut-il répondre.

Will lui sourit. Il se demandait parfois si son interprétation des messages muets de Folâtre était exacte. Les autres Rôdeurs s'adressaient-ils également à leur cheval lorsqu'ils étaient seuls ? Il soupçonnait Halt de se livrer à ce genre de conversations, mais il n'en avait pas encore eu la preuve.

Il se leva et jeta un coup d'œil au ciel. La nuit ne tomberait que dans trois ou quatre heures. Si la piste était aussi facile à suivre que précédemment, peut-être parviendrait-il à atteindre le camp des brigands dans la soirée.

Il se mit en route. Le sentier s'était élargi et, malgré la pente qui s'accroissait, il était moins sinueux, ce qui permettait à Will de voir sur une longue distance. Les Bannis avaient beaucoup d'avance et Will ne risquait pas de tomber sur eux tout de suite. Par conséquent, il lui était possible de progresser vite. Il mit Folâtre au trot.

Ils se rapprochaient petit à petit des falaises noires. En fin d'après-midi, le soleil commença à baisser derrière eux et la campagne alentour fut bientôt plongée dans l'ombre. Lorsqu'il estima qu'il n'était plus qu'à une heure environ de l'escarpement, le Rôdeur s'arrêta quelques minutes pour que son cheval puisse se reposer. Il lui versa un peu d'eau de sa gourde dans son seau de cuir avant de boire une gorgée à son tour. Il mangea un morceau de viande fumée et sourit en repensant aux grommellements d'Horace, à qui ces rations ne suffisaient jamais. Will, lui, appréciait le goût du bœuf fumé. Évidemment, il était difficile à mâcher, car sa consistance se rapprochait de celle d'un vieux morceau de cuir.

Il reprit sa chevauchée avec une circonspection accrue. D'après ce qu'il avait pu observer jusqu'à présent, il était peu probable que les brigands aient placé des sentinelles autour de leur campement ; malgré tout, mieux valait se montrer prudent. Il fit un signe à son cheval, qui trotta alors plus discrètement et prêta attention aux endroits où il posait les sabots, lesquels étaient presque silencieux sur la terre mouillée.

Une fois encore, ce fut son odorat qui l'alerta : les effluves entêtants et reconnaissables entre tous de la fumée de bois se frayèrent un passage entre les arbres. Will et sa monture avançaient le long d'un ravin et les falaises paraissaient proches. Le jeune homme s'aperçut qu'elles n'étaient pas très hautes – pas plus d'une ou deux centaines de mètres d'altitude –, mais leurs flancs de roche noire et luisante étaient escarpés. Elles auraient été impraticables s'il n'y avait eu une piste serpentant jusqu'au sommet. L'odeur de fumée était plus forte, et il crut percevoir un faible bruit de voix. Il immobilisa son cheval et en descendit.

— Reste ici, murmura-t-il avant de poursuivre à pied en direction du virage suivant.

Vêtu de sa cape de Rôdeur, il se faufila comme un spectre dans la forêt, profitant de la lumière incertaine de la fin de journée.

Au tournant, il resta à l'ombre des arbres et découvrit un large ravin qui conduisait à un vaste terrain découvert, au pied des falaises, parsemé de tentes et de feux. Ça et là, des hommes étaient assis ou se déplaçaient d'un abri à l'autre. Will en compta au moins cent cinquante. Tous armés. Il repensa à l'assurance des habitants de Craikennis, qui ne se croyaient pas menacés. Si une troupe pareille attaquait leur bourg, ils ne pourraient se défendre.

Le Rôdeur s'adossa à un tronc et observa le campement pendant une bonne heure. Très vite, il découvrit une tente plus grande que les autres ; à en juger par le nombre d'hommes qui y entraient ou en sortaient, ce devait être le quartier général de leur chef. Détail tout aussi important, il vit au crépuscule les sentinelles prendre position en

qu'un général de son état et qui se tenait impavide, à la fois, au-dessus, les deux mains posées sur un demi-cercle à la lisière des arbres.

Il remarqua l'un d'eux, qui s'était posté un peu plus loin dans la forêt que ses camarades. Will le distinguait aisément, ce qui n'était pas le cas de ses camarades. Peut-être avait-il trouvé un endroit confortable où passer ses heures de garde. Ou bien préférait-il ne pas être constamment sous le regard de son commandant.

Quoi qu'il en soit, cet homme avait commis une erreur – et Will avait la ferme intention d'en tirer avantage.



19

Dès que Will fut parti en direction de Duffy's Ford, Halt et Horace levèrent le camp et empruntèrent la grande route qui conduisait à Mountshannon, au nord-ouest. En chemin, ils ne croisèrent qu'un cavalier monté sur un vieux cheval éreinté et un petit groupe de marchands qui marchaient à côté d'une charrette tirée par une mule.

Halt salua poliment ces derniers. Ils ne répondirent pas. Mais quatre paires d'yeux soupçonneux fixèrent Halt et Horace. L'arc du Rôdeur et le fait que le jeune guerrier, armé d'une épée, chevauchait un destrier avaient suffi à éveiller leur méfiance.

Le Rôdeur poussa un soupir. Horace le dévisagea avec curiosité – d'ordinaire, Halt ne laissait pas deviner ainsi ses émotions.

— Que vous arrive-t-il ?

— Oh, j'étais perdu dans mes souvenirs. Autrefois, cette contrée était un endroit si sympathique. Les gens s'arrêtaient pour bavarder au milieu du chemin. Et une voie comme celle-ci était parcourue par une foule de voyageurs affairés. À présent, regarde un peu autour de nous, ajouta-t-il en indiquant la route vide et poussiéreuse.

Elle s'étendait en ligne droite, de sorte qu'Horace pouvait voir à un kilomètre de distance dans chaque direction. Devant eux, elle était déserte et, à l'arrière, il n'y avait que les quatre hommes à la charrette qui s'éloignaient peu à peu. Si les deux compagnons s'étaient attendus à ce que la circulation s'intensifie à l'approche de Mountshannon, ils furent bien déçus.

La forêt céda bientôt la place à des champs, mieux entretenus que ceux qu'ils avaient passés lors de leur arrivée à Clonmel. De même, les fermes semblaient occupées, comme l'indiquaient les quelques silhouettes qu'ils aperçurent, bien que les propriétés soient elles aussi entourées de fortifications sommaires ; les gens ne s'éloignaient pas des bâtiments.

— Les choses se présentent un peu mieux dans ce coin, fit observer Horace.

— Il n'y a pas encore eu d'attaques ici, lui rappela Halt. Près d'un gros bourg comme Mountshannon, les paysans sont moins inquiets. Et les habitations ne sont pas trop isolées.

En passant devant l'une de ces fermes, ils entendirent un cri d'alerte. Deux hommes, occupés à ramasser du foin, quittèrent leur champ en courant pour aller se réfugier derrière leur barricade de fortune, leurs fourches à la main.

— Moins inquiets ? dit Horace. Finalement, pas tant que ça.

Mountshannon ressemblait à Craikennis, en plus étendu. La grand-rue était bordée des commerces que l'on s'attendait à trouver dans tout village de ce type : maréchal-ferrant, charron, forgeron, fabricant d'outils et de harnais, ainsi qu'une grande boutique où l'on pouvait acheter des étoffes, du fil, des graines, de l'huile et ces innombrables articles dont les fermiers et leur famille ont toujours besoin. Bien entendu, la plupart des échanges commerciaux se déroulaient le jour du marché hebdomadaire.

Des ruelles partaient de la grand-rue ou couraient plus ou moins parallèlement à celle-ci. Comme à Craikennis, la plupart des maisons, aux toits de chaume, aux murs d'argile et de bois, n'avaient qu'un étage. L'auberge, à l'instar de la ferme, comportait un second étage.

Il insistait de la torge, comportait un second étage.

Une fois de plus, les deux voyageurs furent soumis à un interrogatoire en arrivant dans la bourgade. Il n'y avait pas de barricade autour de Mountshannon, mais une petite rivière coulait à l'entrée et un poste de garde avait été installé devant le pont qui l'enjambait. C'était un simple abri de toile meublé de chaises, de lits de camp et d'un poêle à charbon. Deux hommes, chacun armé d'un lourd gourdin et d'une longue dague accrochée à leur ceinture, s'avancèrent en fixant les nouveaux venus d'un air méfiant. Cette fois encore, Halt rejeta son capuchon vers l'arrière.

— Que venez-vous faire à Mountshannon ? demanda le plus grand des deux gardes.

Horace les observa avec attention. Tous deux, costauds, étaient sans doute des combattants compétents ; pourtant, à leur façon de tenir leurs armes, il était évident qu'ils n'étaient pas des guerriers de métier.

— Je viens acheter un bélier et une paire de brebis pour remplacer ceux que j'ai perdus, répondit Halt. Vous avez un marché en ville, n'est-ce pas ?

— Oui, dit l'homme. Le samedi. Vous arrivez avec un jour d'avance.

— Peu importe. Nous arrivons de Ballygannon, précisa-t-il, donnant le nom d'une ville située au sud du pays où les Bannis avaient été particulièrement actifs. Mieux vaut arriver trop tôt que trop tard.

En apprenant d'où ils venaient, le garde se rembrunit. Des rumeurs couraient sur ce qui s'était passé dans le sud. Cela faisait quelques semaines déjà qu'il n'avait plus vu personne originaire de cette région – Halt et Horace étaient les premiers.

— Comment vont les choses, là-bas ? s'enquit-il.

— Je vous l'ai dit, répliqua le Rôdeur, lugubre. J'ai besoin de nouvelles bêtes pour mon troupeau. Sachez que les autres ne sont pas mortes de vieillesse...

— Je vois, reprit le garde d'un ton compréhensif. Nous avons entendu parler des terribles événements qui se sont déroulés là-bas.

Il fixa ensuite Horace, qui n'avait pas l'allure d'un fermier ou d'un bûcheron. Il avisa surtout sa longue épée ainsi que le bouclier arrondi qui pendait à sa selle.

— Et lui, qui est-ce ?

— Mon neveu Michael, dit Halt. C'est un bon garçon.

— Es-tu toi aussi berger, Michael ? demanda l'autre garde.

— Non, soldat, se contenta de répondre Horace en le regardant froidement.

— Et que vient donc faire un soldat au marché ?

Pour éviter que les deux gardes ne détectent l'accent étranger du jeune chevalier, Halt s'empressa de préciser :

— Michael m'accompagne pour assurer ma protection sur le chemin du retour.

La sentinelle réfléchit un bref instant, puis esquissa un sourire.

— Visiblement, il saura vous protéger, déclara-t-il.

Horace resta muet et, sans cesser de fixer l'homme, hocha la tête. Les deux gardes, satisfaits, s'écartèrent pour les laisser passer.

— Il y a une auberge dans la rue principale, indiqua l'un d'eux. Sinon, vous pouvez camper à l'autre bout du village, sur la place du marché, au cas où vous voudriez économiser votre argent. Malgré tout, n'allez pas nous causer des ennuis, ajouta-t-il, comme par réflexe.

Halt les salua et fit avancer Abelard. Au bout de quelques mètres, il s'immobilisa brusquement et rappela les deux sentinelles qui s'apprêtaient à retourner sous leur abri.

— Au fait, j'ai entendu parler d'un individu appelé Tennyson ; un prophète, je crois ?

Les gardes échangèrent un regard sceptique.

— En effet... une sorte de prophète, dit le premier, avec une pointe de sarcasme dans la voix.

En effet... une sorte de prophète, au 1^{er} premier, une pointe de sarcasme dans la voix.

— Est-il... commença le Rôdeur.

— Oui, il est ici, répondit aussitôt le second garde. Ses disciples et lui sont installés sur la place du marché. Il y a des chances pour qu'il prêche cet après-midi, si le cœur vous en dit.

— Il y a des chances pour que vous l'entendiez prêcher *tous* les après-midi, renchérit son camarade non sans ironie.

Halt resta impassible.

— Nous irons peut-être. Cela nous changera un peu les idées, pas vrai, Michael ?

— Cela risque cependant de vous casser les oreilles, intervint le second garde. Si j'étais vous, j'irais plutôt me reposer à l'auberge.

— Nous verrons bien, conclut le Rôdeur avant de repartir, Horace à sa suite.



20

Comme la nuit n'était pas encore tout à fait tombée, Will rebroussa chemin pour rejoindre sa monture et chercher un endroit où la dissimuler. À deux cents mètres de là, il découvrit une petite clairière. Tenant son cheval par la bride, il se fraya un passage entre les hautes broussailles et examina l'endroit. Un grand arbre était tombé, il y avait de nombreuses années de cela à en croire la mousse qui couvrait le tronc. Dans sa chute, il avait dû entraîner quelques arbrisseaux qui l'entouraient, créant ainsi un espace découvert d'environ quatre mètres sur cinq au milieu des bois. Invisible depuis le sentier, sans en être trop éloigné, le lieu était parfait pour un campement, songea le jeune Rôdeur, tout en sachant cependant qu'il n'allait pas planter de tente ni allumer de feu. Au moins, Folâtre y serait à l'abri des regards.

Il abreuva de nouveau le cheval et, d'un signe, lui indiqua qu'il était libre de brouter s'il le souhaitait. Folâtre fit le tour de la clairière, le nez contre le sol, afin de juger la qualité de l'herbe tendre ; la trouvant apparemment à son goût, il se mit à en arracher de grosses touffes, qu'il mâcha avec ce grincement caractéristique des chevaux.

— Désolé de ne pouvoir te desseller, lui dit son maître. Il nous faudra peut-être repartir précipitamment.

Folâtre dressa les oreilles et leva ses yeux pleins d'intelligence vers Will. « Peu importe », parut-il répondre.

Par expérience, il savait que le Rôdeur ne le privait de son confort que s'il avait une bonne raison de le faire. Will s'assit, genoux relevés, dos au tronc de l'arbre couché à terre. Il devrait bientôt retourner à son poste d'observation, songea-t-il. Il voulait voir s'il y aurait un changement de garde, en espérant que la relève de la sentinelle qu'il avait repérée resterait au même emplacement.

Alors que les dernières lueurs du jour s'évanouissaient, Will se prépara à repartir. Folâtre releva aussitôt la tête, prêt à se mettre en route.

— Tu ne bouges pas d'ici. Silence, ordonna son maître.

Le petit cheval le comprit sans mal ; c'était l'un des nombreux mots que le vieux Bob, qui dressait les montures de l'Ordre des Rôdeurs, lui avait enseignés. Par conséquent, s'il entendait le moindre son dans les parages, il devait se figer et ne pas faire un bruit. Ceci, ajouté à la pénombre grandissante, signifierait qu'aucun passant ne soupçonnerait la présence de Folâtre à quelques mètres du chemin.

Enveloppé dans sa cape, Will quitta la clairière. Sur le point de traverser le sentier, il marqua un temps d'arrêt, aux aguets, puis se hâta de se faufiler entre les arbres en marchant parallèlement au chemin.

Un observateur, à supposer qu'il y en ait eu un, aurait seulement cru entrevoir une ombre grise se déplacer à découvert, puis disparaître dans la forêt. Il n'aurait détecté aucun autre signe du Rôdeur silencieux.

Will reprit son poste d'observation. Trois heures à peine s'étaient écoulées depuis qu'il avait vu les gardes prendre position et il se doutait qu'ils n'avaient pas encore été remplacés. Les gens étaient attachés à leurs habitudes, il le savait. Il était courant qu'une sentinelle reste en place pendant quatre heures au moins. Pour quelle raison ? Il l'ignorait. D'après lui, trois heures auraient suffi, car au bout de quatre heures passées à scruter l'obscurité, la plupart des gardes devenaient léthargiques. Naturellement, un service de trois heures nécessitait de disposer d'un plus grand nombre d'hommes ; et, dans cette situation précise, Will devinait que cette mesure était

plus symbolique qu'autre chose, étant donné que les brigands ne s'attendaient pas à être attaqués ni infiltrés.

Voilà pourquoi le Rôdeur avait gardé sur lui la bouteille de cognac prise dans la taverne de Duffy's Ford. Il porta la main à sa poche pour s'assurer qu'elle était toujours là. S'il voulait pénétrer dans le camp ennemi, il lui faudrait se débarrasser de l'un des gardes – probablement de celui qu'il avait repéré un peu plus tôt. Évidemment, si nécessaire, il était capable de franchir la ligne des sentinelles sans se faire voir ni recourir à la violence, mais cela lui prendrait beaucoup plus de temps. De plus, sa silhouette se découperait contre la lueur des feux de camp.

Aussi, le moyen le plus sûr et le plus rapide était d'écarter l'une des sentinelles afin de pouvoir se glisser de l'autre côté de la ligne de défense. Cependant, cela soulevait un autre problème : il ne voulait pas que l'ennemi s'aperçoive après coup de sa présence, et un garde inconscient les alerterait nécessairement : ils sauraient que quelqu'un était entré dans leur camp.

À moins que ce garde ne soit retrouvé ivre, paisiblement endormi sous un arbre – même s'il soutenait avoir été attaqué, ses supérieurs ne le croiraient pas.

Will scruta les ténèbres en contrebas. Plus tôt, il avait noté quelques points de repère pour reconnaître l'endroit où le garde était posté. Il aperçut un léger mouvement dans cette zone. Il se mit alors à descendre lentement la pente, de biais, afin d'arriver à la hauteur de l'homme.

Des murmures montaient du campement. Par instants, perçaient des éclats de rire ou bien des grondements de colère. Will ne voulait pas perdre trop de temps à franchir la ligne défensive : il souhaitait pouvoir explorer le repaire des Bannis pendant que ces derniers étaient encore occupés à bavarder. S'il pouvait écouter leurs discussions, sans doute en apprendrait-il davantage sur leurs projets. Une fois dans le campement, il était convaincu qu'il parviendrait à se déplacer sans être repéré : paradoxalement, moins il s'efforcerait de se dissimuler aux regards, moins il serait susceptible d'être arrêté ou interrogé. Mais c'était la première centaine de mètres à découvert qui présentait le principal danger, car les sentinelles étaient susceptibles de le repérer grâce aux feux.

Sentant le terrain s'aplanir, il comprit qu'il devait maintenant se trouver non loin du garde. Il l'entendit soudain se racler la gorge et taper des pieds sur le sol. Il était à moins de dix mètres, se dit Will. Il se glissa derrière un tronc d'arbre, s'emmitoufla dans sa cape et se prépara à attendre.

Il resta là une bonne heure. Immobile. Silencieux. Invisible. De temps en temps, la sentinelle faisait quelques pas, ou bien toussait. À deux ou trois reprises, elle bâilla – un bruit distinct dans l'obscurité. Du campement montaient encore des murmures de voix, ce dont le jeune Rôdeur n'était pas mécontent. Le moment venu, cela l'aiderait à couvrir ses propres bruits. Assis dans la pénombre, il songea que s'entraîner à demeurer immobile avait été l'un des moments les plus difficiles de son apprentissage : il fallait sans cesse résister à l'envie de se gratter ou de changer de position pour soulager un muscle engourdi. Voilà pourquoi il devait, dès le début, s'installer le plus confortablement possible et laisser son corps se détendre au maximum. Aucune position cependant n'était idéale. Au-delà d'une demi-heure, elle devenait forcément pénible.

Le sol, couvert d'un épais tapis de feuilles mortes, lui avait paru meuble quand il s'était assis ; à présent, brindilles et cailloux le gênaient. Il résistait tant bien que mal à l'envie de se pencher pour les ôter. Il était probable qu'il pourrait le faire en silence, mais ce serait céder à la tentation ; la fois suivante, il oublierait le danger et ses gigotements finiraient par attirer l'attention. Aussi resta-t-il immobile. Les poings serrés, il se concentra sur la pression qu'exerçaient ses doigts sur les muscles de ses avant-bras. Cette astuce fonctionna, du moins un moment. De nouveau, des brindilles le chatouillèrent. Il dut se mordre la lèvre pour se distraire de son inconfort.

— Te voilà ! Je me demandais où tu étais passé !

L'espace d'un instant, Will crut que ces mots, prononcés si près de lui, lui étaient adressés, avant de comprendre qu'il s'agissait de la relève. Comme le garde s'était posté sous les arbres, hors de vue des autres sentinelles, son camarade avait eu de la difficulté à le retrouver.

— Il était temps que tu arrives, répondit le garde d'un ton légèrement chagrin.

Will l'entendit remuer ; sans doute rassemblait-il son équipement avant de rentrer au campement. Le nouveau venu ignora les plaintes de son camarade.

— Tu t'es déniché un petit coin tranquille, dis-moi, remarqua-t-il.

— Oui. Tu vas en profiter toi aussi : le sergent ne pourra pas te voir, c'est l'essentiel. Et s'il pleut, tu seras à l'abri sous ces arbres. Allez, j'y vais. Qu'est-ce qu'il y a à manger ce soir ?

— Les chasseurs ont rapporté des oies et du chevreuil, pas mauvais du tout. Pour une fois, les cuisiniers ne s'en sont pas trop mal tirés.

— Parfait, grommela le garde sur le départ. Je suis affamé. Amuse-toi bien, ajouta-t-il non sans ironie.

— Quelle sollicitude, répliqua l'autre, sur le même ton.

Apparemment, ces deux-là n'étaient pas amis, songea Will. Tandis qu'ils bavardaient, le Rôdeur en avait profité pour se relever et s'approcher un peu plus. Il savait qu'aucun des deux hommes ne le verrait – sa cape et l'obscurité étaient de véritables alliés. Il était maintenant à trois mètres à peine derrière la nouvelle sentinelle, le visage caché sous son capuchon, un percuteur dans la main droite. Plaqué contre un tronc d'arbre, il attendit que le bruit des pas de l'autre garde s'évanouisse. Comme prévu, la sentinelle posa ses affaires à terre et parcourut les alentours du regard.

Le moment était venu, pensa Will ; il fallait agir avant que le soldat, encore distrait par la conversation récente, ne s'installe. Le Rôdeur risqua un regard de l'autre côté de l'arbre. L'homme, qui lui tournait le dos, était muni d'une lance et d'une masse d'armes hérissée de pointes, accrochée à sa ceinture. Sa cape gisait sur le sol – vraisemblablement, il la revêtirait quand la nuit se ferait plus froide. Il avait aussi placé une gourde et une tasse au pied d'une roche plate d'un mètre de hauteur environ. Alors que Will se glissait vers lui, le garde s'adossa au rocher, la lance dans sa main droite. Il poussa un léger soupir, celui d'un homme résigné à affronter quatre heures de veille ennuyeuses et peu confortables.

À l'aide de son percuteur, Will lui asséna un violent coup derrière l'oreille. Le soupir du garde s'acheva sur un grognement étranglé. Il s'écroura sur la roche, inconscient, son arme tombant de l'autre côté, sans bruit, sur le sol couvert de feuilles.

Durant quelques secondes, Will resta au-dessus de l'homme, prêt à lui donner un autre coup. Mais sa victime, étalée sur la roche plate, avait bel et bien perdu connaissance. Ce qui assurerait au moins une heure de tranquillité au Rôdeur, le temps d'explorer le repaire ennemi. Il retourna le garde sur le dos et, l'attrapant par les épaules, le tira jusqu'à un arbre pour l'asseoir contre le tronc, disposant ses bras et ses jambes de façon à faire croire qu'il dormait. Puis il versa du cognac sur son gilet et dans sa bouche aux lèvres entrouvertes.

Will recula pour admirer le résultat. À présent, même si la sentinelle se réveillait et lançait l'alarme, l'odeur d'alcool qu'elle dégagait ne laisserait aucun doute à ses supérieurs. Après avoir jeté la bouteille près du garde, Will resserra les pans de sa cape autour de lui et se dirigea furtivement vers le campement.

Il se déplaçait vite, près du sol, rampant presque, avançant à l'aide de ses coudes et de ses genoux. Quand il eut dépassé les deux ou trois premières rangées de tentes, il se redressa avec prudence et attendit quelques secondes.

Personne ne l'avait remarqué. Il rabattit le capuchon de sa cape vers l'arrière et émergea de l'ombre pour se diriger d'un pas nonchalant vers le pavillon central. Au passage, il aperçut, près d'une tente, un seau rempli d'eau ; il jeta un coup d'œil autour de lui pour vérifier si on l'observait, puis il se hâta d'attraper le seau et de poursuivre sa route.

Quelques mètres plus loin, il croisa trois hommes. À la vue du seau, ils pensèrent qu'il était allé chercher de l'eau. *Donne toujours l'impression que tu as un but*, lui avait enseigné Halt des années plus tôt. *Si les gens pensent que tu es dans un endroit précis pour une bonne raison, il est fort probable qu'ils ne chercheront pas à te demander ce que tu fais là.*

— Halt avait raison, une fois de plus, marmonna-t-il.



21

Depuis son poste d'observation, Will avait pris note de plusieurs repères importants. L'endroit où l'on cuisinait se trouvait au centre du camp, au milieu d'un groupe de tentes plantées au hasard. C'était prévisible : si les feux avaient été placés en lisière, certains hommes en auraient été trop éloignés. Les plus chanceux, évidemment, tout près des cuisines, étaient sûrs d'avoir des repas chauds ; aussi les membres aguerris de la troupe avaient-ils dressé leurs tentes au centre. Ceux qui bivouaquaient en bordure, de rang manifestement inférieur, devaient traverser le campement pour aller chercher leurs repas, lesquels refroidissaient le temps qu'ils retournent à leurs tentes.

Le pavillon du commandant était donc proche des feux pour bénéficier d'une nourriture chaude, et suffisamment à l'écart des bruits et des odeurs de fumée.

Will se dirigea vers ces brasiers, aisément repérables grâce aux étincelles qui en jaillissaient pour tournoyer dans le ciel, et dont les hautes flammes étaient visibles depuis n'importe quel endroit du campement. De nombreux hommes s'affairaient là. Comme l'avait annoncé la sentinelle, plusieurs carcasses de chevreuil cuisaient à la broche. Il y avait également des oies qui rôtissaient lentement et dont la graisse crépitait dans les braises, ainsi que deux grosses marmites. Will vit un cuisinier, le visage blême à la lueur des flammes, vider un seau de pommes de terre dans l'une de ces marmites et reculer brusquement pour éviter d'être aspergé par l'eau bouillante.

Il était important que Will redouble de prudence. S'il s'arrêtait, tôt ou tard quelqu'un s'interrogerait sur sa présence. Dans la lumière incertaine, le motif moucheté de sa cape était à peine visible ; de plus, il avait laissé son arc et son carquois près de Folâtre. Tout bien considéré, il ressemblait à n'importe lequel des brigands qui l'entouraient, hormis le fait que nul d'entre eux ne restait les bras ballants. Will s'approcha du cuisinier qui venait de verser les pommes de terre dans la marmite. Celui-ci leva les yeux vers lui et fronça les sourcils.

— Ce n'est pas encore prêt, déclara-t-il d'un ton désagréable.

Dans tout campement, les cuisiniers étaient accoutumés à être harcelés par les hommes – repas trop froids, trop chauds ou pas assez cuits – et jamais assez bons.

Will indiqua son seau.

— John m'a dit de t'apporter de l'eau.

Le jeune Rôdeur était sûr de deux choses : dans un camp de cette taille, il devait y avoir une bonne douzaine de John ; par ailleurs, un cuisinier avait toujours besoin d'eau.

— Je ne me souviens pas lui en avoir demandé, répondit le cuisinier.

Will haussa les épaules et fit mine de s'éloigner.

— Comme tu voudras.

Le cuisinier s'empressa de le rappeler.

— Pose ton seau ici, je l'utiliserai certainement plus tard. Cela m'évitera d'aller en puiser.

— Très bien, obtempéra Will.

— Et remercie John de ma part, ajouta l'homme, quelque peu reticent.

— Ce n'est pourtant pas John qui a dû traverser le campement pour l'apporter ici, pas vrai ? répliqua Will d'un ton espiègle.

— Tu as raison, répondit le cuisinier, comprenant ce que sous-entendait le garçon. Viens me voir quand on servira le repas. Tu auras une ration supplémentaire.

— Merci, dit le jeune Rôdeur en portant la main à son front avant de s'éloigner.

Au bout de quelques mètres, il jeta un coup d'œil derrière lui, mais le cuisinier paraissait l'avoir déjà oublié. D'un pas alerte, il se dirigea vers la tente centrale, située un peu à l'écart des autres, au sommet d'un petit promontoire. Devant l'entrée flanquée de deux sentinelles, un grand feu avait été allumé. Trois hommes s'approchèrent, que les gardes laissèrent pénétrer à l'intérieur du pavillon. Peu après, un serviteur arriva avec un plateau sur lequel étaient posés des verres et un flacon de vin ; il entra à son tour, puis réapparut une ou deux minutes plus tard.

Will passa non loin, tout en gardant ses distances. Du coin de l'œil, il observa les sentinelles. Il était prêt à parier que l'arrière du pavillon n'était pas surveillé. Du reste, les deux gardes présents n'étaient pas là par mesure de sécurité, car il y avait peu de chances que ce lieu soit attaqué. Le jeune Rôdeur poursuivit son chemin entre des tentes plantées dans le désordre, à quelques mètres les unes des autres, devant lesquelles des hommes étaient assis, occupés à bavarder. Dans certaines, ouvertes, il aperçut d'autres brigands, allongés. Il marmonna un salut à un groupe qui le regardait avec curiosité. Il attendit d'avoir passé plusieurs tentes inoccupées, puis, après avoir lancé un coup d'œil derrière lui, il plongea dans l'ombre. Sans se faire voir, il bifurqua dans la rangée suivante, où il se laissa tomber à terre et rabattit le capuchon de sa cape. Il observa l'allée presque vide qu'il lui fallait traverser. Par précaution, il patienta quelques minutes avant de se redresser lestement pour aller se dissimuler de nouveau entre deux autres tentes. L'une d'elles était éclairée de l'intérieur et il vit l'ombre de son occupant se découper sur la toile.

D'après ses estimations, il devait maintenant se trouver à la hauteur du poste de commandement ; il vérifia que la voie était libre, se releva et rebroussa chemin d'un pas tranquille. En effet, comme il l'avait deviné, il était à présent à l'arrière du pavillon, qui se distinguait aisément des autres. Il ne s'était pas trompé : cette partie n'était pas surveillée. Malgré tout, il ne pouvait se diriger à découvert vers le pavillon sans que personne ne le remarque, aussi décida-t-il de bifurquer dans la rangée suivante.

Là, il étudia la situation. Des hommes y étaient installés, mais les deux tentes les plus proches du pavillon étaient plongées dans le noir, probablement vides. Will balaya les alentours du regard. Voyant un fagot de bois posé à l'entrée d'une tente fermée, il se hâta de le ramasser pour le placer sur son épaule. Les hommes qu'il croisa ensuite lui jetèrent à peine un coup d'œil. Dès qu'il atteignit la fin de la rangée, il posa son fagot à terre, à côté d'un feu et, d'un mouvement rapide, se réfugia à nouveau dans l'ombre en s'enveloppant dans sa cape, le visage dissimulé sous son capuchon.

Ce fut en rampant qu'il parcourut lentement la trentaine de mètres qui le séparait du pavillon. À mi-chemin, il s'immobilisa pour s'assurer qu'il n'avait pas été repéré. Rien. Il reprit sa progression en se glissant dans l'herbe, pareil à un serpent, le motif moucheté de sa cape lui permettant de se fondre dans les creux et les ombres du terrain inégal.

Étant donné qu'il se déplaçait avec une extrême prudence, il lui fallut une dizaine de minutes pour atteindre son objectif. À un moment, quatre brigands émergèrent du village de toile et se dirigèrent vers le pavillon, bien trop près de l'endroit où Will était étendu, sans oser bouger un seul muscle. Il était persuadé que les hommes devaient eux aussi entendre son cœur, qui battait à tout rompre. Peu importait le nombre de fois où il avait pu vivre ce genre de situation : il craignait toujours d'être aperçu. Mais les hommes parlaient fort et titubaient légèrement. L'une des sentinelles s'avança en levant une main pour les contraindre à s'arrêter. Will tourna la tête sur le côté afin d'assister à la scène.

— N'allez pas plus loin, ordonna le garde.

Un individu sensé aurait aussitôt compris que son ton ne tolérerait aucune désobéissance, mais ils étaient tous ivres. Cependant, ils s'immobilisèrent.

— On veut parler à Padraig, annonça l'un d'eux d'une voix pâteuse.

— Tu veux dire le *capitaine* Padraig, n'est-ce pas, Murphy ? demanda la sentinelle. Quoi que tu lui veuilles, il n'a pas l'intention de t'écouter, crois-moi.

— Nous avons une réclamation parfaitement légitime à faire, insista le dénommé Murphy. Nous sommes tous égaux, dans cette troupe, et n'importe qui a le droit d'exposer une affaire devant Padraig.

Ses compagnons approuvèrent bruyamment et s'avancèrent d'un pas. Le garde abaissa sa lance. Au même instant, depuis le pavillon, une voix attira leur attention.

— Nous sommes peut-être égaux, mais je le suis davantage que vous autres, et mieux vaut ne pas l'oublier. Quinn !

La sentinelle se raidit et se tourna vers la grande tente. À l'évidence, celui qui venait de s'exprimer ainsi était Padraig, le chef de cette bande d'assassins, songea Will. Il avait une voix dure, impitoyable – celle d'un homme habitué à être obéi sur-le-champ.

— Oui, capitaine ! répondit la sentinelle.

— Dis à ces imbéciles que s'ils continuent de me déranger, je leur couperai les oreilles avec un poignard émoussé.

— Compris, capitaine !

Puis, tout doucement, le garde s'adressa aux quatre ivrognes.

— Vous l'avez entendu ? Vous savez qu'il vaut mieux ne pas l'irriter. Maintenant, fichez le camp d'ici !

Murphy hésitait, l'air belliqueux, peu désireux de se rétracter devant ses camarades. Will devinait pourtant qu'il était intimidé. Il ne tarderait pas à céder.

— Oh, aucun de nous n'a envie de perturber le repos de notre grand capitaine, pas vrai ? lança-t-il avant d'exécuter une courbette.

Après quoi les quatre brigands s'éloignèrent d'un pas chancelant en direction des tentes.

La sentinelle gardait les yeux rivés sur le petit groupe, aussi Will s'empressa d'avancer pour se glisser dans l'ombre, à l'arrière du pavillon. Il se plaqua contre la toile et rabattit légèrement son capuchon pour mieux entendre ce qui se racontait à l'intérieur.

— ... aux premières lueurs, tu prendras trente hommes et tu iras à Mountshannon, disait le capitaine Padraig. Emprunte la route de la vallée, elle est plus directe. C'est compris, Driscoll ?

— Trente ? Ce sera assez ? demanda quelqu'un d'autre.

— Vingt suffiraient, répliqua une voix impatiente. Mais trente les impressionneront davantage.

Ce devait être Driscoll, pensa Will.

— En effet, reprit Padraig. Quant au reste de la bande, je les veux prêts à quitter cet endroit au milieu du jour. Nous suivrons le sentier qui longe la crête. Driscoll pourra nous retrouver au croisement de la route de Mountshannon après-demain matin. Ensuite, nous irons rendre visite aux habitants de Craikennis.

L'homme qui semblait être Driscoll gloussa.

— Plus qu'une visite, je crois. Et cette fois, aucun prophète ne sera là pour nous faire déguerpir.

Les autres éclatèrent de rire. Will fronça les sourcils. Il avait l'impression désagréable d'avoir manqué un détail important. Il se plaqua un peu plus contre la paroi de toile. Il entendit des verres tinter ainsi que quelques soupirs satisfaits.

— Tu as d'excellentes bouteilles de vin, Padraig, déclara un homme qui s'exprimait pour la première fois.

— Et il y en aura plus encore d'ici quelques jours, répondit le capitaine. Bien. Une fois que nous serons avec Driscoll, voici ce que nous ferons...

Au même instant, un cri d'alerte résonna à travers le campement. Puis une voix s'éleva, furieuse, et des hommes

parurent à toute allure vers la lisière de la forêt.

Le Rôdeur, lui, savait ce qui venait de se passer : on venait de découvrir la sentinelle qu'il avait assommée. Il comprit qu'il n'en apprendrait pas plus ce soir-là. En se courbant, il s'éloigna du pavillon et, profitant de ce que l'attention se tournait vers l'autre côté du campement, se redressa légèrement pour aller de nouveau se fondre entre les rangées de tentes.

Il courut en direction des sentinelles réparties autour du repaire. Au passage, il avisa plusieurs lances posées contre une tente. Il s'empara de l'une d'elles – les armes basculèrent sur le sol, comme des cure-dents géants – avant de traverser l'étendue qui séparait le campement de la forêt. De tous côtés, des sergents hurlaient des ordres et essayaient de ramener un peu d'ordre parmi les groupes éparpillés. Ce chaos était exactement ce dont Will avait besoin.

— Par ici ! cria-t-il en désignant un endroit qui se trouvait à une cinquantaine de mètres de la sentinelle inconsciente.

Après quoi il s'empressa de partir dans l'autre direction.

Paradoxalement, plus il était bruyant et visible, moins il se ferait remarquer dans la confusion générale. Et si certains brigands se mettaient en tête de partir à sa poursuite dans les bois, il était convaincu de pouvoir les semer en quelques minutes.

Il jeta un coup d'œil derrière lui. Personne. Déjà, les hommes commençaient à ralentir, voire à s'arrêter. Quelques-uns s'en retournaient même vers le campement. On avait dû leur dire qu'il s'agissait seulement d'une sentinelle qui s'était assoupie. Personne ne vit le jeune Rôdeur s'enfoncer dans la forêt. En un instant, l'obscurité l'engloutit. Ne restait plus qu'une lance à moitié enfouie dans les hautes herbes, là où Will l'avait jetée.

Alors qu'il courait en silence, il sourit. Plusieurs de ces brigands allaient être mécontents. Le propriétaire de la lance se demanderait où son arme était passée. Celui qui avait ramassé du bois pour en faire un fagot serait furieux de ne plus le retrouver. Quant à la sentinelle qu'il avait assommée, Will ne lui enviait pas sa position quand il lui faudrait convaincre ses supérieurs qu'elle avait été attaquée. Surtout si elle empestait le cognac. Il se pouvait même que cet homme soit puni – et sévèrement. Dans une bande pareille, s'endormir lorsqu'on était de garde ne devait pas être toléré.

« Il faut l'admettre : j'ai fait du bon travail », songea le jeune Rôdeur.



22

L'endroit où se déroulaient les marchés était une grande prairie située à l'est du village. Au nord et au sud s'étendaient des champs labourés ou cultivés. Non loin, on apercevait çà et là plusieurs petites fermes et, à l'est, la lisière de la forêt.

— Vois qui est là, dit Halt.

Horace suivit son regard. Au sud-ouest du terrain se dressait un grand pavillon blanc, autour duquel plusieurs personnes vêtues de robes blanches s'affairaient à allumer un feu et à préparer un repas.

— C'est eux ?

— C'est eux.

Horace et Halt plantèrent leurs deux petites tentes à l'écart du pavillon près d'un foyer éteint entouré de pierres noircies.

— Et maintenant ? s'enquit le jeune chevalier.

Halt leva les yeux vers le soleil et en conclut que midi était passé.

— Nous allons d'abord manger.

À ces mots, le visage d'Horace s'illumina.

— C'est un plan excellent.

— Et ensuite, nous irons écouter le discours de ce Tennyson.

En fin d'après-midi, de nombreux villageois commencèrent à converger vers le pavillon des Bannis. Halt et Horace se joignirent à la foule qui grossissait à vue d'œil. Le Rôdeur leva un sourcil en apercevant, sous un auvent, une table chargée de barriques de bière et de vin ; les compagnons de Tennyson distribuaient déjà de grandes chopes aux arrivants.

— C'est une façon comme une autre d'attirer de nouveaux disciples, marmonna Halt.

Horace et lui se frayèrent un passage entre les gens qui se bousculaient devant la table.

— Essaie d'avoir l'air intimidé, conseilla Halt au jeune chevalier.

— De quelle manière dois-je m'y prendre ? s'étonna ce dernier.

— Fais comme si tu hésitais à rester ici. Comme si tu n'étais pas sûr de toi.

— À vrai dire, j'hésite à rester... répliqua Horace.

Le Rôdeur soupira.

— Dans ce cas, cesse de marcher avec autant d'assurance et imagine que je suis le point de t'asséner un coup sur le crâne. Cela devrait fonctionner.

— Ah ? dit le jeune homme en dissimulant un sourire. Vous avez réellement l'intention de me frapper ?

Halt lui jeta un regard mauvais. Mais avant qu'il puisse répondre s'éleva une autre voix – grave et sonore, harmonieuse, celle d'un orateur expérimenté.

— Bienvenue, mes amis ! Bienvenue !

Halt et Horace se tournèrent pour observer l'individu qui se dirigeait vers son auditoire : grand, bien bâti, il était vêtu d'une longue robe blanche et tenait un bâton à la main. Le suivaient deux hommes qui se ressemblaient de manière frappante : massifs, chauves, ils mesuraient plus de deux mètres, de sorte qu'à côté d'eux, même leur chef paraissait tout petit. Horace les examina un instant avant de reporter son attention sur celui qui s'adressait à la foule.

Son visage était large, ses traits épais et son nez proéminent. Ses yeux, d'un bleu saisissant, donnaient l'impression que leur propriétaire percevait dans le lointain des choses invisibles au commun des mortels. Horace était prêt à parier que ce regard avait été soigneusement étudié. En le scrutant plus attentivement, il se rendit compte que l'individu, certes costaud, avait de l'embonpoint. À l'évidence, ce n'était pas un guerrier. Il allait tête nue et ses cheveux gris, rejetés en arrière, retombaient sur ses épaules. L'homme jaugea Halt et Horace, puis s'adressa au Rôdeur d'un ton amical, un sourire aux lèvres.

— Vous êtes arrivés aujourd'hui, n'est-ce pas ? Je ne vous avais jamais vus au village auparavant.

L'air sombre, Halt acquiesça.

— Et vous, vous êtes chargé de recenser la population, peut-être ? rétorqua-t-il.

Horace ne dit mot, préférant laisser son compagnon prendre les choses en main. Il avait compris que le Rôdeur jouait le rôle d'un paysan – sur ses gardes et méfiant en présence d'inconnus. Sa réponse abrupte, cependant, parut ne pas déranger son interlocuteur ; au contraire, il semblait amusé.

— Nullement. Je suis toujours heureux d'accueillir un nouvel ami parmi nous, voilà tout.

— Je ne savais pas qu'on était amis, vous et moi, répliqua Halt.

Le sourire de l'homme s'élargit.

— Je m'appelle Tennyson et je suis le serviteur d'Alseiass, le Dieu Doré. Selon lui, tous les êtres humains sont mes amis – et il m'ordonne d'être l'ami de tous.

Halt haussa les épaules d'un air peu convaincu.

— C'est la première fois que j'entends parler de cet Alseiass. C'est un nouveau, pas vrai ? Il arrive tout droit du paradis ?

Le rire de l'homme fusa, grave, généreux. S'il n'avait pas su qui ce Tennyson était vraiment, songea Horace, il l'aurait d'emblée trouvé sympathique.

— J'admets qu'Alseiass est encore méconnu dans cette contrée, mais cela va changer. Je suis l'intermédiaire du Dieu Doré et voici mes assistants, Gerard et Killeen, également disciples d'Alseiass, ajouta-t-il en désignant les deux colosses silencieux qui se tenaient derrière lui. Nous vous accueillons chaleureusement dans notre campement.

Gerard et Killeen ne paraissaient pas particulièrement chaleureux ni accueillants, pensa Halt. Ils ressemblaient plutôt à des hommes de main, prêts à en découdre si nécessaire.

— Profitez de notre hospitalité, je vous en prie, poursuivit Tennyson d'un ton doux. Alseiass nous ordonne de partager tout ce que nous possédons avec nos amis. Surtout avec nos nouveaux amis.

Cette fois, son sourire imperturbable s'adressa autant à Halt qu'à Horace. Puis il se tourna vers l'assistance rassemblée sous l'auvent, autour d'une estrade.

— Je suis attendu.

D'un geste de la main, il décrivit une courbe dans le vide – une sorte de bénédiction, apparemment – avant de se frayer un passage à travers la foule, flanqué de ses deux disciples, s'arrêtant de temps à autre pour s'entre-

trayer un passage à travers la foule, manque de ses deux disciples, s'arrêtant de temps à autre pour octroyer quelques mots, un sourire ou une autre bénédiction.

— Que penses-tu de ce Tennyson ? demanda Halt à voix basse.

— En toute honnêteté, je le trouve plutôt impressionnant, répondit Horace non sans réticence.

— Moi aussi, reconnut le Rôdeur.

Un regain d'intérêt parut gagner les villageois lorsque Tennyson grimpa sur l'estrade. Sans se départir de son sourire, il leva les mains pour obtenir le silence. Tous se turent. Il se mit alors à parler, sa voix grave, sonore, portant aisément d'un bout à l'autre de la tente, si bien que tous l'entendaient avec clarté.

Il ne faisait aucun doute que le Banni était un orateur accompli. Il commença par raconter une plaisanterie à ses dépens – une histoire désastreuse de vache qu'il avait vainement tenté de traire. Une tâche si banale pour ce public de paysans que ce récit déclencha aussitôt leurs rires. Puis il enchaîna sur le fait que chacun possédait des compétences variées et que, dans l'existence, il suffisait de se regrouper et de travailler en équipe afin de les employer avec le plus d'efficacité possible. À partir de là, il lui fut simple d'insister sur l'idée que les gens devaient se rassembler et se montrer solidaires quand les temps étaient troublés, comme en ce moment.

— Il y a dans notre monde des êtres malfaisants, sans foi ni loi. Ils servent Balsennis, Dieu des Ténèbres. Partout où je vais, je vois des signes de sa présence, tandis qu'il sème chagrin, mort et désespoir dans ce si beau pays. Où trouverons-nous l'aide nécessaire pour vaincre ses disciples et les chasser ? Pour que ce pays puisse être de nouveau connaître la paix ? Qui pourra nous secourir ?

— Le roi ? suggéra une voix hésitante dans la foule.

Il devait s'agir d'un des complices de Tennyson, Halt l'aurait parié.

L'orateur s'autorisa un petit sourire empreint de tristesse.

— Le roi, dites-vous ? Je suis en effet d'accord avec vous : il devrait reprendre la situation en main. Mais l'avez-vous vu agir dans ce sens ?

Des marmonnements furieux s'élevèrent. Avec cette remarque, Tennyson marquait un point. Cependant, l'insatisfaction des sujets de Ferris n'était pas encore assez prononcée pour qu'ils l'expriment trop ouvertement. En privé, ils en discutaient. En revanche, ils n'étaient pas encore prêts à le faire en public. Critiquer le souverain pouvait s'avérer risqué.

— Je ne le vois pas prendre de mesure dans ce sens, reprit Tennyson. Je n'ai pas vu son armée partir à la poursuite de ces brigands et de ces hors-la-loi qui pillent Clonmel. Il est pourtant le détenteur du pouvoir, n'est-ce pas ? Qui peut se permettre d'avoir à sa disposition une troupe armée pour se protéger, sinon lui ? Qui ?

— Personne ! lancèrent plusieurs individus à différents endroits de la foule.

Des complices, encore une fois, se dit Halt. Puis les cris prirent de l'ampleur et un nombre grandissant de villageois se mirent à répéter : « Personne ! » Quelques poings se dressèrent. Tennyson, la main levée, obtint peu à peu le silence.

— Bien entendu, tout roi exige la loyauté de ses sujets. Nul ne l'ignore...

Quelques protestations furieuses l'interrompirent, car certains crurent qu'il était sur le point de trouver des excuses à Ferris. L'orateur leva de nouveau la main et, à contrecœur, les voix s'éteignirent.

— Pourtant... reprit-il. Oui, *pourtant* ! insista-t-il. Cette loyauté est censée être réciproque. Si les sujets doivent fidélité à leur souverain, celui-ci *doit* leur être fidèle en retour. Sinon...

Il marqua une pause. La foule parut se pencher vers l'avant pour mieux apprécier le sens de ses paroles.

— ...son peuple n'est plus tenu de lui être loyal !

Les villageois approuvèrent bruyamment.

— Dangereux, cet encouragement à la sédition. murmura Halt à l'oreille d'Horace. Il doit probablement être très sûr de lui.

— D'après ce que tu nous as dit, il a une excellente expérience de ce genre de situation, répondit le chevalier sur

le même ton.

Tandis que l'assistance s'apaisait, Tennyson reprit :

— Le roi Ferris n'est pas venu au secours des habitants de Clonmel, en proie aux déprédations des brigands qui sèment la terreur à travers la région au nom de Balsennis. Qu'a-t-il fait pour les gens de Duffy's Ford ?

Il s'interrompit de nouveau, les yeux rivés sur son public, qui buvait ses paroles.

— Rien ! hurlèrent une dizaine de personnes.

Tennyson plaça une main derrière son oreille et tourna légèrement la tête sur le côté en affichant un air intrigué.

— Pardon ? Je n'ai pas bien entendu...

Cette fois, tous mugirent d'une seule voix :

— RIEN !

— A-t-il aidé cette fillette innocente qui a été assassinée à Duffy's Ford ? Qu'a-t-il fait pour elle ?

— RIEN !

— Ferris a les moyens de venir en aide à son peuple. Seulement, il refuse d'agir ! tonna le Banni. Il a suffisamment de pouvoir, mais il ne veut pas s'en servir pour vous secourir. Il préfère rester à l'abri à Dun Kilty, confortablement installé dans son château. Il ne lèverait pas même le petit doigt pour ses propres sujets ! Il n'a aucune loyauté envers vous !

Il s'interrompit pour dévisager les villageois. Par petits groupes de deux ou trois, ceux-ci se mirent à acquiescer ; d'abord avec hésitation, puis avec plus de conviction. Cette fois, Tennyson ne fit rien pour les en empêcher. Il ne réclama pas le silence. Au contraire, il laissa leur ressentiment et leur colère grandir. Enfin, s'apercevant qu'il attendait pour poursuivre, tous se turent.

— Et s'il ne vous manifeste aucune loyauté, il ne peut exiger la vôtre en retour, déclara-t-il plus posément.

De nouveau, les gens poussèrent des cris de colère, mais la voix de Tennyson s'éleva au-dessus des leurs.

— Ferris ne vous aidera pas ! Il vous faut trouver ailleurs qui pourra assurer votre protection !

— Tennyson ! lancèrent plusieurs personnes. Tennyson ! Sois notre protecteur !

L'intéressé secoua la tête et leva les mains pour les apaiser. Lorsque le silence revint, il s'adressa à eux.

— Non ! Croyez-moi, je ne peux pas vous protéger, mes amis. Seul le puissant Alseiass en est capable.

Quelques grondements déçus fusèrent.

— Nous n'avons pas besoin de contes de fées et de superstitions ! s'écria soudain quelqu'un dans la foule. Ils ne nous aideront pas à chasser les brigands !

D'autres se joignirent à lui. Halt remarqua pourtant qu'ils ne formaient pas une majorité. La plupart des villageois paraissaient hésitants, peu enclins à choisir un camp, se contentant de regarder autour d'eux pour dévisager ceux qui parlaient.

— Nous voulons des armes et des soldats ! Pas des histoires à dormir debout, Tennyson !

— Guidez-nous, Tennyson ! Nous vous suivrons et nous donnerons une bonne leçon à ces bandits ! Nous n'avons pas besoin d'un nouveau dieu !

Horace et Halt constatèrent que cette proposition semblait remporter l'adhésion des habitants de Mountshannon, car une bonne partie d'entre eux se mirent à encourager Tennyson ; ils avaient deviné que l'homme possédait autorité et détermination. Leurs cris se firent plus insistants :

— Nous ne voulons ni dieu, ni roi ! Nous voulons Tennyson ! Tennyson !

Celui-ci souriait aux visages rouges d'enthousiasme.

— Mes amis ! Vous m'en voyez honoré. Mais je vous le répète : je ne peux pas vous mener à la guerre.

— Si, tu es notre protecteur ! hurla une voix isolée, aussitôt rejointe par d'autres.

— Non, écoutez-moi, je vous en prie. Je ne suis pas un guerrier. C'est l'omniscient Alseiass, le Dieu Doré, qui me donne de la force. Croyez-moi.

— Décidément, il est doué, murmura Halt en se penchant vers son jeune compagnon. Il aurait pu sauter sur l'occasion et accepter leur proposition.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? demanda Horace.

— Il a besoin de se forger une réputation, répondit le Rôdeur en se mordillant la lèvre d'un air pensif. Et ces quelques villageois excités ne lui suffisent pas. Il s'attaque à un roi. Il a besoin d'un événement important, surnaturel. Il veut qu'ils se mettent à croire en son dieu.

Tennyson était descendu de son estrade pour s'approcher de la première rangée de spectateurs. Il leur parlait d'une voix amicale, chaleureuse, en se déplaçant parmi eux.

— Quand je suis arrivé ici, je vous ai promis que jamais je ne vous obligerais à adhérer à ma religion, déclara-t-il d'un ton raisonnable. Ai-je essayé de vous l'imposer ?

Halt et Horace virent les gens faire non de la tête.

— Non, je n'ai rien tenté de pareil. Parce que ce n'est pas ainsi que procède le Dieu Doré. Si vous avez déjà un autre dieu, ou si vous n'en avez point, Alseiass ne vous condamne pas. Il respecte vos choix, sans vous harceler ni vous menacer.

— Une méthode peu ordinaire, chuchota le Rôdeur. La plupart de ces sectes promettent généralement les enfers à ceux qui refusent leurs enseignements.

— Mais je connais la puissance d'Alseiass, poursuivait Tennyson. Et je vous le dis, que vous soyez ou non ses disciples, il saura vous protéger. Je suis un simple intermédiaire entre lui et vous. N'oubliez pas : Alseiass vous aime. Voilà pourquoi il continuera de vous respecter, même si vous n'êtes pas d'accord avec moi. Or, si vous faites appel à lui, il déploiera des pouvoirs extraordinaires.

L'assistance était maintenant silencieuse, à l'écoute.

— Si cela vous persuade de nous rejoindre, Alseiass vous accueillera plus chaleureusement encore.

— Bien parlé, Tennyson ! lança une femme.

Il lui sourit.

— Espérons cependant ne pas avoir à en arriver là. Espérons que votre beau village demeurera un havre de paix qu'Alseiass n'aura pas besoin de protéger.

Un murmure collectif se répandit dans la foule. Horace perçut la satisfaction de ceux qui l'entouraient. La rhétorique de Tennyson était particulièrement intéressante : *Vous n'êtes pas obligés de croire en mon dieu. Mais si vous êtes en danger, il vous protégera malgré tout.* D'après Tennyson, les villageois pouvaient compter sur Alseiass, quoi qu'ils fassent.

Peu à peu, les gens se dispersèrent tandis que le Banni passait d'un groupe à l'autre pour bavarder.

Horace croisa le regard du Rôdeur.

— Croyez-vous qu'Alseiass va maintenir la paix dans ce charmant village ?

Halt lui adressa un sourire cynique.

— Oui. J'en mettrais ma main à couper.



23

Folâtre accueillit le retour de Will en remuant brièvement la tête.

— C'est bien, murmura son maître en lui caressant le nez.

Le cheval s'ébroua doucement – si Will avait parlé, il n'avait plus besoin de demeurer silencieux.

Le jeune Rôdeur réfléchit un instant, puis décida de se reposer pendant quelques heures. Le dénommé Driscoll et sa troupe devaient partir à l'aube dans la direction de Mountshannon ; Will ne risquait cependant pas de tomber sur eux, car les brigands, après avoir franchi la rivière, suivraient un sentier traversant les plaines, au pied des collines.

L'autre groupe, comme l'avait ordonné Padraig, quitterait le repaire aux alentours de midi pour s'engager sur le chemin qui passait tout près de la cachette du jeune Rôdeur. Mais comme celui-ci prévoyait de se mettre en route avant les premières lueurs de l'aube, il ne croiserait pas ces hommes non plus.

Will dessella enfin Folâtre – il était inutile que le cheval endure plus longtemps cet inconfort. L'animal secoua sa crinière avec gratitude et s'éloigna pour brouter. Le jeune Rôdeur leva les yeux vers les étoiles. De temps à autre, une traînée de nuages à la dérive les dissimulait. Il était néanmoins peu probable qu'il pleuve, aussi laissa-t-il sa petite tente roulée derrière sa selle. Il dormirait à la belle étoile.

Il mangea un repas froid. Impossible d'allumer un feu : il ne voulait laisser aucune trace de sa présence sur les lieux. Tout en mâchant un morceau de bœuf séché, il se dit qu'il était impatient que sa mission d'espionnage se termine, afin de pouvoir savourer un dîner bien chaud.

Pourquoi pas des pommes de terre ? songea-t-il. Bouillies, assaisonnées de beurre, de poivre et de sel. À cette idée, son ventre émit un grognement et il fixa d'un air hostile le bout de viande qu'il tenait.

La conversation entendue dans le pavillon de Padraig continuait de le tarauder. Un détail ne concordait pas avec le reste. Il n'arrivait pourtant pas à mettre le doigt dessus. Soudain, il saisit ce qui le préoccupait.

D'après ce qu'il savait, Mountshannon était un plus gros village que Craikennis. Cependant, Driscoll allait l'attaquer avec seulement trente hommes. Ensuite, il devait retrouver une troupe de cinquante brigands menée par Padraig, afin d'aller s'en prendre à Craikennis, le plus petit bourg des deux. Cela n'avait aucun sens.

Peut-être avait-il mal compris ?

Il but une gorgée à sa gourde, en regrettant de ne pas pouvoir faire chauffer de l'eau pour préparer une bonne tisane.

Non, il était certain d'avoir compris leur discussion. Trente hommes pour Mountshannon. Quatre-vingts pour Craikennis.

À moins que les brigands n'aient pas vraiment l'intention d'attaquer Mountshannon, songea Will. Peut-être Driscoll y allait-il seulement en reconnaissance. Pourtant, si c'était le cas, cinq ou six brigands auraient suffi.

Il posa sa gourde et bâilla. Les efforts fournis et les tensions éprouvées se faisaient à présent sentir. Sa couverture à la main, il s'installa en bordure de la clairière, où arbres et buissons l'abriteraient de tout regard malveillant.

Son esprit ne cessait de revenir au problème qui l'obsédait. Il parvint cependant à le chasser et s'endormit en quelques instants.



24

Le marché de Mountshannon battait son plein. Juste après l'aube, alors que la plupart des marchands s'installaient, il y avait eu quelques averses. Mais, peu à peu, le soleil était apparu pour sécher le sol détrempé.

Horace et Halt avaient observé les préparatifs tout en prenant leur petit déjeuner devant leurs tentes. Nombreux étaient les villageois qui étaient venus très tôt, malgré la pluie – ils savaient que les premiers arrivés étaient toujours les mieux servis. La vaste prairie qui la veille n'avait accueilli que les deux petites tentes de Halt et d'Horace ainsi que le grand pavillon des Bannis était à présent envahie par une multitude d'étals, de gens, de saltimbanques, d'animaux, de charrettes et de vendeurs ambulants.

Tennyson et ses disciples en profitaient pour diffuser leur message. Trois d'entre eux, vêtus de robes blanches, interprétaient des chants traditionnels entrecoupés d'hymnes à Alseiass. Ils avaient de belles voix harmonieuses, bien accordées. Horace en fit la remarque à son compagnon, qui répondit en haussant les épaules :

— Qu'il y ait trois ânes occupés à braire ou un seul, pour moi, c'est du pareil au même.

— Peu importe, ils sont doués, insista le jeune chevalier en souriant. Si je passais ici par hasard, je m'arrêterais pour les écouter.

— Vraiment ?

— Oui. Ce sont d'excellents chanteurs.

— Et leur charme est fort insidieux, ajouta le Rôdeur d'un air pensif. Mais c'est ainsi qu'ils procèdent : ces sournois se débrouillent pour se faire apprécier des gens. Tout se passe d'abord dans la bonne entente. Ils peuvent alors tendre leur piège.

— Dans ce cas, ce sont de bons chasseurs. Et leur appât est efficace, concéda Horace.

— Je sais. C'est ce qui les rend si dangereux. Bon, il est temps d'aller examiner le bétail en vente sur ce marché, dit le Rôdeur en se levant. Dieu merci, je n'ai pas encore vu de belles bêtes arriver. Sinon, je me retrouverai contraint d'en acheter et je ne saurai pas quoi en faire.

— On pourra toujours les manger, suggéra Horace d'un ton enjoué.

Halt lui jeta un regard noir.

— Tu ramènes tout à la nourriture, comme d'habitude.

— Je suis encore en pleine croissance, Halt, répliqua le jeune guerrier.

En guise de réponse, le Rôdeur se contenta de grogner avant de se diriger vers le marché, Horace sur ses talons. Ils se promenèrent entre les étals et les enclos occupés par poulets, canards, oies ou porcs. En revanche, ils ne virent aucune vache, et seulement quelques moutons qui ne paraissaient pas très vaillants.

— Comment cela se fait-il qu'il y en ait si peu ? demanda Horace.

— Les animaux en vente aujourd'hui sont élevés à proximité des fermes ; par conséquent, leur propriétaire n'a pas besoin d'aller dans les champs pour s'occuper d'eux.

— Et bien entendu, ajouta le jeune homme, les paysans préfèrent ne pas s'éloigner de leurs maisons ces derniers

temps.

— En effet.

Halt s'arrêta près d'un petit enclos dans lequel étaient enfermés trois moutons dont la laine était couverte de boue. Après avoir adressé un signe de tête au vendeur, il entra dans l'enclos. Il attrapa l'animal le plus proche et, en le retenant entre ses genoux, lui écarta les mâchoires pour examiner ses dents. Le mouton tenta de se débattre. Halt ne tarda pas à le relâcher, se frotta les mains et ressortit.

— Alors, qu'est-ce qu'ils ont ? demanda Horace quand ils se furent éloignés.

— Comment ça ? s'étonna Halt en le dévisageant avec curiosité.

— Les moutons. Ils avaient un problème de dentition ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne connais rien aux moutons.

— Mais vous avez...

— Oui, j'ai vérifié leurs dents. C'est ce que les gens font d'habitude, non ? Ils regardent les dents des animaux, puis ils secouent la tête et s'en vont. Je les ai imités, voilà tout. Tu avais peut-être envie que je l'achète ?

Horace leva les mains en signe de protestation.

— Nullement ! Je me posais la question, c'est tout.

— Excellente nouvelle, répliqua Halt, non sans ironie. L'espace d'un instant, j'ai failli croire que tu avais une petite faim.

Ils firent halte devant un marchand de fruits où ils achetèrent plusieurs pommes juteuses et croquantes. Tout en les savourant, ils inspectèrent un étal d'ustensiles de cuisine.

— Voilà un beau couteau à découper, déclara le Rôdeur.

Il s'enquit de son prix, marchand pendant quelques minutes, feignit de partir et fut rappelé par le vendeur. Tous deux finirent par se mettre d'accord et Halt put acheter le couteau à fine lame.

Alors qu'ils s'éloignaient, il suggéra à son compagnon :

— Nous devrions pêcher la truite dans les ruisseaux des environs. Ça nous changera de notre bœuf séché.

Il s'immobilisa et parcourut du regard les étals.

— Tiens, je ferais mieux de trouver des amandes pour cuisiner mon poisson.

— Pêcher est une chose, attraper en est une autre, fit observer Horace, malicieux.

Le Rôdeur lui décocha un coup d'œil de côté.

— Mettrais-tu en doute mes talents de pêcheur ?

— J'ai du mal à vous imaginer muni d'une canne à pêche.

— Pourquoi se servir d'une canne quand on a un arc sous la main ? demanda Halt.

— Vous *tirez* sur les poissons ? s'exclama Horace. Ce n'est pas très réglementaire.

Autour du château d'Araluen, la chasse et la pêche étaient des activités très prisées par la famille royale. Tout se déroulait selon des règles strictes. Un vrai gentilhomme, ainsi qu'Horace l'avait appris, pêchait avec une canne et un appât artificiel, certainement pas à l'aide d'un arc et de flèches. Au moins, songea-t-il, Halt n'utilisait pas d'appât vivant.

— Je n'ai jamais prétendu suivre les règles, répliqua le Rôdeur. J'ai dit que je *savais* attraper du poisson, voilà tout. Qu'ils meurent à cause d'un hameçon ou d'une flèche, quelle importance ? Sans oublier qu'une fois cuits, ils ont tous le même goût.

Horace était sur le point de répondre quand un cri d'alarme fusa. Ils s'arrêtèrent net. Le Rôdeur, d'instinct, porta la main au grand couteau accroché à sa ceinture. Le chevalier plaça la sienne sur le pommeau de son épée, prêt à dégainer.

Autour d'eux, un frisson de peur sembla parcourir la toule. Le cri fut répété et, cette fois, ils purent distinguer d'où il venait : de l'orée de la forêt, à l'est de la prairie. Sans se consulter, Halt et Horace partirent dans cette direction. Déjà, quelques familles se hâtaient d'aller se réfugier au village.

— On dirait que ça a commencé... commenta le Rôdeur.

Ils se frayèrent un passage entre les étals pour rejoindre les arbres. L'espace d'un instant, le Rôdeur fut tenté de retourner à sa tente, où il avait laissé son arc – il avait préféré ne pas le prendre, car l'arme ne seyait pas vraiment à un berger en quête de moutons. Mais sans pouvoir se l'expliquer, il devina qu'il n'en aurait pas besoin.

— Là-bas ! indiqua Horace.

Un individu armé se tenait à quelques mètres de la lisière du bois. Derrière lui, à moitié dissimulés dans l'ombre des arbres, d'autres brigands. Non loin se trouvaient trois gardes du village dont les armes – des gourdins, une épée un peu rouillée et une lame de faux montée sur un bâton – paraissaient dérisoires face aux cottes de mailles, aux épées, aux boucliers et aux masses des nouveaux arrivants.

L'un des gardes s'adressa au chef de la troupe.

— Vous n'avez rien à faire ici. Passez votre chemin !

L'homme éclata d'un rire dur, dépourvu d'humour.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi, paysan ! Je vais où ça me chante. Nous sommes les serviteurs de Balsennis, le puissant dieu de la destruction et du chaos. Et il a décidé qu'il était temps que votre village lui paie son tribut.

Des murmures s'élevèrent sur la place du marché. Les habitants de Mountshannon avaient reconnu le nom de Balsennis.

Une dizaine d'autres gardes arrivèrent en renfort ; à l'évidence, ils s'étaient équipés à la hâte, car la plupart portaient des armes de fortune. Ils se rangèrent aux côtés de leurs trois camarades pour former une ligne de défense inégale.

Le brigand rit de nouveau.

— Est-ce la troupe dont vous disposez ? Quelques fermiers munis de bâtons et de faux ? Écartez-vous de ma route, manants ! J'ai quatre-vingts hommes postés dans ces bois. Si vous tentez de résister, nous tuons tous les habitants de ce village, sans exception. Lâchez vos armes et nous épargnerons peut-être certains d'entre vous ! Je vous donne dix secondes pour vous décider...

Halt se pencha vers Horace et murmura :

— Lorsqu'on cherche à effrayer des gens sans défense en se vantant d'avoir un effectif important de soldats, pourquoi les laisser dans la forêt ?

Le guerrier fronça les sourcils. Il s'était fait la même remarque.

— Si j'avais autant d'hommes qu'il le prétend, je crois que je les montrerais. Cela inspirerait davantage la peur...

— Par conséquent, il est fort probable qu'il bluffe.

— En effet. Mais les gardes sont tout de même moins nombreux... j'ai compté une bonne vingtaine de brigands cachés derrière ces arbres. Bien sûr, les villageois sont sans doute capables de rassembler plus d'hommes, à condition d'en avoir le temps.

— Exactement. Dans ce cas, pourquoi leur laisse-t-il du temps ?

— Les dix secondes sont terminées, paysans ! Décidez-vous !

Halt aperçut des mouvements dans la foule.

— Ah, je me doutais que quelque chose de ce genre allait survenir, dit-il en hochant la tête.

Le jeune guerrier suivit son regard. La large silhouette de Tennyson s'avavançait. Il était accompagné de six de ses disciples, deux femmes et quatre hommes. Parmi eux, Horace reconnut les chanteurs dont il avait tant admiré les

VOIX.

Bizarrement, en dépit du danger, les deux géants qui se trouvaient la veille avec Tennyson étaient absents.

D'un pas déterminé, le prophète en robe blanche, muni d'un grand bâton orné de l'emblème des Bannis, alla se placer entre les gardes du village et les brigands. Il s'adressa au chef de ces derniers d'une voix sonore, qui porta loin.

— Méfie-toi, étranger ! Ce village est sous la protection d'Alseiass, le Dieu Doré de l'amitié !

L'homme rit encore, cette fois d'un air visiblement amusé.

— Qu'avons-nous donc là ? Un gros bonhomme armé d'un bâton ! Pardonnez-moi, mais je tremble de peur !

Au même instant, une quinzaine de ses camarades émergèrent de la forêt, se rangèrent derrière lui et, imitant leur chef, éclatèrent de rire avant de se mettre à insulter Tennyson. Le prophète, cependant, resta immobile, les bras tendus.

— Je vous préviens ! reprit-il d'une voix qui couvrit les jurons des brigands. Vous et votre faux dieu ne pouvez rien contre le puissant Alseiass ! Partez, ou vous en subirez les conséquences ! Si j'en appelle à Alseiass, vous souffrirez comme jamais auparavant !

— Et si ma lame transperce ta bedaine, toi aussi tu risques de souffrir, répliqua le chef de la troupe en dégainant son épée.

Ses hommes firent de même. Les gardes du village, toujours derrière Tennyson, commencèrent à avancer ; le prophète leur fit signe de reculer. Au même instant, les brigands s'approchèrent de lui, tandis que d'autres encore sortaient à leur tour de la forêt.

Tennyson ne flancha pas. D'une voix posée, il lança un ordre aux six disciples qui l'entouraient. Aussitôt, ceux-ci s'agenouillèrent en demi-cercle et entonnèrent un chant dans une langue inconnue. Le prophète pointa son bâton vers les brigands qui continuaient d'avancer dans sa direction.

Soudain, un son étrange et discordant sortit de la bouche des chanteurs – une longue note stridente, vibrante, qui paraissait palpiter de manière surnaturelle. Tennyson brandit son bâton vers le ciel pendant que ses compagnons chantaient plus fort encore.

Le résultat fut instantané : le chef des brigands s'immobilisa avant de vaciller vers l'arrière, comme frappé par une force invisible. Ses hommes, qui parurent eux aussi perdre l'usage de leurs bras et de leurs jambes, se mirent à tourner en rond d'un pas titubant. Certains levaient les mains devant eux comme pour repousser des coups. Tous poussaient des hurlements de douleur et de terreur.

Les disciples s'interrompirent quelques secondes pour reprendre leur souffle avant d'entonner de nouveau la même note, encore plus sonore, pendant que Tennyson leur faisait signe de se relever. Sans relâcher la note, qui semblait les précéder, ils se dirigèrent lentement vers la troupe désorganisée qui ne put en supporter davantage : les brigands commencèrent à rebrousser chemin et à fuir en trébuchant vers la forêt. Lorsque le dernier d'entre eux eut disparu, le prophète intima le silence à ses compagnons.

Tennyson se tourna alors vers les habitants de Mountshannon, qui avaient assisté, bouche bée, à cette scène. L'air radieux, il leur ouvrit grand les bras, comme s'il avait eu l'intention de les serrer tous contre lui.

— Louange au dieu Alseiass qui a su nous protéger ! tonna-t-il.

À ces mots, le sortilège fut rompu : tous les villageois s'empressèrent d'aller l'entourer, en criant son nom et celui de son dieu. Certains s'agenouillaient devant lui, d'autres cherchaient à le toucher. Tennyson les bénissait sans se départir de son sourire.

Halt et Horace, restés à l'écart, échangèrent un regard.

— Bizarre, dit pensivement le jeune guerrier en se grattant le menton, la façon dont ces brigands ont été mis hors de combat. Une seule note a suffi...

— En effet.

— J'ai remarqué une chose... poursuivit Horace. Ils étaient soi-disant terrifiés, désorientés et incapables de contrôler leurs mouvements. Pourtant, aucun d'eux n'a lâché son épée.

controler leurs mouvements. Pourtant, aucun d'eux n'a lâché son épée.



25

Tout au long du jour, Will fit aller Folâtre à grandes foulées. Ce n'était pas le galop forcé des chevaux de Rôdeurs, mais cette allure lui permettait toutefois d'avalier les kilomètres qui le séparaient de Mountshannon et il savait que sa monture garderait le rythme aussi longtemps que nécessaire.

Il savait également qu'il atteindrait le village après Driscoll, car le chemin que suivait Will était plus long et sinueux que la route prise par le brigand et ses trente hommes.

Le Rôdeur était cependant convaincu que ces derniers n'avaient pas l'intention d'attaquer Mountshannon, même s'il ignorait encore pour quelle raison. Driscoll avait mentionné un « prophète », probablement Tennyson. Il ne voyait pas encore comment s'assemblaient les pièces du puzzle, ni le rôle que ce dernier y jouerait, mais il était évident que la véritable attaque serait lancée contre Craikennis, le jour suivant.

Will arriva à Mountshannon en milieu d'après-midi. En passant devant le poste de garde, près du pont, il s'étonna de le trouver désert. L'espace d'un instant, il craignit le pire. Mais alors qu'il s'engageait dans la grand-rue, il entendit du bruit venir de l'autre bout du village. Des chants, des cris, des rires.

— Des réjouissances ? dit-il à Folâtre. Je me demande si Halt et Horace prennent eux aussi du bon temps...

Un peu plus loin, il découvrit que tous les habitants étaient rassemblés dans une vaste prairie, à l'extérieur des barricades, où se déroulait un marché. Pourtant, les gens avaient abandonné les étals et les enclos pour se regrouper devant un grand pavillon qui se dressait au sud-ouest du terrain.

Il tira sur les rênes de son cheval et resta dans l'ombre d'une maison pour observer la scène. Dans un autre coin de la prairie, il aperçut les tentes d'Horace et de Halt. Aucun signe de ses compagnons, toutefois.

Il tourna son attention vers le pavillon, entouré d'une foule villageoise en liesse. Plusieurs feux avaient été allumés, au-dessus desquels rôtissaient des viandes ; un tonneau de bière trônait sur une table. Visiblement, nombre de gens s'étaient déjà bien servis.

Au centre, il distingua quelques silhouettes en robes blanches. L'homme de haute taille, plutôt costaud, aux cheveux gris, devait être Tennyson, pensa-t-il. Il était au centre de l'attention, un flot constant de villageois allant lui toucher le bras, lui donner de petites tapes dans le dos et lui offrir des morceaux de viande grillée.

— Il s'est passé quelque chose, conclut le Rôdeur.

Il repéra enfin Halt et Horace, à l'écart de la foule. Au même instant, le premier se tourna et ses yeux croisèrent ceux de Will. Il donna un petit coup de coude à Horace, et désigna discrètement les deux tentes, à une cinquantaine de mètres du jeune Rôdeur. Celui-ci hocha la tête et fit avancer Folâtre au pas. Il contourna les étals du marché pour éviter d'être remarqué – même en sachant qu'il y avait peu de chance pour que quelqu'un regarde dans sa direction, les gens étant trop affairés autour de Tennyson et de ses disciples.

En arrivant devant les tentes, il dessella son cheval et l'étrilla avec soin. L'animal, qui avait eu une rude journée, méritait qu'on s'occupe de lui. Après quoi Will tira une pomme de son sac et la tendit à Folâtre, qui mordit dedans avec félicité, tandis que son maître lui flattait l'encolure. Le petit cheval était occupé à renifler les poches de Will, en quête d'un second fruit, quand Halt et Horace vinrent les rejoindre. Voyant que Folâtre insistait, le jeune Rôdeur fouilla dans son sac et y dénicha une autre pomme.

Rôdeur roula dans son sac et y dénicha une autre pomme.

— Tu le gâtes trop, fit observer Halt.

— Toi aussi, tu gâtes Abelard, répliqua Will.

— C'est vrai, reconnut le Rôdeur après un instant de réflexion.

— Bienvenue, en tout cas, dit Horace, qui préférait ne pas se mêler de cette conversation.

Quand les Rôdeurs se mettaient à parler de leurs chevaux, il était généralement difficile de les interrompre, le jeune chevalier le savait.

Will s'étira, avec l'impression d'entendre craquer ses muscles raidis. La chevauchée avait été longue et il mourait de soif. Il jeta au pot de tisane, posé près du feu, un regard qui en disait long.

— Je m'en charge, déclara Horace.

Il vida sa gourde dans le pot, puis souffla sur les braises pour raviver les flammes. Il ajouta quelques poignées de petit bois avant de faire chauffer le récipient.

Will s'assit près du feu et s'adossa à une bûche en poussant un soupir de contentement. D'un signe de tête, il indiqua les réjouissances bruyantes qui se déroulaient à l'autre bout de la prairie.

— Si je comprends bien, c'est lui, notre ami Tennyson ?

— Oui, un véritable héros dans le coin, répondit Halt, non sans ironie.

— Il a sauvé le village d'un sort atroce, ajouta Horace en jetant quelques feuilles de tisane dans le pot.

Will regarda tour à tour ses deux compagnons, attendant d'en apprendre davantage.

— Des brigands ont tenté d'attaquer Mountshannon il y a quelques heures, expliqua le Rôdeur. Des hommes en armes sont sortis de ces bois et ont menacé les habitants. Notre ami Tennyson s'est calmement avancé et les a forcés à partir.

— Grâce au chant de ses disciples, précisa le chevalier.

— En effet, acquiesça Halt. Il a suffi d'une note pour que les brigands se mettent à vaciller, les mains sur les oreilles.

— Ils chantaient si mal que ça ? s'étonna Will, sarcastique.

Il avait une petite idée de la manière dont les choses s'étaient passées. À présent, le commentaire de Driscoll à propos du prophète s'éclairait un peu.

— Horace estime qu'ils ont de très belles voix. Mais la personnalité de Tennyson et la puissance de son dieu ont suffi à mettre en déroute une force de quatre-vingts hommes.

— Trente, intervint Will. Ils n'étaient que trente, et leur meneur s'appelle Driscoll.

— Il est vrai que nous n'en avons vu qu'une trentaine, confirma Horace. Ce Driscoll a pourtant prétendu qu'il en avait cinquante autres dans la forêt. Après tout, pourquoi attaquer un village comme celui-ci avec seulement trente brigands ?

— Il n'a jamais eu l'intention d'attaquer, répondit Will.

— Comment sais-tu tout ça ? s'enquit Halt, curieux.

— Hier soir, j'ai surpris une discussion dans la tente du chef des brigands. Ils n'avaient pas prévu de s'en prendre à Mountshannon. En revanche, l'un d'eux a expliqué qu'ils se rendaient ensuite à Craikennis, en précisant : « Cette fois, aucun prophète ne sera là pour nous faire déguerpir. »

— Ainsi que Tennyson l'a fait ici, constata le vieux Rôdeur.

— Exactement. Mais demain ils seront bel et bien quatre-vingts, car la troupe de Driscoll est censée retrouver une force de cinquante autres hommes. Et ils n'épargneront personne.

Will s'assombrit en se rappelant ce qu'il avait découvert à Duffy's Ford. Il savait à quel point ces brigands pouvaient se montrer impitoyables.

Halt se gratta la barbe d'un air pensif.

— Par conséquent, leur présence ici a simplement permis à Tennyson de faire une démonstration de ses pouvoirs.

— Et de prouver qu'il était capable de protéger le village, ajouta Horace. Vous vous souvenez de ce qu'il a demandé hier : « Qui peut vous protéger ? » Aujourd'hui, il a apporté une réponse aux habitants : « Alseiass, le Dieu Doré. »

— Tu as raison, dit Halt, préoccupé. Et forcément, le pillage de Craikennis montrera ce qui peut arriver lorsque Tennyson n'est pas dans les parages.

— Les villageois vont être massacrés, affirma Will. Sur une plus grande échelle qu'à Duffy's Ford.

— Oui, je suis du même avis, répondit Halt. Ce sera une leçon pour la population de Clonmel. Avec Tennyson, nous sommes en sécurité, se diront-ils. Sans lui, c'est la mort assurée. C'est l'événement marquant dont il a besoin pour asseoir son pouvoir.

— Il va falloir faire quelque chose, déclara Horace, qui sentait sa colère monter en imaginant les villageois sans défense.

Lorsqu'il avait été adoubé par le roi Duncan, le jeune chevalier avait fait le serment de protéger les plus faibles et les plus démunis.

Halt hocha la tête.

— En selle, ordonna-t-il. Nous laisserons les tentes ici pour que personne ne se doute de notre départ. Je n'ai pas envie que Tennyson se demande pourquoi nous avons filé aussi soudainement. Nous devons arriver à Craikennis ce soir pour avertir les habitants. De cette façon, ils pourront organiser leur défense.

— Et nous ? s'enquit Will. Allons-nous directement prendre part à tout ceci ?

Halt dévisagea ses deux compagnons. Le visage de son ancien apprenti était grave et déterminé. Quant au jeune guerrier, il bouillait de rage et d'indignation.

— Je crois bien que oui, répondit le Rôdeur.



26

Ils firent un large détour pour sortir de Mountshannon. Halt ignorait si Tennyson épiait leurs mouvements, mais si c'était le cas, il les avait vus partir vers le sud-ouest. Une fois qu'ils se furent éloignés du village, ils empruntèrent des chemins secondaires pour retrouver la direction de Craikennis, à l'est.

— Au fait, quel est le nom de celui qui a mené la fausse attaque ? demanda Halt à Will au bout d'un moment. J'ai oublié.

— Driscoll.

— Nous devons nous assurer de ne pas tomber sur sa troupe. Garde les yeux au sol et préviens-moi si tu découvres la moindre trace de leur passage.

Will acquiesça. Ils avaient conscience que la destination de Driscoll et de sa bande était la même que la leur. Mais en fin de journée, le jeune Rôdeur n'avait rien détecté. Halt en conclut que l'ennemi avait pris un autre itinéraire.

Après la tombée de la nuit, ils poursuivirent leur chevauchée à la lueur de la lune, qui s'était levée. Pour rattraper le temps perdu, ils coupèrent à travers la campagne. Aux alentours de neuf heures du soir, ils aperçurent les lumières du village dans le lointain. Les trois voyageurs s'arrêtèrent pour jauger la situation. Ils se trouvaient sur un petit promontoire d'où ils voyaient la route principale conduisant au bourg – c'était par là que Padraig et ses hommes étaient censés arriver le lendemain. Pour l'heure, elle était déserte.

— Tout me paraît paisible, dit Halt. Gardez pourtant les yeux et les oreilles bien ouverts.

Ils repartirent, traversèrent un autre champ puis regagnèrent la route. Comme lors de leur précédente visite, deux hommes surveillaient l'entrée de Craikennis. Halt avait espéré qu'il s'agirait de ceux qu'il avait déjà rencontrés car cela leur aurait évité de se présenter de nouveau. Malheureusement, les gardes étaient différents. Ils s'avancèrent et l'un d'eux leva la main pour ordonner aux trois cavaliers de ne pas aller plus loin.

— Quel imbécile, marmonna le vieux Rôdeur. Si nous étions venus leur causer des problèmes, nous aurions tout simplement forcé le passage avec nos chevaux.

La sentinelle, méfiante, s'approcha d'eux. Ce n'étaient pas des voyageurs ordinaires, songeait-elle. Deux d'entre eux, montés sur de petits chevaux hirsutes, portaient des capes mouchetée et des arcs immenses. Le troisième, plus grand, était perché sur un lourd destrier. Une longue épée pendait à sa ceinture et un bouclier arrondi était accroché à l'arrière de sa selle.

Ces individus étaient des combattants. Le garde prit soudain conscience qu'ils étaient deux contre trois.

— Que voulez-vous ? lança-t-il d'une voix hésitante, abrupte, plus aiguë qu'il ne l'aurait voulu.

Le meneur du petit groupe, l'homme barbu, se pencha pour s'appuyer sur le pommeau de sa selle.

— Nous ne vous ferons pas le moindre mal, répondit-il posément, pour le rassurer.

— N'avancez pas ! répliqua la sentinelle, dont la seule arme était une lourde masse.

Il regrettait d'avoir oublié sa lance dans son abri, contrairement à son compagnon.

— Nous restons où nous sommes, dit Halt d'un ton raisonnable. Cependant, nous avons à parler à ton officier.

— Mon... quoi ? s'étonna la sentinelle.

— Le chef de ton village, si tu préfères, précisa le Rôdeur, comprenant que l'homme n'était pas un militaire. Ou le responsable de la garde. Quelqu'un qui représente tous les habitants.

La sentinelle le dévisagea d'un air soupçonneux. S'il envoyait Finneas, son camarade, au village, il serait contraint de rester seul face à ces trois étrangers. L'idée ne lui plaisait guère. Mais au moins, s'il allait chercher le chef, il ne serait plus responsable de cette situation.

— Il dort, finit-il par répondre pour gagner du temps. Revenez demain.

— Mettez pied à terre, ordonna le Rôdeur à ses deux compagnons.

Tous trois descendirent de cheval, en dépit des protestations stridentes du garde.

— Non ! Pas question ! Faites demi-tour, vous entendez ?

Voyant que les voyageurs l'ignoraient, il s'interrompit.

— Nous allons poser nos armes ici, annonça Halt en plaçant son arc dans l'herbe, au bord de la route.

Will l'imita et Horace ôta à son tour sa ceinture, à laquelle était accrochée son épée. Après quoi les trois voyageurs allèrent se placer à bonne distance du talus.

— Voilà, reprit Halt. À présent, va chercher ton chef. S'il te plaît, insista-t-il après une brève pause.

Les deux villageois échangèrent un regard. Puis le dénommé Finneas haussa les épaules. Ces étrangers paraissaient dignes de confiance, songea-t-il.

— Va trouver Connell, dit-il à son camarade. Je garde un œil sur eux.

Ce dernier, involontairement, poussa un soupir soulagé. Il était content de ne plus avoir ce problème sur les bras. Toutefois, pour ne pas donner l'impression d'avoir reçu d'ordre de la part de son compagnon, il répliqua d'un ton autoritaire :

— Très bien. Surveille-les pendant que je vais réveiller Connell.

Finneas, qui n'était pas dupe de la feinte détermination de son camarade, l'observa en levant un sourcil.

— Oui, suivons donc ton idée, répondit-il non sans ironie.

— Est-ce que ça pourrait se faire avant l'aube, par hasard ? demanda Halt, exaspéré.

Le premier garde s'avança d'un pas vers le Rôdeur, la main sur le manche de sa masse.

— J'irai quand bon me semblera ! lâcha-t-il, hargneux.

— C'est-à-dire tout de suite, n'est-ce pas ? intervint Finneas.

L'autre se ressaisit et, se drapant dans sa dignité, déclara :

— Euh... Évidemment, j'y vais de suite.

Il se hâta d'entrer dans le village. À plusieurs reprises, il jeta un coup d'œil derrière lui, pour constater que les voyageurs n'avaient pas bougé et que Finneas gérait parfaitement la situation. Il accéléra le pas et finit par se mettre à courir.

Un quart d'heure plus tard, il était de retour, accompagné de Connell. Halt fut content de reconnaître ce dernier : c'était le garde qui les avait accueillis quelques jours plus tôt, Horace et lui. Il lui avait donné l'impression d'être sage et raisonnable ; il serait certainement plus facile de traiter avec lui plutôt qu'avec la sentinelle paniquée qui était allée le chercher

Malgré tout, Connell se méfiait ; il avait pris la peine de se munir d'une longue épée et d'un poignard, tous deux accrochés à sa ceinture. Alors qu'il s'approchait, le garde se précipita dans son abri pour aller récupérer sa lance.

Connell dévisagea Finneas, puis les trois inconnus, debout près de leurs chevaux.

— Eh bien, Finneas, qui sont ces gens ?

L'intéressé, qui se tenait face à eux, porta brièvement le fer de sa lance à son front pour saluer son commandant.

— Trois voyageurs, Votre Honneur, répondit-il, tout sourire. Ils ne m'ont pas créé de problème pour l'instant.

Connell scruta Halt et Horace plus attentivement.

— Je vous connais, tous les deux.

Halt se contenta d'acquiescer. Le commandant fixa Will en fronçant les sourcils.

— Toi aussi tu étais là l'autre soir, n'est-ce pas ? Je crois t'avoir déjà vu...

— C'est le ménestrel, précisa Finneas.

— Je m'en souviens, à présent, acquiesça Connell. Mais tu n'étais pas vêtu de cette cape, il me semble ? Que venez-vous faire ici, au juste ? ajouta-t-il en s'adressant cette fois aux trois hommes.

Il portait la main au pommeau de son épée quand il remarqua tout à coup les arcs et l'épée des voyageurs, posés au bord de la route. Il se détendit quelque peu, mais resta sur ses gardes et fixa Halt d'un œil noir.

— Si je comprends bien, dit-il, tu n'es pas un berger venu acheter des moutons ?

— En effet, tu as raison, répondit le Rôdeur.

— Tu m'as donc menti. Pour quelle raison ? demanda-t-il d'un ton bourru, avec une note de défi.

— Nous ne savions pas exactement où nous mettions les pieds, expliqua Halt sans se départir de son calme.

Il ne semblait pas se soucier d'avoir été traité de menteur.

— Nous vivons des temps troublés, comme tu le sais.

— Oui, mais si les gens se mettent à rôder par chez nous se faisant passer pour ce qu'ils ne sont pas, cela ne risque pas d'arranger les choses, rétorqua Connell, irrité.

Il entendit soudain un bruit derrière lui, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et fut soulagé de voir une douzaine de ses gardes qui descendaient la grand-rue à petites foulées. Quand la sentinelle était venue le trouver, Connell avait envoyé son fils réveiller ses hommes, leur dire de s'armer et de venir le rejoindre à l'entrée du bourg. Maintenant que ces renforts arrivaient, il sentit qu'il allait pouvoir prendre le contrôle de la situation.

Horace soupira. Il préférait les approches directes et cette discussion commençait à l'agacer. Ses amis et lui étaient là pour secourir les habitants de Craikennis, non pour perdre leur temps à bavarder au milieu de la route. Connell, s'apercevant de son exaspération, se tourna vers lui.

— Tu as quelque chose à dire, gamin ? s'enquit-il.

— Si j'étais toi, le prévint Halt, j'évitais d'employer le terme de « gamin » avec autant de désinvolture.

Connell l'ignora. Ce fut Horace qui répondit :

— Oui, j'ai quelque chose à dire. Mes compagnons et moi sommes venus pour vous aider. Si vous continuez à nous faire patienter ici plus longtemps, en nous accusant et en proférant des insultes, nous partirons et vous vous débrouillerez avec les brigands.

Il paraissait très sûr de lui pour quelqu'un de si jeune, pensa Connell.

— Les brigands ? De quels brigands parles-tu ?

— Une bande d'environ quatre-vingts hommes se dirige vers Craikennis. Ils ont l'intention d'attaquer votre village demain. Nous sommes ici pour vous avertir et vous offrir notre aide. Mais si vous préférez, retournez vous coucher et nous, nous passerons notre chemin. Cela ne nous fera ni chaud ni froid.

Jusqu'à présent. Craikennis n'avait pas eu affaire aux hors-la-loi qui semaient la terreur dans la région et dans le

sud de Clonmel ; peu à peu, ces troubles s'étaient propagés vers le nord, pareils à une tache d'encre se répandant sur un parchemin.

— Comment être certain que vous n'êtes pas de mèche avec eux ? demanda Connell.

Il regretta aussitôt sa question. Si c'était le cas, les voyageurs se garderaient bien de l'admettre. Et son indécision n'en était que plus visible.

— Qui êtes-vous, exactement ? s'empressa-t-il de poursuivre, mécontent.

— Nous sommes des Rôdeurs du roi d'Araluen, répondit Halt en indiquant Will et lui. Et ce grand jeune homme, qui fait de son mieux pour contenir son irritation, est un chevalier de la cour royale d'Araluen.

Connell parut intrigué. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'étaient des Rôdeurs. Des éclaireurs ou des gardes forestiers, peut-être ? En revanche, il savait reconnaître un chevalier quand il en voyait un, et le garçon, en dépit de sa jeunesse, avait l'allure d'un véritable guerrier.

— Votre souverain n'a aucune autorité à Clonmel, répliqua-t-il. C'est le roi Ferris qui règne sur ce royaume... enfin, façon de parler, ajouta-t-il, un brin de dédain dans la voix.

Will, qui l'avait détecté, se tourna vers son ancien maître. Ce dernier resta impassible.

— Peu importe, reprit Halt. Nous sommes tous les trois entraînés au combat et nous pourrions vous être utiles.

Connell se gratta l'oreille, examina ses ongles et finit par répondre :

— En effet. Mais si une attaque est imminente, il ne serait pas très sage de laisser pénétrer trois combattants dans notre village.

— Dans ce cas, nous n'y entrerons pas, se hâta de répondre le vieux Rôdeur. Nous camperons dans le bois. Si rien ne survient demain, nous repartirons. Mais si les brigands s'en prennent à Craikennis, vous apprécierez peut-être quelque renfort.

— En quoi trois hommes de plus me seraient-ils utiles contre quatre-vingts brigands ? s'enquit Connell.

— Cela dépend des trois hommes en question, intervint alors Will.

— Bien dit, déclara Halt en se tournant vers son ancien apprenti pour lui sourire, avant de s'adresser de nouveau au commandant. Quelle que soit l'aide que nous pouvons t'offrir, ce sera mieux que rien. Je veux surtout être certain que votre défense sera prête, et tes hommes sur le pied de guerre. L'ennemi cherchera à vous surprendre. S'il s'aperçoit que vous l'attendez, peut-être aura-t-il davantage de mal à mener son attaque.

Connell réfléchit un instant.

— Cela me semble logique, acquiesça-t-il. Je posterai des gardes dès l'aube, comme chaque jour.

— Dans ce cas, procède ainsi, mais il y a de fortes chances pour qu'ils n'attaquent pas si tôt. Par expérience, je crois qu'ils attendront que vous relâchiez votre vigilance pour lancer une attaque aux alentours de midi, quand tout le monde se détendra autour d'un bon repas après une matinée de travail.

Connell fixa le Rôdeur. Il était petit, pour un guerrier, pensa-t-il. Il émanait pourtant de lui assurance et autorité. Il comprit que, si une bataille devait avoir lieu, il préférerait se battre aux côtés de cet homme, et non contre lui.

— Excellent conseil, répondit le commandant. Où allez-vous dormir ?

Halt indiqua la forêt qui s'étendait au nord de Craikennis.

— Par là-bas. Et demain, nous prendrons position sur cette petite colline, à la lisière des arbres.

Connell s'avança et tendit la main au Rôdeur. Il se sentait un peu mal à l'aise, prenant conscience qu'il s'était sans doute un peu trop méfié de cet homme, venu aider son village.

— Je vous suis reconnaissant de nous avoir avertis.

Halt accepta de lui serrer la main.

— Tu me remercieras demain, si nous sommes encore en vie.

Les trois voyageurs ramassèrent leurs armes, enfourchèrent leurs montures et s'éloignèrent à travers champs.

Au bout d'une centaine de mètres, Horace vint se placer à la hauteur du Rôdeur.

— Halt ?

— Quelque chose te tracasse ?

— Oui. Je viens de me rappeler qu'on avait laissé nos tentes à Mountshannon.

Halt poussa un profond soupir.

— Oui, je me le suis rappelé moi aussi... juste après avoir annoncé à ce Connell que nous irions dormir dans les bois.

Horace leva les yeux vers le ciel, qui se couvrait de nuages sombres.

— Croyez-vous qu'il va pleuvoir cette nuit ? s'enquit-il.

— J'en suis certain, répliqua Halt d'un air morose.



27

En effet, il plut pendant la nuit – une légère averse qui ne dura qu’une quinzaine de minutes, peu après minuit. Mais le camp des trois compagnons était plus confortable que Halt et Horace ne l’avaient redouté : ils avaient oublié que Will avait gardé son équipement et sa tente. Même si celle-ci était normalement conçue pour abriter une seule personne, il était possible de s’y allonger à deux ; et, bien entendu, l’un d’eux resta à l’extérieur pour monter la garde.

Will fut le dernier à prendre la relève. Alors que l’aube se levait sur la campagne et que les oiseaux se mettaient à chanter, Halt rampa hors de la petite tente.

Le vieux Rôdeur, irrité, examina ses chausses, mouillées au niveau des genoux. Il s’étira et s’en fut retrouver Will. Celui-ci, enveloppé dans sa cape, surveillait la route.

— Aucun signe ? demanda Halt.

— Pas encore. Je croyais que, selon toi, une attaque aux aurores était peu probable ?

Le Rôdeur attrapa la gourde du jeune homme ; il prit une gorgée d’eau, se rinça la bouche et cracha par terre.

— C’est vrai. Mais ils pourraient en décider autrement.

— Oh, je vois, dit Will. On est dans le cas suivant : comme ils croient que je pense qu’ils agiront selon le plan A, par conséquent, ils suivront le plan B parce que je n’aurais pas pensé qu’ils puissent y penser, mais finalement, comme je crois savoir ce qu’ils pensent, ils appliqueront le plan A parce que je n’aurais pas cru qu’ils puissent y penser.

Halt le dévisagea un long moment.

— Tu sais, je suis presque tenté de te demander de me répéter ça.

Le jeune homme lui décocha un sourire contrit.

— Je ne pense pas en être capable.

Halt se mit à fouiller dans le sac de Will pour en tirer son pot à tisane.

— Que dirais-tu d’allumer un feu ? suggéra-t-il. De la route, personne ne le verra. Et même si ces brigands détectent une odeur de fumée, ils s’imagineront qu’elle vient de Craikennis.

Will se réjouit de cette proposition. Quelques minutes plus tard, Horace s’extirpa à son tour de la tente, en prenant garde de ne pas laisser ses genoux toucher le sol humide. Halt lui lança un regard noir en le voyant ainsi, en équilibre sur ses mains et ses pieds, se redresser avec agilité.

— Je déteste la jeunesse, marmonna le vieux Rôdeur.

Le chevalier se dirigea vers le feu, prit une tasse de tisane qu’il alla porter à Will, puis but la sienne. Le breuvage leur fit du bien après une nuit à la dure, bien que Halt se sente plus courbaturé que ses compagnons. Lorsqu’il grommela une nouvelle remarque à propos de la jeunesse, Horace et Will choisirent, avec sagesse, de l’ignorer.

— Quel est le programme des réjouissances, Halt ? demanda Horace au bout d’un instant.

Le Rôdeur pointa un doigt vers une éminence située à quelques mètres de la lisière de la forêt.

— Voilà où nous allons nous poster. Will et moi allons tâcher de réduire les effectifs de ce Padraig. Ne prends aucun risque inutile, ajouta-t-il à l'attention de son ancien apprenti. Et chaque fois que tu le pourras, tire avec l'idée de blesser.

Puis, devinant la question muette dans le regard du jeune Rôdeur, il précisa :

— Je sais, ces brigands sont des meurtriers et je n'aurai aucun scrupule à les tuer. Mais un blessé oblige ses camarades à s'occuper de lui, ce qui exclut d'autres combattants de la bataille.

— Je croyais que votre grand âge vous avait rendu sentimental, fit observer Horace, un sourire malicieux aux lèvres.

Le Rôdeur ne dit mot, se contentant de fixer le chevalier d'un air furieux. Horace regretta alors d'avoir parlé de « grand âge ». Ces derniers temps, il avait remarqué que Halt se vexait aisément lorsqu'on abordait ce sujet.

— Désolé, finit-il par bafouiller.

Le vieux Rôdeur resta silencieux et Horace, très gêné, baissa soudain les yeux vers sa boucle de ceinture, qu'il se mit à rajuster avec le plus grand soin. Halt le laissa souffrir quelques instants, puis lui fit signe de le suivre.

— Tu resteras sur ton cheval, mais à l'écart, que l'ennemi ne puisse te voir. Tu nous rejoindras quand je t'appellerai. Et je veux aussi que tu enfiles ceci par-dessus ton bouclier.

Il sortit de son sac de selle un morceau d'étoffe, qu'il tendit au jeune homme. C'était une pièce de lin épais, arrondie, un peu plus large que son écu, bordée d'une cordelette. Les chevaliers s'en servaient parfois lors des tournois, lorsqu'ils voulaient dissimuler leurs armoiries pour combattre incognito.

Mais le tissu n'était pas vierge : au centre était brodé un motif étrange et frappant – un cercle orange foncé dont la partie inférieure était traversée d'une ligne noire. Ceci rappela quelque chose à Horace, mais quoi ?

— C'est l'insigne du Guerrier du Levant, expliqua Halt.

Le chevalier inclina la tête sur le côté d'un air interrogateur.

— Un héros de la mythologie hibernienne, poursuivit le Rôdeur. La légende relate que lorsque les royaumes seront en péril, le Guerrier du Levant apparaîtra à l'est et viendra restaurer l'ordre et la paix.

— Et vous voulez que j'endosse son rôle ?

— Aujourd'hui, tu feras renaître cette légende, affirma Halt, une fois que tu auras sauvé le village de Craikennis de deux cents brigands.

— Quatre-vingts, rectifia Will.

— Je sais, répondit son ancien maître. Mais ils seront deux cents quand j'aurai terminé de raconter la bataille qui s'annonce. Peut-être pourrais-tu aussi composer une ballade pour louer les hauts faits du Guerrier du Levant, Will ?

— Cette idée n'est pas faite pour me déplaire, répliqua Horace, souriant, en ignorant le regard peiné que lui lança son ami. Cependant, Halt, que vient faire cette légende dans la situation qui nous occupe ?

— Nous allons combattre le feu par le feu. Tennyson prétend avoir le soutien du tout-puissant Alseiass, le dernier espoir pour Clonmel. Et les gens sont de plus en plus nombreux à croire à ce message. Par conséquent, nous allons leur offrir une alternative : le Guerrier du Levant. Tôt ou tard, Tennyson devra en tenir compte. Et quand cela surviendra, nous le ferons déguerpir de ce royaume.

— Pourquoi ne pas tout simplement le capturer et nous débarrasser de lui sans avoir à jouer toute cette comédie ? demanda Will.

— Nous le pourrions, c'est vrai. Mais il nous faut également réduire son pouvoir à néant et rompre l'emprise qu'il a sur la population. Et il faut agir ouvertement, afin que les gens comprennent qui il est vraiment. Sinon, il sera considéré comme un martyr, l'un de ses disciples prendra la relève et les Bannis poursuivront leurs méfaits. Pourquoi ont-ils réussi à s'imposer jusqu'ici ? Parce que le pouvoir était à prendre ! Le roi est faible, incompetent. Tennyson a profité de cette absence d'autorité pour fournir un symbole autour duquel les habitants peuvent se rallier : Alseiass. Nous devons discréditer à la fois Tennyson et son dieu en proposant une alternative fiable et

visible.

— Vous voulez dire qu'on va m'honorer comme une divinité ? demanda Horace.

— D'une certaine façon, oui, reconnut Halt non sans réticence.

Horace paraissait ravi.

— Dans ce cas, peut-être devriez-vous me montrer un petit peu plus de respect, vous deux...

— Tu peux toujours courir, rétorqua Will.

Le visage d'Horace s'illumina encore davantage.

— L'idée de vous avoir comme acolytes me réjouit.

Les deux Rôleurs échangèrent un regard.

— Ça suffit ! déclarèrent-ils à l'unisson.

Les heures passèrent. Quand le soleil eut séché sa tente, Will la replia et rangea son équipement, ne gardant que le strict nécessaire pour cuisiner – dont, bien entendu, l'irremplaçable pot qui lui servait pour la tisane.

Horace nettoya ses armes et les affûta à l'aide d'une pierre à aiguiser qu'il fit aller et venir le long de sa lame déjà acérée, laquelle laissait échapper un plaisant crissement. Il prépara sa cotte de mailles et son heaume afin de pouvoir les enfiler au plus vite si besoin était, et sella Caracole, son destrier. Il vérifia avec minutie ses harnais, sans pourtant resserrer les sangles de la selle dans l'immédiat.

Pendant ce temps, on s'affairait dans le village. Il n'y avait plus de sentinelle dans le poste de garde qui se trouvait à l'entrée du bourg ; cependant, les hommes se déplaçaient derrière la barricade en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, et leurs voix portaient jusqu'aux trois compagnons installés dans le bois. Par instants, le soleil matinal se reflétait dans les lames et les casques.

— Apparemment, Connell a pris tes avertissements au sérieux, dit Will à Halt.

Celui-ci était adossé à un arbre, près de la route qu'il avait passé la matinée à surveiller. Il acquiesça.

— Il a l'air raisonnable. J'espère seulement qu'il ne dévoilera pas trop vite son jeu. Mieux vaudrait que Padraig ne sache pas que Craikennis s'attend à une attaque.

— J'ai pourtant l'impression qu'il cherchera d'abord à faire une démonstration de force pour éviter une bataille.

— Il ne l'évitera pas, affirma le vieux Rôleur.

— Nous le savons, toi et moi. Mais Connell, lui, le sait-il ?

Il s'avéra malgré tout que Connell comprenait l'importance d'un effet de surprise, qui jouerait en leur faveur. De même, il était conscient que le combat à venir serait inévitable. Alors que midi approchait, les trois compagnons virent que tout s'apaisait peu à peu derrière la barricade. Les hommes cessèrent de tendre le cou pour observer la route et les bavardages se turent. Bientôt, le bourg sembla paisible, comme endormi. Aucun signe des défenseurs, nul mouvement permettant de deviner que Craikennis s'attendait à être attaqué. Le soleil était chaud et les insectes bourdonnaient doucement. C'était une journée tranquille et normale au milieu de la campagne – jusqu'au moment où la voix de Halt se fit entendre :

— Les voilà.



28

Will et Horace s'étaient assoupis non loin de l'arbre contre lequel Halt était appuyé. En matière de campagne militaire, ils étaient assez chevronnés pour savoir qu'ils ne gagneraient rien à rester tendus, à attendre le déclenchement des événements. Mieux valait qu'ils économisent leurs forces en se reposant. Lorsque Halt les avertit de l'arrivée de l'ennemi, ils sursautèrent, portant d'instinct la main à leurs armes.

— Du calme, dit le vieux Rôdeur. Ce ne sont que des éclaireurs.

Il leur montra un endroit, à quelques centaines de mètres de là, où la route passait sur une crête. Trois hommes étaient soudain apparus ; ils se déplaçaient furtivement, comme si avancer courbé pouvait leur éviter d'être vus. Ils s'immobilisèrent pour observer le village, où tout semblait paisible. L'un d'eux plaça sa main en visière. Puis, constatant que personne ne les avait aperçus, ils se retournèrent pour faire signe au reste de la troupe.

Peu à peu, les brigands approchèrent, disposés en deux colonnes de chaque côté de la route. Halt et ses compagnons percevaient le faible tintement de leurs armes et de leur équipement. La plupart allaient à pied, tandis que Padraig et quatre de ses officiers étaient à cheval – de petits animaux, cependant, qui n'étaient pas entraînés au combat comme le destrier d'Horace.

Le jeune guerrier s'empressa de rejoindre Caracole et de resserrer les sangles de sa selle. Celui-ci, sentant que son cavalier allait avoir besoin de lui, s'ébrouait avec impatience ; son maître l'apaisait en lui flattant l'encolure, la bride bien en main. À présent, le chevalier sentait un sentiment familier monter en lui. Ce n'était pas de la peur. Plutôt une appréhension pleine d'énergie à l'idée des combats à venir. Dès qu'il serait en selle pour charger l'adversaire, il savait que cette anxiété disparaîtrait ; c'était l'attente qui le rendait nerveux. Alors que le vieux Rôdeur et son apprenti se dirigeaient vers le promontoire, il se demanda si ses deux compagnons éprouaient la même chose. Horace sourit. Même si Will était un Rôdeur à part entière, il avait toujours l'impression qu'il était encore l'apprenti de Halt.

— Nous resterons cachés derrière le sommet de ce tertre, disait Halt. Si seuls nos visages et nos épaules sont visibles, peut-être ne devineront-ils pas d'où nous tirons, ni de quel effectif nous disposons.

— De quel effectif veux-tu parler ? ironisa Will.

Le vieux Rôdeur jeta un coup d'œil à Horace, qui se tenait calmement près de Caracole.

— Il a l'air plutôt tranquille, fit-il remarquer.

— C'est toujours ainsi, avec lui, répondit Will. Je ne sais pas comment il fait. Moi, j'ai le ventre constamment noué dans ce genre de situation.

Cela ne le dérangeait pas d'avouer sa nervosité. Il y avait longtemps, Halt lui avait appris qu'un homme qui n'éprouvait aucune angoisse avant un combat n'était pas quelqu'un de courageux – mais soit idiot, soit trop sûr de lui. Deux qualités souvent fatales.

— Nous avons de la chance d'avoir Horace pour nous seconder, fit observer Halt. Tiens, ajouta-t-il en indiquant l'ennemi, ils se préparent.

Les brigands s'étaient en effet arrêtés à cinquante mètres de Craikennis et commençaient à se déployer, tandis que Padraig et ses officiers restaient à l'arrière. Du village, un cri d'alarme s'éleva, puis une cloche se mit à sonner. Un homme apparut sur la barricade. C'était Connell.

— Halte-là ! N'avancez pas davantage !

Des cris paniqués retentirent dans le village. La cloche continuait de sonner et plusieurs habitants prirent place sur la barricade. Cependant, ils étaient peu nombreux et tous arboraient une mine inquiète et surprise. Padraig, qui devait savoir qu'il ne servait à rien de parlementer (puisque cela aurait donné aux villageois du temps pour organiser leur défense), brandit son épée.

— En avant ! proféra-t-il.

Ses hommes se mirent en marche d'un pas alerte – mais sans courir, pour éviter d'arriver essoufflés devant les fortifications rudimentaires.

Depuis leur poste, légèrement de côté, Halt et Will avaient une vue parfaite de l'ennemi. Une position idéale pour tirer en enfilade. Les deux rangs de brigands accélérèrent légèrement l'allure alors qu'ils s'approchaient du village.

— Trois flèches, ordonna Halt. Vise le centre du premier rang.

Admiratif, Horace, à l'arrière, observa les deux Rôdeurs décocher leurs traits les uns après les autres. En l'espace de quelques secondes, les six flèches fendirent l'air. Et, en l'espace de quelques secondes, six hommes du premier rang tombèrent. Deux d'entre eux n'émirent aucun son. Les autres poussèrent des cris de douleur et lâchèrent leurs armes. L'un des blessés entraîna certains de ses camarades dans sa chute, alors qu'il roulait sur le côté en essayant d'arracher la flèche fichée dans son épaule, avant de s'effondrer en gémissant.

Ceux qui entouraient les hommes touchés s'immobilisèrent, en pleine confusion, pendant qu'autour d'eux, leurs camarades continuaient d'avancer sans s'être aperçus de l'incident.

— Le flanc gauche, maintenant, ordonna Halt.

Cinq autres hommes s'écroulèrent sous les traits des Rôdeurs. Will se rembrunit. Il avait manqué son deuxième tir : le brigand qu'il visait avait involontairement levé son bouclier en voyant un de ses camarades tomber près de lui. Furieux, Will décocha de nouveau et, cette fois, fit mouche, après que la flèche eut décrit une courbe au-dessus de l'écu du brigand.

En dépit de cette bévue initiale, la deuxième volée de flèches atteignit son but : les hommes situés sur le flanc gauche s'arrêtèrent et fouillèrent les alentours du regard afin de découvrir d'où venait la menace. Ceux qui se trouvaient sur le flanc droit poursuivirent leur progression et arrivèrent bientôt devant l'entrée du village en poussant des cris féroces.

Soudain, des défenseurs en nombre inattendu apparurent sur la barricade et répondirent de la même manière à leurs attaquants. Ils commencèrent à repousser ces derniers, qui essayaient déjà d'escalader l'obstacle de charrettes, de coffres, de balles de foin, de meubles et de planches.

Certaines armes des villageois étaient aussi improvisées que leurs fortifications – des lames de faux montées sur de longs bâtons se mêlaient aux lances et aux épées. Will aperçut plusieurs fourches, assez efficaces contre un ennemi désavantagé par sa position.

Les brigands du flanc droit, isolés du reste de la troupe, furent brutalement repoussés alors qu'ils tentaient d'ouvrir une brèche dans la défense. Ils se replièrent, abandonnant derrière eux nombre d'hommes à terre ou en travers de la barricade.

Padraig s'emportait contre ses soldats et, tout en parcourant ses lignes à cheval, hurlait des ordres pour que le reste de la bande avance à son tour. Il avait deviné que les volées de flèches venaient de la droite, mais il ne vit aucun signe de ce côté. D'après le nombre de blessés, il calcula qu'il devait y avoir une demi-douzaine d'archers dissimulés dans le bois. Il plissa les yeux dans cette direction et crut entrevoir un bref mouvement au sommet d'un tertre. Dix secondes plus tard, trois autres de ses hommes, au centre de la ligne, tombèrent sous les flèches ennemies.

Il appela un groupe de douze soldats postés à l'arrière, tous munis d'épées ou de masses, et la plupart d'un écu. Padraig pointa sa lame en direction du promontoire.

— Débarrassez-moi d'eux !

Il savait que les archers étaient généralement peu armés et qu'à la moindre menace, ils se comportaient en lâches, prêts à déguerpir. Jamais ils ne résisteraient à l'attaque de douze hommes protégés par des boucliers.

La petite troupe partit à toute allure pour rejoindre le monticule.

L'initiative de Padraig n'avait pas échappé à Halt.

— Vise le commandant et ses officiers, ordonna-t-il à Will d'un ton posé.

Et tandis que le jeune Rôdeur envoyait une rapide volée de flèches en direction de Padraig et de ses subordonnés, Halt s'occupa des hommes qui couraient vers eux. Un bouclier n'abritait jamais complètement un homme et les brigands étaient loin de se douter de l'habileté de leur adversaire. Un trait qui transperçait le mollet, la cuisse ou l'épaule d'un homme pouvait l'immobiliser aussi sûrement qu'un coup mortel. L'un après l'autre, les brigands furent hors de combat.

Will destinait sa première flèche à Padraig, mais lorsqu'il décocha, l'un des lieutenants du hors-la-loi se plaça devant lui pour lui parler et le trait du jeune Rôdeur le désarçonna. Voyant que Padraig était indemne, Will lança un juron. Décidément, la chance n'était pas de son côté ce jour-là. Il avait néanmoins déjà envoyé trois autres flèches qui atteignirent des officiers.

En l'espace de quelques secondes, Padraig se retrouva seul, entouré de chevaux privés de leurs cavaliers, lesquels gisaient dans l'herbe en se tordant de douleur. Le chef des brigands se hâta de descendre de sa monture derrière laquelle il se réfugia.

Will encochait de nouveau quand Halt l'en empêcha.

— Garde ta flèche pour plus tard.

Il avait une autre idée en tête, qui leur permettrait de se débarrasser du commandant. Pour l'heure, il leur fallait parer à plus pressé : les sept brigands que Halt n'avait pas blessés chargeaient. Le Rôdeur se tourna vers le jeune guerrier.

— Ils sont à toi ! Will, couvre Horace si nécessaire ! ajouta-t-il.

Le chevalier ne se fit pas prier. Il donna un petit coup de talon dans les flancs de Caracole et le cheval massif s'élança. Lorsqu'il émergea du bois, les brigands s'arrêtèrent, paniqués, les yeux rivés sur les lèvres retroussées du destrier et sur l'épée étincelante de son cavalier.

Ils reculèrent, mais il était déjà trop tard. Caracole percuta deux d'entre eux, projetant le premier sur le côté et piétinant le second. Horace frappa un homme sur sa droite, puis, sentant le danger qui le menaçait sur sa gauche, donna une pression de son pied dans les côtes de sa monture.

Sans attendre, celle-ci se dressa sur ses membres postérieurs pour exécuter un demi-cercle. L'épaule du cheval entra en collision avec un adversaire qui était sur le point de fondre sur Horace. L'impact propulsa l'homme à plusieurs mètres de distance. Un autre brigand se ruait déjà sur le chevalier, brandissant des deux mains une masse d'armes au long manche. Mais les réactions d'Horace étaient aussi rapides que l'éclair et son épée transperça l'épaule de l'attaquant, à quelques centimètres de sa cotte de mailles. Celui-ci trébucha et lâcha son arme en s'efforçant d'arrêter le flot de sang qui jaillissait de la plaie.

Horace fit de nouveau pivoter Caracole pour vérifier ses arrières, les sabots du cheval prêts à décapiter un autre adversaire potentiel. Un mouvement inutile, car le sixième brigand tombait déjà à genoux, en fixant d'un air incrédule la flèche noire qui venait de se ficher dans sa poitrine. Le dernier survivant regarda ses compagnons éparpillés autour de lui ; certains étaient immobiles, d'autres, en rampant, essayaient désespérément de fuir le terrible destrier et son cavalier. Il finit par jeter son épée et partit en courant.

Horace, hésitant, se tourna alors vers Halt. Celui-ci lui montrait Padraig du doigt.

— Attaque leur chef ! cria le Rôdeur avant de jeter un bref coup d'œil vers le village.

Après le premier assaut manqué, qui leur avait coûté de nombreuses pertes, les brigands s'étaient vite ressaisis et harcelaient à présent les défenseurs. Padraig était la clé de la situation, pensa Halt. Si ses hommes le voyaient vaincu, ils battraient en retraite. Horace agita son épée pour indiquer au Rôdeur qu'il avait compris. Il apercevait le commandant, toujours abrité derrière son cheval pour éviter les flèches. Le jeune chevalier eut une moue de mépris en voyant qu'il prenait garde de rester à l'écart de la bataille qui se déroulait sur la barricade. Il donna un coup de talon dans les flancs de son destrier, qui partit au galop vers Padraig.

Ce dernier, apeuré, entendit approcher les sabots qui martelaient le sol. Il avait vu avec quelle aisance le chevalier, dont l'insigne était un soleil levant, avait décimé ses hommes. Et à présent, ce même guerrier chargeait dans sa direction. Décidant qu'il valait mieux risquer les traits des archers, il se hâta de remonter en selle et de filer vers le sud. Mais Caracole, même s'il lui fallait toujours un peu de temps pour accélérer, était plus rapide que le cheval du hors-la-loi et Horace gagna sans mal du terrain sur le fuyard. Padraig lança un regard effrayé derrière lui : le chevalier était presque arrivé à sa hauteur. Avec surprise, il se rendit compte que son poursuivant était très jeune. Comment avait-il pu mettre ses hommes en déroute ? Peut-être était-ce un pur hasard. Après tout, sa troupe se composait d'assassins et de bandits, non de combattants confirmés. Padraig, lui, était un soldat bien entraîné. Il dégaina son épée, ajusta son écu à son bras gauche et fit pivoter son cheval pour faire face à son adversaire. Horace tira sur les rênes de Caracole à quelques mètres seulement du commandant, dont les yeux luisaient de haine.

— Jette ton arme et rends-toi, ordonna-t-il à Padraig. Je ne le répéterai pas deux fois.

En guise de réponse, le brigand poussa un grognement et, l'arme brandie, lança son cheval sur Horace. Caracole n'eut aucune difficulté à faire un pas de côté afin que son maître puisse dévier la lame sur son bouclier ; puis, d'un même mouvement, Horace asséna un coup d'épée dans l'écu de l'homme, qui vacilla sous la force de l'impact, manquant basculer. Padraig se ressaisit, fit reculer son cheval et chargea de nouveau. Il tenta de frapper à l'aveuglette : Horace le laissa faire, se contentant de l'épuiser tandis que son écu amortissait les coups.

À bout de souffle, trempé de sueur, Padraig s'écarta du jeune chevalier et le fixa, incrédule. Horace, de son côté, était tranquillement installé sur son destrier.

— Ce combat est inutile, déclara-t-il. Jette donc ton arme.

Le calme et l'impassibilité du guerrier eurent raison de Padraig. Il se rua encore une fois sur son ennemi, l'épée haute. Cette fois, le guerrier para avec sa propre lame tout en se rappelant les paroles de messire Rodney, qui avait été son mentor des années plus tôt. « Laisse à ton adversaire une occasion de se rendre, mais reste prudent. Pendant un duel, la chance peut toujours tourner : il suffit d'une sangle qui lâche, d'une rêne tranchée, d'un coup qui franchit ta garde. Ne prends surtout pas de risques inutiles. »

Horace soupira. Il avait déjà proposé à Padraig de se rendre, et ce à deux reprises. Rodney avait raison. Il aurait été insensé d'en faire davantage. Il leva brusquement son épée et asséna quatre coups successifs sur l'écu de Padraig, qui se couvrit de bosselures. Puis, alors que l'écho du quatrième coup résonnait encore d'un bout à l'autre du champ, Horace fit pivoter Caracole sur la gauche, se servant de cet élan pour enfoncer sa longue lame en travers du flanc exposé du brigand. L'arme transperça le corps de Padraig. Horace entendit un craquement. Son adversaire resta bien droit durant quelques secondes, une expression perplexe sur le visage, puis ses yeux se voilèrent et il vida les étriers.

La bataille continuait de faire rage devant les barricades, mais plusieurs hors-la-loi s'étaient arrêtés pour assister au combat. À la vue de leur meneur gisant à terre et du chevalier qui se dressait au-dessus de lui, ils se tournèrent vers les lieutenants pour recevoir leurs ordres. Cependant, les flèches de Will avaient eu raison d'eux.

Peu à peu, certains des brigands placés à l'arrière commencèrent à s'éloigner en courant vers le sud. En quelques minutes, ce fut une véritable débandade : sans chef pour les guider, les hors-la-loi quittèrent les barricades, abandonnant derrière eux leurs camarades morts ou blessés.

La bataille de Craikennis était terminée.



29

Le dénouement d'une bataille a toujours quelque chose de solennel, songeait Horace. Les morts gisaient en travers de la barricade ou sur le sol, comme si une main géante les avait négligemment éparpillés ici ou là. Les blessés, pitoyables, sanglotaient en appelant à l'aide. Certains essayaient vainement de s'éloigner en boitant ou en rampant, par crainte des représailles.

Les habitants de Craikennis se déplaçaient entre les brigands vaincus. Ils rassemblèrent ceux dont les blessures étaient sans gravité et quelques gardes furent chargés de les surveiller. Les femmes s'occupaient des autres, lavaient et pansaient leurs plaies, apportaient de l'eau à ceux qui en réclamaient. Bizarre, se dit le jeune guerrier, la façon dont une bataille vous laissait toujours la bouche sèche.

Will supervisait un groupe d'hommes occupés à ramasser les armes et les armures des hors-la-loi. L'un des villageois lui demanda s'il souhaitait récupérer ses flèches, mais Will s'empressa de refuser. La moitié devait être brisée, et l'idée de devoir nettoyer des flèches ensanglantées lui déplaisait. Du reste, les deux Rôdeurs en avaient une bonne réserve dans les étuis attachés à leurs selles. Il regarda une femme relever la tête d'un blessé pour lui donner à boire, à petites gorgées. L'homme gémissait, les mains tâtonnant pour trouver celles de la villageoise qui tenait la tasse d'eau. Cet effort fut au-delà de ses forces et ses mains retombèrent, impuissantes.

Bizarre, songea Will, comme la souffrance pouvait pousser un assassin de la pire espèce à sangloter, tel un petit garçon.

Pendant ce temps, Halt discutait avec Connell et le chef du village, Terrence.

— Nous te sommes reconnaissants, Rôdeur, déclara le commandant.

L'intéressé haussa les épaules et désigna Horace. Le jeune guerrier avait suivi les consignes de Halt : monté sur Caracole, il se tenait sur le promontoire, près de l'orée de la forêt. L'emblème de son écu étincelait dans le soleil de l'après-midi.

— Vous devriez plutôt remercier le Guerrier du Levant, répondit Halt.

Il vit une lueur d'étonnement dans les yeux de Terrence. Le Rôdeur s'était douté que l'homme, plutôt âgé, connaissait bien les mythes de son pays.

— C'est le... ?

Terrence s'interrompit, n'osant prononcer ce nom légendaire.

— De qui d'autre pourrait-il s'agir ? dit Halt. Vous avez reconnu son blason, je suppose. Et vous l'avez aussi vu mettre en pièces dix de vos adversaires, puis leur chef, qui est étendu là-bas.

Le groupe qu'Horace avait décimé avait été composé de sept hommes, mais le Rôdeur savait qu'il n'était jamais trop tôt pour commencer à exagérer les faits.

Terrence mit sa main en visière et observa la haute silhouette campée sur son destrier. Ce chevalier en imposait, songea-t-il.

Horace, de son côté, était perplexe. Après la bataille, il aurait préféré pouvoir apporter son aide aux villageois ; Halt lui avait cependant ordonné de ce placer sur ce tertre et d'afficher une mine « énigmatique ».

— Comment vais-je m'y prendre ?

Halt avait levé un sourcil.

— Si je ne suis pas assez énigmatique, vous allez m'en vouloir, s'était empressé d'ajouter Horace. Voilà pourquoi j'ai besoin de précisions.

— Très bien. Fais comme si tu avais beaucoup à dire, sans avoir l'intention de dévoiler quoi que ce soit.

Puis, voyant le doute s'afficher sur le visage du jeune homme, le Rôdeur avait repris :

— Oublie ce que je viens de te dire. Fais plutôt comme si tu avais un poisson pourri sous le nez.

— Aucun problème, avait répliqué Horace avant de partir au trot vers le promontoire, en s'entraînant à faire une moue de dégoût.

À présent, du haut de son cheval, il vit Halt le désigner et sentit le regard du vieil homme, Terrence, se poser sur lui. Il se demanda brièvement autour de quoi pouvait porter la conversation. Il soupira. Halt pouvait se montrer très retors quand il le voulait. Le jeune chevalier était convaincu que quoi que le Rôdeur soit en train d'expliquer aux villageois, lui, Horace, le désapprouverait, et que ce qu'il leur racontait était sans doute très éloigné de la vérité.

Pendant ce temps, le vieux Rôdeur poursuivait :

— Tu connais cette ancienne légende, Terrence. Le Guerrier du Levant viendra de l'est quand les six royaumes seront en péril.

Le chef du village acquiesça. Halt jeta un coup d'œil à Connell qui, lui, paraissait sceptique. Peu importait, se dit le Rôdeur. Il s'était attendu à ce que le commandant, un homme apparemment pragmatique, ait du mal à croire à ces mythes. Mais au moins, Connell avait été impressionné par l'habileté d'Horace au combat.

— Et quels gages de reconnaissance votre... Guerrier du Levant souhaiterait-il recevoir de notre part ? s'enquit Connell. Veut-il être récompensé ?

À l'évidence, il s'attendait à ce que Halt exige un tribut au nom du chevalier.

— Nullement, répondit le Rôdeur en regardant le commandant droit dans les yeux. Contentez-vous de raconter autour de vous que le Guerrier du Levant est venu restaurer l'ordre à Clonmel, cela suffira.

Connell plissa le front, intrigué. Le Rôdeur réprima un sourire. Il remarqua alors que plusieurs villageois l'avaient entendu ; ils observaient maintenant avec intérêt le grand guerrier perché sur son promontoire. Plusieurs voix répétèrent discrètement : « C'est le Guerrier du Levant » en le montrant du doigt. Les rumeurs iraient bon train et, en quelques jours, la nouvelle de l'arrivée du héros légendaire se propagerait un peu partout. Par expérience, Halt savait que ce genre de ragot se répandait vite d'un bout à l'autre d'un fief ou d'une région – pour quelle raison ? Ça, il l'ignorait. Cependant, c'était exactement ce dont il avait besoin. Il savait aussi que plus les nouvelles iraient loin, plus les faits seraient exagérés. Il était prêt à parier qu'en fin de semaine, l'histoire serait la suivante : le Guerrier du Levant avait affronté seul la troupe de Pdraig au milieu d'un champ et les avait taillés en pièces en trois coups de son épée flamboyante.

— Tu peux compter sur nous, répondit Terrence avec ferveur.

Connell scruta le visage de Halt. La veille au soir, cet inconnu à la barbe grise lui avait, d'instinct, inspiré confiance. Il avait eu raison de se fier à lui. Le commandant n'avait rien contre l'idée de répandre cette rumeur portant sur du Guerrier du Levant. Il avait entendu parler d'une secte qui parcourait le royaume, menée par une sorte de prophète qui prétendait offrir protection et sécurité à la population. Connell avait deviné que le Rôdeur cherchait à contrer ce mouvement religieux. Il ignorait pourquoi, mais il aimait bien ce petit homme vêtu d'une cape mouchetée. Et s'il n'avait pas de temps à perdre avec des légendes à dormir debout, il n'appréciait pas davantage les sectes.

— Nous nous en chargerons, déclara-t-il.

Son regard croisa celui de Halt et une compréhension muette passa entre les deux hommes. Le Rôdeur le remercia d'un signe de tête.

— Voulez-vous rester à Craikennis pour la nuit ? poursuivit Connell. Vous serez les bienvenus, cette fois, ajouta-t-il en souriant.

— Merci de ton invitation ; cependant, nous avons une petite affaire à régler à Mountshannon.

Évidemment, les habitants de Craikennis n'avaient pas encore été informés de ce qui avait eu lieu à Mountshannon. Mais maintenant que la bande de brigands était dispersée, la circulation sur les routes retournerait à la normale d'ici quelques jours et les nouvelles circuleraient. Halt était curieux de savoir ce que Tennyson avait fait depuis leur départ – et s'il avait eu vent de la bataille qui venait de se dérouler à Craikennis.

Il échangea une bonne poignée de main avec Terrence et Connell, puis rejoignit Folâtre et Abelard, qui broutaient tranquillement dans la prairie voisine, côte à côte. Will, qui était non loin, croisa son regard. Le Rôdeur lui fit un signe de tête discret et le jeune homme se hâta d'aller le retrouver. Ils enfourchèrent leurs montures et se dirigèrent vers le tertre où les attendait le jeune guerrier.

— Pourquoi Horace affiche-t-il un air aussi énigmatique ? demanda Will.

Halt esquissa un sourire.

— Quelqu'un lui a mis un poisson pourri sous le nez, répliqua-t-il.

La perplexité de son ancien apprenti le réjouit. Parfois, pensa-t-il, il était plaisant de prendre une petite revanche sur la jeunesse.

Mountshannon était désert. Il ne devait pas rester plus de cinq ou six habitants, âgés ou infirmes, incapables de voyager et qui, apparemment, préféraient ne pas se montrer. Les trois compagnons remontèrent la grand-rue silencieuse, bordée de portes et de volets pour la plupart fermés. Par instants, ils apercevaient, derrière une fenêtre, un visage qui s'écartait en toute hâte à la vue des cavaliers. En cette fin d'après-midi, les ombres s'allongeaient, accentuant le sentiment d'abandon qui régnait dans le village. Halt mit Abelard au trot et les deux jeunes gens l'imitèrent, afin d'atteindre au plus vite la prairie où s'était tenu le marché.

Le terrain était vide. Les marchands et leurs étals étaient partis, de même que Tennyson et son pavillon blanc. Il n'y avait plus que les deux petites tentes de Halt et d'Horace, plantées dans un coin. Au centre de la prairie, ils virent un large cercle noirci, preuve qu'un immense feu y avait été allumé. Tout autour, l'herbe était aplatie, comme si des centaines de pieds l'avaient piétinée.

— Que s'est-il passé ? demanda Will.

— Il semblerait que les habitants aient rendu un culte de louange à Alseiass, répondit Halt.

— Vous voulez dire que ceux de Craikennis auraient pu me fêter de la même manière ? intervint Horace.

Ses deux compagnons le dévisagèrent. Le chevalier haussa les épaules.

— Vous leur avez raconté que j'avais sauvé leur village, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça le vieux Rôdeur. Et alors ?

— Eh bien... quelques remerciements en échange des services rendus ne m'auraient pas dérangé. Un grand feu, un festin, peut-être. J'aurais fait en sorte que mes deux fidèles serviteurs puissent prendre part aux réjouissances eux aussi, ajouta-t-il en désignant les Rôdeurs d'un large geste de la main, avant de leur décocher un franc sourire.

Halt marmonna quelques mots inaudibles et s'éloigna vers les tentes.

— Revenez ! l'appela Horace. Je plaisantais !

Ce soir-là, ils levèrent le camp et retournèrent dans le village, où ils frappèrent à la porte de l'auberge plongée dans l'obscurité. Malgré leur insistance, il n'y eut aucune réponse.

Horace recula d'un pas et se mit à crier à pleins poumons :

— Hého ! Aubergiste ! Il y a quelqu'un ?

Halt et Will sursautèrent.

— La prochaine fois que tu te mets à brailler ainsi, préviens-nous, d'accord ? grommela le jeune Rôdeur.

Le chevalier lui décocha un regard vexé.

— J'essayais simplement d'aider...

Cependant, personne ne fit écho à cet appel. Alors qu'ils hésitaient à forcer la porte afin de pouvoir passer la nuit dans un vrai lit, ils entendirent derrière eux des pas traînants. Une vieille femme courbée par l'âge, enveloppée dans un châle, était sortie d'une chaumière voisine en se demandant d'où venait tout ce tapage. Ses yeux humides, voilés, se posèrent sur les trois voyageurs.

— Ils sont partis. Tous partis.

— Où ça ? demanda Halt.

Elle fit un geste vague vers le nord.

— À Dun Kilty, c'est ce qu'ils ont dit.

— Au château du roi Ferris ?

La vieille, l'air fatigué, le fixa.

— Oui, ils sont avec le prophète qui...

— Vous voulez parler de Tennyson ? la coupa Will.

Elle fronça les sourcils. Sans doute n'appréciait-elle pas cette interruption.

— C'est ça. Le prophète Tennyson. Il raconte que son dieu va ramener la paix dans le royaume. Il a proposé aux habitants de le suivre et ils ont obéi, ces nigauds.

— Mais pas vous, constata le vieux Rôdeur.

Elle les dévisagea en silence pendant un long moment.

— Non, finit-elle par répondre. Nous sommes encore quelques-uns à croire aux anciens dieux. Nous savons qu'ils nous envoient de bonnes et de mauvaises choses pour nous mettre à l'épreuve. Je ne peux pas me fier à un dieu qui ne promet que de belles choses.

— Pourquoi pas ? s'enquit Horace avec gentillesse, alors qu'elle semblait hésiter à en dire davantage.

— Un dieu qui vous apporte du bon et du mauvais en quantité égale ne vous demande pas grand-chose en échange, répliqua-t-elle. Une prière de temps à autre, parfois une bête en sacrifice. Mais un dieu qui ne vous promet que du bon ? ajouta-t-elle en secouant la tête avant de faire un signe destiné à écarter le mauvais œil. Un tel dieu vous en demande toujours plus.

Halt lui sourit. Il approuvait la sagesse qui vient avec l'âge et le cynisme qui l'accompagne.

— J'ai bien peur que vous n'ayez raison, dit-il.

Elle haussa les épaules. Peu lui importait qu'on l'approuve ou non.

— Je sais bien que j'ai raison. Au fait, il y a une petite porte dérobée qui n'est jamais fermée à clé. Entrez par là. Vous arrêterez peut-être de pousser des cris à réveiller les morts.

Elle leur indiqua une ruelle qui courait le long de l'auberge, puis elle fit lentement demi-tour et retourna en boitillant vers sa chaumière, où l'attendait un bon feu pour réchauffer ses vieux os.

Les trois compagnons trouvèrent facilement la porte. Une fois dans l'auberge, Halt alluma un feu et quelques bougies. Tandis qu'Horace fouillait dans le cellier en quête de nourriture, Will installa leurs montures dans l'écurie située à l'arrière du bâtiment principal.

Quelques instants plus tard, ils prirent place autour d'une bonne flambée pour manger du pain rassis, du fromage, des tranches de jambon et des pommes, le tout arrosé de tisane.

— Tennyson a entamé la dernière phase de son plan, déclara Halt.

Voyant que ses deux compagnons le regardaient d'un air interrogateur, il continua :

— Oui, il suit le schéma habituel des Bannis. Il a désormais un groupe de convertis prêts à témoigner qu'il est capable de faire fuir les brigands. Il s'est probablement arrangé pour que certains de ses partisans le rejoignent, lesquels seront accompagnés d'Hiberniens venus d'endroits qu'il a déjà « sauvés » dans le sud du Royaume. Ils vont se déplacer de village en village et leur nombre grossira au fil des jours.

— Et quand ils arriveront à Dun Kilty, ils contesteront l'autorité du roi, intervint Will.

— En effet, mais pas directement. Ils sont plus malins que ça. D'abord, Tennyson prétendra qu'il agit pour le compte de Ferris. Ensuite, comme les Hiberniens compteront davantage sur le soutien du Banni, le roi perdra petit à petit sa raison d'être et Tennyson pourra s'emparer du pouvoir.

— À en juger par la façon dont les villageois considèrent leur souverain, cela ne devrait pas prendre trop de temps, constata Horace. Il me semble qu'il est déjà en bonne voie de perdre toute raison d'être.

Il hésita, prenant conscience qu'il venait de parler du frère de Halt, et ajouta gauchement :

— Désolé, je ne voulais pas...

— Ne t'inquiète pas, Horace. Je n'ai pas beaucoup d'estime pour lui. Et il est clair que ses sujets partagent mes sentiments.

Perdu dans ses pensées, Will fixait les flammes.

— Le fait que nous ayons vaincu les complices de Tennyson à Craikennis ne va pas l'arrêter ? demanda-t-il.

— Non. Il a essuyé un revers, mais cet obstacle n'a rien d'insurmontable. Évidemment, il aurait sans doute préféré l'emporter à Craikennis ; ce n'est malgré tout qu'une défaite parmi les dizaines d'attaques et de massacres commis par les brigands.

— À moins que nous nous en servions contre lui, dit Horace.

Halt lui sourit. Le jeune guerrier savait aller au fond des choses, songea le vieux Rôdeur.

— Exactement. Il se peut même qu'il n'ait pas encore été mis au courant de ce qui s'est passé à Craikennis. Si j'étais l'un de brigands qui se sont enfuis lorsque Horace a tué Pdraig, je ne serais pas pressé d'aller en informer Tennyson. Les individus de son acabit ont la fâcheuse habitude de châtier les porteurs de mauvaises nouvelles. Ainsi, il doit s'attendre à ce que la rumeur d'un massacre se propage dans son sillage. Ce qui ne se produira pas. Et si, au contraire, le bruit court que le Guerrier du Levant a sauvé Craikennis, il lui faudra y prêter attention. Si nous arrivons à Dun Kilty en racontant que le héros légendaire a vaincu, à lui tout seul, deux cents brigands assoiffés de sang, Tennyson comprendra que nous mettons son autorité en péril et il ne pourra plus nous ignorer.

— Est-ce une bonne chose ? s'enquit Will, préoccupé.

— Oui, une excellente chose. Je suis plutôt impatient d'affronter Tennyson.

Il recula sur sa chaise et s'étira. La journée avait été longue, pensa-t-il. Et celles à venir le seraient aussi.

— Demain, je veux que tu retrouves ce Tennyson et que tu gardes l'œil sur lui, Will. Il nous reconnaîtrait, Horace et moi, mais toi, il ne t'a jamais vu. Tu peux de nouveau endosser ton rôle de ménestrel.

Will acquiesça. Il serait simple de se joindre à un groupe désorganisé tel que celui qui suivait le Banni. Et en tant que musicien, il pourrait facilement se mêler à eux.

— Il fera certainement un long détour à travers la campagne pour enrôler d'autres partisans avant d'arriver à Dun Kilty d'ici une semaine, précisa le vieux Rôdeur. Dès que tu auras une idée de ce qu'il compte, rattrape-nous.

— Où serez-vous ?

— À Dun Kilty. Il est grand temps que j'aille saluer mon frère.



30

Situé à l'intérieur d'une cité fortifiée et dressé sur un pic rocheux qui lui donnait son nom, le château de Dun Kilty, avec ses murailles massives s'élevant à plus de dix mètres de haut à certains endroits, dominait les autres bâtiments de la ville.

— Il n'a pas dû être bâti en un jour, fit observer le jeune chevalier.

Halt et lui remontaient une rue bondée de commerçants, d'échoppes, d'artisans et de gens poussant des charrettes remplies de matériaux de construction, de légumes, de quartiers de viande, de tas de fumier et d'une multitude d'autres choses. Remarquant qu'une de ces voitures chargée de viande était passée tout près d'une autre débordant de fumier, Horace décida qu'il choisirait du poisson pour le dîner.

— C'est une ancienne forteresse, construite plusieurs siècles avant le château d'Araluen, expliqua Halt. Et elle était déjà là avant que cette ville émerge peu à peu autour d'elle.

Le chevalier était fort impressionné. Halt ajouta :

— Et il y fait un froid de canard pendant l'hiver.

Ils avaient quitté Will deux jours plus tôt pour se rendre directement à Dun Kilty. Comme Halt l'avait prévu, de vagues rumeurs de la bataille de Craikennis les avaient précédés. Mais d'autres bruits circulaient sur la manière dont Tennyson avait repoussé l'attaque de Mountshannon et le Rôdeur sentait l'incertitude planer dans les esprits des gens avec lesquels il bavardait. Personne ne savait sous quelle bannière se ranger. Par ailleurs, cela faisait déjà quelque temps que les Bannis, capables de protéger villages et hameaux des brigands qui pullulaient dans la région, étaient connus de la population. Des témoignages venaient même d'autres royaumes. En revanche, le Guerrier du Levant était un phénomène nouveau et les gens ne savaient pas vraiment de quel côté se tourner. Ils semblaient dans l'expectative – exactement ce que Halt avait espéré.

La nuit précédente, alors qu'ils campaient en bordure de la route principale, le Rôdeur s'était affairé. En le voyant déballer plumes, encre, parchemins et tablettes de cire, Horace avait soupiré. Halt avait l'intention de falsifier des documents. Il y a quelques années de cela, le chevalier en aurait été horrifié. À présent, cela ne le dérangeait plus autant. Il était devenu moins naïf, songea-t-il. À force de passer du temps en compagnie de Rôdeurs, ses valeurs morales s'étaient dégradées.

Halt leva les yeux et aperçut l'expression de désapprobation du jeune homme.

— C'est juste un laissez-passer pour accéder à la salle du trône de Duncan. Je vais légèrement le modifier afin que nous puissions rencontrer Ferris, voilà tout.

— Vous ne pouvez pas tout simplement annoncer à votre frère que vous êtes de retour ? Il ne pourra pas refuser de vous recevoir, je suppose.

— Peut-être, répondit Halt. Ou bien il trouvera un autre moyen de me tuer. Je préfère procéder ainsi. En outre, je veux choisir le bon moment pour le revoir.

Horace acquiesça, même si l'idée d'utiliser de faux documents continuait de lui déplaire. Il observa le Rôdeur

qui appliquait une parfaite imitation du sceau royal d'Araluen sur un cercle de cire ramollie, en bas du parchemin.

— Duncan m'en aurait donné un lui-même si j'avais eu le temps de le lui demander, précisa Halt. Tu n'as aucune raison d'être aussi soucieux.

— Possible, répondit le chevalier. Mais Duncan sait-il que ce sceau est en votre possession ?

Halt ne répondit pas tout de suite.

— Pas vraiment. Et puis, en quoi cela pourrait-il lui nuire ?

À Araluen, détenir une copie du sceau royal – sans parler de s'en servir – était un crime capital. Le roi, bien entendu, n'ignorait pas que le Rôdeur avait contrefait son sceau et sa signature à maintes reprises. Il se contentait de fermer les yeux sur ce genre de pratiques.

Halt secoua le parchemin avant de le poser délicatement sur le sol.

— Maintenant, passons à ton bouclier, dit-il à Horace.

L'étoffe de lin avait été déchirée lors du combat qui l'avait opposé à Padraig et il leur fallait quelque chose de plus résistant. Dans la journée, ils avaient traversé un village où Halt s'était procuré de la peinture et des pinceaux. À présent, il s'appliquait à peindre l'insigne du soleil levant sur l'écu. Horace s'aperçut que le Rôdeur, concentré, tirait légèrement la langue, ce qui, chose surprenante, le faisait paraître plus jeune.

— Et voilà ! s'exclama-t-il quand il eut terminé. Je suis plutôt content de moi.

Il leva le bouclier vers le chevalier, qui hocha la tête.

— Pas mal du tout. Un peu plus élaboré que la feuille de chêne que vous aviez dessinée sur mon écu quand nous étions à Gallica.

— Oui, je sais, répondit Halt, tout sourire. J'avais travaillé à la va-vite. Celui-ci est plus réussi. Il est vrai qu'il est plus facile de peindre un cercle et une ligne droite qu'une feuille de chêne.

Il appuya l'écu contre une souche d'arbre pour le laisser sécher. Au matin, ils repartirent vers Dun Kilty, Horace arborant de nouveau le blason du Guerrier du Levant.

Alors qu'ils traversaient les rues de la cité, quelques murmures s'élevèrent jusqu'à eux ; des doigts se pointaient vers Horace et des commentaires étaient échangés à voix basse. Le jeune chevalier s'aperçut que la population contemplait son emblème avec intérêt.

Tandis qu'ils chevauchaient en direction du château, Horace voulut aborder un sujet qui le taraudait depuis un bon moment.

— Halt, je me demandais si...

Il regretta aussitôt d'avoir commencé de cette manière, car le Rôdeur lui adressa un regard résigné. Horace préféra poursuivre, sans attendre la remarque sarcastique qui ne manquerait pas de venir.

— Vous ne craignez pas que les gens vous... reconnaissent au château ?

— Comment le pourraient-ils ? J'étais encore un jeune homme quand j'ai quitté cet endroit.

— En fait, pas nécessairement vous, mais ils se rendront peut-être compte qu'entre vous et votre...

Il s'interrompit, hésitant. Mieux valait ne pas faire allusion au fait que Halt était le frère du roi en pleine rue.

— Entre vous et qui vous savez... Vous êtes jumeaux, n'est-ce pas ? Vous devez donc avoir des points communs. Vous n'avez pas peur que les habitants du château se disent, tiens, voilà qui vous savez... vêtu d'une cape mouchetée ?

— Ah, je vois ce que tu veux dire. Mais j'en doute. Après tout, mon capuchon dissimule mon visage. Et c'est toi que les gens vont observer, pas moi.

— Vous avez peut-être raison, admit le jeune chevalier.

— Et puis, quoi qu'il arrive, il y a quelques différences entre moi et qui tu sais. À présent, j'ai une vraie barbe, tandis que son menton n'arbore qu'un bouc ridicule. Et sa moustache est plus fine que la mienne.

— Comment le savez-vous ?

— Je suis revenu ici de temps à autre. Mais sans en informer quiconque, vois-tu, précisa le Rôdeur. De plus, il coiffe ses cheveux vers l'arrière, alors que les miens sont plutôt...

— En bataille et mal peignés ? ne put s'empêcher de compléter Horace, pour aussitôt le déplorer, conscient qu'il s'agissait d'un sujet délicat.

Le Rôdeur lui décocha un regard sombre.

— Je te remercie, rétorqua-t-il avant de marquer une pause. En tout cas, personne ne s'attend à voir le roi avec les cheveux « en bataille et mal peignés », comme tu l'as si bien fait remarquer.

Le chevalier jugea préférable de ne pas relever. Ils continuèrent d'avancer, s'engageant bientôt sur un chemin sinueux et escarpé qui menait aux portes du château. Comme ils étaient les seuls cavaliers sur cette voie, les passants les regardaient avec intérêt.

— Adopte une attitude hautaine, conseilla Halt à voix basse. Tu es un envoyé du roi d'Araluen.

— Une mission qui n'est qu'une invention, répliqua Horace.

— Personne ne le devinera. Je suis maître dans l'art de forger des documents officiels, précisa le Rôdeur d'un ton satisfait.

Le chevalier lui lança un regard désapprobateur.

— Justement, il n'y a pas de quoi s'en vanter.

— Ah, comme j'apprécie de t'avoir à mes côtés, Horace, répondit Halt avec un grand sourire. Tu me rappelles sans cesse à quel point je suis sans scrupules. À présent, adopte une mine hautaine.

— Je préfère avoir l'air énigmatique. Je crois que je maîtrise bien cette expression, maintenant.

Le Rôdeur le dévisagea, étonné. Décidément, Horace mûrissait et prenait de l'assurance, songea-t-il. Il n'était plus aussi simple de le faire marcher que par le passé. Parfois, Halt soupçonnait même le jeune guerrier de ne pas être dupe quand il lui jouait des tours.

Les grilles du château étaient ouvertes. Après tout, rien ne menaçait la cité dans l'immédiat et un flot constant entrait et sortait de la grande cour : carrioles, charrettes, serviteurs ou commerçants chargés de ballots. Un château royal, évidemment, avait constamment besoin d'être approvisionné en nourriture, vin ou bière. De même, il y avait toujours des réparations en cours et les fournisseurs se mêlaient aux artisans ou aux marchands. En parcourant l'endroit du regard, Horace pensa à une fourmilière désordonnée.

Malgré tout, des sentinelles surveillaient les allées et venues et, à la vue des deux cavaliers, elles s'avancèrent sur le chemin et croisèrent leurs lances pour les contraindre à s'arrêter. Quelques passants, qui se trouvaient derrière Halt et Horace, les bousculèrent pour se faufiler entre les armes, impatients d'entrer et de poursuivre leur travail.

— Pas un pas de plus, tous les deux ! ordonna l'un des gardes. Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous fabriquez dans les parages ?

Horace retint un sourire. Au château d'Araluen, les soldats se seraient montrés plus solennels – ils auraient prononcé la formule d'usage : « Halte-là ! Déclinez votre identité. » À Clonmel, les choses paraissaient plus informelles.

— Messire Horace, chevalier du Royaume d'Araluen, Guerrier du Levant, vient remettre des messages au roi Ferris de la part du Grand Roi Duncan, annonça Halt.

Horace garda les yeux fixés devant lui, le visage impassible en dépit des paroles du Rôdeur. Pourquoi Duncan aurait-il été « grand » et pas Ferris ? songea-t-il avec amusement. Halt avait parfois tendance à en faire un peu trop. Le jeune homme avait beau demeurer immobile, son regard n'en était pas moins vif ; il remarqua ainsi que plusieurs personnes s'étaient arrêtées près d'eux lorsque Halt avait parlé du Guerrier du Levant.

Le garde, toutefois, ne paraissait nullement impressionné.

— Et les documents pour le prouver, vous les avez ? demanda-t-il.

Les Hiberniens avaient un accent très chantant nota Horace. Il tira de son gantelet le laissez-passer que Halt

avait modifié la veille, le remit au Rôdeur qui lui-même le tendit au garde. Horace détourna le regard et bâilla. Il pensa que cela ajoutait à son expression hautaine – ou énigmatique.

La sentinelle examina le parchemin. Visiblement, il ne savait pas lire, mais les armoiries de Duncan et le sceau royal paraissaient officiels. Il dévisagea son compagnon.

— Ils ont l’air d’être en règle, déclara-t-il.

Il rendit le document à Halt, qui le donna à Horace. Puis les gardes s’écartèrent en décroisant leurs lances et livrèrent passage aux deux cavaliers.

Sans mettre pied à terre, ceux-ci se dirigèrent vers le donjon, où devait se trouver le bureau du chancelier. Il leur fallut de nouveau présenter leur laissez-passer, cette fois à un sergent de la garde. Le chevalier comprit que Halt avait eu raison en affirmant que personne ne le remarquerait et que les gens concentreraient leur attention sur lui, Horace ; vêtu de son armure et monté sur un destrier, il était le plus frappant des deux visiteurs. Si plus tard, on avait demandé aux sentinelles de décrire Halt, aucune n’aurait été capable de se souvenir de lui.

Ils laissèrent leurs montures à l’extérieur du donjon et un autre garde les orienta vers le troisième étage, où était située la salle du trône. Sur le seuil, leur identité fut vérifiée par le chancelier, un jeune homme à l’air agréable. Horace l’observa avec intérêt. Il avait une allure de guerrier, portait une longue épée et donnait l’impression d’être capable de s’en servir. Presque aussi grand qu’Horace, mais un peu moins large d’épaules, il avait des cheveux noirs et bouclés, un visage intelligent et il affichait un sourire légèrement las.

— Bienvenue, leur dit-il. Nous sommes toujours ravis d’accueillir nos cousins d’Araluen. Je m’appelle Sean Carrick.

Sous le capuchon de sa cape, Halt scrutait le jeune chancelier. Carrick était le patronyme de la famille royale, aussi ce garçon devait-il être un parent de Ferris. Rien de plus logique : un souverain nommait souvent les membres de la famille à des postes de confiance.

— Et moi, Horace, dit ce dernier en tendant la main à Sean Carrick. Chevalier de la cour d’Araluen, commandant de la compagnie B, Garde Royal d’Araluen et Champion en titre de Cassandra, Princesse d’Araluen.

Le chancelier étudia leur laissez-passer, un petit sourire aux lèvres.

— Je m’en étais aperçu. Cependant, j’ai entendu des rumeurs à propos d’un certain Guerrier du Levant...

Il laissa son commentaire en suspens tout en fixant le surcot d’Horace – vêtement de lin que Halt lui avait procuré le soir précédent, lequel portait un insigne brodé représentant un soleil levant.

— Certains me surnomment ainsi... éluda le jeune chevalier.

Sean hocha la tête, l’air satisfait de cette réponse. Il jeta un coup d’œil à l’homme barbu qui se tenait derrière Horace et fronça les sourcils. Ne l’avait-il pas déjà rencontré quelque part ? Mais avant qu’il puisse s’enquérir de son identité, Horace déclara d’un ton désinvolte :

— Et voici mon serviteur, Michael.

Il se souvint que, quelques jours plus tôt, Halt lui avait donné ce même nom – décidément, il était en vogue, songea-t-il, amusé.

Sean Carrick acquiesça avant de regarder les immenses portes qui se trouvaient derrière son bureau.

— Le roi n’a pas de visiteurs pour l’instant. Je vais voir s’il accepte de vous recevoir.

Avec un sourire d’excuse, il se glissa dans la salle du trône. Quelques minutes plus tard, il réapparut et leur fit signe d’avancer.

— Le roi Ferris vous attend. Je vais vous demander de laisser vos armes ici.

Sa requête était raisonnable ; Horace et Halt s’y plièrent. Malgré tout, le chevalier nota que le grand couteau du Rôdeur manquait aux armes posées sur le bureau, alors que son fourreau était vide. Mais Halt savait ce qu’il faisait, pensa Horace en pénétrant dans la salle du trône. Une pièce carrée, haute de plafond, plus petite toutefois que celle du roi Duncan. À l’autre bout, ils virent Ferris, assis sur un simple trône de bois placé sur une petite estrade.

Sean Carrick les présente avant de se retirer. Le souverain les fixait avec curiosité. Pourquoi une délégation

Sean Canick les presenta avant de se retirer. Le souverain les fixait avec curiosité. Pourquoi une délégation officielle du royaume d'Araluen venait-elle lui rendre visite ? Et pour quelle raison ne l'en avait-on pas informé à l'avance ? Il leur fit signe d'approcher. Horace s'avança, le Rôdeur sur ses talons.

Le jeune chevalier étudia le roi de Clonmel. La ressemblance avec Halt était frappante, malgré certaines différences visibles. Le visage de Ferris était plus empâté et ses traits moins marqués que ceux de son frère. Son embonpoint indiquait qu'il devait aimer la bonne chère, tandis que le Rôdeur était mince et sec. Par ailleurs, ils n'avaient pas la même allure ; comme le Rôdeur l'avait mentionné, le menton de Ferris était orné d'un petit bouc et ses lèvres surmontées d'une moustache bien taillée. Ses cheveux ramenés vers l'arrière étaient maintenus en place par un bandeau de cuir – sans compter qu'ils étaient d'un noir de jais, donnant l'impression que Ferris avait dix ans de moins que son jumeau. Mais à y regarder de plus près, Horace s'aperçut que ceux de Ferris, trop luisants, devaient être teints.

Par ailleurs, leurs yeux n'étaient pas les mêmes. Autant ceux de Halt étaient fermes et résolus, autant Ferris semblait incapable de soutenir un regard trop longtemps ; le sien, fuyant, fouillait le fond de la salle, comme s'il craignait constamment un danger.

Ils entendirent les portes se refermer doucement derrière eux. Ils étaient enfin seuls avec le roi – Horace aurait été prêt à parier qu'une dizaine de gardes se trouvaient non loin, à les espionner par des judas pour s'assurer que rien ne menaçait leur souverain.

— Messire Horace, le salua Ferris.

Le jeune homme sursauta légèrement. La voix du roi était presque identique à celle du Rôdeur et, dans le noir, il aurait eu du mal à les distinguer l'une de l'autre, même si Ferris avait un accent hibernien plus marqué.

— Votre serviteur est-il à ce point dépourvu de manières ? poursuivit le roi en désignant Halt. Cela ne se fait pas de garder la tête couverte devant moi.

Horace jeta un coup d'œil hésitant au Rôdeur, mais celui-ci rabattait déjà son capuchon vers l'arrière. Le chevalier porta de nouveau le regard sur Ferris, qui fronçait les sourcils...

— Bonjour, mon frère, dit Halt d'un ton tranquille.



31

Tennyson, prophète d'Alseiass le Dieu Doré, chef des Bannis, était dans une fureur noire. Il décocha un coup d'œil malveillant à l'homme agenouillé devant lui, qui, tête baissée, refusait de le regarder.

— Quoi ? Vous avez été *vaincus* ? demanda-t-il, crachant le dernier mot comme s'il s'agissait de venin.

Le messager se tassa un peu plus. Il regrettait d'avoir obéi à l'instinct qui l'avait poussé à rejoindre Tennyson. Il s'était imaginé que ce dernier lui offrirait une récompense, mais comprenait à présent que c'était tout le contraire qui arrivait aux porteurs de mauvaises nouvelles.

— Votre Honneur, dit-il d'une voix tremblante, ils nous attendaient. Ils étaient au courant de notre venue.

— Comment est-ce possible ? s'écria le Banni.

Il se mit à marcher de long en large sous le pavillon où se dressait l'autel dédié à Alseiass. Il donna un coup de pied dans un tabouret qui se trouvait sur son passage, l'envoyant rouler vers le messager recroquevillé.

— Comment ont-ils pu l'apprendre ? hurla-t-il. Qui aurait pu le leur dire ? Qui m'a trahi ?

Tennyson réfléchit à cette question. Padraig ne s'était jamais montré particulièrement intelligent, mais il avait de l'expérience et jamais il n'aurait averti ses ennemis d'une attaque imminente. En tout cas, Tennyson ne disposait plus des quatre-vingts hommes qu'il avait envoyés détruire Craikennis. Les survivants qui n'avaient pas été capturés s'étaient éparpillés dans la campagne.

Malgré tout, ce n'était pas un obstacle insurmontable. Il pouvait encore compter sur nombre de partisans et les brigands avaient rempli leur mission, semant la terreur à travers le pays afin que lui, Tennyson, puisse être considéré comme le sauveur incontesté du royaume. Mais le massacre de Craikennis lui aurait permis de s'affirmer davantage.

Le pauvre messager leva les yeux vers le visage courroucé de son chef.

— Votre Honneur, c'est peut-être le Guerrier du Levant qui les a prévenus...

Il n'alla pas plus loin. Tennyson se rua vers lui, les traits déformés par la rage, et se mit à le rouer de coups de poing. Du sang jaillit du nez de l'homme qui se blottit contre le sol en essayant vainement de se protéger.

— Il n'y a pas de Guerrier du Levant ! rugit le Banni. Ce n'est qu'une invention ! Si tu oses encore répéter ce nom, je te...

Il s'interrompit brusquement. Sa colère retomba aussi vite qu'elle avait éclaté. Cette stupide légende hibernienne poserait sans doute un problème, songea Tennyson. Si la population commençait à croire en ce guerrier, cela fragiliserait sa position. Les pensées se bousculaient dans son esprit. Autant qu'il sache, il était le seul à être au courant de la défaite de Craikennis – du moins, celle de ses complices, songea-t-il avec amertume. S'il prenait les devants et faisait lui-même courir la rumeur que le village avait été détruit et ses habitants massacrés, cela lui permettrait de gagner du temps. Quand on découvrirait la vérité, il serait dans une position inattaquable ; il avait désormais quatre cents partisans qui le suivaient, tous prêts à jurer qu'il avait le pouvoir de repousser les hors-la-loi qui pillaient le royaume.

Par conséquent, se dit-il, il lui fallait étouffer dans l'œuf toute mention du Guerrier du Levant.

Le visage ensanglanté, tuméfié, le messenger le fixait d'un air terrifié. Tennyson, souriant, se pencha vers lui.

— Pardonne-moi, mon ami, murmura-t-il d'une voix douce, conciliante. Pardonne-moi, je t'en prie. Mais quand quelque chose résiste à la volonté d'Alseiass, je m'emporte facilement. Je n'aurais pas dû te frapper ainsi. Pardonne-moi, s'il te plaît...

Il s'empara des mains de l'homme et le regarda au fond des yeux. Malgré sa méfiance, le brigand se détendit un peu et sa peur s'évanouit. Tennyson lâcha ses mains pour se diriger vers l'autel, sur lequel étaient posées quelques offrandes. Il choisit un lourd collier composé de disques d'or étincelants qu'il fit tourner entre ses doigts.

— Tiens, reprit-il. Accepte ceci comme preuve de mon repentir et comme remerciement pour être venu m'apporter cette nouvelle. Je me doute qu'il ne t'a pas été facile de faire ce choix.

Les yeux de l'homme étaient rivés sur le collier et sur les disques scintillants qui tournaient lentement. Pour un individu tel que lui, cet objet valait une fortune. S'il le vendait, il pourrait vivre dans l'aisance des années durant. Et peu importaient un nez abîmé et quelques contusions en échange d'un tel trésor.

— Merci, Votre Honneur. J'ai pensé que je devais...

— Tu n'as fait que ton devoir, mon ami. Envers Alseiass et moi-même. Dis-moi, quel est ton nom ?

— Kelly, répondit le brigand. On m'appelle aussi Kelly le Loucheur.

Tennyson le scruta, en prenant soin de ne pas laisser paraître son aversion. Il comprenait pourquoi l'homme avait acquis ce surnom : il louchait.

— Eh bien, Kelly, je te rebaptise Ami d'Alseiass. Je devine que tu n'as pas dû beaucoup manger en chemin ?

— Vous avez raison, Votre Honneur.

Tennyson hocha la tête en lui adressant un sourire bienveillant.

— Dans ce cas, Kelly, Ami d'Alseiass, rends-toi sous ma tente et demande à mon serviteur de te donner à boire et à manger. Qu'il t'offre ce qu'il y a de meilleur.

— Oh, merci, Votre Honneur. Je dois dire que...

Le Banni leva la main pour lui intimer le silence.

— C'est le moins que je puisse faire. Demande-lui également de s'occuper de tes blessures.

Il sortit de sa manche un morceau d'étoffe de soie et essuya délicatement le visage de Kelly tout en lui chuchotant quelques mots de réconfort. Satisfait, il recula d'un pas et lui sourit d'un air rassurant.

— Va, maintenant, dit-il avec un geste de bénédiction.

Kelly le Loucheur, Ami d'Alseiass, se hâta de quitter le pavillon. Dès qu'il fut sorti, Tennyson se remit à faire les cent pas. Au bout de quelques minutes, il appela l'un de ses gardes du corps qui se tenait derrière le rideau séparant l'autel de la partie centrale de la vaste tente.

— Gerard !

L'homme massif entra. Son jumeau et lui étaient originaires des îles occidentales. De vraies brutes. Et des tueurs.

— Seigneur ?

— Ramène-moi le chef des nouveaux.

— Des nouveaux, seigneur ? demanda Gerard, perplexe.

Tennyson réprima son envie de hurler et répondit d'une voix patiente, mielleuse :

— Les trois hommes qui nous ont rejoints il y a deux jours. Les Génovésiens.

Le visage de Gerard s'éclaira. Il salua son maître et s'empressa de se mettre à la recherche du chef des trois Génovésiens que Tennyson avait embauchés. Originaires d'un pays situé à l'est d'Hibernia, sur la rive nord de la Mer de la Tranquillité, les Génovésiens étaient nombreux à voyager et à se louer comme mercenaires ; armés d'une arbalète et de dagues, c'étaient des assassins efficaces, experts dans l'art de l'empoisonnement et Tennyson trouvait

utile d'avoir de tels individus à sa disposition. Ils lui revenaient cher, mais il était fort probable qu'il aurait besoin d'eux dans les jours à venir pour se débarrasser d'opposants gênants. Ou bien de quelqu'un qui en savait un peu trop – par exemple, à propos de la bataille de Craikennis... Évidemment, ses deux colosses pouvaient se charger de ce genre de besogne, mais ils manquaient singulièrement de discrétion et de subtilité.

Tennyson, qui attendait à l'extérieur du pavillon, observa un petit groupe de disciples ralliés depuis peu ; ils écoutaient chanter un jeune ménestrel. Le Banni fronça les sourcils. Il ne connaissait pas ce garçon, pensa-t-il. Du reste, il n'avait pas envie que ses partisans soient distraits par des chants qui n'étaient pas des hymnes à la gloire d'Alseïass ; il décida de lancer un décret pour bannir dès le lendemain matin toute musique qui ne soit pas religieuse.

Son attention se reporta sur Gerard, qui revenait en compagnie du Génovésien.

— Merci, Gerard, tu peux t'en aller, dit-il.

Le géant hésita. D'ordinaire, son frère et lui ne lâchaient pas leur maître d'une semelle, car leur présence ajoutait à son aura de chef. Voyant Gerard afficher un air incertain, Tennyson se rembrunit.

— Va-t'en, insista-t-il, plus autoritaire.

Le colosse porta la main à son front et rentra dans le pavillon, laissant Tennyson seul avec le nouveau venu.

Celui-ci, un homme mince au teint basané, était coiffé d'un chapeau à large bord orné d'une longue plume, à la mode génovésienne. Il était vêtu d'un justaucorps de cuir assez moulant et arborait un petit sourire de supériorité. Tennyson était certain qu'il se parfumait.

— Messire ?

Tennyson sourit à son tour et plaça un bras autour de ses épaules – le meneur des Bannis savait combien il était important d'établir un contact physique avec ses interlocuteurs.

— Tu t'appelles Luciano, c'est bien ça ?

— Oui, messire.

— Faisons quelques pas ensemble, veux-tu ? proposa Tennyson sans lâcher l'épaule de l'homme afin de l'entraîner à l'écart du pavillon.

Derrière lui, il entendit le ménestrel achever une chanson, puis les applaudissements chaleureux de l'assistance. Il fronça encore une fois les sourcils. C'était bel et bien décidé : il lancerait ce décret le soir même, après la prière. Puis, revenant au sujet qui l'occupait, il arbora de nouveau un sourire.

— J'ai un service à te demander, mon ami.

Voyant que Luciano restait muet, il poursuivit :

— En ce moment même, il y a sous ma tente un petit homme très laid du nom de Kelly. Il louche affreusement. Mon serviteur s'occupe de lui, car il a reçu quelques coups, le pauvre.

— Oui, messire ? s'enquit Luciano, qui devinait que la compassion de Tennyson était feinte.

Généralement, quand un employeur lui décrivait quelqu'un, c'était pour une raison bien précise.

— Quand il sortira de ma tente, prends-le en filature et attends qu'il n'y ait personne en vue.

— Et ensuite, messire ? demanda Luciano, bien qu'il sache déjà ce que le Banni attendait de lui.

Un sourire carnassier et impatient fendait son visage.

— Tu le tueras, Luciano. Voilà tout.

Le sourire du Génovésien s'élargit davantage et Tennyson lui répondit de la même manière.

— Oh, une dernière chose, ajouta le Banni.

Luciano se contenta de lever un sourcil, l'air interrogateur.

— Tu trouveras sur lui un collier en or. Il me l'a volé. Rapporte-le-moi quand tu auras terminé ton travail.

— Il en sera fait selon votre désir, messire.

Il en sera lui-même votre dévot, messire.

Tennyson acquiesça.

— Je le sais.



32

Sous le choc, Ferris blêmit. Horace vit son visage perdre toute couleur et sa main se porter involontairement à sa gorge. Il esquissa un mouvement de recul, puis il se ressaisit ; il avança d'un pas en scrutant le Rôdeur à l'air sévère et à la barbe grisonnante qui se tenait devant lui.

— Mon frère ? Mais c'est impossible...

Il s'interrompit et afficha une expression déconcertée, empreinte de dignité.

— Mon frère est mort il y a des années, déclara-t-il d'une voix qui se voulait convaincante.

Il fit un petit signe de la main droite ; Horace entendit alors les lourdes portes se rouvrir et des bruits de pas précipités s'approcher. Il comprit que Sean Carrick venait d'entrer dans la salle du trône, accompagné d'un petit groupe de gardes.

Il avait deviné juste : des témoins invisibles observaient la salle.

— Est-ce que tout va bien, Votre Majesté ? s'enquit Carrick.

Halt jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se rapprocha de Ferris. D'instinct, le roi recula avant de comprendre qu'en agissant ainsi, il donnait l'avantage à son frère. Il s'immobilisa, méfiant, et fixa Halt. Celui-ci lui parla à voix si basse que seul Ferris et Horace purent distinguer le sens de ses mots :

— Si tu as peur, demande à Sean de rester. Il est en droit d'entendre ce que j'ai à dire. Mais je suppose que tu n'as pas envie que tes hommes assistent à notre petite discussion ; aussi, fais-les sortir.

Ferris regarda son jumeau, puis les gardes postés sur le seuil. Il s'aperçut que Halt et Horace étaient tous deux désarmés, tandis que lui portait son épée, tout comme Sean Carrick, un excellent combattant. Soudain son sentiment de culpabilité et sa frayeur, réprimés depuis des années, remontèrent à la surface de son esprit ; il ne voulait pas que ses soldats entendent ce que Halt avait prévu de lui dire, c'était certain – ces révélations ne le montreraient pas sous un bon jour.

Il se décida brusquement.

— Sean ! Renvoie ces gardes à leurs postes et viens près de moi.

Voyant que Carrick hésitait, Ferris insista :

— Tout de suite.

Le chancelier fit un signe de tête aux soldats, lesquels repartirent, attendit que les portes soient refermées pour aller se placer à côté de son souverain.

— Mon oncle, dit-il, confirmant ainsi la supposition de Halt, que se passe-t-il ? Et qui est cet individu ?

D'après la position du Rôdeur, qui se tenait face à Ferris, et celle de son jeune compagnon, en retrait, il était à présent évident que le chevalier d'Araluen n'était pas celui qui menait la rencontre. Et comme quelques instants plus tôt, Sean eut l'impression qu'il avait déjà vu celui qui se faisait passer pour le serviteur du guerrier.

Halt se tourna vers lui.

— Ferris est ton oncle ? Dans ce cas, tu dois être le fils de Caitlyn, n'est-ce pas ?

— Que savez-vous de ma mère ? demanda Sean, sur la défensive.

Ferris laissa échapper un profond soupir et, l'air angoissé, alla s'asseoir sur un banc placé près du trône, où il enfouit son visage entre ses mains.

— Caitlyn était ma sœur, répondit le Rôdeur. Je suis moi aussi ton oncle et mon nom est Halt.

— Non ! s'exclama Sean, véhément. Mon oncle Halt est mort depuis plus de vingt ans !

Pour en avoir la confirmation, il se tourna vers le roi. Ferris, toujours prostré, refusa de croiser le regard de son neveu et secoua la tête à plusieurs reprises, comme s'il tentait de nier la scène qui se jouait devant lui. Sean observa plus attentivement l'homme trapu, de petite taille, enveloppé dans une cape mouchetée. Sa barbe cachait en partie son visage, mais si, comme Ferris, ses cheveux en bataille avaient été coiffés vers l'arrière, eh bien...

Ses traits, plus fins, étaient pourtant les mêmes que ceux du roi – Sean savait qu'un visage, pareil à une toile sur laquelle les années laissent leur empreinte, se modifie au fil du temps, en fonction de l'existence que l'on mène. Cependant, si l'on imaginait chacun de ces deux visages sans les marques des excès, des joies, des chagrins, des triomphes et des déceptions accumulés depuis vingt ans ou plus, Ferris et Halt se ressemblaient, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Quant à leurs yeux...

Oui, ils étaient identiques ! Même si le roi avait toujours du mal à soutenir un regard plus de quelques secondes de suite – voilà pourquoi il avait déclaré qu'il était inconvenant de fixer trop longtemps un souverain. En revanche, ceux de Halt, songea Sean en le scrutant, étaient déterminés ; il y détecta également une trace d'ironie, bien dissimulée.

— Tu as terminé ton examen ? s'enquit le Rôdeur.

Sean recula d'un pas. Il n'était pas entièrement convaincu, mais il ne pouvait plus ignorer les preuves qu'il venait de découvrir.

— Majesté ? demanda-t-il à Ferris.

Ce dernier se contenta de pousser un gémissement et d'agiter la main. Un geste qui, pour Sean, confirmait les affirmations du Rôdeur.

— Halt... commença le roi en levant un regard hésitant vers son frère. Je ne t'ai jamais voulu de mal, il faut me croire.

— Ferris, tu es un fieffé menteur. Tu m'as voulu beaucoup de mal. Tu as même cherché à me tuer.

— Non ! Quand tu es parti, j'ai envoyé des hommes à ta recherche ! protesta le roi.

Halt laissa échapper un petit rire bref, sans humour, qui s'apparentait davantage à un aboiement.

— Je n'en doute pas ! Avec l'ordre de conclure ce que tu n'avais pu mettre à exécution !

C'en était trop pour Sean. Personne n'avait jamais osé s'adresser à son souverain sur un ton pareil. Il se plaça devant Ferris et braqua les yeux sur le Rôdeur.

— Je t'interdis de parler ainsi au roi, déclara-t-il d'un ton ferme.

Halt soutint son regard un instant avant de répliquer :

— Je ne parle pas au roi. C'est *lui* qui s'adresse à son souverain, ajouta-t-il en pointant le doigt sur son frère d'un air méprisant.

Ces mots, qui ébranlèrent toutes les certitudes de Sean, lui firent l'effet d'un coup de poing. Il comprit que c'était la vérité. Si cet homme était Halt, c'était donc lui le souverain légitime de Clonmel et Ferris était un usurpateur. Aucune cérémonie de couronnement ne pouvait modifier cet état de fait. Et lorsqu'il dévisagea Ferris et vit que celui-ci détournait encore une fois le regard, Sean n'eut plus aucun doute : Halt était le roi de Clonmel.

— Votre Majesté... dit-il en tombant à genoux devant le Rôdeur.

Celui-ci l'obligea aussitôt à se relever en l'attrapant par le bras. Un petit bruit étranglé s'échappa de la gorge de Ferris – visiblement, il ne s'opposait pas au geste de loyauté de Sean envers Halt.

— C'est très aimable de ta part, reprit le Rôdeur, mais je n'ai pas de temps à perdre avec ces âneries. Je n'ai aucune envie d'être roi : la vie que je mène me convient parfaitement. À présent, Ferris, il faut que nous parlions.

L'intéressé lança des coups d'œil éperdus autour de lui, comme s'il cherchait une échappatoire – il savait qu'il lui faudrait payer pour ses crimes passés. Aussi fut-il éberlué quand Halt poursuivit avec mauvaise humeur :

— Bon sang de bois ! Je ne suis pas venu te voler ton trône ! Je suis là pour t'aider à le protéger !

— Le protéger ? s'exclama son frère, pour qui les choses allaient décidément trop vite. De qui ?

— Asseyons-nous, veux-tu ?

Halt s'en fut chercher un autre banc et l'approcha du trône, en faisant signe à Horace et à Sean de l'imiter. Ferris, qui triturait nerveusement la couture de son vêtement de satin, les regardait avec étonnement.

— Monte donc sur ton trône, lui ordonna Halt. Je suis certain que tu aimes cette position.

Puis, se tournant vers Sean :

— J'imagine que ce serait trop demander que de réclamer une bonne tisane ?

— Nous n'en buvons pas au château, répondit le jeune homme. Le roi... euh... mon oncle n'aime pas ça.

— Je m'en doutais, dit Halt d'un air sombre.

Se tournant vers Horace, le Rôdeur eut une moue dédaigneuse. Le jeune chevalier ne put retenir un sourire. Le fait que Ferris n'aime pas la tisane semblait ennuyer Halt davantage que le fait que son frère ait usurpé la couronne. « C'est du Halt tout craché », pensa Horace.

— Peu importe, poursuivit le Rôdeur. Réglons nos problèmes aussi vite que possible. Ferris, tu as entendu parler des Bannis, je suppose ?

— Oui, répondit le roi, non sans surprise car il ne s'était pas attendu à aborder ce sujet. Une sorte de secte. Tout à fait inoffensive, d'après moi.

— Tu plaisantes, j'espère ? Il va falloir que tu t'opposes à eux. Ils se dirigent en ce moment même vers Dun Kilty avec l'intention de s'emparer du pouvoir.

— Quelle idée ridicule ! s'exclama Ferris, sceptique. Qu'est-ce qui te fait dire une chose pareille ?

Halt le fixa, mais son frère détourna les yeux – comme à son habitude, pensa Sean.

— J'ai entendu leur meneur inciter la population à la rébellion.

— Tu racontes n'importe quoi ! rétorqua Ferris, cette fois avec plus d'assurance. Tennyson est un simple prêcheur, rien de plus. Il ne me veut aucun mal.

— Tennyson ? Tu le connais donc ? Tu as été en contact avec lui, n'est-ce pas ? ajouta le Rôdeur, qui comprenait peu à peu les réticences de son frère.

Ferris, sur le point de répondre, hésita.

— Explique-toi, insista Halt.

— Un messenger est venu me trouver de sa part. Il souhaitait me rassurer.

— Quand ça ? s'enquit brusquement Sean.

En tant que chancelier, il aurait dû être informé d'une telle visite.

— Cela ne te concernait pas, Sean, riposta le roi d'une voix qui se voulait digne et autoritaire. C'était une affaire confidentielle.

Une explication des plus banales, ce dont le roi lui-même avait conscience. Un long silence s'installa, que le Rôdeur finit par rompre.

— As-tu conclu quoi que ce soit avec lui ?

Ferris ne répondit pas directement à la question.

— Halt cet homme a accompli des miracles. Le navs a été ravagé par des bandes de hors-la-loi que je n'ai pas

été capable d'arrêter.

— C'est ce qui arrive lorsqu'on refuse de prendre les mesures qui s'imposent, répliqua le Rôdeur avec mépris. Pour être franc, je crois que tu es resté assis à te tourner les pouces pendant que ces brigands assassinaient tes sujets et pillaient leurs villages.

Puis, sans attendre de réponse de la part de son frère, il s'adressa à Sean :

— Qu'a-t-il fait, au juste ? A-t-il envoyé des troupes à leur poursuite ? Des renforts pour protéger les habitants ? A-t-il seulement déclaré publiquement qu'il dénonçait les méfaits de ces bandits ?

Sean dévisagea le roi.

— Non. J'ai proposé de tenter quelque chose avec une patrouille, mais...

Il s'interrompt, mal à l'aise. Il lui paraissait déloyal d'expliquer que le roi n'avait pas accédé à sa requête. Néanmoins, il était vrai que Ferris n'avait rien mis en œuvre. Lentement, Sean secoua la tête. Halt soupira et dévisagea son frère avec dédain.

— Tu ne comprends donc pas ? voulut se justifier le roi. C'est exactement pour cette raison que j'ai accepté de recevoir l'envoyé de Tennyson. Lui seul est capable de mettre ces brigands hors d'état de nuire !

— Parce qu'il les contrôle ! s'écria Halt, excédé, en se relevant si brusquement que son banc bascula en arrière. J'espère que tu arrives au moins à saisir ça, bougre d'imbécile ?

— Il les... contrôle ? s'étonna Ferris.

— Évidemment ! Ils lui obéissent. Puis il feint de les chasser et annonce que lui seul détient ce pouvoir. Je l'ai entendu qui poussait tes sujets à la révolte, Ferris ! « Le roi peut-il vous protéger ? » leur demande-t-il. Et tous de répondre : « Non ! » « Qui, alors ? » ajoute-t-il. Et ils s'empressent de lui dire qu'il est leur seul espoir. Écoute-moi, Ferris, il a projeté de s'emparer du pouvoir à Clonmel. Ainsi qu'il l'a fait dans les autres royaumes d'Hibernia.

— Mais non ! Il affirme que je n'ai rien à craindre. Que je resterai sur mon trône ! Il m'assure que...

Il s'interrompt, devinant qu'il en avait trop dit. Il s'aperçut que Sean et Horace l'observaient à leur tour avec mépris.

— Oui, intervint Horace. Vous serez son pantin et lui tirera les ficelles. Pendant ce temps, il saignera votre peuple à blanc.

— Ce n'est pas son peuple, ajouta Halt. Il ne mérite pas d'avoir des sujets. Et eux ne méritent certainement pas pareil souverain. Debout, Ferris. Debout et regarde-moi !

Le roi obéit à contrecœur.

— Il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter ce Tennyson et de mettre un terme à ses agissements. Un représentant de l'ordre et de la loi doit se dresser contre lui et dénoncer ses méfaits. Il arrive à ses fins car personne ne s'oppose à lui. Ou bien il se débarrasse des rares individus qui s'y risquent. En revanche, il ne pourrait pas s'en prendre à toi.

— Moi ? Qu'attends-tu de moi ? s'exclama Ferris, horrifié.

— Condamne ouvertement ses actes ! Reprends ton royaume en main et offre à ton peuple une alternative à ce charlatan ! Son pouvoir se fonde de toute façon sur une illusion. Offre-leur une autre illusion.

— Comment ça ? De quelle illusion veux-tu parler ?

— L'illusion de ta puissance, répliqua Halt d'un ton sarcastique. Cela ne suffira pas, mais tu as de la chance, car Horace et moi allons t'en procurer une autre. Je te présente le Guerrier du Levant ! ajouta le Rôdeur en désignant le jeune chevalier.

— C'est une légende ! protesta Ferris.

Halt laissa échapper un rire amer.

— Bien entendu. Tout comme Alseiass, le Dieu Doré des Bannis, est un mythe. Pour contrer les inventions de Tennyson, il te faut exploiter la légende du Guerrier du Levant. Qu'il devienne ton champion ! Fais appel à lui pour que l'ordre règne de nouveau à Clonmel. Nous t'avons déjà préparé le terrain : ce guerrier a été vu il y a

quelques jours dans un village appelé Craikennis, où il a décimé une bande de trois cents brigands.

— Trois cents ? s'étonna Horace. Vous n'y allez pas un peu fort, Halt ?

Le Rôdeur haussa les épaules.

— Plus la rumeur enflera, plus les gens y croiront aisément.

— C'est vrai, Majesté, intervint Sean. Aujourd'hui, sur la place du marché, j'ai entendu parler de ce Guerrier du Levant. Et de la bataille de Craikennis.

Ferris les regarda tour à tour. Il agita vaguement la main, l'air indécis.

— Je ne sais pas... Je ne sais pas quoi vous répondre...

Halt rapprocha son visage du sien.

— Fais ce que je te dis, mon frère. Dresse-toi contre ce Tennyson et son culte. Offre à tes sujets la protection du Guerrier du Levant ; il prendra le commandement de tes troupes et je te promets de te soutenir en tout.

Voyant que Ferris hésitait encore, il se servit de son dernier atout :

— Si tu acceptes, je jure de ne jamais réclamer ton trône. Je repartirai à Araluen dès que Clonmel sera débarrassé de ses ennemis et de Tennyson.

Il vit que cet argument avait fait mouche car, l'espace d'une ou deux secondes, Ferris parut sur le point d'acquiescer. Cependant, son indécision l'emporta une nouvelle fois.

— J'ai besoin d'y réfléchir quelques jours. Tu ne t'attendais tout de même pas à pouvoir pénétrer ici et à ce que je...

— À ce que tu prennes une décision ? termina Halt. Non. Je sais à quel point cela t'est difficile. Très bien. Je te laisse une journée.

— Je t'en prie, Halt, gémit Ferris. Je viens d'en apprendre beaucoup en seulement quelques instants. Laisse-moi deux jours.

Halt secoua la tête. Plus Ferris aurait de temps pour y penser, plus il aurait l'occasion de trouver le moyen d'échapper à ses responsabilités. Il se pouvait même qu'il tente de reprendre contact avec Tennyson.

— Non, une journée, déclara le Rôdeur avec fermeté. Je refuse d'en discuter davantage.

— D'accord, marmonna son frère, résigné.

Halt l'observa. Ferris affichait un air de chien battu, mais le Rôdeur ne lui faisait pas confiance pour autant.

— Ai-je ta parole que tu empêcheras toute entourloupe de sa part ? demanda-t-il à Sean.

Le jeune homme acquiesça aussitôt.

— Bien entendu. Je ferai en sorte qu'il respecte sa part du marché, mon oncle.

Ces derniers mots arrachèrent un sourire à Halt. Pendant quelques secondes, il garda les yeux rivés sur son neveu, dont le regard était franc et limpide, le visage honnête. Il éprouva soudain un élan d'affection pour le jeune homme. Halt avait longtemps vécu sans nouvelles de sa famille mais au moins, l'un de ses membres s'en était bien sorti. Ce qui n'était pas le cas de Ferris.

— Cela me va, déclara le Rôdeur. Écoute-moi bien, Ferris : nous reviendrons demain à midi et tu nous donneras ta réponse. Allons-y, Horace.

Ils se dirigèrent vers les lourdes portes.

— Attends ! s'écria soudain le roi.

Halt et son compagnon se tournèrent vers lui.

— Et si je refuse ? dit Ferris.

Halt sourit – si du moins on pouvait qualifier cela de sourire. Horace songea que le Rôdeur ressemblait surtout à un loup montrant les crocs à l'ennemi.

— Tu accepteras, affirma Halt.



33

Assis sous un arbre, confortablement adossé au tronc, Will était occupé à réparer le harnais de Folâtre. Avec un poinçon, il perfora le cuir bien dur et grimaça quand la pointe de l'outil s'enfonça dans le bout de son pouce.

Il fallait qu'il se montre plus attentif, songea-t-il. Cependant, la lanière cassée n'était qu'une ruse lui permettant d'épier le campement sans se faire remarquer.

Il avait retrouvé la bande des Bannis deux soirs plus tôt, alors que la nuit était déjà tombée ; l'une des sentinelles postées autour du campement l'avait empêché de passer. Will avait alors expliqué qu'il était un ménestrel itinérant, impatient de se joindre aux disciples d'Alseiass. Le garde avait poussé un grognement de satisfaction et lui avait fait signe d'entrer.

Près de quatre cents personnes s'étaient rassemblées sous la bannière de Tennyson. La plupart d'entre elles venaient de villages traversés par les Bannis et qui s'étaient ralliés à Tennyson après avoir entendu les témoignages enthousiastes des habitants de Mountshannon. Certains étaient originaires du sud du pays, où les brigands avaient déjà été « chassés » par Tennyson ; le prophète avait laissé quelques hommes de main dans chaque bourg et, une fois que la marche vers Dun Kilty avait commencé pour de bon, il les avait rappelés, de même que les convertis, pour que tous se joignent à lui.

Il y avait également le noyau dur des acolytes de Tennyson, reconnaissables à leurs robes blanches. Les plus visibles étaient les deux immenses gardes du corps qui ne quittaient pas leur chef d'une semelle. De vraies brutes, songea Will, et hargneuses, avec ça. En tout cas, Alseiass ne leur avait pas transmis l'amour de leur prochain, que Tennyson professait si bien.

Tandis que le nombre de ses partisans grossissait, il continuait de prêcher en insistant sur l'incompétence du roi Ferris et en l'accusant d'être directement responsable de la situation. À chacun de ses discours, ses assistants déambulaient dans la foule en collectant de l'or et des bijoux en tribut à Alseiass.

Un peu à l'écart du campement, Will distinguait nettement les différents groupes qui composaient les partisans des Bannis : d'un côté, les nouveaux convertis, fervents et pleins d'espoir, qui avaient choisi de suivre Tennyson et l'estimaient capable, avec l'aide de son dieu, de ramener la paix et la prospérité à Clonmel ; de l'autre, les disciples qui récupéraient l'or, protégeaient leur chef et, Will en était certain, étaient chargés de se débarrasser de quiconque tentait de s'opposer au prophète.

Le jour précédent, trois nouveaux venus étaient arrivés en renfort. Vêtus de cuir noir, de capes mauves et coiffés de chapeaux à large bord ornés d'une plume, ils avaient le teint basané et des cheveux noirs. Des étrangers, à l'évidence, qui n'étaient pas de simples pèlerins. Ils portaient aussi des arbalètes en bandoulière et au moins trois dagues chacun – à la ceinture, dans leurs bottes et sous le bras droit –, ce qui n'avait pas échappé au regard acéré du jeune Rôdeur. C'étaient des individus dangereux. Ils affichaient une assurance qui trahissait sans nul doute leur habileté dans le maniement de ces armes.

Il s'interrogeait sur leur identité et leur pays d'origine ; en revanche, la raison de leur présence l'intéressait moins, car il avait déjà compris que Tennyson les employait comme assassins. Un peu plus tôt, alors qu'il chantait non loin du grand pavillon blanc, il avait aperçu l'un de ces étrangers ; celui-ci suivait un homme pauvrement

nabille qui s'enfonçait dans la forêt. L'étranger était revenu un quart d'heure plus tard, seul, et était allé directement retrouver Tennyson dans son pavillon, probablement pour lui faire son rapport. Will avait attendu à l'orée du bois jusqu'à la nuit tombée, mais l'autre homme n'avait pas réapparu.

Le Rôdeur entendit une voix s'élever non loin. Il leva les yeux. L'un des disciples en robe blanche se déplaçait entre les tentes plantées au petit bonheur en lançant des ordres. Will se redressa et s'approcha pour entendre ce qu'il disait.

— Tennyson demande à ce que tout le monde soit prêt à se remettre en route demain à dix heures. Vous pliez donc vos tentes dès ce soir, après les prières, quitte à dormir à la belle étoile cette nuit ; n'oubliez pas de charger vos charrettes et d'atteler vos chevaux ! Et sans traîner !

— Où allons-nous, Votre Honneur ? s'enquit un homme d'un ton respectueux.

Plusieurs répétèrent sa question. L'espace d'un instant, le Banni donna l'impression de ne pas avoir envie de répondre, puis, avec un haussement d'épaules, il précisa :

— Nous nous rendons directement à Dun Kilty. Il est temps que le roi Ferris comprenne que son heure est venue !

Un murmure d'approbation parcourut la foule de villageois qui l'entouraient.

Intéressant, songea Will. Il se fraya un passage entre les tentes pour rejoindre la sienne, plantée à la lisière du campement, où Folâtre l'attendait. Il s'empressa de plier son abri de toile. Le petit cheval le regarda faire avec curiosité.

— Nous repartirons demain matin, expliqua Will.

Cela ne le dérangerait pas de dormir à la belle étoile. Il jeta un coup d'œil au ciel, où dérivait des nuages. Il pleuvrait peut-être, mais sa cape le protégerait.

— Hé, toi !

La voix, brutale, le fit sursauter. Qui s'adressait à lui ? En se retournant, il éprouva une pointe d'inquiétude. C'était l'un des deux géants de Tennyson – Gerard ou peut-être Killeen. Il l'ignorait, car il ne parvenait pas à les différencier. L'homme pointa un doigt sur lui.

— C'est toi le chanteur, pas vrai ? demanda-t-il sur un ton de défi.

Will hocha la tête, hésitant.

— Je suis ménestrel, en effet, répondit-il sans savoir où l'autre voulait en venir.

Son interlocuteur parut ne pas comprendre ce terme.

— Un musicien, précisa le Rôdeur.

Le visage de la brute s'éclaira.

— En tous cas, tu n'en es plus un à partir de maintenant. Tennyson a interdit tous les chants, à l'exception des hymnes en louange à Alseiass. Tu en connais ?

— Malheureusement, non, dit Will.

L'homme lui décocha un sourire méchant.

— Dommage pour toi, car tu viens de perdre ton gagne-pain. Tennyson veut que tu ailles lui remettre ton luth après les prières du soir.

Will devina qu'il serait inutile d'expliquer à ce balourd qu'il jouait de la mandole, et non du luth.

— Tennyson veut que je lui donne mon... instrument ?

Le colosse le fixa avec hostilité.

— C'est ce que je viens de te dire ! Plus de musique, plus de luth ! C'est compris ?

Voyant Will hésiter, l'homme répéta, d'une voix plus forte :

— Compris ?

— Oui, bien sûr. Aucun souci.

— Bien, conclut la brute d'un air arrogant avant de s'éloigner, sa silhouette massive se détachant nettement au-dessus des tentes.

Le Rôdeur s'assit sur son paquetage et posa les yeux sur l'étui de cuir qui contenait sa mandole – un bel instrument fabriqué par le maître luthier d'Araluen, Gilet, que lui avait offert le seigneur Orman du château de MacIndaw, en remerciement des services rendus. S'il le remettait à Tennyson, il ne le reverrait sans doute jamais.

Par ailleurs, songeait-il, il en savait assez sur les projets de Tennyson : le prophète avait prévu de se rendre directement à Dun Kilty, coupant court à son plan initial de rassembler un plus grand nombre de partisans en traversant triomphalement les campagnes. Il en avait déjà des centaines et cela devait lui suffire.

Il y avait aussi la question des trois arbalétriers étrangers. Il était préférable d'informer Halt de leur présence ; Will était certain que son ancien maître saurait qui ils étaient, ou du moins d'où ils venaient.

Il était donc temps de fausser compagnie aux Bannis. D'un claquement de langue, Will appela Folâtre, qui vint le rejoindre en trottant. Il le sella rapidement, récupéra son paquetage, l'étui de sa mandole et ses affaires. Puis il ouvrit le baluchon dans lequel il avait enveloppé son arc et son carquois. Il ajusta la corde de son arme, passa le carquois en bandoulière et enfourcha sa monture.

Le jeune Rôdeur partit au trot en suivant la lisière du campement, sans essayer de se cacher – cela n'aurait fait qu'attirer l'attention, il le savait. Tandis que les tentes se clairsemaient, il accéléra un peu l'allure. Soudain, l'une des sentinelles se plaça sur son passage. Will immobilisa son cheval.

— Attends un peu ! Où t'imagines-tu aller ainsi ?

— Je m'en vais, répondit le jeune Rôdeur en dégageant sa botte de son étrier.

— Personne ne s'en va, répliqua le garde en levant légèrement sa lance. Retourne tout de suite au campement.

— Non, il faut vraiment que je m'en aille, dit Will d'un ton aimable. Vois-tu, ma vieille tante maternelle m'a fait parvenir un message et...

D'un petit coup de genou, il fit signe à Folâtre de s'approcher lentement de l'homme. Il n'avait pas oublié les conseils de Halt : *Si tu as l'intention de prendre quelqu'un par surprise, continue de lui parler comme si de rien n'était avant d'agir*. Le garde, impatient, était sur le point de l'interrompre... quand Will, du plat de sa botte, lui donna un violent coup au visage. La sentinelle, projetée vers l'arrière, s'effondra aussitôt. Will en profita pour lancer Folâtre au galop. Lorsque le garde, à moitié assommé, parvint à se relever et à ramasser la lance qu'il avait lâchée, Will et Folâtre s'étaient déjà fondus dans la pénombre de ce début de soirée. Seul un bruit de sabots qui s'éloignait dans le lointain indiqua à l'homme qu'il n'avait pas rêvé.



34

Halt et Horace retournèrent dans la cour du château, où Caracole et Abelard les attendaient patiemment.

Tandis qu'ils remontaient en selle et traversaient de nouveau la cité, le Rôdeur resta silencieux, absorbé par ses pensées. Horace n'en fut pas surpris. Il était normal que Halt, par nature taciturne, soit ce jour-là plus préoccupé qu'à l'ordinaire. Le chevalier essaya d'imaginer comment il aurait réagi si, comme son compagnon, il s'était retrouvé face à un frère qui l'avait trahi des années plus tôt. L'expérience avait dû être éprouvante pour Halt. Mais plus encore pour Ferris, comme l'avait prouvé l'attitude de ce dernier, se dit-il, alors qu'un sourire ironique se dessinait sur ses lèvres. Une question lui vint en tête, qu'il posa abruptement :

— Vous lui faites confiance, Halt ?

Le Rôdeur leva les yeux vers lui.

— À mon frère ? Difficilement, avoua-t-il avec une pointe d'amertume dans la voix. En revanche, je me fie à Sean : il va veiller à ce que son oncle tienne parole.

— Sean a l'air d'être quelqu'un de bien, acquiesça Horace. Cependant, en est-il vraiment capable ? Après tout, Ferris est son souverain. Il peut faire comme bon lui semble, non ?

— Ce n'est pas si simple, même pour un roi. Surtout un roi tel que Ferris. Il sait qu'il a besoin de Sean. Il compte sur lui. Crois-tu qu'un seul de ces gardes royaux se soucie de Ferris ? Lorsqu'il leur a ordonné de sortir de la salle du trône, n'as-tu pas remarqué qu'ils ont attendu un signe de Sean pour obtempérer ? Si mon frère s'avisait de nous tromper ou de nous trahir, Sean quitterait son service. Et pour le moment, son neveu lui est indispensable.

— Je comprends, acquiesça Horace.

La politique était un domaine que Halt maîtrisait beaucoup mieux que le jeune homme. À l'instar de la plupart des guerriers, Horace ne s'y intéressait pas et, autant que possible, évitait de s'en mêler. En revanche, les Rôdeurs paraissaient parfaitement à l'aise lorsqu'il s'agissait de comprendre les arrangements secrets, les intrigues et les subterfuges grâce auxquels l'on dirigeait, semblait-il, un pays. En tout cas, si Halt était satisfait de la situation, cela convenait à Horace, qui avait en tête d'autres préoccupations plus urgentes.

Dont le déjeuner.

— Que faisons-nous, à présent ? demanda-t-il au bout de quelques minutes.

La question tira Halt de ses pensées.

— Nous allons nous installer dans une auberge confortable.

— Et Will ? Comment saura-t-il où nous sommes ?

— Il nous retrouvera, j'en suis certain, répondit le Rôdeur en s'étirant pour détendre ses épaules et son dos. Dans l'immédiat, cherchons cette auberge. Je ne sais pas si c'est le cas de ton côté, mais quelques heures de sommeil me feront le plus grand bien.

— Oui. Un bon repas et ensuite, un lit douillet.

— Je crois que je vais me passer de manger, déclara Halt.

Son compagnon le regarda d'un air atterré. Comment pouvait-on envisager pareille chose ? Cela dépassait l'entendement.

Ils s'arrêtèrent devant une auberge située au pied de la colline qui menait au château de Dun Kilty ; un bâtiment de deux étages, très imposant comparé à d'autres établissements du même genre. La salle était vaste, haute de plafond, plus agréable que celles des auberges de Craikennis et de Mountshannon, lesquelles avaient été étouffantes. En s'apercevant qu'il pouvait se tenir debout sans toucher les poutres, Horace poussa un soupir de soulagement. Pour une fois, il ne se cognerait pas le crâne.

Les chambres, au deuxième étage, étaient spacieuses et aérées, dotées de fenêtres vitrées qui donnaient sur la grand-rue et que l'on pouvait ouvrir pour faire entrer la brise. En tendant le cou, on distinguait même le château, sur son promontoire.

Les draps étaient propres et les couvertures avaient été secouées – chose rare, songea Halt, qui avait trop souvent été obligé de séjourner dans des auberges où la literie laissait à désirer. Il parcourut la pièce d'un regard approbateur, tâta le matelas et dit à la propriétaire restée sur le seuil de la pièce :

— Nous la prenons.

— Combien de nuits ?

— Ce soir et demain, répondit le Rôdeur. Il se peut que nous restions plus longtemps, mais nous verrons cela plus tard.

Il tira de sa bourse de quoi payer à l'avance. La femme lui fit une petite révérence, étonnamment gracieuse au vu de son embonpoint, et glissa l'argent dans la poche de son tablier.

— Merci, Votre Honneur. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Non, tout est parfait ainsi, dit Halt.

— Servez-vous encore à manger dans la salle ? s'empressa d'ajouter Horace.

Un grand sourire fendit le visage de la propriétaire.

— Bien évidemment, jeune homme ! Je suis prête à parier que vous avez une faim de loup !

Halt était toujours fasciné par la façon dont les femmes, jeunes ou non, minces ou non, ne résistaient jamais à la tentation de nourrir Horace.

— Un bon ragoût me suffira, répliqua le chevalier, ravi.

La dame gloussa, ce qui fit trembloter son double menton.

— Il sera prêt au plus vite, répondit-elle. Je vais dire à la cuisinière de le mettre au feu.

— J'ai un petit creux, moi aussi, annonça le Rôdeur d'un air grincheux.

C'était un mensonge. Il voulait simplement observer la réaction de la dame. Ainsi qu'il s'en était douté, elle l'ignora et continua de s'adresser chaleureusement à Horace, un sourire radieux aux lèvres.

— Descendez dans la salle dès que vous le souhaitez.

Halt haussa les épaules, s'affala sur le lit, passa les mains derrière sa tête et poussa un soupir de satisfaction. La propriétaire lui jeta un coup d'œil glacial.

— Ôtez donc vos bottes de ce couvre-lit ! ordonna-t-elle d'un ton sec.

Le Rôdeur s'empressa d'obéir.

Alors qu'elle tournait les talons, il marmonna :

— Je parie que vous n'auriez pas fait une telle remarque à Horace.

Elle fit volte-face et le dévisagea avec méfiance.

— Pardon ?

Au cours de son existence, Halt avait affronté des wargais, des Kaikaras, des Skandiens assoiffés de sang et des hordes de Temujai sans jamais éprouver la moindre crainte. En revanche, une aubergiste de mauvaise humeur était une autre paire de manches...

— Rien, murmura-t-il, docile.

Lorsque Horace revint une heure plus tard, le ventre bien rempli, Halt était déjà endormi. Le jeune homme tira le verrou et sourit en apercevant les bottes du Rôdeur posées au pied du lit. Il ronflait doucement – ce qui ne manqua pas d'éveiller la curiosité de son compagnon. Quand ils passaient la nuit en territoire hostile, se dit Horace, ce n'était pas dans les habitudes du Rôdeur. Il avait alors le sommeil léger et s'éveillait au moindre bruit. Peut-être n'arrivait-il jamais à se reposer vraiment dans de telles situations.

Le guerrier bâilla et comprit à quel point il était exténué, lui aussi. Les derniers jours avaient été mouvementés et la seule nuit paisible dont il se rappelait était celle qu'ils avaient passée dans l'auberge de Mountshannon, abandonnée par ses propriétaires. Depuis, ils avaient beaucoup chevauché. Après avoir enlevé ses bottes, il s'étendit. Il s'émerveillait encore de la douceur de son oreiller quand il sombra dans le sommeil.

Quelqu'un toussa.

Horace se redressa en sursaut, désorienté, en se demandant brièvement où il se trouvait. Par la fenêtre, il s'aperçut que le crépuscule tombait déjà sur Dun Kilty. Il regarda Halt, toujours allongé sur son lit, les mains derrière la tête, les yeux clos. Sans les ouvrir, le vieux Rôdeur déclara soudain :

— Tu as une mauvaise toux.

— À croire que je suis tombé sur la Belle au bois dormant et la plus laide de ses sœurs, attendant un baiser du prince charmant pour revenir à la vie, répondit une voix. Désolé, cela ne m'a guère tenté.

Une silhouette enveloppée d'une cape, le visage dissimulé sous un capuchon, était assise dans le coin le plus sombre de la chambre. C'était Will, bien entendu.

— Comment ça ? rétorqua Halt d'un ton méprisant. Je ne dormais pas. À dire vrai, je me suis réveillé dès que je t'ai entendu grimper l'escalier comme un balourd, avant que tu n'entres avec fracas dans cette pièce. Qui pourrait dormir dans un raffut pareil ?

Moi, pensa Horace. Il se rappela tout à coup qu'il avait tiré le verrou. Comment Will avait-il pu pénétrer dans la chambre ? Il haussa les épaules. Après tout, Will était un Rôdeur, il devait être capable de ce genre de choses.

— Toi, réveillé ? dit Will, amusé. Mais alors, quel était ce son étrange ? Ah oui, des ronflements. Quel talent ! La plupart des gens n'arrivent à les produire qu'en dormant.

Le vieux Rôdeur se redressa, posa les pieds sur le plancher et s'étira.

— J'ai évidemment fait semblant de continuer à ronfler, se justifia-t-il. Histoire de voir combien de temps tu allais rester assis dans ton coin.

— Et combien de temps y suis-je resté, exactement ? ironisa Will.

Halt secoua tristement la tête et se tourna vers Horace.

— Plus tard, évite de te retrouver avec un apprenti sur le dos. Non seulement ce sont de satanés casse-pieds, mais ils passent également leur temps à essayer de jouer au plus fin avec leur maître. C'est déjà pénible quand ils sont jeunes ; une fois qu'ils prennent de la maturité, cela devient carrément insupportable.

— Je m'en souviendrai, acquiesça le chevalier.

Malgré tout, il avait remarqué que le vieux Rôdeur n'avait pas répondu à la question de Will ; ce dernier s'en était aperçu lui aussi et décida de ne pas irriter Halt davantage.

« Tu n'as rien d'autre à me proposer ? » dit-il.

Le vieux Rôdeur s'affairait à allumer une petite lanterne posée sur une table entre les deux lits. Lorsqu'une petite flamme éclaira la pièce d'une lueur tamisée, il se tourna vers Will avec curiosité.

— Je ne m'attendais pas à te revoir si vite. Il s'est passé quelque chose de fâcheux ?

— Pas vraiment. Mais Tennyson a soudain décidé que les ménestrels n'étaient plus les bienvenus parmi ses partisans ; et comme il voulait me confisquer ma mandole, j'ai...

— Ta quoi ? l'interrompit Halt.

— Mon luth, si tu préfères, soupira Will.

— Ah, je vois. Continue.

— J'ai donc décidé de les quitter. Par ailleurs, ils s'apprêtaient à lever le camp : ils ont prévu de venir directement à Dun Kilty.

— Et moi qui pensais que Tennyson voulait recruter plus de disciples, murmura le vieux Rôdeur en caressant sa barbe d'un air pensif.

— Il n'en a pas besoin, reprit Will. Ils sont déjà quatre cents environ à l'accompagner. Du reste, un messager est venu lui annoncer la défaite de ses complices à Craikennis. Cette nouvelle l'a ébranlé ; je crois même qu'il a fait assassiner le messager.

— Logique, intervint Horace. Il n'a certainement pas envie que ses partisans apprennent la victoire du Guerrier du Levant.

— En effet, dit Halt. Qui sont ces gens qui le suivent, au juste ?

— La plupart sont des villageois, non des combattants. Mais il a un petit cercle de disciples, dont ces deux brutes, Killeen et Gerard.

— Il faut malgré tout tenir compte de ces effectifs. Je doute que Ferris puisse rassembler plus d'une centaine de soldats. À supposer qu'ils acceptent de lui obéir.

— Comment les choses se sont-elles déroulées avec Ferris ? s'enquit le jeune Rôdeur. Était-il heureux de te voir après toutes ces années ?

— Pas vraiment, répliqua Halt d'un ton sec. Tennyson est déjà entré en contact avec lui et Ferris était prêt à négocier.

— Était ?

— Je crois que Halt a su le persuader du contraire, précisa Horace, un sourire sardonique aux lèvres. Nous retournons le voir demain afin qu'il nous donne sa réponse.

Will secoua la tête d'un air préoccupé.

— Nous prenons un risque en attendant trop : les Bannis pourraient être là dès demain.

— Ce qui n'arrangerait pas nos affaires, acquiesça Halt. Mais si nous essayons de bousculer Ferris en exigeant une réponse de sa part dès ce soir, il se braquera. Surtout s'il a l'impression que nous paniquons.

Il réfléchit un instant en silence, puis reprit :

— Non. Nous nous en tiendrons à notre plan initial. Will, pour le moment, tu resteras ici. Mieux vaut ne pas te montrer au château.

— Si ça peut te faire plaisir, répondit le jeune Rôdeur avec un haussement d'épaules. Est-ce parce que tu as honte de moi ? ajouta-t-il d'un ton badin.

Halt esquissa un sourire – l'équivalent d'un grand éclat de rire pour qui que ce soit d'autre.

— Pas plus que d'habitude. Mais si tu nous accompagnais, Ferris pourrait se montrer méfiant, soupira-t-il. C'est le plus soupçonneux des hommes. Tu pourras nous être utile plus tard. Il est toujours bon d'avoir un atout supplémentaire dans sa manche.

— Je suis donc un atout ? Je suis flatté. Halt très flatté. J'ignorais que tu me tenais en si haute estime.

Halt le fixa d'un air peiné.

— J'aurais plutôt dû dire que tu étais un petit plaisantin...

— Si ça te chante, répliqua Will en souriant. Au fait, j'ai oublié : Tennyson a trois nouvelles recrues. Des étrangers vêtus de cuir, d'une cape mauve et de chapeaux ornés d'une plume. Ils sont armés d'arbalètes, ainsi que de tout un arsenal de dagues – et ils ont l'air de savoir les utiliser.

Halt se rembrunit.

— Des Génovésiens, murmura-t-il.

— Des Géno... quoi ? demanda Horace.

— Vous autres, guerriers, n'étudiez donc pas la géographie ?

— Ce n'est pas notre point fort, je l'admets, dit le chevalier. Nous attendons que notre commandant nous montre l'ennemi en ordonnant : « Allez leur filer une bonne raclée. » Nous laissons la géographie à vous autres, Rôdeurs. À dire vrai, nous aimons vous donner l'impression que vous nous êtes supérieurs...

— Ils viennent de la cité de Genovesa, en Toscano. Ce sont des mercenaires et des assassins professionnels – c'est pratiquement la seule spécialité, dans leur ville. Ils se servent aussi de divers poisons pour éliminer leurs victimes. Si Tennyson a embauché trois de ces individus, c'est qu'il est prêt à tout. Ils reviennent cher et sont souvent sources d'ennuis.

Will hocha la tête d'un air entendu.

— Des Génovésiens, c'est bien ce que je pensais.

— Tu n'en avais pas la moindre idée, le contredit Horace.

Le jeune Rôdeur ne put garder son sérieux plus longtemps.

— C'est possible, mais j'avais toutefois compris qu'ils pouvaient causer des ennuis.

Pourtant, le sourire de Will s'évanouit lorsque Halt ajouta avec sérieux :

— Oh, oui, de graves ennuis. Montrez-vous tous les deux très prudents si vous les trouvez sur votre chemin.



35

— Je ne peux accéder à ta requête, déclara Ferris.

À ces mots, les yeux de Halt s'assombrirent de colère. Devant ce regard, son frère se recroquevilla sur son trône, comme si le haut siège de bois avait pu lui donner la force qui lui faisait défaut.

— Je refuse, répéta-t-il, de mauvaise humeur. Et tu ne peux me forcer à accepter.

— N'en sois pas si sûr, répondit Halt.

Il jeta un coup d'œil à Horace et à Sean, qui affichaient respectivement des expressions de dédain et de déception. Il savait pourtant que Ferris avait raison : il ne pouvait l'obliger à se dresser contre Tennyson.

— Pourquoi devrais-je t'obéir, Halt ? Et qu'as-tu à y gagner, exactement ?

Pour Ferris, on n'agissait jamais que par intérêt personnel. S'il dénonçait Tennyson en clamant qu'il n'était qu'un charlatan, qu'en retirerait son frère ? Alors même qu'il se posait cette question, la réponse lui vint. Il se leva de son trône et s'avança, enhardi par ce qu'il savait à présent de l'objectif de Halt.

— J'ai saisi. Tu veux que je m'oppose à Tennyson avec l'espoir que ses partisans et lui me tueront. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Tu les laisseras faire le sale travail à ta place, puis tu réapparaîtras comme par magie pour me remplacer. Et je suis prêt à parier qu'une fois souverain de Clonmel, tu accepteras sans discuter les conditions des Bannis.

Halt examina un bref instant le visage de Ferris, ses yeux fourbes et fuyants derrière lesquels son esprit était en ébullition.

— Peut-être est-ce ta façon de voir, rétorqua le Rôdeur avec un mépris extrême. Mais je me préoccupe avant tout de tes sujets, de ceux qui te considèrent comme leur roi et qui comptent sur toi pour que tu les guides et les protèges. Que Dieu leur vienne en aide, car ils n'obtiendront pas grand-chose de ta part, je le crains.

— Je vous en prie, Votre Majesté, intervint Sean. Revenez sur votre décision. Halt a raison : le peuple a besoin de vous.

Dédaigneux, Ferris lui rit au nez.

— Oh, je suis de nouveau « Votre Majesté », Sean ? Alors qu'hier tu étais prêt à changer de souverain, est-ce que je me trompe ? Je vois désormais clair dans ton petit jeu perfide. Tu t'es rallié à eux pour te liguier contre moi.

Sean recula d'un pas, comme si la proximité de son oncle le souillait.

— J'ai toujours été loyal envers vous, affirma-t-il d'une voix furieuse. Toujours !

Sa colère était tellement palpable que Ferris regarda son neveu avec nervosité. Peut-être était-il allé trop loin. Il savait à quel point Sean lui était utile.

— J'ai sans doute parlé trop vite, répondit-il, conciliant. Mais je ne ferai pas ce que tu me demandes, ajouta-t-il plus durement en se tournant vers Halt. Si tu veux t'en prendre à Tennyson, libre à toi. Parcours la cité et rassemble
qui tu voudras derrière ce ridicule Cuernier du Levant

qui tu voudrais derrière ce pauvre Guenier du Levant.

— S'il le faut, j'agirai ainsi. Toutefois, je suis un étranger dans ce pays alors que tu es le roi. Cela semblera...

— En effet, l'interrompit son frère. *Je* suis le roi, et je suis heureux que tu n'aies pas oublié ce petit détail. Aussi, en tant que roi, je ferai comme je l'entends.

Il se redressa en tâchant d'adopter une attitude hautaine et déterminée. En revanche, ses yeux, comme à l'ordinaire, ne croisaient pas ceux de son interlocuteur.

Halt le maudit en silence. Il avait espéré user d'intimidation pour le faire céder. Mais à cause du refus lâche et abject du souverain, tous ses plans s'effondraient. Sans l'autorité royale, toute résistance aux Bannis était vouée à l'échec. Les gens ne suivraient pas un inconnu et un jeune guerrier pour se dresser contre Tennyson, le sauveur de Mountshannon et de plusieurs autres villages, un orateur talentueux, maître dans l'art de convaincre les foules.

Un homme qui était également soutenu par des centaines de partisans fanatiques.

Malgré son désarroi, le Rôdeur n'en laissa rien paraître. Il inspirait profondément, sur le point d'essayer une dernière fois de pousser son frère à l'action, quand il entendit du bruit à l'extérieur de la salle du trône. L'une des portes s'ouvrit et un garde entra d'un pas précipité. Il se dirigea vers Sean – et non vers Ferris, remarqua Halt.

— Messire, il y a un messager dehors. Il affirme que c'est urgent et qu'il veut voir cet homme, ajouta-t-il en désignant Halt.

— Attendez-vous un message ? demanda Sean au Rôdeur.

Celui-ci hésitait. Il ne pouvait s'agir que d'une seule personne.

— Est-il vêtu comme moi ? s'enquit-il auprès du garde.

— Oui, Votre Honneur.

— Dans ce cas, je l'attendais, dit Halt en s'adressant à Sean. Il a des nouvelles à me communiquer.

Il ignorait pourquoi Will était venu jusqu'ici, mais il se doutait que cela devait être important.

— Fais-le entrer, ordonna Sean au garde.

Quelques secondes plus tard, Will vint les rejoindre. À la vue du jeune homme habillé de la même façon que Halt, Ferris eut un grognement moqueur.

— Tu as fait venir ton propre disciple, Halt ? railla-t-il. Apparemment, ceux de Tennyson sont un peu plus nombreux.

Will dévisagea le roi avec curiosité, puis se tourna vers Halt.

— Il est ici, se contenta-t-il de déclarer.

— Tennyson ?

— Il a annoncé qu'il parlerait aux habitants à trois heures cet après-midi.

Le vieux Rôdeur consulta brièvement la clepsydre qui se trouvait dans la pièce : elle indiquait une heure. Intérieurement, il bouillait d'impatience, mais il parvint à garder son calme.

— Très bien. Merci, Will. Va les surveiller et tiens-moi informé de la suite des événements.

Will regarda Ferris d'un air inquisiteur, puis son ancien maître, comme pour lui demander : « Comment se passent les choses, ici ? » Halt secoua la tête et le jeune homme comprit qu'il valait mieux ne pas poser la question à haute voix.

— Je serai sur la place du marché, se contenta-t-il de répondre. Là où ils ont dressé leur pavillon.

Sur ces entrefaites, il s'empressa de quitter la salle.

Halt scruta son frère et éprouva une sensation qui lui était peu familière – celle de l'échec. Il fallait pourtant qu'il tente de nouveau de le persuader.

— Ferris, commença-t-il.

— Tu es censé t'adresser à un souverain, le coupa l'intéressé, c'est donc « Votre Majesté ».

Il avait compris que Halt avait l'intention de le faire céder, voire de le supplier. Et à présent, devinant qu'il avait repris le dessus, son assurance grandissait. Le Rôdeur l'observa d'un œil mauvais, mais avant qu'il ait le temps de reprendre, Horace prit la parole, conciliant, presque respectueux :

— Votre Majesté, je crois savoir comment résoudre ce problème – et nous en tirerons tous un bénéfice, si vous voyez ce que je veux dire ?

Il frotta son pouce contre son index, un geste que Ferris ne connaissait que trop bien. Son intérêt fut soudain éveillé.

— Laisse, Horace, cela ne sert à rien, intervint Halt d'une voix lasse.

Horace arbora une mine pensive.

— Oh, ça suffit, Halt, répliqua-t-il d'un ton légèrement désobligeant. Arrêtez un peu avec vos sottises sur l'honneur et le devoir envers le peuple. Vous avez échoué, admettez-le, et ce n'est pas la fin du monde. De mon côté, je vois une belle occasion de tirer profit de cette stupide légende de Guerrier du Levant. Pourquoi ne pas nous en servir pour nous faire un peu d'argent ? Et vous aussi, Majesté, ajouta-t-il.

Ferris acquiesça. Ce jeune homme parlait un langage qui lui était familier : il paraissait désireux d'œuvrer pour son propre intérêt. La réponse furieuse de son frère acheva de le convaincre :

— Tais-toi, Horace ! Tes paroles sont totalement déplacées ! Tu n'as aucun droit...

— Assez, Halt ! l'interrompit le chevalier. Pour une fois, reconnaissez que vos méthodes n'ont pas marché.

Muet de colère, le Rôdeur dévisagea son jeune compagnon.

« Il ne sait plus que répondre », pensa Ferris, ravi.

— Alors, Votre Majesté ? reprit Horace. Qu'en pensez-vous ?

Le roi acquiesça en souriant. L'idée de se faire un peu d'argent l'attirait, sans compter qu'il assistait à la défaite de son frère face à l'un de ses propres compagnons, lequel venait de se retourner contre lui.

— Continue, dit-il.

Il entendit à peine les exclamations furieuses de son frère. Il vit la déception qui se lisait sur les traits de Sean ; ce dernier ne s'était pas attendu à un tel revirement de la part du jeune guerrier. « Cela lui servira de leçon », songea Ferris. Sean était trop idéaliste ; il était temps qu'il apprenne les dures réalités de l'existence. Horace parcourut des yeux la salle du trône et aperçut, sur le côté, une petite porte cachée derrière une tenture.

— Peut-être pourrions-nous discuter quelques minutes en privé, Votre Majesté ? suggéra-t-il en indiquant la porte.

— C'est mon vestiaire, précisa le roi. Viens, nous pourrions y parler, sans être... dérangé, ajouta-t-il en lançant à Halt et à Sean un regard éloquent.

Narquois, Horace le suivit en bousculant légèrement Sean au passage. Ce dernier secoua la tête et se tourna vers Halt, une expression de désespoir sur le visage. Le Rôdeur garda les yeux baissés, mais dès qu'Horace et Ferris eurent quittés la salle, il releva la tête. Le jeune Hibernien fut surpris de voir que Halt affichait un grand sourire.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre la parole, le Rôdeur lui fit signe de garder le silence. Une ou deux secondes plus tard, un bruit sourd se fit entendre, suivi d'un cri de douleur et d'un fracas indiquant que des meubles basculaient vers le sol.

— Pouvez-vous me rejoindre, Halt ? appela Horace.

Sean et le Rôdeur passèrent dans la petite annexe où l'on rangeait les tenues officielles du souverain. Elle contenait une large armoire, plusieurs chaises, une table de toilette, un miroir ainsi qu'une petite cheminée. Le roi était étendu sur le plancher, inconscient, une chaise renversée près de lui. Horace, de son côté, secouait sa main droite tout en se frottant le poing.

— Au nom du ciel, qu'as-tu fait, Horace Altman ? s'écria Halt.

Le jeune homme indiqua la garde-robe.

— Je viens de vous nommer souverain de Clonmel, déclara-t-il. Ne perdez pas de temps et enfitez un de ces vêtements.



36

— As-tu perdu la tête ? s'exclama Halt.

Voyant qu'Horace ne disait mot, il poursuivit :

— Regarde-nous un peu, Ferris et moi. Nous nous ressemblons, c'est vrai, mais nous n'avons pas du tout la même allure.

Sean s'était empressé de s'agenouiller près du roi pour vérifier son pouls. Soulagé, il leva les yeux vers le Rôdeur, lequel était furieux et perplexe, et le jeune chevalier, qui gardait son calme.

— Il a perdu connaissance, annonça le jeune chancelier.

— Cela vous pose un problème ? demanda Horace.

— Pas vraiment, répondit Sean. Vous risquez toutefois de vous en attirer quand il reprendra conscience. Il appellera les gardes, qui vous tomberont dessus. Et je crains de ne pas être capable de vous protéger.

Horace haussa les épaules.

— Peu importe. Je serai déjà sorti d'ici avec son frère, le roi de Clonmel, précisa-t-il en désignant Halt.

— Horace, écoute-moi une minute, tenta de le raisonner le Rôdeur.

— C'est inutile, répliqua le chevalier. Il suffit de ramener vos cheveux vers l'arrière et de les attacher avec ce vieux bandeau de cuir...

— C'est de la couronne de Clonmel que vous parlez ainsi, intervint Sean.

— C'est encore mieux, répondit Horace. Ce détail donnera davantage de crédibilité au nouveau roi.

— Et nos barbes ? reprit Halt d'un ton sarcastique. N'as-tu pas vu à quel point elles étaient différentes ?

— Par chance, la vôtre est plus fournie que la sienne. J'ai remarqué que vous l'aviez laissée pousser depuis que nous sommes partis d'Araluen.

— C'était délibéré. Je ne voulais pas que les gens se rendent compte de ma ressemblance avec Ferris.

— Alors qu'à présent, nous voulons justement qu'ils vous prennent pour lui. Il va donc falloir la tailler. L'inverse serait plus compliqué.

— Tu as l'intention de me raser ? demanda le Rôdeur.

Pour la première fois depuis des années, il était pris de court.

— Mais enfin, Halt, c'est une occasion inespérée ! Nous avons besoin que Ferris se montre en public afin de dénoncer les agissements de Tennyson et de faire renaître le mythe du Guerrier du Levant. Et vous savez que nul autre que le roi n'en est capable. Il a refusé de s'en mêler. Mais avec un peu d'efforts, nous ferons en sorte que vous lui ressembliez. Enfilez une de ces robes et mettez ce bout de cuir...

Il regarda Sean, qui s'apprêtait à protester.

— ... la couronne royale, recutina le jeune guerrier, et je suis convaincu que la population n'y verra que du feu. Ils verront seulement ce qu'ils s'attendent à voir. N'est-ce pas ce que vous répétez sans cesse ?

C'était la vérité. En outre, peu de gens avaient déjà vu le roi de près. Pourtant, une seule pensée dominait l'esprit du Rôdeur.

— Tu as donc l'intention de me raser ? répéta-t-il.

Horace hocha la tête.

— Je vais avoir besoin de ma dague, dit-il à Sean. Pouvez-vous aller la récupérer sans éveiller la curiosité des gardes ?

— Vous vous imaginez peut-être que je vais participer à cette mascarade ? répliqua froidement Sean.

— Oui, dit Horace sans hésiter. Parce que c'est le seul moyen de préserver la paix du royaume, comme vous le savez. Royaume que Ferris n'aura aucun scrupule à abandonner entre les mains de Tennyson.

Son assurance était feinte. Il espérait ne pas s'être trompé sur l'intégrité du jeune Hibernien. Si Sean refusait de les accompagner, Halt et lui ne réussiraient jamais à passer les portes de la salle du trône.

Sean hésita un instant, avant de comprendre qu'en ne donnant pas l'alerte lorsqu'il avait vu Ferris étendu sur le sol, il avait déjà décidé de s'allier au Rôdeur et à son compagnon.

— Vous avez raison. Je vais chercher votre dague. J'imagine que cela semblera louche si je demande qu'on aille me chercher un rasoir ?

— Ma dague fera l'affaire. Elle est bien aiguisée.

— Non, rapporte-moi plutôt mon grand couteau, intervint Halt. Je m'en sers déjà pour me couper les cheveux, ajouta-t-il – ce qui confirma une rumeur qui circulait depuis longtemps à travers Araluen.

— C'était donc vrai ! s'exclama Horace.

Le Rôdeur s'abstint de lui répondre. Il s'adressa alors à Sean.

— De même qu'un bol d'eau chaude. Hors de question de me faire raser à sec.

— Demandez plutôt de la tisane, précisa Horace. Cela évitera de mettre la puce à l'oreille des serviteurs et des gardes.

Sean hocha la tête.

— Le grand couteau et de la tisane, marmonna-t-il comme s'il s'agissait d'une liste de courses bizarre, avant de sortir d'un pas précipité.

— As-tu aussi pensé que Ferris a les cheveux noirs alors que les miens sont d'un gris plein de dignité ? demanda Halt.

— Il les teint, précisa Horace.

— Comme si je ne le savais pas ! explosa le Rôdeur. Dans ce cas, que faire ?

— Nous utiliserons de la suie, que nous frotterons sur votre chevelure, voilà tout. La cheminée en est remplie.

Halt se pencha pour redresser la chaise qui avait basculé et s'y affala, résigné à son sort.

— De mieux en mieux, soupira-t-il d'un air sombre.

Une heure plus tard, les portes de la salle du trône s'ouvrirent avec fracas. À la vue de Sean, les six gardes qui se trouvaient dans l'antichambre se mirent au garde-à-vous.

— Le roi a décidé de se rendre sur la place du marché, annonça-t-il. Vous l'y escorterez.

Le souverain vêtu d'une longue cane de satin vert au col relevé richement ornée de brocart et bordée

d'hermine, sortit à son tour. L'un des visiteurs étrangers l'accompagnait, mais les soldats parurent ne pas se formaliser de l'absence du second. Deux d'entre eux s'empressèrent de se placer devant le roi et quatre autres derrière lui, tous à une distance respectueuse, de sorte qu'ils étaient suffisamment proches pour le protéger si nécessaire – et pas assez pour l'entendre discuter avec son jeune compagnon, resté à son côté.

Sean prit la tête du petit groupe. Le jeune Hibernien devait reconnaître qu'Horace s'en était bien tiré : les cheveux de Halt, noircis avec de la suie, lissés avec de la tisane, étaient ramenés vers l'arrière et maintenus en place par la couronne royale. En observant le bas de son visage de plus près, on s'apercevait néanmoins que son teint présentait une mosaïque de couleurs différentes – une mixture inégale de suie, de terre et de fond de tisane avait été étalée sur la peau blanche que le rasage maladroit d'Horace avait mise à nu. Cet onguent de fortune avait également servi à dissimuler plusieurs petites coupures sans gravité ; le chevalier avait vite découvert qu'un peu de suie était très efficace pour étancher le sang.

— Je te le revaudrai, avait grommelé Halt alors qu'Horace appliquait l'horrible pâte sur ses entailles. Cette suie est ignoble ! Mes blessures vont s'infecter.

— C'est possible, avait répondu le jeune homme en se concentrant sur sa tâche, mais c'est seulement pour la journée.

« Comme si cela était censé me consoler », avait songé le Rôdeur.

Ce subterfuge était aussi susceptible de fonctionner grâce au fait que Ferris, depuis des années, refusait que ses sujets le regardent en face. La plupart des Hiberniens, même ceux qui résidaient au château, n'avaient jamais eu l'occasion d'étudier en détail les traits de leur souverain. Ils avaient une vague idée de son apparence, qui concordait avec l'allure générale, la voix et les gestes de Halt.

Précédé par deux gardes, le petit groupe sortit du donjon. Près de la porte se tenaient Abelard et Caracole. Le premier lança un petit hennissement à l'attention de son maître. Le front plissé, Halt lui jeta un coup d'œil et remua les lèvres en silence pour lui ordonner : « Tais-toi. » Abelard secoua sa crinière, donnant l'impression de hausser les épaules, et tourna le dos au Rôdeur.

— Mon cheval m'a reconnu, chuchota ce dernier à Horace d'un ton accusateur.

— Pas Caracole, en tout cas, répondit le jeune guerrier. À moins qu'il ne vous ait reconnu à l'odeur.

— Quelle idée ! J'empeste la suie et la tisane.

Horace réprima un sourire et s'abstint de tout commentaire.

Ils s'engagèrent sur la route qui descendait vers la cité. Halt remarqua que les passants s'écartaient sur leur passage et baissaient la tête pour le saluer, mais personne n'agitait la main dans sa direction ou ne l'acclamait. À l'évidence, Ferris – à présent ligoté, bâillonné et enfermé dans l'armoire de son vestiaire – n'avait pas fait grand-chose pour se faire aimer de son peuple. C'était certainement la présence des gardes qui incitait les gens à reculer devant eux, songea Halt, même si la plupart semblaient respectueux.

Plus loin, ils tournèrent dans une rue au bout de laquelle le Rôdeur distingua un grand terrain découvert. Le bourdonnement de centaines de voix leur parvint aux oreilles. Ils s'approchaient de la place où se déroulait le marché et où Tennyson s'adressait déjà à une foule immense.

— Ils ont commencé sans nous, fit-il observer.

— Peut-être, dit Horace, mais nous allons y mettre un terme.



37

Sur la place du marché, Will se tenait à l'écart de la foule. Les Bannis n'avaient pas ménagé leurs efforts. Une estrade avait été dressée, à côté de laquelle brûlait un grand feu surmonté d'une immense broche sur laquelle cuisait un mouton et que tournaient deux hommes, le torse nu et luisant de transpiration. La graisse s'écoulait sur les braises, qui crachaient de hautes flammes, et le fumet de viande grillée planait au-dessus de la place.

Will, qui n'avait pas encore mangé ce jour-là, entendit son estomac gargouiller. De temps à autre, les Bannis découpaient des morceaux de choix qu'ils déposaient sur de larges tranches de pain et distribuaient à l'assistance. Les gens étaient aussi invités à venir remplir leurs tasses ou leurs chopes de vin et de bière contenus dans deux tonneaux. L'atmosphère était joviale et les conversations allaient bon train ; on avait l'impression qu'il s'agissait presque d'un jour de fête.

Puis Tennyson prit la parole. Il se montra d'abord accueillant et enjoué, relatant une série d'anecdotes amusantes qui égayèrent la foule. C'était un excellent comédien, pensa le jeune Rôdeur. Il parla des jours heureux où lui et ses disciples avaient traversé le pays en bonne camaraderie, en rendant gloire à leur dieu. Une chorale d'une dizaine de Bannis vint le rejoindre sur l'estrade et, à son signal, entonna un chant.

Les disciples chantèrent des airs populaires tandis que les spectateurs tapaient des pieds en suivant le rythme, puis un hymne à la joie en l'honneur d'Alseiass ; Tennyson incita la foule à reprendre en chœur le refrain, facile à retenir. La chorale finit par quitter l'estrade et, alors qu'on servait du vin, le Banni se rembrunit.

C'était un orateur de talent : il procéda sans précipitation, d'abord en rappelant, d'une voix pleine de regret, les malheurs que subissait Clonmel depuis quelques mois – un nuage noir en opposition totale avec l'existence simple et joyeuse de Tennyson et de ses disciples. Son ton se fit sombre, puis furieux en décrivant les atrocités commises, telles que le massacre de Duffy's Ford. La plupart des habitants de Dun Kilty ne connaissaient pas ces récits, mais ils avaient entendu des rumeurs à ce sujet ; et puisqu'une rumeur est par définition toujours imprécise, Tennyson pouvait embellir ou exagérer les événements en peignant une toile horrifiante des méfaits infligés aux habitants de Clonmel, sans manquer d'afficher une colère indignée.

Will sentit l'humeur de la foule se modifier. Une peur indéfinissable s'empara de certains, pendant que Tennyson insistait sur le fait que les attaques, les meurtres, les incendies se propageaient peu à peu vers le nord, en direction de Dun Kilty. Le malaise grandit à mesure que les chopes et les tasses se vidaient et, tandis que le Banni énumérait les horreurs perpétrées, ses disciples en robe blanche commencèrent à répéter ses paroles. Puis certains de ses nouveaux partisans s'avancèrent sur l'estrade afin de confirmer la véracité de ses dires.

— Le prophète Tennyson dit vrai ! s'écriait l'un de ces convertis. J'étais à Carramoss (ou à Dell, Clunkilly, Rorkes Creek ou n'importe lequel des lieux que le Banni avait mentionnés) et j'ai assisté à ce qu'il vient de raconter !

— Le mal a envahi ce royaume ! poursuivit Tennyson. Il a pris la forme du malveillant Balsennis ! Un esprit qui s'en prend aux habitants de ce pays et envoie ses hordes malfaisantes pour les assassiner ! Il a déjà croisé notre chemin, n'est-ce pas ? demanda-t-il au noyau dur de ses disciples.

Ces derniers acquiescèrent bruyamment et Tennyson continua d'une voix plus intense.

— Il faut lui faire obstacle ! Vaincre et écraser ses partisans ! Et qui s'en chargera pour vous ? Qui vous protégera ? Qui osera se mesurer aux brigands, aux criminels et aux hors-la-loi qui se rangent sous sa bannière ?

Une rumeur parcourut la foule, de plus en plus agitée.

— Qui a le pouvoir de se dresser contre Balsennis ? insista Tennyson.

Une fois de plus, il laissa l'incertitude planer au-dessus de l'assistance. Puis il s'avança et sa voix profonde, sonore, se fit plus forte encore.

— Votre roi vous viendra-t-il en aide ?

Un silence embarrassé s'ensuivit. Les gens lançaient des regards nerveux autour d'eux. Si près du château de Dun Kilty, il aurait été imprudent de dénoncer ouvertement l'inaction du souverain. Pourtant, au fond d'eux-mêmes, tous ses sujets connaissaient la réponse à cette question.

— Votre *roi*, reprit le Banni avec un mépris évident, a-t-il mis en œuvre quoi que ce soit pour soulager les souffrances de son peuple ?

Sa ferveur, la passion qui se lisait sur ses traits, exigeaient une réponse. Dans les derniers rangs de l'assistance, quelques voix hésitantes s'élevèrent.

— Non !

Enhardis, d'autres se joignirent à elles, de toutes parts.

— Non ! Le roi n'a rien fait pour nous !

— Il est en sécurité dans son château ! Et nous autres, nous risquons le pire !

Les premiers à prendre la parole, se dit Will, étaient probablement des complices de Tennyson infiltrés dans le public, vêtus comme de simples fermiers. Mais les plus prompts à condamner le roi étaient les habitants de Dun Kilty.

Tennyson leva la main pour leur intimer le silence et, constatant que le vacarme s'apaisait, il reprit :

— Qui donc a repoussé l'attaque de Mountshannon ? Le roi ?

Un « non » tonitruant fusa sur la place du marché.

— Qui, alors ? Qui a sauvé les habitants de Mountshannon ?

Derrière lui, un groupe de ces villageois s'exclamèrent avec enthousiasme – ainsi qu'ils l'avaient fait dans les nombreux lieux traversés les jours précédents.

— Alseiass ! Alseiass et Tennyson !

Tous reprirent ces deux noms en chœur, avec une telle ferveur que l'écho de leurs voix, se fondant en un seul cri, résonna dans les rues avoisinantes : « AlseiassetTennysonAlseiassetTennyson ! » Will eut l'impression que les gens étaient hypnotisés par ce mugissement assourdissant, au point d'être entraînés à se joindre aux autres.

La situation devenait dangereuse, pensa le jeune Rôdeur. Jamais il n'avait vu de foule aussi hystérique. Il percevait la force déraisonnable qui s'en dégageait.

Tennyson leva les bras et tous se turent peu à peu.

— Qui a affronté le mal en personne aux portes de Craikennis ?

Cette fois, Will décida d'intervenir avant que les complices du Banni n'aient le temps de réagir.

— Le Guerrier du Levant ! proféra-t-il.

Le silence envahit la place du marché. Tous se tournaient pour dévisager le jeune homme. Même Tennyson, pris de court, resta muet pendant quelques secondes. Will en profita.

— J'étais présent ! Il a détruit ses ennemis avec une épée flamboyante ! Il les a repoussés ! Des centaines de hors-la-loi ont été décimés par un seul homme, le puissant Guerrier du Levant !

À travers la foule, il entendit des voix répéter le nom du héros légendaire. Car la rumeur avait atteint Dun Kilty et l'assistance se demandait à présent qui avait vraiment sauvé Craikennis. Tennyson se ressaisit et, pointant le

doigt sur Will, hurla :

— Le Guerrier du Levant n'existe pas ! C'est un mythe !

— Je l'ai vu ! insista le jeune Rôdeur.

Cependant, le Banni avait l'avantage – il disposait d'une estrade et d'une voix qui portait loin.

— Mensonges ! tonna-t-il. Alseiass le Dieu Doré a sauvé Craikennis !

Les disciples qui l'entouraient scandèrent de nouveau « Alseiass ! Alseiass ! ». Comme Tennyson le montrait toujours du doigt, Will comprit avec inquiétude le danger qui le guettait : d'un instant à l'autre, l'un des Bannis dispersés parmi la foule allait sans doute s'en prendre à lui.

— Il ment ! poursuivait Tennyson. Et Alseiass n'hésite pas à frapper ceux qui témoignent contre lui !

Will regarda autour de lui. Sur sa droite, il entrevit une silhouette vêtue de mauve qui se dirigeait vers lui. Du coin de l'œil, il reconnut l'individu qui se rapprochait : c'était l'un des Génovésiens. Il aperçut l'éclat de la dague que l'homme tenait le long de sa jambe.

— Le Guerrier du Levant ! cria une nouvelle fois Will. Il peut nous sauver ! Gloire au Guerrier du Levant !

Quelques personnes répétèrent ses mots, qui se propagèrent parmi l'assistance. Will aperçut Tennyson faire un signe de tête à l'assassin qui se ruait à présent sur lui. Le jeune Rôdeur fixa le Génovésien, lequel fut surpris, comprenant qu'il avait été repéré. Moins d'une seconde plus tard, Will pivota vers la droite et, d'un coup de coude, frappa l'étranger au visage. Le Génovésien fut projeté vers l'arrière ; du sang jaillit de son nez brisé tandis que sa dague tombait à terre. À la vue de l'arme, les gens qui se trouvaient près de lui reculèrent.

Will en avait assez de cette situation. Il se courba afin que Tennyson ne puisse plus le voir et, au pas de course, se fraya un passage dans la foule pour s'immobiliser une quinzaine de mètres plus loin. Il se redressa et hurla :

— Vive le Guerrier du Levant !

Puis il se baissa de nouveau avant que le chef des Bannis ait le temps de repérer sa position.

Tennyson n'avait pas compris comment le Génovésien avait été mis hors d'état de nuire ; du reste, il avait perdu de vue le jeune agitateur qui cherchait à le discréditer, au moment même où la population venait de se rallier à lui. Lorsque la même voix s'éleva à un autre endroit de la place du marché, il s'empressa de répliquer d'un ton railleur :

— Le Guerrier du Levant ? Où est-il ? S'il est si puissant que tu le prétends, qu'il se montre donc ! À l'instant ! Vous voyez bien, c'est une invention !

Ses disciples répétaient ses paroles quand une voix puissante se fit soudain entendre : des gens furent bousculés devant l'estrade.

— Tu exiges de voir le Guerrier du Levant, espèce de charlatan ? Eh bien le voici, et je l'accompagne !

Des exclamations d'étonnement résonnèrent.

— Le roi ! C'est le roi !

Un individu petit et trapu, vêtu d'une cape de brocart vert, se fraya un passage et monta sur l'estrade, flanqué d'un guerrier large d'épaules qui portait un symbole du soleil levant sur son surcot ; les suivait un second guerrier plus mince, aux cheveux noirs, que beaucoup reconnurent : c'était le chancelier du roi, Sean Carrick.

Une clameur de surprise accueillit leur arrivée. Tous avaient compris qu'il s'agissait de Ferris, ce que confirmait la présence d'une demi-douzaine de gardes royaux qui prirent position autour de lui.

Les yeux plissés, Will regarda le roi. Il avisa la tenue de cérémonie, les cheveux sombres, le visage rasé. D'instinct, il devina que ce n'était pas Ferris, mais Halt. Il était temps qu'il se montre, songea-t-il. Lorsque le souverain prit la parole, le jeune Rôdeur eut la confirmation de sa véritable identité.

— Qui vous protégera ? tonna-t-il. Moi ! Et non ce saltimbanque tout droit sorti d'une foire de village ! Il vous parle d'un dieu invisible. Alors que j'ai près de moi l'incarnation légendaire du Guerrier du Levant !

Il désigna Horace, qui dégaina son épée dans un sifflement et la leva très haut au-dessus de lui, geste qui révéla

plus nettement l'insigne brodée sur son surcot.

— Le Guerrier du Levant ! s'exclamèrent nombre de personnes dans l'assistance.

Horace recula, glissa son arme dans son fourreau et laissa de nouveau Halt s'adresser à la foule.

— Cet homme, poursuivit le Rôdeur en indiquant Tennyson, dont le visage était déformé par la rage, est un menteur et un voleur. Il vous charmera avec des mots mielleux pour ensuite vous dérober tous vos biens. Au nom d'un dieu qui n'est qu'illusion !

— Aseiass n'est pas une illusion, protesta le Banni.

— Dans ce cas, qu'il se montre ! mugit le Rôdeur.

Ferris avait beau être impopulaire, il restait le roi. Et comme Halt avait endossé son rôle, il émanait de lui une puissante aura d'autorité.

— Présente-le-nous, de la même manière que j'ai présenté le légendaire Guerrier du Levant qui nous protégera tous ! Tu as demandé à le voir, il est devant toi ! Maintenant, je demande à voir ce faux dieu dont tu vantes les pouvoirs !

La foule, prenant peu à peu le parti du souverain, commença à exiger la même chose. Halt en profita pour renchérir :

— Combien parmi vous avaient entendu le nom de ce « Dieu Doré » avant que ce charlatan ne vous en parle ?

Un silence gêné accueillit sa question.

— Combien ? répéta-t-il. Et combien parmi vous connaissaient déjà le nom du Guerrier du Levant ?

Tennyson, les lèvres pincées, s'avança et leva les mains pour faire taire l'assistance.

— J'exige une preuve ! s'écria-t-il avec colère. Qu'on nous apporte la preuve qu'il s'agit bien de ce fameux guerrier. N'importe qui peut porter l'insigne d'un soleil levant et affirmer qu'il est ce héros mythique ! Nous voulons la preuve de son identité !

Quelques voix acquiescèrent, auxquelles plusieurs autres se joignirent. « Décidément, une foule est par nature changeante », songea Will. Elle se comportait à l'instinct, aveuglément, en oscillant constamment d'un côté, puis de l'autre.

— Donnez-nous une preuve ! lançaient les gens.

Halt, d'un geste, leur intima le silence.

— Quelle preuve voulez-vous ? Le Guerrier a sauvé le village de Craikennis ! Il a vaincu deux cent cinquante hommes avec son épée de feu !

— Et qui en a été témoin ? s'empressa de demander Tennyson. Personne ! S'il est selon vous un puissant guerrier, qu'il nous en fasse la démonstration de la manière la plus visible qui soit ! Qu'il combatte ! Nous voulons la preuve par combat !

La population était à présent en effervescence. Les habitants de Dun Kilty ignoraient sans doute qui croire, du roi ou du prophète, mais l'idée d'assister à un duel les enthousiasmait. Ils ne s'étaient pas attendus à vivre une journée aussi divertissante.

— La preuve par combat ! hurlaient-ils à l'unisson.

Halt leva le bras pour les apaiser, puis se tourna vers Tennyson.

— Et qui sera ton champion ? s'enquit-il.

Le Banni sourit.

— Je n'en ai pas un, mais deux. Que votre guerrier se mesure à mes serviteurs, Gerard et Killeen !

D'un geste théâtral, il désigna les deux géants. Ceux-ci montèrent sur l'estrade ; à leur vue, la foule poussa des acclamations de joie.

— Tu voudrais qu'il affronte deux hommes ? demanda Halt à Tennyson, une fois que les cris se furent calmés.

Le Banni s'adressa à l'assistance en souriant.

— Si ce guerrier a décimé deux cent cinquante hommes, deux adversaires ne devraient pas lui poser de problème !

Halt hésitait. Horace, malgré toute son habileté, parviendrait-il à vaincre ces brutes ? Tandis qu'il réfléchissait, le jeune chevalier s'approcha de Tennyson, beaucoup trop près pour le goût de ce dernier ; face au regard déterminé d'Horace, le Banni recula d'un pas – ce qui suffit à montrer lequel des deux dominait la situation.

— Tu parles de preuve par combat, misérable imposteur ? déclara le guerrier, dont la voix, sans qu'il ait besoin de crier, portait loin. La preuve par combat est toujours un combat singulier !

Will décida qu'il était temps d'intervenir de nouveau afin que la foule se range dans le camp d'Horace.

— Il a raison ! proféra-t-il. Nous voulons un combat singulier !

En entendant ceux qui l'entouraient répéter ces paroles, Will éprouva un profond soulagement.

— Oui ! Un combat singulier !

Comme il l'avait deviné, l'assistance se moquait bien que la vérité soit révélée ou non : seul l'intéressait le spectacle à venir, et tous savaient qu'un vrai duel durerait plus longtemps qu'un combat à deux contre un.

— Je me mesurerai à tes deux baleines ! reprit Horace, les yeux braqués sur Tennyson. L'un après l'autre. Je les vaincrai et ensuite, je t'affronterai seul, si du moins tu en as le courage !

D'un violent coup dans la poitrine, il repoussa le Banni. Celui-ci trébucha vers l'arrière. Au même instant, Gerard et Killeen, derrière Horace, se ruèrent pour défendre leur maître, mais à peine eurent-ils esquissé un mouvement que le jeune chevalier fit volte-face. Son épée sembla apparaître dans sa main et sa pointe se posa contre la gorge du colosse le plus proche ; Gerard et Killeen s'arrêtèrent net.

Des cris d'admiration fusèrent. La plupart des gens n'avaient pas même vu le jeune homme dégainer.

— Deux combats ! s'exclama alors Will. Deux combats au lieu d'un seul !

Une suggestion que tous, comme assoiffés de sang, approuvèrent avec enthousiasme : ils avaient maintenant l'occasion de se divertir encore davantage.

Tennyson, le visage rouge de colère, jetait des regards mauvais aux habitants de Dun Kilty. Il essaya de parler, mais la clameur enfla et couvrit sa voix.

— Deux combats ! Deux combats ! scandaient les Hiberniens sur un rythme endiablé, déterminé, qui n'admettait pas d'opposition.

Le Banni, qui connaissait à merveille ce genre de comportements collectifs, comprit qu'il ne réussirait pas à les faire changer d'avis.

Il leva la main et le chant se tut peu à peu ; la population, impatiente, l'observait.

— C'est d'accord ! Il y aura deux combats !

L'assistance exulta et recommença à hurler les mêmes mots. Halt regarda Horace d'un air interrogateur. Le chevalier hocha la tête avec assurance.

— Cela ne me pose aucun problème... Majesté, ajouta-t-il, un grand sourire aux lèvres.



38

Tandis que la foule continuait de manifester bruyamment son approbation, Tennyson s'approcha de Halt. Horace, qui s'en aperçut, alla se ranger à ses côtés, aussitôt imité par Sean. Mais le Rôdeur, impassible, leva la main pour les rassurer.

— Tu as quelque chose à me dire, prophète ?

L'espace d'un instant, Tennyson parut soucieux. Le visage du roi lui rappelait vaguement quelqu'un, songea-t-il avant de chasser cette pensée.

— Nous avons passé un accord, Ferris, déclara-t-il d'une voix glaciale.

Halt leva un sourcil étonné.

— Ferris ? Est-ce ainsi que tu t'adresses à un roi ?

— Tu ne seras bientôt plus roi, dès que j'en aurai terminé avec toi. J'éliminerai ton Guerrier du Levant et je te traînerai de force hors du royaume, pendant que tu piailleras comme une fillette.

Tennyson, désorienté, était furieux. Les renseignements rassemblés depuis des mois par ses espions l'avaient encouragé à croire que Ferris était un souverain faible et indécis. Il ne s'était pas attendu à rencontrer un roi au regard dur, qui faisait face à ses menaces sans afficher la moindre peur.

— Des paroles courageuses, répliqua Halt, surtout de la part de quelqu'un qui jamais ne prend part aux combats. À mon tour de t'avertir : les ordures de ton acabit ne passent pas d'accord avec un roi. Elles lui obéissent et ne se permettent pas de le menacer. Je déjouerai tes projets, j'éliminerai ta saleté de secte et, pour finir, je te chasserai de ce pays à coups de fouet, et tu trembleras de tous tes membres, je te le promets. Et contrairement à toi, je m'en chargerai en personne !

Depuis que le Banni avait débuté sa campagne visant à déstabiliser les royaumes hiberniens, personne n'avait jamais osé lui parler avec autant d'assurance et de mépris. Mais à présent, face aux yeux sombres de ce roi, il éprouva une légère crainte. Le souverain qui se trouvait devant lui n'était pas du genre à douter ou à se laisser intimider. En réalité, Tennyson devinait que Ferris n'hésiterait pas à mettre ses promesses à exécution. Un bref instant, le charlatan hésita : ne serait-il pas plus sage de quitter Clonmel afin d'aller asseoir sa position dans les autres royaumes ? Il comprit cependant que Ferris ne se contenterait pas de ce départ. Ils s'étaient engagés à régler leur différend par un combat. Il jeta un coup d'œil à ses deux serviteurs massifs, puis au jeune chevalier musclé qui se tenait derrière le roi. Le Banni était convaincu qu'aucun homme n'était capable de se mesurer à Killeen et à Gerard. Même si cette perspective ne paraissait nullement inquiéter le jeune guerrier.

Horace croisa le regard de Tennyson et lui adressa un sourire. Aussitôt, le faux prophète eut l'impression d'avoir déjà rencontré ce chevalier, sans être capable de se souvenir des circonstances.

Il fallait dire qu'Horace, vêtu d'une cote de mailles et du surcot du Guerrier du Levant, avait fière allure : il ne ressemblait plus au voyageur couvert de poussière que Tennyson avait brièvement côtoyé à Mountshannon.

— La preuve par combat aura lieu dans trois jours, annonça Halt en s'adressant de nouveau à la foule.

Le Banni détacha son regard du jeune chevalier.

— C'est d'accord.

L'assistance poussa des acclamations. Pareil duel signifiait qu'on leur accorderait un jour chômé – sans parler du divertissement que ce combat leur fournirait.

Halt, escorté par Sean et par les gardes royaux, descendit de l'estrade et reprit le chemin du château. Alors que le petit groupe traversait la foule, ils entendirent une clameur monter et se répandre peu à peu dans la ville entière :

— Vive le roi ! Longue vie à Ferris ! Vive le roi !

Horace décocha un grand sourire à Sean.

— Voilà comment se garantir la loyauté de la foule. En leur proposant quelques morts violentes.

— Ferris ne pourra plus reculer à présent, répondit le jeune chancelier. La population le mettrait en pièces.

En arrivant devant la salle du trône, Sean ordonna à deux gardes d'aller chercher de l'eau chaude, du savon et des serviettes. Puis il entra derrière Halt et Horace, après avoir laissé leur escorte dans l'antichambre.

Halt se hâta se rendre dans le vestiaire royal en faisant signe aux deux jeunes gens de l'attendre dehors. Une fois à l'intérieur, il entendit des sons étouffés venir de la grande armoire dans laquelle Ferris était enfermé. Il l'ouvrit, attrapa par le col son frère ligoté et le traîna sur le plancher. Ferris, le visage rouge, les yeux exorbités, essayait de proférer des insultes, mais derrière son bâillon, ne sortaient que des grognements inintelligibles. Le Rôdeur dégaina son grand couteau, qu'il avait caché sous sa cape de brocart, et le plaça sous le nez du roi.

— Écoute-moi bien, mon frère. Soit je coupe ces cordes, soit je te tranche la gorge. À toi de voir.

Les grondements de Ferris perdirent de leur vigueur tandis qu'il se tortillait pour tenter de se dégager de ses liens. Il s'arrêta brusquement en voyant l'arme se rapprocher de son visage.

— C'est mieux, dit Halt. Maintenant, tiens-toi tranquille, sinon tu es un homme mort. Compris ?

Les yeux agrandis par la peur, le roi hocha la tête.

— C'est bien. À présent, je vais te libérer. Mais si tu t'avises de pousser le moindre hurlement, je te tue sur-le-champ. D'accord ?

Le Rôdeur l'observa un bref instant pour s'assurer qu'il avait saisi. Ferris, quant à lui, était prêt à accepter n'importe quelle condition ; après tout, s'il avait été dans la position de Halt, il n'aurait pas hésité à l'assassiner.

Prudemment, le Rôdeur trancha ses liens et patienta pendant que Ferris se frottait les poignets. Puis celui-ci dévisagea son frère d'un air malveillant.

— Combien de temps crois-tu pouvoir me retenir ainsi contre mon gré, Halt ? Tu ne t'en tireras pas aussi facilement !

Malgré son hostilité, il prenait garde de parler à voix basse. Le Rôdeur lui adressa un sourire ironique.

— Au contraire, je m'en suis très bien tiré, Ferris. Je me suis même engagé pour toi. Et tu ne peux plus faire marche arrière.

— Engagé ? Comment ça ? Engagé à quoi ?

— À soutenir le Guerrier du Levant lors de la preuve par combat contre deux des hommes de main de Tennyson. Je l'ai annoncé à toute la population. Te voilà très populaire, désormais.

— C'est hors de question ! s'exclama Ferris d'une voix perçante.

Halt fronça les sourcils.

— Je vais faire annuler ce combat ! ajouta le roi en baissant le ton.

— Et tes sujets te tailleront en pièces, l'avertit le Rôdeur. Car ma proposition les a enthousiasmés. Tu aurais dû

les entendre t'acclamer : « Longue vie au roi ! Vive Ferris ! » C'était d'un touchant... Ce devait être la première fois qu'ils te fêtaient ainsi.

— Je vais contacter Tennyson ! Je lui dirai...

— Je doute qu'il accepte de te rencontrer, le coupa Halt. Tu l'as défié en public. Tu l'as humilié. Tu l'as traité de charlatan et d'imposteur, si j'ai bon souvenir. Pire encore, tu as rompu le pacte que tu avais conclu avec lui. Non, Majesté, tu t'es engagé à vaincre Tennyson car, dans le cas contraire, il te tuera, j'en suis convaincu.

Ferris commençait à comprendre dans quel genre de piège le Rôdeur l'avait enfermé. Désormais, il n'avait d'autre choix que de se plier à la volonté de son frère, en espérant que le jeune guerrier serait capable de se mesurer non pas à un seul, mais à deux hommes en combat singulier.

— Tu n'as pas d'alternative, Ferris, insista Halt. Si tu annules le combat, tes sujets te priveront de ton pouvoir. Ou bien Tennyson se débarrassera de toi. Et s'il ne le fait pas, je m'en chargerai. Compris ?

Ferris baissa les yeux et hocha lentement la tête.

— Oui, finit-il par murmurer.

— Bien. Tâche cependant de voir le bon côté des choses. Si nous l'emportons contre Tennyson, tu garderas ton trône et tu auras l'approbation de ton peuple – du moins jusqu'à ce que tu recommences à te comporter en égoïste.

Ferris resta muet.

— Sean ! appela le Rôdeur. Cette eau chaude est-elle prête ?

Sean et Horace entrèrent dans le vestiaire royal avec savon, eau chaude et serviettes. Ils dévisagèrent le roi abattu et Halt leur raconta la conversation qui venait d'avoir lieu.

— Je crois qu'il serait plus sûr que Ferris ne sorte pas pendant les jours à venir. Nous dirons qu'il est alité, victime d'une vilaine fièvre. Peux-tu te charger de cela, Sean ? De même, mieux vaudrait qu'on ne nous voie pas trop souvent ensemble, lui et moi, maintenant qu'Horace a mutilé ma pauvre barbe.

Le jeune chancelier acquiesça.

— J'ai des serviteurs de confiance. Parmi eux, plus d'un souhaitait que le roi prenne la situation en main. Ils nous aideront, j'en suis convaincu.

— Parfait. L'essentiel, c'est qu'il se tienne tranquille jusqu'au jour du combat. Quant à cet événement, j'imagine que tu sais comment l'organiser ?

— Nous aurons besoin d'une arène, de gradins pour la foule, de pavillons pour les duellistes et ainsi de suite, répondit Sean. Je vais m'en occuper.

— Je te laisse donc faire. Horace et moi allons disparaître durant quelques jours. Comment te contacter en cas de besoin ?

Le jeune homme réfléchit un instant.

— L'un de mes anciens serviteurs est maintenant sergent de la garnison. Il s'appelle Patrick Murrell. Il me transmettra ton message éventuel.

— Tout est donc réglé... ou presque, ajouta le Rôdeur en jetant un coup d'œil à son frère, qui était assis, le dos courbé, sur un petit tabouret. Ferris, regarde-moi et écoute ce que j'ai à te dire.

À contrecœur, le roi obtempéra. Il fixa Halt, comme l'oiseau scrute le serpent qui s'approche lentement de lui.

— C'est ta seule chance de rester roi. Je t'ai déjà expliqué que je n'avais aucune envie de te prendre ton trône. C'est la vérité. Si les choses se déroulent comme nous le voulons, il ne t'arrivera rien de fâcheux. En revanche, si tu tentes de nous trahir, de communiquer avec Tennyson et de conclure un autre accord, je te retrouverai. Et tu t'en apercevras à l'instant même où tu verras ma flèche fichée dans ton cœur, pas avant. Est-ce clair ?

— Oui, croassa Ferris.

Halt prit une profonde inspiration, expira, puis, chassant son frère de ses pensées, se tourna vers Horace.

— À présent, enlevons cette fichue suie de mes cheveux.

Un peu plus tard, les gardes postés à l'entrée de la salle du trône virent sortir les deux visiteurs. Les cheveux de Halt avaient repris leur habituelle teinte poivre et sel ; Horace avait concocté une nouvelle mixture de suie et de poussière qu'il avait étalée sur les parties rasées du menton du Rôdeur. Vu de près, le subterfuge sautait aux yeux, mais dans l'ombre de son capuchon, le visage de Halt était à peine visible. D'ici quelques jours, sa barbe aurait un peu repoussé. Pour l'heure, cela permettait au moins de dissimuler à quel point Halt ressemblait à son frère.

Les deux compagnons récupérèrent leurs montures et reprirent le chemin de l'auberge.

— Nous passerons la nuit ici, afin que Will puisse nous y retrouver. Ensuite, mieux vaudra nous installer à l'extérieur de la cité et nous faire tout petits.

— Cela me convient, répondit le jeune chevalier.

Le Rôdeur le fixa longuement.

— Horace, je t'ai mis dans une situation dangereuse et compliquée. J'ai simplement supposé que tu serais d'accord pour combattre. Mais si tu préfères renoncer, je comprendrai et nous laisserons Ferris se débrouiller.

Le guerrier fronça les sourcils.

— Renoncer, Halt ? Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Le Rôdeur, embarrassé, haussa les épaules.

— Comme je viens de te le dire, je me suis engagé à cette preuve par combat sans te demander ton avis préalable. C'est moi qui ai lancé ce défi, pas toi. Et il est possible que ces deux géants te donnent du fil à retordre.

Horace sourit et tendit les doigts devant lui.

— Par chance, j'ai des mains suffisamment grandes pour le tordre et le retordre, pas vrai ? Halt, écoutez-moi : nous savions dès le début que nous serions amenés à faire de tels choix. C'est justement dans ce but que nous avons propagé de nouveau la légende du Guerrier du Levant.

Il se tut. Le Rôdeur acquiesça d'un air réticent. Ils s'étaient compris de façon tacite.

— Je saurai me charger des deux petits camarades de Tennyson. Je suis entraîné pour affronter ce genre de situation, après tout. Ils sont costauds, mais je doute de leur habileté. Quant au fait que vous ayez lancé ce défi à ma place, eh bien... vous êtes mon ami. Par conséquent, cela revient au même.

Halt leva les yeux vers le visage sincère du jeune chevalier.

— Qu'ai-je fait pour mériter tant de loyauté ? demanda-t-il.

Horace feignit de réfléchir à cette question avec le plus grand sérieux.

— Pour tout dire, pas grand-chose, répliqua-t-il. Cependant, nous avons promis à Dame Pauline de veiller sur vous.

Ce à quoi Halt rétorqua vertement, employant des mots qu'Horace l'avait déjà entendu proférer – et d'autres qu'il ne connaissait pas.



39

La place du marché avait été transformée en arène. Sur deux côtés, on avait bâti des gradins de bois pour les spectateurs. Au centre des rangées situées à l'ouest, les mieux abritées du soleil, on avait aménagé un balcon qui accueillerait le roi et son entourage, protégé par un toit de toile. Sur les sièges confortables, prévus pour une demi-douzaine de personnes, on avait disposé des coussins. En retrait se dressait un fauteuil de bois à haut dossier, bien rembourré, réservé au souverain.

Un groupe de serviteurs munis de faux avaient coupé l'herbe à ras afin d'assurer une bonne prise aux adversaires. À chaque extrémité de cette étendue carrée, on avait planté un pavillon – le premier pour Horace, le second pour Gerard et Killeen. Le bout de terrain qui entourait ces tentes avait été investi par des marchands qui vendaient tourtes, pâtisseries, bière et vin. Les affaires marchaient à merveille, même si le premier combat ne devait commencer qu'une heure plus tard.

Les gradins étaient déjà pleins. Par un accord tacite, les partisans de Tennyson s'étaient installés à l'est. La partie centrale, qui faisait face au bacon royal, était réservée au chef des Bannis et à ses disciples les plus fidèles. Ces derniers avaient eux aussi tendu une toile pour protéger Tennyson du soleil et posé des coussins sur les planches. Ils avaient d'abord demandé à Sean si leur meneur pouvait disposer d'un balcon identique à celui du souverain. Le jeune Hibernien avait sèchement refusé. Ferris était le roi. Tennyson n'était qu'un prêcheur itinérant. Il devrait se contenter d'un banc de bois.

Évidemment, il n'y avait pas assez de places pour tous et nombre de gens se placèrent sur les côtés, où des gardes empêchaient la foule d'approcher les pavillons des combattants.

Les habitants de Dun Kilty, qui pour la plupart s'étaient rangés dans le camp du Guerrier du Levant, avaient rempli les gradins situés à l'ouest, où les conversations allaient bon train. Excitées, impatientes, elles formaient un bourdonnement incessant au-dessus de l'arène, rappelant une énorme ruche en activité lors d'une journée chaude.

Après deux jours passés dans la forêt, à quelques kilomètres de Dun Kilty, Horace, Will et Halt étaient discrètement revenus en ville aux premières lueurs de l'aube. Malgré l'heure matinale, les habitants s'affairaient déjà. Pour ne pas être reconnu, Horace s'était dissimulé sous une longue cape. Quant aux deux Rôdeurs, ils passaient inaperçus. Ceux qui remarquèrent les trois hommes durent se dire qu'ils étaient venus là simplement pour assister aux combats.

Ils trouvèrent une auberge ouverte où ils prirent leur petit déjeuner. Halt s'intéressa moins au repas qu'aux conversations qu'il était susceptible d'entendre. D'après les informations qu'il put glaner, il était évident que la preuve par combat était toujours au programme et que Ferris n'était pas revenu sur sa décision – ou plutôt, sur celle que Halt avait prise pour lui. Les Hiberniens paraissaient se passionner pour le spectacle imminent. Le Rôdeur

perçut même un sentiment général de bienveillance à l'égard du roi – non seulement ses sujets lui devaient le divertissement à venir mais ils semblaient aussi reconnaissants, car Ferris s'efforçait enfin d'améliorer la situation dans le royaume. Halt sourit avec ironie en songeant qu'il était à l'origine de la nouvelle popularité du roi – alors que ce dernier était l'usurpateur qui lui avait ravi son propre trône.

Will réussit à avaler une énorme tranche de pain couverte de lard grillé. Il avait cependant l'estomac noué tant il s'inquiétait pour Horace. De son côté, le chevalier semblait totalement détendu et dévorait son lard, accompagné de plusieurs œufs au plat. Will, qui avait du mal à rester assis, aurait préféré aller marcher un peu pour apaiser son anxiété, mais par égard pour Horace, il n'en laissa rien paraître. Par le passé, Horace et lui s'étaient à maintes reprises retrouvés dans une telle situation, lorsqu'ils se préparaient à un combat ; le jeune Rôdeur était même entraîné à rester immobile des heures durant s'il le fallait. Alors, pourquoi ne parvenait-il pas à garder son calme ce jour-là ?

Il comprit que d'ordinaire, il avait toujours partagé ces moments avec Horace. Lorsque tous deux avaient guetté l'arrivée de l'armée temujai aux portes de Hallasholm, par exemple. Ou le jour où ils étaient longuement restés accroupis sous une charrette renversée, lors du siège de MacIndaw. Mais cette fois, les choses étaient différentes : son ami affronterait le danger seul. Une idée qui lui était presque insupportable. Il lui faudrait regarder Horace risquer sa vie. Will serait dans l'impossibilité de lui porter secours, alors qu'il avait le pouvoir de se débarrasser des adversaires du jeune guerrier en l'espace de deux battements de cœur. Ce sentiment d'impuissance le submergeait.

— Il est temps d'y aller, déclara Halt en revenant à leur table après avoir été faire un tour dans la salle.

Will se leva en poussant un soupir de soulagement et se dirigea vers la porte. Horace, un grand sourire aux lèvres, le suivit.

— Pourquoi es-tu aussi tendu ? demanda-t-il. Ce n'est pas toi qui vas te battre contre les Jumeaux Grincheux.

— C'est justement pour cette raison que j'ai les nerfs en pelote. Je n'ai pas l'habitude d'assister à un combat sans pouvoir intervenir.

Ils se rendirent sur la place du marché, où ils contemplèrent les préparatifs que Sean avait fait mettre en œuvre. Un groupe de disciples de Tennyson, occupés à dresser l'abri sous lequel s'assiérait leur meneur, leur jetèrent un coup d'œil malveillant. En retour, Horace leur sourit et ils se détournèrent en grommelant.

— Mieux vaut connaître ses ennemis, fit observer le jeune homme.

Devant le pavillon dressé au sud du terrain, il avisa un autre groupe d'individus en robe blanche ; il se tourna vers l'autre tente, au nord. À l'exception de deux gardes postés là pour éloigner les curieux, il n'y avait personne.

— Je crois que c'est la mienne, dit-il en partant dans cette direction.

Will lui emboîta le pas, contraint de presser l'allure pour rattraper son ami, qui avançait à grandes enjambées.

— Reste auprès d'Horace, lui dit Halt. Il faut que je voie Sean.

Will acquiesça. Il savait que le vieux Rôdeur avait préparé un discours que le chancelier lirait avant le début des combats. Halt voulait être certain que la victoire d'Horace marquerait, sans discussion possible, la fin de l'emprise des Bannis. Sean l'exigerait sans équivoque et demanderait à Tennyson d'accepter ces conditions. Si celui-ci hésitait, son manque de conviction serait exposé en public – et donc à ses nouveaux partisans. Le soutien qu'ils accordaient aux Bannis commencerait alors à s'effriter.

Tandis que Halt se hâtait de rejoindre le balcon royal, Will et Horace arrivèrent devant le pavillon, une tente d'au moins trois mètres de hauteur en son centre. À l'intérieur, le soleil matinal filtrait à travers la toile blanche. Dans un coin, Will aperçut un petit paravent derrière lequel il découvrit un seau.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Les lieux d'aisances, dit Horace en souriant. Au cas où la nervosité me pousserait à...

Will s'empressa de reculer et continua d'examiner le pavillon. Au centre, il y avait un divan, une table, une chaise de toile et une étagère où Horace avait rangé ses armes et son armure. La veille, il avait fait envoyer au château sa cotte de mailles, son heaume assorti d'une bavière de mailles pour protéger son cou, ainsi que ses grèves de métal pour le bas des jambes et les mollets afin que ce matériel soit vérifié. En outre, à la demande de Halt, on

lui avait fourni deux écus arrondis ornés de l'insigne du soleil levant. Le jeune homme examina avec soin chaque objet pour s'assurer que rien n'avait été trafiqué et que les sangles étaient en parfait état.

Conscient de l'agitation croissante de Will, Horace parcourut la tente du regard, en quête de quelque chose qui puisse distraire son ami.

— Pourrais-tu aller remplir ce pichet d'eau ? lui demanda-t-il. Je serai mort de soif après le premier combat.

Content de pouvoir se rendre utile, le Rôdeur prit le pichet et se dirigea vers la sortie. Il s'immobilisa sur le seuil, hésitant.

— Tu es sûr que tout ira bien ?

Horace lui sourit.

— Mais oui. Essaie aussi de trouver un morceau de mousseline humide afin que l'eau reste fraîche.

— D'accord. Es-tu cependant certain que...

— Va ! lui ordonna Horace.

Une fois seul, le chevalier s'assit, les coudes sur les genoux, et respira profondément. Il se tâta le pouls. Il était un peu rapide, comme il s'y était attendu. En dépit de son calme apparent, Horace commençait à sentir un nœud se former au creux de son estomac. Cela ne le dérangeait pas. Il éprouvait une sensation semblable avant chaque combat. Le contraire aurait été alarmant. Il était bon de ressentir un peu d'inquiétude. Cela lui donnait du ressort.

Du reste, il était content d'avoir quelques minutes pour lui, loin de la constante sollicitude de Will. Il comprenait l'agitation de son compagnon, qui se sentait inutile. Parfois, pensa Horace, il était plus difficile de savoir un ami en danger que de l'être soi-même. Malgré tout, cela ne lui était d'aucune aide de voir Will aussi tendu. Il faudrait lui donner une autre tâche quand il reviendrait.

Ce qui survint au bout d'un moment. Le pichet était rempli d'eau, mais Horace fut surpris d'entendre des glaçons tinter dans le récipient.

— Où as-tu déniché ça ?

— L'un des marchands en a une petite réserve. Au début, il a refusé de m'en vendre ; il a accepté dès que je lui ai parlé de mon ami.

— De moi ? s'étonna Horace.

— Non, de mon grand couteau, expliqua Will en souriant.

Il posa le pichet sur la table et le drapa d'un morceau de mousseline humide, comme Horace le lui avait suggéré. Puis il se mit à marcher de long en large.

— Est-ce que ça va ? As-tu besoin de quoi que ce soit ?

Horace le dévisagea un instant.

— Peux-tu apporter mon épée au chancelier ? Il souhaitait l'inspecter. Et tâche d'apprendre quelle sera l'arme de mon adversaire.

Will était déjà sorti du pavillon avant même qu'Horace ait terminé sa phrase. Ce dernier sourit et reprit ses exercices de respiration, s'efforçant de vider son esprit pour se focaliser sur le combat à venir. Il avait conscience que ce ne serait pas une tâche facile, mais il se savait capable de vaincre les deux colosses, tant qu'il resterait concentré et que ses instincts guerriers seraient à leur comble. Lors d'une telle épreuve, il était essentiel que ses réflexes soient en adéquation avec les mouvements qu'il avait été entraîné à effectuer – afin d'être en mesure de porter un coup d'épée, d'exécuter une fente ou de bloquer son opposant avec son écu sans avoir à réfléchir. De la sorte, il pourrait anticiper chaque attaque en observant les yeux et la position de son adversaire.

Il ferma les paupières et écouta les moindres bruits qui venaient jusqu'à lui. Le murmure des conversations autour des étals. Le chant d'un oiseau. Les cris des marchands ambulants. Il les percevait, puis les chassait de son esprit.

Aussi ne s'aperçut-il pas que Halt pénétrait dans le pavillon, pour très vite en ressortir.

Lorsque Will revint un moment plus tard, son ancien maître l'intercepta devant l'entrée de la tente et le conduisit quelques mètres plus loin, vers un banc installé sous un arbre, afin que le jeune homme ne dérange plus Horace. Au bout d'un certain temps, des mouvements et des bruits métalliques parvinrent aux oreilles des deux Rôdeurs. Ils retournèrent dans le pavillon, où Horace enfilait sa cotte de mailles.

— Alors, quelles sont les armes de mon adversaire ? demanda-t-il à Will.

— Un fléau, répondit son ami en jetant des coups d'œil nerveux autour de lui. Cela ne présage rien de bon, ajouta-t-il en voyant Halt réprimer un soupir.

— Je n'en sais rien, dit le chevalier en haussant les épaules. C'est la première fois que je vais me retrouver face à une telle arme. Des conseils, Halt ?

Le vieux Rôdeur se frotta la barbe d'un air pensif. Le fléau, constitué d'un manche auquel était attachée une chaîne lestée d'une boule hérissée de pointes, n'était pas courant à Araluen, mais Halt avait connu des hommes qui s'en étaient servis.

— C'est délicat, dit-il. Il pourra t'atteindre de loin et ses coups seront d'une violence redoublée. Tu auras l'impression d'avoir été frappé par un bélier.

— C'est encourageant, répliqua Horace. D'autres recommandations utiles ?

— Surtout, n'essaie pas de parer avec ton épée. Le fléau s'enroulerait autour de ta lame et pourrait même la briser. Pour le contrer, on utilise généralement une hache. Peut-être serait-il judicieux d'en demander une ?

— Non. Je suis habitué à mon épée. Il est trop tard pour changer de tactique.

— Tu as raison. Bon, tâche du moins de garder tes distances. Si la chaîne s'accroche au bord de ton bouclier, la boule passera par-dessus et percute son bras ou ta tête. Tu as cependant un avantage : le fléau est une arme lente et difficile à manier, qui requiert beaucoup de force.

— Et par malheur, ce géant n'en manque pas, dit Horace. Pour résumer : je dois rester à distance, l'empêcher de frapper mon bouclier, m'attendre à être attaqué par un bélier sans jamais pouvoir parer. En gros, rien de plus simple. À présent, Will, aide-moi à enfiler ces grèves, que j'aie tuer ce colosse.



40

— Silence ! Messire Sean Carrick, chancelier du roi et maître d'armes des combats, va prendre la parole ! Silence !

La voix du héraut, un homme costaud au torse bombé, spécialement entraîné pour tenir ce rôle, résonna d'un bout à l'autre de la place du marché, couvrant le bruit des conversations.

Les spectateurs, comprenant que le premier combat approchait, se turent et se redressèrent sur leurs bancs, dans l'expectative ; ceux qui étaient installés aux extrémités des gradins tendaient le cou pour apercevoir Sean, qui se tenait debout à l'avant du balcon royal, un parchemin à la main. Il le déroula et se mit à lire d'une voix forte et limpide.

— Gens de Dun Kilty ! Aujourd'hui, la légitimité du soi-disant dieu Alseiass, également appelé le Dieu Doré, est en jeu.

Aux mots de « soi-disant dieu », quelques murmures de protestation s'élevèrent des gradins où se trouvaient les partisans des Bannis, puis s'interrompirent lorsque le chancelier regarda dans cette direction d'un air sévère.

— Ferris, roi de Clonmel, affirme qu'Alseiass est une illusion et Tennyson un faux prophète.

Il marqua une pause et se tourna vers le souverain, assis dans son fauteuil. Des cris de joie résonnèrent parmi le public, auxquels se mêlaient des « Vive Ferris ! Longue vie au roi ! » Sean attendit un court moment avant de reprendre :

— Sa Majesté affirme aussi que le héros connu sous le nom du Guerrier du Levant est le seul espoir du royaume. Lui seul est capable de nous protéger et de nous guider afin que soit restauré l'ordre à Clonmel. Le prophète Tennyson, de son côté, prétend qu'Alseiass est un vrai dieu.

Cette fois, des acclamations retentirent dans les gradins opposés au balcon royal. En souriant, Tennyson parcourut du regard la foule de ses partisans. Halt, qui l'observait depuis l'autre bout de l'arène, ne manqua pas de remarquer l'arrogance de ce sourire. En apercevant les trois Génovésiens assis derrière le Banni, le Rôdeur fronça les sourcils.

— Tennyson a promis que son dieu protégerait ceux qui se rallieront à lui, continuait Sean. Il jure également qu'Alseiass peut ramener la paix dans le royaume. Ces allégations ont été mises en doute. Incapables de trouver un terrain d'entente, les deux parties ont donc décidé de résoudre ce différend de la manière suivante : la preuve par combat.

Cette fois, les hurlements enthousiastes et approbateurs montèrent de tous les gradins. Au bout d'un instant, le chancelier lança un coup d'œil au héraut, qui se tenait derrière lui. Celui-ci s'avança et sa voix couvrit le vacarme :

— Silence ! Je demande le silence pour Sean Carrick !

Peu à peu, les cris s'éteignirent, pareils à une puissante vague qui s'écrase sur le rivage, puis reflue sans rien laisser dans son sillage.

— La preuve par combat est une méthode sacrée, incontestable, de rendre justice : le tribunal ultime, contre lequel on ne saurait faire appel. Au nom du roi Ferris, je fais le serment que la couronne se pliera au jugement

rendu aujourd'hui, sans autre dispute. Si les disciples d'Alseïass devaient en sortir victorieux, le roi Ferris reviendra sur ses déclarations et reniera le pouvoir du Guerrier du Levant pour se soumettre à la volonté d'Alseïass.

Dans les gradins des Bannis, quelques spectateurs sifflèrent et poussèrent des cris réjouis. Mais la plupart restèrent muets, conscients du caractère solennel de cet instant et des conséquences que ces combats entraîneraient. En outre, les partisans de Tennyson comprirent qu'un serment semblable était attendu de la part de leur prophète. Pour la première fois, nombre d'entre eux commencèrent à méditer sur l'élan spontané qui les avait incités à rejoindre Tennyson et sa bande. Emportés par l'excitation, la peur et un espoir aveugle, ils avaient suivi le prophète sans consacrer un instant de réflexion à cette décision. À présent, le chancelier leur révélait le revers de la médaille : Tennyson courait le risque de tout perdre.

— En revanche, si le Guerrier du Levant devait l'emporter, Tennyson et ses disciples devront s'engager à faire de même. La preuve par combat qui va se dérouler ici déterminera si Alseïass est un dieu véritable et si Tennyson est un vrai prophète ou un imposteur.

Sean s'interrompit, les yeux rivés sur la silhouette vêtue de blanc qui se trouvait face à lui. Le Banni ne bougea pas.

— Tennyson ! insista Sean. Prétendu prophète d'Alseïass ! Fais-tu le serment de te plier à ces conditions en cas de défaite ? Jures-tu d'accepter le résultat de la preuve par combat, quel qu'il soit ?

Tennyson demeura assis ; il jeta un coup d'œil à ses partisans, dont les regards étaient braqués sur lui. Il hocha brièvement la tête. Mais ce geste ne suffisait pas.

— Debout, Tennyson ! ordonna le chancelier. Et prête serment à haute voix, devant tous !

Toutefois, le Banni ne montrait aucun signe de vouloir se lever. Il n'avait aucune envie de s'engager de la sorte, conscient que la décision rendue après les combats serait définitive. Comment prévoir l'issue d'une telle épreuve ? Cependant, face à son silence, ses partisans commencèrent à murmurer leur désapprobation. Non pas la cinquantaine de disciples qui formaient le noyau dur de son entourage. Après tout, ceux-ci n'étaient pas dupes – ils savaient qu'Alseïass n'était qu'une invention. Mais les nouveaux convertis, les villageois de Mountshannon et des autres lieux que les Bannis avaient traversés commençaient à le dévisager avec méfiance et à douter de ses convictions. Ce qu'il prêchait était-il finalement vrai ? D'ici quelques secondes, comprit le faux prophète, il allait perdre leur soutien. À contrecœur, il quitta son siège.

— J'en fais le serment, déclara-t-il.

Sean s'autorisa un sourire ironique.

— Nous en sommes tous ici témoins, reprit-il. Les deux parties sont donc d'accord et seront obligées de se plier au résultat de la preuve par combat.

Lentement, le chancelier enroula le parchemin, puis tourna son regard vers l'un et l'autre pavillon.

— Que les combattants s'avancent ! Horace d'Araluen, surnommé le Guerrier du Levant, et Killeen, disciple d'Alseïass ! Venez chercher les armes dont vous vous servirez lors de cette épreuve sacrée !

Lorsque Horace et Killeen sortirent de leurs tentes respectives, les acclamations de la foule résonnèrent de nouveau. Quelque part, on entendit un roulement de tambour. Chaque guerrier était en armure ; le serviteur de Tennyson portait une chemise de cuir recouverte de plaques de cuivre en forme d'écailles de poisson, superposées les unes aux autres, ainsi qu'un casque qui lui dissimulait le visage, à l'exception des yeux qui brillaient derrière la fente. Quant à Horace, il avait passé, sous son surcot blanc, sa cotte de fines mailles qui lui protégeait aussi les bras, et coiffé son habituel heaume conique assorti de sa bavière.

Tous deux avaient enfilé leur bouclier à leur bras gauche. Celui d'Horace, arrondi, avait été renforcé par une plaque d'acier peinte en blanc, ornée de l'insigne du soleil levant. L'écu de son adversaire avait la forme d'un cerf-volant au sommet arrondi, et arborait l'emblème d'Alseïass. Un acolyte en robe blanche marchait au côté de Killeen, tandis que Will avançait près d'Horace. Comparé au grand chevalier et à l'énorme Banni, le jeune Rôdeur avait presque l'air d'un enfant.

Le tambour s'arrêta net alors que Killeen et Horace, flanqués de leurs assistants, s'immobilisaient sous le balcon royal où les attendait Sean. Les armes qu'ils avaient choisies étaient posées devant eux sur une table : l'énée à

longue lame acérée du jeune guerrier, au pommeau et à la garde de cuivre, était en apparence quelconque. Près d'elle, se trouvait le fléau massif de Killeen : un gros manche en chêne renforcé de bandelettes de métal, à l'extrémité duquel était attachée une chaîne de fer longue et épaisse, lestée d'une effrayante boule hérissée de pointes. Une arme brutale, sans élégance, et cependant mortelle. Lèvres pincées, Horace la contempla d'un air pensif.

« Halt a raison, songea-t-il. Mieux vaut que je garde mes distances. »

— Prenez vos armes, ordonna Sean.

Horace s'empara de son épée, la fit tourner d'un geste habile. Son poids et son équilibre étaient parfaits. Killeen eut un regard méprisant pour la lame effilée de son adversaire, puis se saisit de son fléau, dont la chaîne tinta sur la table. Il le soupesa en agitant la boule de-ci de-là.

— Que les assistants quittent le terrain, lança alors Sean.

Will passa sous la barrière qui séparait les gradins de l'enceinte du combat et rejoignit Halt, assis dans la première rangée de bancs. Les deux Rôleurs échangèrent un coup d'œil anxieux. L'assistant de Killeen se hâta de traverser le terrain pour aller s'installer avec les autres disciples de Tennyson.

— Prenez position. Le combat débutera au signal lancé par la trompette, précisa le chancelier en se tournant vers le musicien, pour être certain qu'il était prêt.

Celui-ci, nerveux, hocha la tête et s'humidifia la lèvre. Il était difficile de ne pas être conscient de la solennité de l'événement.

Horace et Killeen se dirigèrent vers le centre du terrain ; là, un cercle tracé à la chaux indiquait où les combattants devaient se placer. Aussitôt, Killeen essaya furtivement de prendre position à l'ouest du cercle afin qu'Horace soit ébloui par le soleil du début d'après-midi. Mais Sean ne fut pas dupe.

— Killeen ! Place-toi côté sud, qu'aucun de vous ne soit avantagé !

Le colosse se tourna vers lui et le chancelier crut voir une lueur malveillante filtrer par la fente de son casque. Mais Killeen obtempéra et Horace prit position face à lui.

À la vue de ce stratagème, Halt s'était redressé en portant la main à son carquois ; voyant que Killeen avait obéi au chancelier, il se rassit, non sans réticence.

— Qu'il s'avise d'enfreindre les règles, rien qu'une fois, et je l'abats, marmonna-t-il.

— Nous serons deux, renchérit Will.

Il espérait presque que le géant essaierait de se montrer sournois – cela les autoriserait, Halt et lui, à le tuer. En effet, lors d'une preuve par combat, celui qui transgressait les règles était automatiquement désigné perdant et pouvait ainsi être mis à mort.

Killeen, genoux pliés, était légèrement accroupi, tandis qu'Horace se tenait bien droit. Le fléau se balançait lourdement entre eux pendant que l'épée du chevalier décrivait de petits cercles dans le vide.

Soudain, le signal, une seule note de la trompette, fut lancé, assourdissant dans le silence ambiant.

Killeen, gros et maladroit, était pourtant rapide – plus qu'Horace ne l'avait espéré. Son poignet épais avait la force requise pour manier le fléau, de sorte que la boule hérissée de piques retomba en direction du bouclier ; dans le même temps, le colosse s'avança d'un pas, contraignant le jeune homme à reculer d'un bond et à lever son écu pour parer le coup.

Halt avait précisé que l'impact du fléau lui ferait l'effet d'un bélier. Horace eut plutôt l'impression qu'une maison s'écrasait sur son bouclier. Jamais il n'avait eu à éviter un coup aussi puissant. Pas même le jour où il avait affronté Morgarath et son immense épée, des années auparavant.

Il poussa un grognement de surprise et ce fut de justesse qu'il parvint à abaisser son bouclier à temps pour éviter un coup de côté qui suivit de près le précédent. De nouveau, il lui fallut reculer. Seule sa rapidité de mouvement l'avait sauvé de ces deux assauts successifs ; fouillant le regard de son adversaire derrière la fente du casque, Horace sentit que Killeen s'était imaginé que cette attaque éclair lui permettrait d'en finir au plus vite. Le géant se

rapprocha de lui d'un pas pesant – ayant constaté que son opposant réagissait rapidement, il avait décidé de se montrer prudent. Il essaya un coup par le haut. Cette fois, Horace était préparé : il s'écarta lestement sur le côté, si bien que la boule de métal retomba sur l'herbe.

Le chevalier en profita pour asséner un coup sur l'avant-bras de son adversaire. En effet, le fléau n'avait pas que des avantages : contrairement à une épée, il n'était pas muni d'une garde qui puisse protéger la main ou le poignet. Mais Killeen portait des gantelets couverts de petites plaques de cuivre et des bracelets du même métal. Par conséquent, la lame le meurtrit et l'obligea à reculer, sans pourtant le blesser.

Horace se mit à tourner autour de son adversaire tout en restant sur sa droite pour ne pas perdre des yeux le fléau. Il était capable d'éviter les coups de Killeen, pensa-t-il, ou de les amortir à l'aide de son bouclier ; cependant, il ne voyait pas comment il pouvait répondre aux attaques de son adversaire dans l'immédiat. Il devait surtout garder ses distances. Si Killeen avait été armé d'une épée ou d'une hache, il aurait pu se rapprocher et l'assaillir afin de le bloquer. Mais le fléau était autrement dangereux.

Killeen s'élança de nouveau sur lui et projeta sa chaîne en direction de l'écu d'Horace. Celui-ci para encore une fois avec son bouclier et sentit la vibration de l'impact remonter jusqu'à son épaule. Avant qu'il puisse attaquer à son tour, le colosse répéta ce même geste et la boule hérissée de pointes s'abattit sur l'écu, qui émit un craquement.

Horace recula vivement et jeta un coup d'œil à son bouclier, tellement cabossé qu'il ne ressemblerait bientôt plus à rien. Les bords étaient plissés, rugueux et, en son centre, la plaque d'acier s'était fendue, exposant le bois. Encore quelques coups et l'écu serait inutilisable, se dit le jeune homme. Il déglutit à l'idée de devoir affronter cet horrible fléau avec sa seule épée. Pour la première fois, il entrevit la possibilité d'une défaite.

Killeen attaquait derechef ; Horace n'eut d'autre choix que de bloquer le coup à l'aide de son bouclier. La fissure s'élargit et la boule hérissée de piques s'enfonça dans le bois. Elle y resta coincée pendant quelques secondes, puis le géant tira violemment pour la libérer.

Killeen lança de nouveau la chaîne en direction de son adversaire ; cette fois, ce dernier se baissa et la boule passa en sifflant au-dessus de sa tête. Malgré tout, une idée prenait forme dans l'esprit du chevalier. Une idée désespérée, certes, mais il n'en avait pas d'autre. Non sans ironie, il se rappela qu'il s'était retrouvé dans une situation semblable lors de son combat contre Morgarath, quand il s'était jeté sous les sabots d'un destrier lancé au galop.

« Pourquoi ai-je si peu d'idées lumineuses ? » se demanda-t-il.

Killeen projeta son arme vers le haut et Horace sautilla en arrière avec agilité. La boule s'écrasa sur l'herbe. Les partisans des Bannis commençaient à huer le jeune homme, qui, d'un pas dansant, faisait de son mieux pour esquiver les coups de leur champion. Il fallait dire que jusqu'ici, Horace n'avait pas encore réussi à lancer d'attaque.

« Je ferais de même si j'étais à leur place », pensa-t-il. Quant aux spectateurs qui le soutenaient, ils restaient remarquablement silencieux, à l'exception de quelques gémissements angoissés ou de cris étouffés qui s'élevaient quand le fléau meurtrier percutait l'écu du jeune chevalier.

Il poursuivit sur ce rythme, sautant de nouveau sur la gauche et reculant de plusieurs mètres pour s'offrir quelques secondes de répit. Alors que Killeen s'avavançait vers lui d'un pas lourd, Horace jeta un coup d'œil à la sangle de cuir qui maintenait son bouclier à son bras. Il avait peu de temps pour agir. Il planta la pointe de son épée dans le sol et se hâta de desserrer légèrement la sangle. Puis il reprit son arme et recula encore ; cependant, il se dirigea cette fois vers la droite, ce qui surprit le colosse, lequel s'était attendu à ce que son adversaire continue à décrire des cercles sur la gauche.

Soudain, Horace s'immobilisa et attendit Killeen. Lorsque ce dernier se rua sur lui, il fit un pas de côté pour éviter le fléau, puis se fendit pour viser la fente du casque de la pointe de sa lame. Le géant, jusqu'alors habitué à prendre les devants sans avoir à subir de riposte, leva son bouclier au dernier moment. Profitant de ce que Killeen ne le voyait plus, Horace s'élança sur sa gauche et frappa de son épée la main de son adversaire avant de reculer vivement.

Le chevalier savait que ces attaques n'étaient pas très efficaces, mais elles servaient l'objectif qu'il s'était fixé : déclencher la colère du colosse. Celui-ci se précipita sur Horace en noussant un grondement de rage. Le fléau

tournoya au-dessus de sa tête en décrivant d'immenses cercles.

Les yeux plissés, Horace attendit que Killeen détende son poignet et projette son arme. Le chevalier devait jauger la distance et les secondes avec exactitude s'il voulait que son plan fonctionne.

Maintenant !

Calculant les centimètres nécessaires avec l'habileté presque surnaturelle qui le distinguait des autres guerriers, le jeune chevalier fit un pas en avant et leva son bouclier pour contrer le coup. Il laissa échapper un grognement quand la boule entra en contact avec son écu et s'enfonça dans le métal et le bois à moitié brisés... pour y rester coincée.

Au même instant, Horace lâcha son bouclier et glissa son bras hors de la sangle desserrée. Une fraction de seconde plus tard, lorsque Killeen tira de nouveau vers lui le fléau pour le dégager, l'écu de son adversaire, fermement relié au bout de la chaîne, fut lui aussi soulevé. Il s'éleva très haut au-dessus du colosse et ce poids supplémentaire lui fit perdre momentanément l'équilibre.

De surprise, il se tourna pour voir ce qui se passait, exposant alors son cou un bref instant.

C'était justement l'instant qu'Horace attendait. Tenant son épée des deux mains, il se fendit et, vif comme l'éclair, enfonça sa lame dans le cou de son adversaire.

Alors que le heaume de Killeen s'en allait rouler dans l'herbe, un hurlement d'étonnement retentit dans les gradins, qui céda aussitôt la place à un silence abasourdi : les spectateurs venaient de comprendre que la tête du Banni était restée dans le casque. Les genoux de Killeen ployèrent lentement et son corps immense s'effondra.

Les partisans du Guerrier du Levant se mirent à acclamer leur champion : Horace, qui n'avait porté qu'un seul coup vraiment violent durant tout le combat, était victorieux.

Sans attendre, Halt et Will passèrent sous la barrière et coururent jusqu'au centre du terrain, où leur compagnon les attendait, tenant mollement son épée. En les apercevant, il leur sourit d'un air las.

— Je crois que je vais avoir besoin d'un autre bouclier, déclara-t-il.



41

Halt regarda le jeune guerrier en secouant la tête, un sourire ravi aux lèvres.

— Jamais tu ne cesseras de m'étonner, Horace ! Comment t'est venue l'idée de te servir de ton bouclier de cette manière ?

Horace dévisagea ses deux amis. À dire vrai, il était un peu surpris d'être encore en vie. Durant le combat, il avait vécu quelques minutes atroces, convaincu qu'il était d'avoir eu les yeux plus grands que le ventre en s'attaquant à Killeen.

— Sur le moment, elle m'a paru judicieuse, répondit-il. J'espère simplement que Gerard n'a pas choisi lui aussi l'un de ces maudits fléaux. Je ne crois pas que je pourrais m'en tirer une seconde fois.

— Il se bat à l'épée, précisa Will.

Ce dernier éprouvait un énorme soulagement. Durant le combat, il avait craint qu'Horace ne puisse survivre aux assauts de Killeen – sans parler de remporter le duel.

— En tout cas, bravo ! lança Halt d'un ton chaleureux avant de donner une claque vigoureuse dans le dos du chevalier.

Il était très attaché à Horace, presque autant qu'à Will. Si Killeen avait donné l'impression d'être sur le point de gagner, règles ou pas règles, le vieux Rôdeur l'aurait abattu.

— Merci, Halt, répondit le guerrier en grimaçant. Mais si vous pouviez éviter de me frapper à cet endroit, je vous en serais reconnaissant. Je suis un peu courbaturé après avoir affronté ce géant et sa grosse boule de fer.

Le Rôdeur s'excusa, sans pourtant se départir de son sourire. Toutefois, jetant un coup d'œil vers les gradins de Tennyson afin de voir comment celui-ci réagissait à cette victoire inopinée, il s'assombrit.

Chose étonnante, le prophète paraissait peu perturbé par la mort de son homme de main. Ou par les conséquences de cet échec. Il était tranquillement occupé à bavarder avec l'un de ses disciples. La tournure des événements avait malgré tout dû le surprendre. Durant le combat, Halt avait observé Tennyson à plusieurs reprises et celui-ci, penché en avant, n'avait cessé de hurler des encouragements à Killeen qui faisait pleuvoir les coups sur son adversaire visiblement sans défense.

Un pli soucieux apparut sur le front du Rôdeur. Un peu plus tôt, les trois Génovésiens s'étaient trouvés aux côtés de Tennyson. À présent, ils n'étaient plus que deux.

— Will, commença-t-il. Dépêche-toi de retourner au pavillon et assure-toi que tout est en ordre. Nous te rejoindrons dès que possible.

Le jeune Rôdeur, qui avait noté l'inquiétude de son ancien maître, ne se le fit pas dire deux fois. Il se fraya un passage parmi les spectateurs qui avaient envahi l'arène pour se diriger vers l'extrémité nord du terrain, où se dressait l'imposante tente blanche. Lorsqu'il arriva à quelques mètres de celle-ci, il s'arrêta net. À cet endroit, la foule était dense car les marchands avaient repris les affaires et les gens faisaient la queue pour se désaltérer en attendant le combat suivant. Soudain, Will aperçut une silhouette vêtue de rouge qui s'éloignait du pavillon et se

attendant le combat suivant. Soudain, Will aperçut une silhouette venue de mauve qui s'éloignait du pavillon et se fondait dans la cohue. Quelques mètres plus loin, il entrevit de nouveau, un bref instant, la silhouette du Génovésien – c'était du moins l'hypothèse la plus probable.

Il était tenté de partir à sa poursuite, mais Halt lui avait demandé de garder un œil sur le pavillon. À contrecœur, il revint sur ses pas et s'approcha de l'entrée. Discrètement, il sortit son grand couteau pour le tenir le long de sa jambe. Les cordelettes de cuir qui maintenaient fermé le pan de toile qui faisait office de porte semblaient intactes. Il les dénoua prudemment et, soulevant brusquement le pan de toile, s'élança à l'intérieur, son arme bien en main.

Le pavillon était vide.

Quelque part, il entendait une mouche bourdonner et se cogner contre les parois. Il balaya les lieux du regard. La table, sur laquelle étaient posés deux verres et le pichet couvert de mousseline. La chaise, le divan, l'étagère – sur laquelle il n'y avait plus que le second bouclier d'Horace.

Sous la tente, dressée en plein soleil, l'air était lourd. Will s'apprêtait à rengainer son couteau, quand il se rappela les lieux d'aisances. Il écarta le paravent.

Rien non plus.

Il laissa échapper un long soupir, rangea son arme, puis alla rouvrir le pan de toile de l'entrée afin d'aérer l'intérieur. La température ne tarda pas à baisser.

Halt et Horace arrivèrent peu après. Le Rôdeur portait l'épée, le heaume et le bouclier cabossé – qu'il jeta dans un coin.

— Tu n'en auras plus besoin, déclara-t-il en regardant le chevalier.

Puis il se tourna vers Will d'un air interrogateur. Son ancien apprenti fit non de la tête. Halt comprit qu'il n'avait rien découvert de suspicieux.

Horace s'écroula sur le divan et soupira d'aise lorsque ses muscles meurtris entrèrent en contact avec les coussins.

— Sers-moi à boire, Will, veux-tu ? Je suis mort de soif.

S'il avait la bouche sèche, cela s'expliquait autant par la crainte et les tensions éprouvées que par l'épuisement. Du reste, Horace n'avait aucune honte à admettre qu'il avait eu peur durant le combat. Il s'enfonça dans son siège, ferma les yeux et entendit le doux tintement des glaçons.

— J'adore ce bruit, constata-t-il. À ras bord, s'il te plaît.

Il vida son verre d'une traite et son ami le remplit de nouveau. Cette fois, il but lentement, à petites gorgées. Peu à peu, il se détendit.

— Quand débute le second duel ? demanda-t-il à Halt.

— Tu as une bonne heure devant toi. Pourquoi ne pas ôter cette armure et t'octroyer une petite sieste ?

Horace se releva en gémissant.

— Bonne idée. Je devrais d'abord vérifier le tranchant de mon épée.

— Will va s'en occuper, répliqua le vieux Rôdeur.

En temps normal, le chevalier aurait insisté pour s'en charger, mais les deux Rôdeurs étaient les seules personnes auxquelles il faisait entièrement confiance.

— Merci, Will, dit Horace en voyant son ami soulever l'arme.

— Allez, quitte donc cette cotte de mailles, reprit Halt en l'aidant à passer le long vêtement par-dessus sa tête.

L'habit, doublé de cuir souple, était à présent trempé de sueur. Le Rôdeur le retourna et l'étendit sur l'étagère, qu'il déplaça près de l'entrée pour que le vêtement sèche mieux.

— Maintenant, repose-toi. Nous avons les choses en main. Je te réveillerai à temps.

Horace acquiesça avant de s'allonger. Il était fort agréable, songea-t-il, d'avoir des assistants aux petits soins pour lui.

— Je crois que je vais m’habituer à mon statut de Guerrier du Levant, conclut-il en souriant.

Il entendait des raclements – Will aiguisait son épée, dont la lame s’était ébréchée contre le bouclier de Killeen. Un son étrangement apaisant, pensa Horace qui somnait déjà dans le sommeil.

Une demi-heure plus tard, Halt réveilla le jeune guerrier, dont le corps était raide et endolori. Sur l’ordre du Rôdeur, il s’allongea sur le ventre pour le laisser lui masser le dos. Les doigts vigoureux de Halt détendirent ses muscles et stimulèrent sa circulation. Bizarrement, c’était tout à la fois douloureux et très agréable, pensa le jeune guerrier.

Après sa courte sieste, il se sentait encore somnolent ; il avait besoin de se secouer un peu, il le savait. Cela arrivait souvent si l’on dormait en pleine journée. Dès qu’il se serait levé et qu’il aurait pris l’air, il irait mieux.

Il posa les pieds sur le sol et s’assit en gardant la tête baissée. Will, qui l’avait veillé pendant son sommeil, son couteau sur les genoux, le regarda avec curiosité.

— Est-ce que ça va ?

Horace avisa l’arme de son ami et eut un sourire paresseux.

— Tu as l’intention de couper des légumes ? demanda-t-il, amusé, avant de répondre à sa question. J’ai l’esprit encore un peu embrumé, voilà tout.

Préoccupé, Halt le dévisagea.

— Tu en es sûr ?

— Oui, acquiesça le chevalier. Je n’aurais pas dû dormir en plein après-midi. Pouvez-vous me passer ma cotte de mailles ?

Il enfila le vêtement sans quitter son siège. Lorsqu’il finit par se redresser, il vacilla légèrement et dut s’agripper au dossier du divan pour garder l’équilibre.

Les deux Rôdeurs l’observaient avec une inquiétude grandissante.

— Je vais bien, je vous assure, insista Horace. Il faut que je marche, cela m’aidera.

Il prit le surcot que lui tendait Will et le passa par-dessus la cotte de mailles.

Halt jeta un coup d’œil au-dehors. La foule qui entourait les étals des marchands commençait à se disperser pour regagner les gradins. D’ici une dizaine de minutes, Horace et Gerard seraient attendus sur le terrain.

— Allons-y maintenant, déclara-t-il. La brise te fera du bien. Quoi qu’il en soit, il faut que ton épée soit vérifiée une seconde fois.

Avant de quitter le pavillon, les Rôdeurs prirent le heaume, l’arme et l’écu du jeune guerrier, puis Will referma l’entrée de la tente en renouant les cordelettes de cuir. Ils marchèrent aux côtés d’Horace, tandis que les spectateurs restés autour des étals s’écartaient respectueusement pour leur livrer passage. Le Guerrier du Levant était déjà un personnage populaire parmi les habitants de Dun Kilty, et sa victoire spectaculaire les avait impressionnés.

Alors qu’ils s’approchaient de la table où les armes devaient être examinées, Halt surveillait Horace de près. Voyant qu’il avançait d’un pas ferme et décidé, le Rôdeur poussa un soupir de soulagement. Mais soudain, le chevalier se pencha vers lui et, d’un ton nonchalant, lui confia :

— Nous avons un petit souci, Halt. Je vois trouble.

Les trois compagnons s’immobilisèrent. Le vieux Rôdeur réfléchit à toute allure et, d’instinct, jeta un regard à l’endroit où Tennyson était installé, entouré de ses disciples et des Génovésiens, de nouveau au complet. Le chef des Bannis s’adressa à l’un d’eux, qui hocha la tête avant de s’éloigner dans la foule.

À cet instant Halt devina ce qui s’était passé

A cet instant, Halt devina ce qui s'était passé.

— Will ! Pars chercher ce pichet qui se trouve dans le pavillon. Assure-toi que personne ne le fasse disparaître. L'eau a été empoisonnée !

L'espace d'une seconde, son ancien apprenti parut désorienté. Puis il comprit. Si l'eau avait effectivement été empoisonnée, il fallait conserver le pichet comme preuve.

Il repartit en courant en direction de la tente.

Horace tira Halt pas le bras.

— Allons-y, dit-il d'une voix pressante.

— Je vais demander à ce que le duel soit ajourné. Tu ne peux pas te battre dans cet état.

— Tennyson s'y opposera. Si nous nous rétractons maintenant, il se déclarera victorieux. À moins que nous ne puissions prouver qu'il a enfreint les règles.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute ! s'exclama le Rôdeur.

— Cependant, en avons-nous la preuve ? Et même si nous démontrons que l'eau a été empoisonnée, pouvons-nous prouver que Tennyson est le coupable ? Pour l'heure, il va falloir que je combatte comme si de rien n'était, Halt.

— Comment pourras-tu affronter ton adversaire si tu ne vois rien ? insista Halt, inquiet pour son jeune compagnon.

« Jamais je n'aurais dû le mettre dans une telle situation », pensa-t-il avec amertume.

— Je peux voir. Simplement, ma vision est un peu trouble, ajouta Horace en esquissant un sourire. À présent, allons-y. Nous sommes attendus.



42

La silhouette vêtue de mauve se fraya aisément un passage entre les derniers clients qui flânaient devant les étals des marchands. Alors que le Génovésien s'approchait du pavillon blanc, il ralentit le pas et regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne l'observait ou ne montait la garde près de la tente.

Puis il se dirigea directement vers l'entrée. Comme la fois précédente, les cordelettes de cuir qui maintenaient le pan de toile en place avaient été nouées de l'extérieur, ce qui signifiait que l'intérieur était vide. Il les dénoua rapidement, en résistant à la tentation de jeter un dernier coup d'œil alentour. Cela ne ferait qu'éveiller les soupçons, il le savait. Mieux valait se comporter comme si sa présence dans ce lieu était normale.

D'un geste discret, il sortit sa dague de son fourreau et la glissa sous son bras – précaution qui pourrait s'avérer utile – et pénétra rapidement dans le pavillon.

Personne. Il laissa échapper un soupir soulagé. Le pichet d'eau était posé sur la table, là où il l'avait vu la dernière fois. Il s'en empara et versa son contenu sur le sol.

— Et voilà, plus aucune preuve, murmura-t-il d'un ton satisfait.

Une seconde plus tard, quelque chose de lourd et de dur s'écrasa sur sa nuque et il perdit connaissance.

— Comme tu dis, déclara Will.

Celui-ci rengaina son grand couteau, tourna l'homme sur le dos et se hâta de le fouiller pour le désarmer. Il examina avec curiosité l'arbalète du Génovésien, une arme sans élégance, purement fonctionnelle, avant de la jeter dans un coin. L'individu avait une dague à la ceinture, deux autres dans chaque botte et une quatrième attachée à son mollet. Will découvrit aussi un fourreau vide sous le bras de l'homme. Le Rôdeur émit un petit sifflement.

— Tu te prépares à partir en guerre ? s'enquit-il.

Le Génovésien, bien évidemment, n'était pas en mesure de lui répondre.

De sa bourse, le Rôdeur sortit des lanières de cuir nouées à de petits blocs de bois et s'en servit pour immobiliser les mains de l'homme devant lui, puis il lui ligota les chevilles sans serrer les liens trop fort, de façon à ce que le captif, une fois réveillé, puisse marcher.

Will resta accroupi et réfléchit. Il avait besoin d'une preuve, il le savait. Il était arrivé quelques secondes après le Génovésien ; il avait pu entrer discrètement en découpant un bout de toile à l'arrière du pavillon, où se trouvaient les lieux d'aisances. Il avait vu l'assassin vider le contenu du pichet, sans avoir le temps d'intervenir.

Quelque chose le taraudait – un indice censé l'aider à établir un lien entre le Génovésien et l'eau empoisonnée. Soudain, tout lui revint en mémoire : lorsqu'il avait versé à boire à Horace, il y avait eu des glaçons dans le pichet. Or la glace qu'il avait lui-même ajoutée à l'eau aurait dû avoir fondu longtemps avant. Par conséquent, le Génovésien avait dû en ajouter. Et il n'y avait qu'un seul endroit où il avait pu en acheter.

S'assurant que l'homme était toujours inconscient, il se hâta de sortir de la tente. Il avisa l'un des sergents de Sean, qui était chargé de garder l'œil sur le pavillon, et lui fit signe de le rejoindre.

— Surveille-le, lui ordonna Will en indiquant le Génovésien.

À la vue du captif, le sergent écarquilla les yeux, puis acquiesça.

— Je reviens tout de suite, ajouta le jeune Rôdeur.

Il n'y avait qu'un seul étal où l'on vendait de la glace, là où Will en avait acheté et où le Génovésien s'était sans nul doute fourni. C'était une denrée rare – de gros blocs étaient découpés dans les montagnes, enveloppés dans de la paille avant d'être rapportés puis conservés dans quelque cave. En voyant Will approcher, le marchand le reconnut.

— Un peu plus de glace, messire ? s'enquit-il.

— Viens avec moi, ordonna le Rôdeur d'un ton si autoritaire que l'homme ne chercha pas à discuter.

Il confia l'étal à son épouse et s'empressa de suivre le Rôdeur. En entrant dans le pavillon, il regarda le Génovésien sans connaissance d'un air ébahi.

— T'a-t-il acheté de la glace ? demanda Will.

— Oui, messire, répondit le marchand sans hésiter. Il m'a expliqué que c'était pour le puissant Guerrier du Levant. Il avait même apporté ce pichet, ajouta-t-il en désignant l'objet posé sur la table.

Puis, désireux de faire preuve de bonne volonté afin de ne pas être accusé de quoi que ce soit, il précisa :

— Lorsque vous êtes venu m'acheter de la glace, je l'ai vu qui vous observait. Aussi, quand il est revenu, ai-je cru qu'il était l'un de vos compagnons.

Will devinait que le Génovésien avait ajouté de la glace pour masquer le goût du poison. Soudain, des acclamations résonnèrent dans les gradins : le combat était sur le point de débiter.

— Venez avec moi ! ordonna le Rôdeur au sergent et au marchand.

Il alla chercher son arc, qu'il avait laissé derrière le paravent, puis indiqua le Génovésien.

— Et donnez-moi un coup de main pour le porter.

Au même instant, Will entendit la trompette jouer une seule note.

Le duel avait commencé.

— Tu ne peux pas combattre, chuchota Halt en accompagnant Horace au centre du terrain.

Il portait l'épée et l'écu du jeune chevalier, et le guidait discrètement.

— Que fait cet homme ici ? protesta tout à coup Tennyson d'une voix sonore qui couvrit les cris de joie des spectateurs.

Le Banni, qui s'était levé, désignait le Rôdeur.

— Laissez-moi près du cercle tracé sur le sol, Halt, dit Horace d'un ton posé. Je vais me débrouiller.

Il entendit Sean expliquer à Tennyson que, d'après les règles en vigueur, Halt était autorisé à apporter les armes du Guerrier du Levant. Ce dernier s'autorisa un sourire amer. Peu lui importaient ces points de détail. Il se demandait surtout comment il allait se défendre alors qu'il distinguait à peine l'énorme silhouette de Gerard.

— Sa présence est inacceptable ! C'est contraire aux règles ! vociférait Tennyson. Qu'il sorte du terrain !

Sean s'apprêtait à répondre mais en fut empêché par une main qui se posa sur son épaule. Surpris, il se retourna et vit que le roi avait quitté son trône pour se placer derrière lui.

— Silence, imposteur ! s'exclama Ferris.

L'espace d'un instant, les habitants de Dun Kilty restèrent muets, sous le choc. Puis des cris enthousiastes retentirent de toutes parts.

— Cesse de citer des règles que tu ne connais pas ! Le porteur de bouclier a le droit d'être là ! À présent, reprends ta place et tais-toi !

Ses sujets approuvèrent de nouveau bruyamment.

Le souverain parcourut les gradins du regard, à la fois surpris et ravi. Jamais il n'avait été acclamé ainsi. Cela lui procurait un tel sentiment de puissance qu'il se redressa légèrement.

Tennyson, menaçant, pointa le doigt sur lui.

— Ce n'est pas la première fois que tu me contraries, Ferris ! Tu me le paieras !

Puis, sans quitter le roi des yeux, il se rassit. Ferris, après avoir profité quelques instants de plus de la liesse de ses sujets, alla reprendre sa place.

Sur le terrain, Halt enfilait le bouclier sur le bras d'Horace.

— Est-ce assez serré ?

— Parfait, répondit le jeune homme.

Celui-ci tâcha de se concentrer sur la silhouette de Gerard. Cependant, il se sentait très las, comme lorsqu'il s'était réveillé après sa sieste, avec l'impression d'avoir des bras et des jambes de plomb. Il soupesa son épée pour vérifier si elle était bien lestée et comprit à quel point ses gestes étaient maladroits.

La meilleure chance de s'en tirer, pensa-t-il, était de lancer un assaut éclair dès que la trompette aurait donné le signal de départ. Au début d'un duel, la majorité des combattants commençaient par tourner brièvement autour de leur adversaire afin de tester ses réactions. Gerard devait s'attendre à ce qu'il se comporte ainsi, espérait-il.

— Merci, Halt, ajouta-t-il. Vous feriez mieux de vous éloigner, maintenant.

— Je vais prendre ta place, déclara le Rôdeur, découragé.

Sans quitter Gerard du regard, le guerrier sourit d'un air sombre.

— C'est impossible. Le règlement l'interdit. Je dois terminer ce que j'ai commencé. À présent, partez.

Halt obtempéra à contrecœur, partagé entre la peur et le doute. Il passa sous la barrière et prit place dans la première rangée.

— Combattants, êtes-vous prêts ? demanda Sean.

Il interpréta leur silence comme une réponse positive et fit un signe de tête au musicien.

La note unique retentit au-dessus du terrain.

Horace n'attendit pas que le son s'éteigne pour s'élancer brusquement vers Gerard, la pointe de sa lame dirigée vers la silhouette floue.

Cette tentative aurait pu réussir si ses mouvements n'avaient pas été ralentis par les effets de la drogue. Gerard, surpris par l'attaque soudaine, fit cependant dévier la lame sur son plastron de cuir. Et même si le coup lui meurtrit les côtes et lui coupa le souffle, ce n'était pas l'assaut mortel qu'avait espéré Horace. Le chevalier acheva son geste, plus maladroitement qu'à son habitude, pivota vers la gauche et leva son bouclier, à temps pour parer la riposte de son adversaire.

De justesse. La lame du colosse percuta lourdement son écu ; l'impact fut certes violent, mais pas autant que ce que le fléau de Killeen avait pu lui infliger.

Horace recula d'un pas vacillant. Les yeux larmoyants, il s'efforçait de distinguer Gerard, qui n'était qu'une masse informe avançant sur lui. Devinant les vagues contours d'un bras qui se dressait, le chevalier agit d'instinct : il brandit de nouveau son écu et bloqua la lame adverse avec la sienne.

Gerard, massif, était toutefois loin d'être un combattant expérimenté. Du reste, sachant qu'Horace avait été drogué, il n'attendait aucune opposition de la part du jeune guerrier, ce qui l'incitait à se montrer trop sûr de lui. Par conséquent, il tenait son bouclier un peu trop bas pour parer la riposte d'Horace. La longue épée de celui-ci glissa sur le bord supérieur de l'écu de Gerard et cogna avec force son heaume, dont le métal fut sévèrement entamé.

Avec satisfaction. Horace sentit la vibration de l'impact remonter le long de son bras. La foule installée dans les

gradins ouest manifesta son approbation. Le chevalier vit la lourde silhouette du Banni qui reculait, plus difficile à entrevoir lorsqu'elle se fondait dans le décor.

Gerard, pour sa part, secoua la tête pour se ressaisir et, pareil à un énorme taureau, fixa le jeune homme d'un œil malveillant. En dépit de la doublure matelassée de son casque qui avait quelque peu amorti le choc, le coup l'avait secoué. À présent, il était furieux. On lui avait pourtant assuré qu'il pourrait aisément venger la mort de son frère en affrontant un ennemi qui n'offrirait aucune résistance. En réalité, il venait simplement d'échapper à un sort similaire à celui de Killeen. Poussant un rugissement de rage, il se rua sur Horace.

Celui-ci entendit évidemment ce cri, mais comprit trop tard que son opposant se jetait sur lui. Aussi tâcha-t-il de battre en retraite. Au même instant, le colosse frappa brutalement son écu avec tout le poids de son corps. Horace, qui reculait, fut projeté vers l'arrière et s'écrasa sur le dos, tandis que son épée s'échappait de sa main.

Un cri horrifié retentit dans les gradins ouest, pendant qu'un hurlement triomphant fusait dans ceux de Tennyson. Horace, le souffle coupé, presque aveuglé, aperçut la haute silhouette de Gerard dressée au-dessus de lui. Il devina plus qu'il ne vit la lame brandie, prête à le transpercer.

« C'est donc ainsi que je vais mourir », songea-t-il. Il éprouvait un vague sentiment de déception en pensant qu'il avait laissé tomber Halt. Il résolut de garder les yeux ouverts, même s'il voyait à peine son assassin. Une idée agaçante : il aurait préféré regarder la mort en face.

Il regrettait de devoir mourir en éprouvant un tel agacement – une émotion qui manquait décidément de solennité.



43

Alors que le sergent et Will traînaient le Génovésien trébuchant en direction du terrain, le jeune Rôdeur entendit les épées s'entrechoquer. Des spectateurs curieux s'écartaient devant le petit groupe. Intrigué et désireux de connaître la suite des événements, le marchand suivait le Rôdeur.

La foule poussait des acclamations : Will comprit qu'elles venaient des gradins qui entouraient le balcon royal. L'espace d'un instant, il s'imagina qu'Horace venait de remporter le combat. Mais lorsqu'il s'avança près de la barrière donnant sur l'arène, le découragement le gagna. Les deux adversaires étaient encore debout, mais son ami se trouvait dans une position dangereuse. Privé de son habileté et de son agilité coutumières, le jeune guerrier vacillant tâchait désespérément de parer les attaques de Gerard et de riposter, en pure perte.

Le Rôdeur assista à l'échange suivant et, voyant qu'Horace avait réussi à asséner un coup sur le casque de Gerard qui vacillait, il crut le colosse sur le point de s'effondrer. Mais ce dernier recula d'un pas, se ressaisit et se précipita sur Horace, qui fut soudain projeté à terre.

Le Banni tenait son épée des deux mains, comme une dague, et s'apprêtait à transpercer la poitrine du guerrier. Guidé par son instinct, Will, d'un petit mouvement d'épaule, fit glisser son arc jusqu'à sa main. Une flèche parut s'y encocher de son propre chef. En un battement de cœur, le Rôdeur leva son arc, banda sa corde et tira.

Le grondement de triomphe de Gerard se transforma en glapissement : le trait de Will avait transpercé son bras droit.

Le Banni pivota sur ses talons, s'éloigna de son ennemi étendu sur le sol et lâcha son arme pour porter la main gauche à son bras, envahi par une douleur fulgurante. La foule, après un cri de surprise, demeura silencieuse, sous le choc.

Tennyson se leva et prit son souffle pour interpeller la garde. Mais une autre voix le devança.

— Traîtrise ! hurla Will à pleins poumons. Traîtrise ! Tennyson a empoisonné le Guerrier du Levant !

Le Banni se tourna vers le jeune homme ; en entendant les accusations et en voyant le Génovésien ligoté, il se sentit défaillir. Comment son stratagème avait-il pu échouer ?

Halt s'était dressé à son tour pour renchérir avec force :

— Traîtrise ! Traîtrise !

Ainsi que le vieux Rôdeur l'avait espéré, les spectateurs qui l'entouraient, bien qu'ignorants des tenants et des aboutissants de cette affaire, répétèrent ce mot. La foule reprit cette accusation, emportée par l'hystérie collective.

Will se tourna vers le marchand de glace et lui chuchota quelques mots à l'oreille. L'homme, d'abord perplexe, hésita, puis fit demi-tour et repartit en courant vers le pavillon.

Le jeune Rôdeur s'arrêta au centre du terrain, non loin de l'endroit où Horace se relevait lentement et où Gerard se tenait recroquevillé, serrant toujours son bras blessé contre lui. Will poussa le Génovésien devant lui et l'obligea à s'agenouiller.

— J'ai surpris cet individu dans le pavillon du Guerrier du Levant, occupé à détruire la preuve de son forfait !

declara-t-il. Regardez près de Tennyson et vous apercevrez ses complices !

Un murmure de colère parcourut la foule. Will s'aperçut que certains partisans des Bannis observaient d'un air interrogateur le prophète, flanqué des deux Génovésiens. Ces derniers, d'une nature arrogante, n'étaient guère appréciés.

— Cet homme, à la solde de Tennyson, a introduit du poison dans l'eau du Guerrier du Levant, reprit Will. Ils ont trahi les règles sacrées de la preuve par combat !

Tous les yeux étaient braqués sur le chef des Bannis, qui restait muet, proche de la panique. Il avait l'habitude d'exploiter la naïveté des foules pour servir ses propres intérêts. Mais maintenant que la population était contre lui, il perdait tous ses moyens. Soudain, un espoir de s'en sortir lui apparut, car le Génovésien s'efforçait de se mettre debout et prit la parole.

— Quelle preuve avez-vous ? vociféra-t-il. Où est cette eau soi-disant empoisonnée ? Nous voulons la voir !

Il jeta un bref coup d'œil à Tennyson et lui adressa un signe de tête discret. Le prophète reprit courage : son homme venait de confirmer qu'il avait pu se rendre à temps sous la tente pour détruire la preuve. Tennyson pouvait désormais renverser la situation.

— Oui, la preuve ! répéta le Banni. Si vous nous accusez, apportez-nous-en la preuve ! Sur-le-champ !

Il dévisagea Will, puis le roi Ferris, avant de poursuivre avec toute la conviction d'un orateur expérimenté à présent sûr de lui.

— Cet archer, dit-il en désignant le jeune Rôdeur, a enfreint les règles du combat sacré ! Il a attaqué mon champion ! Il va le payer de sa vie et Gerard doit être déclaré vainqueur !

Il fronça les sourcils : le jeune homme souriait d'un air triomphant, un verre d'eau à la main. Près de lui, le marchand était plié en deux, à bout de souffle après être revenu du pavillon au pas de course.

Will fixa le Génovésien.

— Tu croyais avoir détruit la preuve, n'est-ce pas ? Tu as répandu l'eau du pichet sur le sol afin de dissimuler ton crime.

Tennyson entrevit une lueur de doute dans les yeux de son homme de main.

— Je suis arrivé sous le pavillon le premier ! reprit le jeune Rôdeur. J'ai versé un peu d'eau du pichet dans ce verre. Je me doutais que Tennyson tenterait d'effacer les traces de son crime. Et j'étais curieux de voir comment cet empoisonneur réagirait une fois dans la tente.

Il se tourna vers Ferris, qui venait de se lever pour s'avancer sur le bacon.

— Majesté, voici ce qui reste de l'eau dont ils se sont servis pour empoisonner le Guerrier du Levant. Tennyson et ses disciples ont enfreint les règles de ce combat. Ce sont eux qu'il faut condamner !

Ferris se frotta la barbe d'un air pensif. Il était peut-être faible et incompetent, mais un roi, s'il se sent soutenu, peut se montrer capable de résister. Et Tennyson, avec ses menaces et son mépris, était allé trop loin à son goût.

— Peux-tu le prouver ? demanda-t-il à Will.

Celui-ci sourit et attrapa le Génovésien par le col avant de placer le verre contre ses lèvres closes.

— Aisément. Voyons ce qui se passera quand notre ami ici présent aura bu de cette eau.

Le Génovésien tenta de se dégager, mais le Rôdeur le retenait d'une poigne d'acier.

— Allez, bois, ordonna-t-il. Sergent, pourriez-vous lui pincer le nez afin qu'il soit contraint d'ouvrir la bouche ?

Le sergent obtempéra et les lèvres du Génovésien, qui ne pouvait plus respirer, s'entrouvrirent. Cependant, alors que Will plaçait de nouveau le verre sous son menton, l'assassin parvint à libérer l'une de ses mains et donna un violent coup dans le récipient. Le Rôdeur le lâcha et l'eau se répandit dans l'herbe.

— Je crois que son acte parle de lui-même, Votre Majesté, déclara-t-il.

— Cela ne prouve rien ! hurla Tennyson. Rien du tout ! C'est un tissu de mensonges et de stratagèmes !

Mais la foule était contre lui. désormais. De même qu'une large proportion des partisans récemment convertis.

qui comprenaient peu à peu qu'ils avaient été trompés. Leurs voix furieuses s'élevaient de toutes parts.

— Il y a encore un moyen de découvrir qui détient la vérité, ajouta Will d'une voix plus forte encore.

Le silence retomba.

— Que justice soit rendue de la façon la plus sacrée qui soit.

Ferris sembla pris de court. Cette proposition était inattendue.

— La preuve par combat ? s'enquit-il.

Will acquiesça en désignant d'un air dédaigneux le Génovésien.

— Oui. Lui et moi. Une flèche chacun. À chaque extrémité du terrain.

— Non ! Je vous dis que... commença Tennyson, avant que les cris de la foule ne noient ses objections.

Ferris balaya les gradins du regard. Les spectateurs, impatients d'assister à un autre duel, paraissaient souscrire à cette idée. Tennyson le dévisageait, hargneux. Et soudain, le roi en eut assez de ce charlatan corpulent en robe blanche.

— J'accepte, déclara le souverain.

L'assistance exulta. Et cette fois, nombre de ceux qui étaient installés dans les gradins des Bannis joignirent leurs voix aux autres.



44

Un sergent s'en fut chercher l'arbalète du Génovésien, restée sous le pavillon d'Horace, et la lui rendit. On lui remit un seul de ses carreaux avant de lui ordonner d'aller se placer à l'extrémité sud du terrain.

Muni lui aussi d'une seule flèche et de son arc, Will prit position à l'autre bout. Un peu plus d'une centaine de mètres séparait les deux adversaires. Les spectateurs qui se trouvaient autour des deux tentes, près des étals des marchands, se dispersèrent rapidement pour s'installer le long de l'arène, devant les barrières, laissant un long couloir entre les deux gradins.

Sean Carrick définit les règles du duel :

— Il est interdit d'esquiver le tir adverse. Vous resterez à la même place et, au son de la trompette, vous pourrez décocher. Au cas où vous manquiez tous deux votre tir, on vous fournira une nouvelle flèche pour l'un et un nouveau carreau pour l'autre, et vous recommencerez.

Il regarda à droite, puis à gauche, afin de vérifier si les archers avaient compris ses instructions. Tous deux hochèrent la tête.

Will était calme, détendu, sa respiration régulière. Il tenait l'arbalète pour une arme redoutable, avec laquelle il était relativement aisé d'atteindre un certain degré de précision. Beaucoup plus qu'avec un arc. Le tireur disposait d'un viseur – une encoche en forme de V à l'arrière, assortie d'une lame à l'avant. De même, il n'avait pas besoin de supporter la tension de la corde bandée : l'arme était dotée d'un mécanisme qui permettait de déclencher le tir.

Par conséquent, n'importe qui pouvait apprendre à se servir d'une arbalète avec dextérité. C'était pour cette raison que, des années auparavant, les autorités génovésiennes avaient choisi cette arme pour leurs soldats. Inutile alors de chercher à recruter des hommes particulièrement habiles.

Voilà pourquoi Will estimait avoir un avantage sur son adversaire. Pour un arbalétrier, l'entraînement requis était simplifié, ce qui n'était pas le cas pour un archer. Il suffisait de lever l'arme, de centrer le viseur sur la cible et d'actionner le déclencheur. Aussi, après quelques exercices, l'on pouvait facilement progresser – sans pour autant exceller dans cette pratique. Mais la plupart des gens s'en contentaient.

En revanche, l'arc était une arme plus instinctive ; l'archer devait s'entraîner sans relâche s'il voulait atteindre un niveau correct. Les Rôdeurs considéraient qu'ils entretenaient un lien presque mystique avec leur arc. Et un Rôdeur ne cessait jamais de s'exercer. Il ne suffisait pas de savoir bien tirer. C'était l'excellence qu'il recherchait. L'archer devait faire montre de motivation et de détermination. Et une fois que son habileté grandissait, il lui fallait s'appliquer pour tenter d'atteindre la perfection.

Un bon tireur pouvait devenir un expert en la matière. Voilà à quoi les choses se résumaient. Si la preuve par combat avait eu lieu sur une distance de cinquante mètres ou moins, Will aurait jugé leurs chances égales. Mais à plus de cent mètres, il était convaincu d'avoir l'avantage.

Un autre facteur entraînait également en jeu dans son raisonnement. Les Génovésiens étant des assassins, non des guerriers, ils n'étaient pas accoutumés à ce que leurs cibles puissent riposter. D'ordinaire, ils abattaient leurs victimes, qui ne se doutaient de rien, sans se montrer. Par expérience, Will savait que l'idée d'être soi-même dans la ligne de mire pouvait affecter la précision d'un tir ou la tranquillité d'esprit de l'archer.

la ligne de mire pouvait affecter la précision d'un tir ou la tranquillité d'esprit de l'archer.

Il se tenait donc là, un petit sourire aux lèvres, assuré de ses compétences, les yeux fixés sur le Génovésien qui lui faisait face.

Le jeune Rôdeur vit le musicien porter sa trompette à ses lèvres. Il encocha alors sa flèche, puis se concentra sur la silhouette vêtue de sa cape mauve. La note de musique fendit l'air. Will leva l'arc et banda la corde.

Toute précipitation était inutile. L'arc était désormais au premier plan de son champ de vision, sa cible juste derrière. Il ne chercha pas à examiner la position de sa flèche, ni à focaliser son regard sur un détail en particulier. Il avait besoin d'une vision générale de la scène afin de jauger la hauteur de son trait en fonction de la force du vent.

Il était bien en rythme. Son souffle apaisé, toujours régulier. Il inspira, puis, une fraction de seconde avant de sentir son majeur droit effleurer la commissure de ses lèvres, expira légèrement. Cette coordination entre gestes et respiration lui était si naturelle qu'il n'en était même pas conscient. Mais il avait une vue globale. « Parfait, songea-t-il. Tout est en ordre. » Arc, tête de flèche et cible formaient une seule entité.

À cet instant, il devina, sans savoir comment, que le Génovésien tenterait d'esquiver son trait au dernier moment. Ce ne serait qu'un bref mouvement, à peine un pas de côté, peut-être. Ainsi Will visa-t-il légèrement de côté, à cinquante centimètres sur la droite de son adversaire.

Puis il décocha. En un seul mouvement fluide.

Sans céder à la tentation d'abaisser son arc tout de suite, il suivit sa flèche des yeux.

Quelque chose fendit l'air à un mètre environ sur sa gauche. Il entendit un sifflement et comprit que le Génovésien avait tiré son carreau avant lui. Il vit alors son adversaire effectuer un mouvement de côté presque imperceptible – directement sur la trajectoire de sa flèche.

La silhouette eut un sursaut, vacilla sur quelques pas et s'écroula, face contre terre.

La foule explosa de joie. Certains spectateurs avaient vu la tentative du Génovésien pour éviter le trait de Will. Ce dernier avait-il anticipé ce mouvement ou simplement commis une erreur qui lui avait porté chance ? Quoi qu'il en soit, le résultat du duel contentait la population de Dun Kilty, qui acclamait le jeune Rôdeur. Celui-ci s'avança au centre du terrain, jeta un coup d'œil sur sa droite et aperçut la silhouette corpulente de Tennyson, effondrée sur ses coussins ; le Banni était visiblement très affecté par sa défaite.

« Excellent », songea Will. Puis il reporta son attention sur Halt et Horace, auxquels il adressa un sourire fatigué.

— Que s'est-il passé ? Est-ce qu'il va bien ? demandait Horace.

Sa vision ne s'était pas améliorée et son inquiétude était allée grandissant.

— Il va bien, le rassura Halt avant de secouer la tête et de se laisser retomber sur son banc.

Regarder ses deux jeunes compagnons risquer leur vie l'un après l'autre l'avait éprouvé.

— Décidément, je me fais trop vieux pour ce genre d'occupation, murmura-t-il.

Cependant, il ressentait une immense fierté en repensant à la manière dont Will et Horace s'étaient comportés ce jour-là. Lorsque son ancien apprenti s'approcha de lui, Halt se leva et, sans un mot, le prit dans ses bras. Horace lui donna une vigoureuse poignée de main et quelques claques dans le dos ; bientôt, ils furent entourés de sympathisants qui cherchaient à faire de même. Halt finit par s'écarter de Will.

— Quelle chance que tu sois arrivé à temps dans le pavillon pour récupérer ce verre d'eau empoisonnée, fit-il observer.

Will eut un petit sourire contrit.

— Pour tout avouer, le Génovésien était déjà sur les lieux. Je n'ai pas pu récupérer le pichet. J'ai donc envoyé le marchand me chercher un verre d'eau. Je me doutais que le Génovésien refuserait de le boire.

Le visage du vieux Rôdeur se fendit d'un sourire ravi, qui s'évanouit aussitôt : un cri venait de retentir depuis le balcon royal.

— Le roi ! Le roi est mort !

Halt entraînant Horace avec lui se fraya un chemin dans la foule qui se bousculait autour du balcon royal afin

Haut, entraînant Horace avec lui, se frayâ un chemin dans la foule qui se bousculait autour du balcon royal afin de voir ce qui se passait. Sean leur fit signe de le rejoindre et se pencha pour les aider à se hisser sur le balcon.

— Qu'est-il arrivé ? s'enquit le Rôdeur.

Sans un mot, le chancelier désigna Ferris, assis dans le fauteuil qui lui servait de trône, une expression surprise sur le visage, les yeux écarquillés.

— Je ne sais pas, finit par répondre Sean une fois qu'il eut retrouvé sa voix. Tous les regards étaient braqués sur les archers. Quand je me suis retourné, il était là, déjà mort. Peut-être son cœur a-t-il lâché.

Mais Halt secouait la tête. Doucement, il essaya de pencher le corps de son frère vers l'avant et sentit une résistance. Il jeta un coup d'œil derrière le fauteuil, vit l'empenne d'un carreau d'arbalète sortir du bois : le trait avait traversé le dossier et transpercé le dos de Ferris. Celui-ci avait dû mourir sur le coup.

— Tennyson ! s'écria-t-il en se précipitant à l'avant du balcon pour regarder vers les gradins opposés.

Il y avait bien un homme corpulent assis sur le banc du Banni, mais il s'agissait de l'un de ses compagnons qui lui ressemblait vaguement.

Le prophète avait disparu, de même qu'un petit nombre de ses disciples les plus proches et les deux Génovésiens encore en vie.



45

Personne n'avait vu Tennyson s'éclipser. Comme Sean l'avait fait observer, tous avaient eu les yeux rivés sur les deux archers qui s'affrontaient dans l'arène.

— Il est fort possible qu'il ait pris la fuite avant le début du combat, constata Halt. Tennyson n'est pas du genre à prendre des risques. Si le Génovésien avait gagné, il lui aurait été facile de revenir et de crier victoire. Il a donc envoyé l'un de ses assassins tuer Ferris et il a filé. Il a maintenant une bonne avance et nous ignorons de quel côté il est parti.

Ils s'étaient aussitôt rendus dans le campement des Bannis. Ils n'y trouvèrent personne, hormis quelques disciples qui nièrent avoir revu leur chef.

Halt était rongé par la frustration. Il y avait tant à faire ! Il fallait d'abord regrouper les partisans de Tennyson et les mettre sous surveillance. Il demanda à Sean de s'en occuper, avec la garnison du château. La majorité de ceux qui avaient suivi le faux prophète seraient libérés, le Rôdeur le savait. Ils avaient simplement été dupés et la fuite de Tennyson avait suffi à nombre d'entre eux pour le comprendre. En revanche, les quelques dizaines de disciples en robe blanche qui avaient été complices de ses crimes lui resteraient fidèles. Il serait nécessaire de les arrêter, de les juger et de les emprisonner.

Dans le même temps, son instinct lui dictait qu'il aurait déjà dû être occupé à découvrir la direction prise par Tennyson afin de pouvoir le rattraper au plus tôt. On avait toutefois besoin de lui à Dun Kilty : la disparition de Ferris avait laissé un vide qu'il fallait combler. Halt, héritier légitime du trône, assumerait cette responsabilité ; ce serait temporaire car il n'avait aucun désir d'être roi, ainsi qu'il l'avait expliqué à son frère. Cependant, chaque minute qui passait reportait le moment où il pourrait partir à la poursuite de Tennyson.

Il en arriva à la seule conclusion logique qui s'imposait.

— Tu vas t'en charger pour moi, Will. Découvre où ils ont l'intention de se rendre et fais-le-moi savoir. N'essaie pas de les arrêter toi-même. Ils sont trop nombreux et ces Génovésiens qui les accompagnent seront doublement dangereux maintenant que tu as tué leur camarade. Ne t'approche surtout pas d'eux. Attends que nous t'ayons rejoint.

Will acquiesça ; il s'apprêtait à se diriger vers les écuries quand il se retourna vers son ancien maître.

— Et Horace ? Ses yeux...

Il s'interrompit, hésitant. Halt lui tapota l'épaule.

— Le médecin royal s'occupe de lui. Il affirme connaître ce poison et selon lui, il s'agit d'un état passager. La vision d'Horace semble déjà s'être améliorée. Il sera remis d'ici un ou deux jours.

Will laissa échapper un petit soupir de soulagement.

— Au moins une bonne nouvelle.

— Oui, je crois que nous méritions bien ça, répliqua le vieux Rôdeur. Je n'ai pas encore eu l'occasion de te féliciter, ajouta-t-il. Mais tu t'es conduit de façon admirable. Cette idée du verre d'eau... c'était futé. Il nous fallait

dévoiler la trahison de Tennyson et cela a fait pencher la balance de notre côté. Une défaite au combat n'aurait peut-être pas suffi à convaincre ses partisans qu'il n'était qu'un imposteur.

Will haussa les épaules d'un air gauche, embarrassé par ces louanges. Toutefois, l'approbation de son ancien maître était la seule qui avait de la valeur à ses yeux.

— Une question, reprit Halt. Comment as-tu compris que le Génovésien allait essayer d'éviter ton trait ?

Il avait observé la trajectoire du tir de Will et avait vu le mouvement de son adversaire. Il connaissait la précision de son ancien apprenti : sa flèche s'était fichée là où il avait voulu qu'elle se fiche.

Le jeune homme se gratta la tête.

— Aucune idée. Je l'ai... senti, je crois. C'était prévisible, vu la façon dont Tennyson et ses complices s'étaient comportés jusqu'alors. Du reste, le Génovésien était droitier et j'ai deviné qu'il s'écarterait automatiquement sur la droite. J'ai donc visé en tenant compte de cette hypothèse. Appelle ça de l'instinct. Ou de la chance.

— Je préfère penser que c'était de l'instinct, répondit Halt. J'ai parfois le sentiment qu'on devrait y prêter davantage attention. Quoi qu'il en soit, bravo. À présent, pars en quête de ce Tennyson.

Un grand sourire aux lèvres, Will s'en fut d'un pas vif dans la foule grouillante qui n'avait pas encore quitté la place du marché et qui parlait avec excitation des événements de la journée. Dix minutes plus tard, monté sur Folâtre, il sortait de la cité, à la recherche de témoins qui auraient pu apercevoir Tennyson et ses complices. Si près de Dun Kilty, où des centaines de pieds et de sabots étaient passés sur la route depuis le matin, il ne pouvait se fier aux empreintes restées sur le sol. Mais une fois qu'il se serait éloigné de la ville, il savait qu'il rencontrerait des paysans – le genre de personnes qui remarquaient généralement les inconnus. Il arriva bientôt à un croisement. « De quel côté ? se demanda-t-il. Le nord ou le sud ? »

— Choisis donc, dit-il à Folâtre en relâchant les rênes.

Le petit cheval secoua sa crinière avec impatience et tourna à droite – vers le nord. C'était une façon comme une autre de procéder, songea le jeune Rôdeur. Il donna un petit coup de talon dans les flancs de sa monture, qui partit au petit trot.

Trois jours plus tard, Halt demanda à Sean de convoquer une assemblée des nobles à Dun Kilty. Il leur revenait de ratifier le couronnement du nouveau roi, quel qu'il soit.

Réunis dans la salle du trône, ils échangeaient des regards incertains. À présent, tous connaissaient l'identité de Halt, l'héritier légitime. Ils se demandaient quel sort le nouveau roi réserverait à ceux qui avaient soutenu Ferris, un usurpateur, toutes ces années. Les individus spoliés de leurs droits avaient trop souvent tendance à s'en prendre non seulement à ceux qui les avaient trompés, mais aussi à ceux qui avaient accepté la situation, même involontairement.

Plusieurs des seigneurs discutaient à voix basse en attendant que Halt fasse son entrée – jusqu'au moment où ils se rendirent compte que le Rôdeur se trouvait déjà parmi eux. Ce manquement à l'étiquette était inhabituel. D'ordinaire, un souverain pénétrait dans la salle du trône en grande pompe, non à l'insu de tous. Mal à l'aise, les nobles patientèrent, ignorant tout des intentions de Halt.

Sean Carrick se tenait au côté du Rôdeur. Celui-ci fit signe à l'assemblée des nobles de s'asseoir sur les bancs disposés en demi-cercle devant le trône. À leur grand étonnement, Halt prit place parmi eux, alors qu'ils s'étaient attendus à ce qu'il s'installe sur le trône.

— Messires, je serai bref, commença-t-il. Vous savez qui je suis. Vous savez également que mon frère avait usurpé le pouvoir et que j'ai un droit indéniable à devenir roi de Clonmel.

Il marqua une pause et parcourut l'assistance du regard. Plusieurs seigneurs acquiescèrent, d'autres baissèrent les yeux. Halt, qui comprenait leur nervosité, décida de ne pas prolonger plus longtemps leur incertitude.

— En revanche, vous ignorez que je n'ai nullement l'intention de devenir votre souverain.

Ces paroles éveillèrent l'intérêt des nobles, qui redressèrent la tête. Sur leurs visages, on lisait de la curiosité, à laquelle se mêlait de l'incrédulité. Quel individu sain d'esprit pouvait refuser de devenir roi ? Le Rôdeur s'autorisa un sourire ironique.

— Je devine ce que vous pensez. Et pourtant, croyez-moi, je ne désire pas être roi, ni ici, ni ailleurs. J'ai quitté ce royaume il y a si longtemps que je n'ai plus l'impression d'y être chez moi. Mon pays est Araluen. J'y suis le sujet d'un roi que je respecte. Selon moi, vous méritez qu'il en soit de même à Clonmel. Sean, qui est l'héritier du trône, après moi ?

Le jeune chancelier ne s'était pas préparé à cette question abrupte. Il se leva.

— Euh... oh... en fait, c'est... moi, bredouilla-t-il, pris de court.

— Tu es donc le candidat idéal pour cette fonction, affirma Halt. Tout le monde est d'accord ?

En vérité, en apprenant que Halt renonçait à la couronne, la plupart des nobles présents avaient soudain caressé quelque espoir – celui de revendiquer le pouvoir. Mais la rapidité des événements récents et la lueur dangereuse qui brillait dans les yeux du Rôdeur leur firent comprendre qu'il valait mieux éviter de nourrir de telles ambitions. Un murmure d'approbation s'éleva dans la salle.

— Je m'en doutais, dit Halt.

— Un instant ! s'exclama Sean. Je ne suis pas du même avis !

Le Rôdeur se tourna vers lui.

— Tu peux prétendre à la couronne sans aucune opposition et tu dis ne pas en vouloir ?

Il vit Sean hésiter. C'était un jeune homme intelligent. Nombre d'excellentes raisons étaient susceptibles de l'inciter à refuser cette charge, Halt en avait conscience. Dans le royaume de Clonmel, la position du nouveau roi serait précaire. Sean serait contraint de gouverner avec fermeté, sans jamais relâcher sa vigilance. Il aurait également affaire à des seigneurs égoïstes et vénaux, lesquels ne manqueraient pas une occasion de l'affaiblir si cela pouvait servir leurs propres intérêts.

Mais avant que Sean puisse répondre, le Rôdeur reformula sa question, en désignant l'assemblée de nobles qui assistaient à cet échange entre l'oncle et le neveu avec une fascination croissante.

— Y a-t-il dans cette salle quelqu'un d'autre que tu souhaiterais voir sur le trône ?

C'était en effet un point crucial : les raisons pour lesquelles Sean pouvait refuser la couronne étaient aussi celles qui l'obligeraient à l'accepter.

Si le pouvoir revenait à l'un des seigneurs présents, les autres ne tarderaient pas à contester sa position et le Royaume serait alors plongé dans la discorde. Sean était le seul héritier légitime ; sans oublier que sa force de caractère contraindrait les nobles à lui rester loyal. Au fond de lui, Sean le savait.

— Dans ce cas, j'accepte, déclara-t-il à contrecœur.

Tel n'était probablement pas son désir, mais Clonmel avait besoin de lui.

— Pas d'objection ? demanda Halt à l'assistance, tout en posant machinalement la main sur le pommeau de son grand couteau.

Peut-être ce geste était-il une coïncidence ; en tout cas, les nobles s'empressèrent de dire que le choix leur convenait parfaitement et de féliciter le roi Sean.

— Cependant, reprit Halt en s'adressant à son neveu, je désire poser une condition avant de renoncer formellement au trône. Nous avons brisé le mouvement des Bannis à Clonmel. Mais ils sont toujours très actifs dans les cinq autres royaumes d'Hibernia. J'exige que cette secte soit dissoute et que leurs chefs soient emprisonnés. Maintenant que Tennyson est en fuite, qu'il a été publiquement discrédité, cela devrait être facile. Un peu de fermeté suffira : leur organisation devrait s'effondrer comme un château de cartes. Du reste, je suis convaincu que les autres souverains ne s'y opposeront pas.

Sean secoua la tête.

— Cela demandera une force militaire d'envergure. Je ne dispose pas des effectifs nécessaires, à moins de laisser Clonmel sans protection. Ce à quoi je ne suis pas préparé.

Halt le dévisagea, non sans fierté. La réponse du jeune homme indiquait que le Rôdeur avait eu raison de lui céder le trône.

— Voilà pourquoi je suis prêt à écrire au roi Duncan d'Araluen afin de lui demander de mettre à ta disposition une force armée de, disons, cent cinquante hommes : des chevaliers, des soldats et un bataillon d'archers. Qu'en penses-tu ?

Sean réfléchit à cette offre.

— Cette force rentrera-t-elle à Araluen quand nous serons débarrassés des Bannis ? s'enquit-il, désireux d'obtenir l'assurance qu'aucune armée étrangère n'avait l'intention de s'installer définitivement à Clonmel.

— Tu as ma parole.

— C'est donc d'accord, répliqua Sean en échangeant une poignée de main avec son oncle.

Il balaya du regard les seigneurs, qui se hâtèrent de marmonner leur approbation.

— J'ai besoin que vous leviez des troupes de votre côté, ajouta le jeune souverain.

De nouveau, les nobles hochèrent la tête.

— Nous réglerons tous ces détails un peu plus tard, reprit Halt. Pour l'instant, Horace m'attend et il doit mourir de faim, à moins que je ne me trompe. Messires, je vous laisse discuter entre vous des affaires courantes, entre autres du couronnement à venir, précisa-t-il en décochant un sourire à son neveu – l'un de ses rares sourires sincères. Avec ta permission, Majesté ?

Pendant un court instant, Sean ne réagit pas. Puis il comprit que ces mots lui étaient adressés.

— Pardon ? Oh, bien sûr, Halt... mon oncle. Allez-y, je vous en prie.

Le Rôdeur se pencha vers lui de sorte qu'il soit le seul à l'entendre.

— Tu ferais mieux d'adopter un comportement plus royal, chuchota-t-il.

Horace l'attendait dans l'antichambre. Le guerrier avait presque complètement recouvré la vue. Sur le conseil du médecin, il baignait régulièrement ses yeux dans de l'eau tiède et salée. Ils étaient encore un peu injectés de sang, mais le jeune homme se déplaçait à présent d'un pas plus assuré.

Dès que Halt sortit de la salle du trône, Horace se leva.

— Alors, comment ça s'est passé ? lui demanda-t-il d'un ton enjoué. Dois-je vous saluer bien bas, Halt le Bienveillant ?

— Ose un peu et tu auras droit à une claque sur l'oreille, grogna le Rôdeur en réprimant un sourire. Sean est le nouveau souverain.

— Un excellent choix. Au fait, un cavalier est arrivé il y a un petit moment. Il apportait un message de la part de Will : « Fingle Bay ».

— C'est au nord du royaume, répondit Halt, pensif. Un port de pêche. Allons chercher nos affaires et mettons-nous en route.

Horace lui décocha un regard chagrin.

— Et le déjeuner ? geignit-il.

— Quel déjeuner ? rétorqua Halt en levant un sourcil.

Le jeune chevalier secoua la tête d'un air découragé.

— J'aurais dû attendre la fin du repas pour vous annoncer cette nouvelle, je le savais.



Épilogue

Malgré le désir de Halt de voyager aussi vite que possible, ils firent un détour pour se rendre au sommet d'une petite colline, à l'ouest de Dun Kilty.

Dans cette prairie battue par les vents se dressaient une cinquantaine de cairns ; certains, en ruine, étaient très anciens, d'autres plus récents.

C'était la Colline aux Cairns, le cimetière ancestral où reposaient les rois de Clonmel.

Lorsqu'ils atteignirent l'entrée aménagée dans le muret qui entourait la prairie, Horace tira sur les rênes de Caracole et laissa Halt poursuivre seul. Abelard s'arrêta devant un cairn qui avait été érigé quelques jours plus tôt, avec des pierres neuves amenées tout droit de la carrière. Pendant un long moment, le Rôdeur resta là, sans prononcer une parole, les yeux rivés sur la tombe de son frère. Puis il fit demi-tour et s'en fut rejoindre Horace.

Sans échanger un mot, les deux compagnons repartirent sur leurs montures, au trot. Ils avaient prévu de passer la nuit à Derryton, un village côtier qui se trouvait sur la route de Fingle Bay.

Horace jeta un coup d'œil au ciel. On était en milieu d'après-midi et l'azur était pourtant déjà assombri par des nuages noirs qui dérivèrent rapidement depuis l'ouest. Il allait bientôt pleuvoir, songea-t-il.

Au bout d'un certain temps, Horace rompit le silence.

— Il n'avait rien d'un vrai roi, mais c'était le seul que les habitants de Clonmel avaient, je suppose.

Ce n'était pas tout à fait ainsi qu'il avait voulu s'exprimer et il s'aperçut aussitôt de la maladresse de sa remarque. Il dévisagea le Rôdeur d'un air inquiet, en espérant ne pas l'avoir offensé.

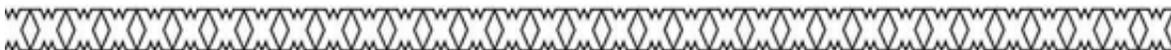
— Excusez-moi, Halt, marmonna-t-il.

Le Rôdeur le regarda avec un petit sourire triste.

— Ne t'en fais pas, Horace, tu as raison. Ferris n'était pas non plus un vrai frère. Mais c'était le seul que j'avais.

Au même instant, les premières gouttes de pluie se mirent à tomber. Le Rôdeur rajusta le capuchon de sa cape pour mieux protéger sa tête.

— Tâchons d'atteindre Derryton avant la nuit.



L'APPRENTI D'ARALUEN

Discute avec tes amis,
remporte des défis
et donne ton avis sur

www.TIXMEE.com